



PATRICIA BOURCILLIER

La Mémoire
Oubliée
des
Todesco


STEINHAUSER
VERLAG

Patricia Bourcillier
La mémoire oubliée des Todesco
www.Bourcillier.com

Patricia Bourcillier

La mémoire oubliée des Todesco

Steinhäuser

Corrections :

Françoise Bourcillier

Couverture :

Attilio Baghino

www.baghino.com

This work is protected by copyright both as a whole and in part.

© Steinhäuser & Kamps 2019

ISBN : 978-3-924774-77-6

MT 1.05: 1 février 2020

*La mémoire de peuples s'envole à la vitesse même
où marche l'histoire.*
(Marcel Camus)

Table des Matières

Quinze générations.....	9
Préface	11
1. Exil en France	15
2. Fantômes.....	35
3. Mes aïeux	51
4. Patronymes.....	89
5. Les Nouveaux Chrétiens.....	129
6. Juifs d'Espagne et du Portugal	157
7. Conversions forcées.....	175
8. Du connu à l'inconnu	221
9. Importance du nom propre	263
10. Les premiers Todeschi	283
11. Exil des juifs tudesques au Moyen Âge.....	315
12. Les Ashkénazes	347
13. Au bas de l'arbre	375
14. Feu d'Artifice.....	397
15. Dans les pas des ancêtres.....	401
Épilogue	413
Bibliographie.....	439
Notes	455

Quinze générations

		Todesco	Conjoint(e)s	
1	?	Antonius (Teutonicus de Rocio)	?	
2	1480-?	Lucca	?	
3	1515-1607	Sebastiano I	?	
4	1573-1653	GioMaria I	Grana	1570-1644
5	1610-1677	Sebastiano II	Elisabetta Cavallin	1630-1703
6	1662-1748	GioMaria II	Domenica Bosa	1660-1740
7	1687-1735	Sebastiano III	Giustina Bello	1683-1746
8	1708-1756	Giacomo I	Giovanna Bonet- to	1705-1758
9	1728-1797	Antonio	Orsola Scotton	1730-1810
10	1755-1801	Giacomo II	Maria Nervo	1759-1813
11	1791-?	Sebastiano IV	Caterina Ferracin	1794-?
12	1820-1903	GioBattista	Domenica Bianchin	1823-1903
13	1865-1930	Francesco I	Pierina Bianchin	1866-1943
14	1902-1941	Francesco II	Antonia Maria Cavalli	1903-1932
15	1924-1985	Pierina	Guy Bourcillier	1924-1997

Préface

Le hasard a voulu qu'au moment même où je m'apprêtais à faire la demande des actes de naissance, de mariage et de décès de mes bisaïeuls et trisaïeuls à la paroisse de Solagna en Vénétie, Yvette, une cousine très lointaine, férue de généalogie, m'envoyât une colonne de noms et de dates qui remontait à la fin du XV^e siècle. Du plus Grand Aïeul connu, un dénommé Antonius Teutonicus de Rocío, à mon grand-père maternel : quinze générations ! Dans mon ouvrage en ligne, intitulé *Sardegnamadre - L'île et l'Autre*, qu'Yvette avait découvert en faisant des recherches sur les Todesco, il est écrit que je descends d'une famille d'origine tudesque, arrivée dans un petit village du *Valbrenta* autour de l'an 1800. Mais dans son mail, Yvette me faisait courtoisement remarquer que ma mère s'était trompée de trois siècles... En fait, à l'époque de l'immigration du clan familial à Solagna, un certain nombre de colonies tudesques, composées de tribus conçues comme des familles, qui étaient de condition libre, peuplaient depuis le XII^e siècle

l'*Altopiano* d'Asiago. Au Moyen Âge, celles-ci vivaient exclusivement du défrichage et de l'exploitation des forêts, écrivait-elle. Par la suite, elles constituèrent pour la République de Venise une sorte de "garde-frontière" contre les incursions et, en récompense des services rendus, obtinrent le droit de fonder une espèce de petite "république" autonome.

C'est en partie la mémoire perdue de ces rudes travailleurs du bois que j'ai essayé de faire revivre dans mon livre ; un livre qui n'est ni un roman, ni une saga généalogique, ni un essai historique, mais un mélange de genres, d'emprunts aussi à la littérature, à l'histoire et à la psychogénéalogie – une centaine d'ouvrages traitant indirectement du sujet –, l'essentiel de ma quête ayant été de déceler une trace de leur ascendance là où personne ne la voyait, à savoir, comme disait Freud, « dans l'amas de détails dont on ne tient pas compte. »

Si j'ai choisi, après bien des hésitations, l'image d'un arbre-ancêtre de type traditionnel, qui s'établit de bas en haut, avec le Grand Aïeul tudesque sur la cime, c'est parce que d'une part je voulais tenter de montrer comment un plant issu d'une branche d'arbre arrachée par le souffle des croisades, puis profondément repiquée en Vénétie, devint l'équivalent d'un temple-refuge pour les générations à venir. Un symbole de sécurité. À l'instar de la montagne dans l'Ancien Testament. Immuable de génération en génération. Jusqu'à ce que le vent très violent de la dictature de Mussolini vînt secouer l'arbre séculaire, briser ses branches, arracher ses feuilles et jeter ses fruits

dans l'exil. D'autre part, parce qu'il m'apparaissait que les malheurs de mes aïeux pouvaient avoir eu une « fonction d'écrasement » – pour reprendre une formule de la psychogénéalogiste Nathalie Chasseriau-Banas – sur leurs descendants, pendant des siècles.

Au-delà de la simple exploration généalogique, peu susceptible d'intéresser le lecteur, ce livre est avant tout un questionnement sur la trace, ou pour le dire autrement, sur les « fantômes psychiques » nés de la peur atroce qui nous habite à notre insu, transmis d'une génération à l'autre, tels les anneaux d'une lourde chaîne. Comme j'ignore quels ont été les destins, les aventures individuelles de chacun, je me suis concentrée sur les évènements qui marquaient leur époque : les croisades, les conversions forcées au catholicisme, les déplacements et regroupements dans certains lieux et métiers déterminés, la pesanteur répressive de l'Inquisition, les guerres, les épidémies, le sort funeste des juifs. Dans leurs différents exils, les Todesco ont été confrontés plus d'une fois au dogmatisme de l'orthodoxie catholique. Appartenant à une communauté tudesque, inscrite dans la filiation d'un Ancêtre juif, les colons de l'*Altopiano* d'Asiago et du *Valbrenta* ont longtemps refusé toute identification avec les habitants de très vieille souche de la Vénétie, et leurs familles ne contractaient pas de mariages entre elles. C'étaient eux surtout qui s'occupaient du défrichage des forêts jusqu'alors non exploitées et de la fabrication du charbon de bois. Par là ils se distinguaient clairement des marchands et artisans étrangers en provenance de toute l'Europe et d'une

partie de la Méditerranée orientale, qui une fois installés à Venise avaient cherché des épouses vénitiennes, issues d'un autre milieu professionnel, les femmes étant, comme le souligne Catherine Kikuchi, des « vecteurs d'une dynamique d'intégration » au sein de la cité des Doges¹.

Dans tous les documents officiels du XVe siècle, les sujets de la communauté tudesque de l'*Altopiano* d'Asiago et du *Valbrenta* étaient désignés ou se désignaient eux-mêmes par le terme ethnique *Teutonici*, Teutons, quitte à inclure dans ce terme générique et ethnique une mère ou une femme d'origine ibérique, déjouant ainsi toute recherche de "marranisme"¹, obsession propre aux inquisiteurs de l'époque.

L'histoire des vicissitudes des Todesco ne pouvait, par conséquent, s'écrire que dans le tâtonnement, dans l'égarément, hors du chemin tracé de la littérature, au risque d'infliger au lecteur des références abondantes, indiquées à chaque ligne. Pour moi, qui ne suis pas romancière, mais voulais rendre hommage à tous les migrants, c'était la seule façon possible d'aborder la question de ce que l'on pourrait appeler le retour (présumé) à un culte des racines dans l'Europe d'aujourd'hui.

¹ Les marranes sont, à partir du XVe siècle, les juifs de la péninsule ibérique et de ses colonies convertis au catholicisme.

1. Exil en France

*La vie humaine roule instable comme les rayons d'une roue
de chariot.*
(Anacréon)

Je me souviens d'avoir vu chez une de mes tantes une photographie de mon grand-père, jaunie par le temps, avec en gros plan sa benjamine souriante. On est en l'an 1940. Comblanchien est irrégulièrement occupé par des unités allemandes. Francesco Todesco, fils de Francesco (1865-1930) et de Pierina Bianchin (1866-1944), est un exilé antifasciste, et cette France pétainiste, vichyste, autoritaire et totalitaire, le révulse. Il regarde fixement l'objectif, comme hébété. Les yeux sont cernés de noir comme s'il avait passé des nuits blanches. Les traits tirés du visage trahissent la détresse, l'accablement aussi. Les épaules sont affaissées, les bras ballants. Il n'est plus que le pâle reflet du jeune fiancé qui, dix ans plus tôt, se dressait droit et fier face au photographe – le visage haut levé dans une attitude de défi, la taille cambrée dans un gilet

noir, les pantalons enfilés dans des guêtres de cuir, à la manière paysanne –, au côté de la jeune promise, la fiancée indécise à l'ovale oblong, encadré de cheveux blonds vénitiens, aux yeux sombres et profonds. Il paraît anéanti. Comme s'il avait vécu quelque chose d'effroyable.

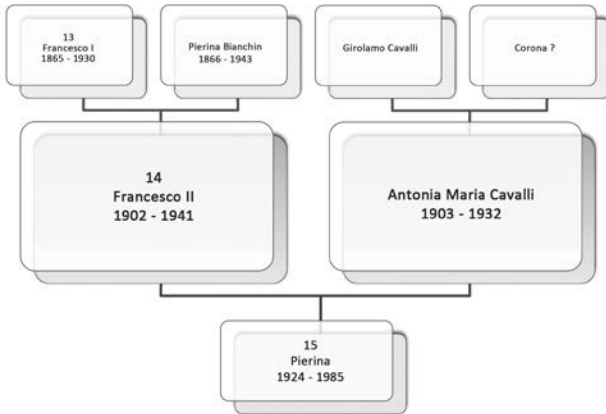
En l'an 1943, la dépouille d'un homme – ou plutôt ce qu'il en reste, un amas d'os et de chair décomposée – est déterrée par un sanglier fouillant la terre dans le bois. C'est ma mère qui, en qualité d'aînée, sera sommée de reconnaître le cadavre morcelé en décomposition. Elle est alors dans sa dix-huitième année. Pour elle, il n'y a aucun doute. C'est lui. Car dans le squelette des mâchoires, les belles dents de Francesco sont reconnaissables entre toutes.

Au cimetière de Serrigny, les restes de Francesco furent enterrés à côté de sa première femme, Antonia Maria Cavalli. Sans son nom sur la tombe. Comme dans la malédiction biblique.

Comment la tragédie avait-elle commencé ?

Chez les Todesco de Solagna, petit village de Vénétie en Italie, il allait de soi depuis des générations que les fils devaient exercer le métier de leurs pères. Ceux-ci connaissaient parfaitement les secrets de l'art de fabriquer du charbon de bois, mais sur leur territoire, la forêt avait eu hélas à en souffrir. Les ressources naturelles étaient désormais presque épuisées. C'est sans doute une des raisons pour laquelle mon grand-père Francesco fut avant tout voué à l'agriculture. Dans le registre des mariages, il est écrit qu'il travaille à la

journée comme *braciante*, ouvrier agricole, probablement sur le lopin de terre qui appartenait à ses parents, en attendant de devenir à son tour un petit exploitant. De toute manière, il n'imaginait pas qu'il pût faire autre chose que travailler dehors, à l'air libre, comme son père et le père de son père avant lui.



Le 9 janvier 1924, mon grand-père Francesco célébra son mariage avec Antonia Maria Cavalli (1903-1932), fille de Girolamo et de Corona, qui n'étaient pas de Solagna. D'après l'acte de naissance, Antonia naquit à Valstagna, lieu où finit la *Calà del Sasso*, cet escalier monumental, très large et raide aux 4444 marches massives, qui a été réalisé à la fin du XIVe siècle depuis l'*Altopiano dei Sette Comuni* et se doublait alors d'un chemin de *schlitte* que la neige blanchissait durant l'hiver à la grande joie des enfants de charbonniers. Antonia était la « promise », la fiancée bien-

aimée de Francesco, depuis qu'il avait treize ans. Elle devint son épouse à l'âge de vingt ans dans la paroisse J. S. Trinita D'Angarano (commune de *Campese*), où se trouve la Villa Angarano, connue aussi sous le nom de Bianchi-Michiel, et réalisée par la volonté de Giacomo Angarano, en 1548, d'après le projet de l'architecte Andrea di Pietro dalla Gondola Palladio (1508-1580).

La cérémonie eut lieu, exceptionnellement, dans l'ancienne chapelle nobiliaire d'Angarano. Aucun lien de parenté n'unissait, semble-t-il, les Todesco et les Cavalli. Mais, à ce point de relations personnelles, les rapports entre les deux chefs de famille en venaient à constituer une sorte de substitut à la fraternité.

Ma mère savait peu des relations de ses parents, sinon qu'ils se connaissaient depuis l'enfance. Il semblerait qu'au fil des ans Antonia se soit effrayée de la dureté de Francesco, de son entêtement buté de mule, et ait été tentée de faire marche arrière. En vain. « Pour autant que je sache, me disait maman, il avait obtenu son consentement, par chantage, en usant de menaces. Enfin, il lui avait fait croire que si elle ne l'épousait pas, il la tuerait et se tuerait ensuite. »

Quoi qu'il en fût, Antonia s'était résignée à prendre le chemin de l'église. Pendant plus de sept ans cette union fut, semble-t-il, paisible. Et Antonia s'accoutuma au poids du mariage. Francesco lui fit trois enfants, deux filles et un garçon : ma mère, la première-née, reçut le double nom de Pierina et de

Corona ; la seconde, celui de Francesca et de Maria ; et au garçon on donna le nom poétique de Orfeo* .

Pierina Corona vit le jour le 9 décembre 1924. Pierina, qui était le prénom de la grand-mère paternelle, lui allait comme un gant. Car il signifie « celle qui combat ».[†]

* Vient du grec *orphéus*, nom d'un poète et musicien de la Grèce ancienne qui joua un rôle mythologique dans l'épopée homérique et dont l'histoire tragique a donné naissance à une grande tradition littéraire, musicale et artistique.

† Pierina est, avec Piera, une variante du mot *pietra*, pour une traduction de l'araméen *kephas*, qui veut dire « pierre équarrie ». Prénom d'autant plus significatif que l'aïeule de mon arrière-grand-mère Pierina Bianchin était issue, du côté paternel, de la lignée des Zanchetta, anciens barons des carrières de marbre. Quant à Corona, qui était le prénom de sa grand-mère maternelle, il signifie « couronne ». Equivalent de Stephania (du grec, *Stephanos*, « couronne), Corona est très proche du mot « corne » et exprime la même idée : celle d'élévation, de puissance, d'illumination. L'une et l'autre sont élevées au-dessus de la tête et sont l'insigne du pouvoir et de la lumière. Au reste, la couronne, anciennement ornée de pointes, figurait – comme les cornes – des rayons de lumière (*Dictionnaire des symboles*, couronne/303). [Quand Moïse descendit du Sinaï, son visage lançait des rayons (Exode, 34, 29, 35). Le terme « rayons » est traduit au sens propre par « cornes » dans la Vulgate. C'est pourquoi

Comme les parents d'Antonia n'avaient pas de fils, Francesco finit par s'installer avec sa petite famille à Costa, petit village de la montagne, au-dessous de la commune d'Enego, pour exploiter les parcelles de bois de ses beaux-parents.

À Costa, Antonia ne manquait de rien. Pendant qu'elle brodait à l'aiguille ou s'occupait de son *còcco*^{*}, une "domestique", comme on disait à l'époque, vaquait aux soins du ménage. Pour l'heure, les gens parlaient encore avec leurs voisins comme ils voulaient, malgré la rumeur qui de loin en loin grandissait que des bandes armées s'en prenaient aux opposants de Benito Mussolini. Dans le village, ils se connaissaient tous et se sentaient en sécurité.

Mais Francesco considérait qu'il avait commis une erreur irréparable en se refusant à entrevoir la trahison du roi et en tira la leçon. Lutter, se battre pour la cause de la liberté était pour lui la seule façon de rester en Italie et de garder la tête haute. Il opta donc pour la résistance aux côtés de son père et de son beau-père, géomètre de son état. Comment eût-il pu savoir qu'une malédiction pesait sur l'inconscient de la famille Todesco et que des générations lointaines reviendraient poser leur marque cruelle sur son père et lui sous la forme de ce que les psychanalystes Nico-

les artistes du Moyen Âge représentèrent Moïse avec des cornes au sommet du visage (Id., corne/289).]

* En vénitien *còcco* signifie *beniamino*, benjamin.

las Abraham et Maria Torok ont appelé un « fantôme » ? Le temps n'était pas encore venu de relier les affres du passé aux tourments du présent, d'établir le lien entre ce qu'il était arrivé jadis aux Grands Aïeux et la mémoire. Cluny était tombée depuis longtemps. L'inquisition était passée. Au fil du temps, les Todesco avaient épousé "l'identité", comme on dit aujourd'hui, de leur pays d'accueil. Ils avaient oublié la langue tudesque, leur histoire passée et le monde de leurs origines pour s'engager sur un nouveau chemin. Hormis le fait qu'ils n'avaient jamais cessé de cultiver l'esprit d'indépendance, si cher à leurs ancêtres, et seule valeur en laquelle ils croyaient.

Pendant longtemps je n'ai connu que le récit réduit de ma mère. Un jour, le père de son père avait été battu à mort et précipité du haut du *Ponte Vecchio*, vieux pont de Bassano, par une escouade avinée de Chemises Noires. Quant à Girolamo, Cavalli du nom, père d'Antonia, nul ne l'avait revu de ce côté des Alpes, laissant la famille dans l'impossibilité d'intégrer la mort, d'envisager le disparu comme réellement mort. Ma mère disait qu'il avait fui seul, à pied, à travers montagnes et forêts en direction de l'Allemagne, puis qu'il avait été porté "disparu". A-t-il été arrêté à la frontière, exécuté à son tour ? A-t-il péri en Allemagne ? Jamais on ne le saura.

Cela se passait en l'an 1930. Du jour au lendemain, leur vie bascula. Francesco craignait le pire. Les meurtres étaient devenus monnaie courante dans la région. Et ceux d'entre eux qui en réchappaient étaient voués à s'expatrier avec femme et enfants. Ils

n'avaient plus d'avenir en Italie. Mes grands-parents, que je n'ai pas connus, et pour cause... décidèrent donc de s'expatrier et de rejoindre la France au plus vite, en train, comme tant d'autres avant eux.

En l'an 1931, Francesco était âgé de vingt-neuf ans. Il vendit en toute hâte la part de la petite exploitation de charbon de bois qui lui revenait en héritage, emporta ce qu'il pouvait et prit le chemin de l'exil, sans diplômes, car il n'avait pas été destiné aux études, avec une femme délicate et choyée, peu armée dans la lutte pour la vie, et trois enfants en bas âge. C'est ainsi qu'ils s'installèrent à Corcelles-les-Serrigny, un hameau sans cachet entre bois et vignobles de la région de Dijon, en Bourgogne.

À l'arrivée, ils ne connaissaient personne et ne parlaient pas un mot de français. Ma mère, que l'on n'appelait pas encore Pierrette mais Nina, était dans sa septième année. Inscrite à l'école primaire, elle apprit la langue rapidement et figura dès l'année suivante parmi les premières de la classe.

Son père était un homme obstiné qui ne reculait pas devant le travail physique. Très vite, il trouva de l'ouvrage, acceptant tous les boulots qu'on lui proposait. Quand il en avait l'occasion, il abattait et débitait des arbres, mais la plupart du temps il travaillait comme casseur de pierres dans la carrière de Comblanchien où il s'efforça d'exceller, même si en tant qu'immigré il était sous-payé, ce qui lui valut l'estime du contremaître. Avec sa part d'héritage, il acheta une maisonnette, une grange, un potager à cultiver, une

mule, quelques chèvres pour le lait et la viande, des oies, ces animaux ayant toujours fait partie par le passé de son quotidien. Ainsi l'existence reprit-elle son droit tant bien que mal dans l'attente d'un retour improbable en Italie. Sauf que la malchance voulut que sa femme tombât malade au bout d'un an. La toux déchirait sa poitrine. Elle se retrouva alitée avec une forte fièvre. En ce temps-là, la broncho-pneumonie ne pouvait être soignée faute d'antibiotiques. Le seul traitement qu'Antonia avait reçu était un mélange à base de plantes médicinales que Francesco concoctait lui-même et posait sur sa poitrine brûlante pour faire baisser la fièvre, comme il l'avait appris à Solagna. Mais bientôt elle délira. Elle voulait retourner en Italie avec Orfeo, son petit garçon. Bien que ses filles eussent toujours eu une place dans son cœur, cette nuit-là elle ne fit pas mention d'elles. Elle ne pensait qu'à son fils. Affolé, Francesco s'en alla quérir un médecin. Hélas, il était trop tard. Mon grand-père, que je ne connais que par des photographies, se retrouva subitement veuf à l'âge de trente ans.

Francesco, quoique de taille moyenne, tout juste un mètre soixante-dix, avait encore fière allure, un visage au teint mat que couronnait une touffe de cheveux noirs bouclés, un nez fin et droit et de belles dents blanches. Dans le voisinage, une comtesse en quête d'un mari qui pût gérer son domaine vinicole lui adressa bientôt par courrier une demande en mariage, faisant fi de son humble extraction. Contrairement au bon sens, car chacun sait que le mariage avec une femme de la société d'accueil est pour un étran-

ger le gage le plus sûr de son intégration, il préféra s'unir en secondes noces, le 16 mars 1933, à une femme qu'il connaissait de l'enfance, comme le voulait l'usage séculaire pour un Todesco, et ce nonobstant sa mauvaise réputation. « Elle n'est pas de la farine dont on fait les hosties », lui avait-on pourtant dit pour l'aviser, alors qu'il s'était rendu à Solagna en catimini avec ses enfants pour chercher une épouse. Il était prévenu, mais il n'avait pas tenu le moindre compte de leurs avertissements. Au contraire. Il s'était comme entêté d'elle, parce qu'un homme avec trois enfants ne pouvait rester seul et que Maria Anna était disposée à tout abandonner pour la France où la vie était plus douce qu'en Italie. Ce que je raconte là, je le tiens de ma mère. Et c'est tout ce que je sais. En tout cas, mal en prit au jeune veuf ! Car aussitôt qu'il eut regagné Corcelles commença un autre temps. Le temps du café-restaurant tenu par la nouvelle épouse à la cuisse légère. Mais aussi et surtout le temps des horribles sévices que cette dernière exerçait sur ses trois beaux-enfants, notamment sur ma mère qui était dans sa neuvième année. Pendant les sept ans de mariage où elle donna à Francesco quatre autres enfants, deux filles et deux garçons (Antoinette, Hubert, Jeanne et Georges), le bistrot ne désemplit pas. Rien que des hommes du village et des proches environs qui se pressaient autour des tables en bois, assis sur des bancs, dans la sueur et la fumée de cigarettes, pour jouer aux cartes et surtout arroser copieusement leur journée de travail à la carrière. Les boutades, les plaisanteries douteuses, accompagnées chaque fois

d'éclats de rires sonores, fusaient de toutes parts sans que la séduisante tavernière s'en offusquât pour autant. Vu son jeune âge, ma mère ne savait pas de quoi il retournait quand sa belle-mère s'esclaffait, mais elle n'était pas tout à fait dupe de ses trahisons. Est-ce pour cette raison que la cruelle marâtre persistait à s'acharner sur elle, à la rouer de coups sur la tête, le dos, le ventre, la rendant coupable de rébellion ou de refus d'obéissance lorsqu'elle s'était montrée insuffisante pour les lourds travaux du potager ou du ménage ?

Jour après jour, elle l'obligeait à se lever à cinq heures du matin, à balayer, à laver les sols malgré les graves crises d'eczéma aux mains qui trahissaient sa détresse, et à bêcher le jardin. Sans parler du linge qu'elle devait laver une fois par semaine, à genoux, à la petite rivière, celle-là même dans laquelle sa mère s'était jetée, attrapant la mort, pour rattraper le soulier en cuir flambant neuf que son fils, après s'être déchaussé pour jouer dans l'herbe, avait laissé tomber dans l'eau. Les sévices furent attestés par de nombreux témoins. Les langues allaient bon train dans le village. Le problème, c'est que Francesco était rarement à la maison. Il rentrait tard du travail, recru de fatigue. D'ordinaire, quand il arrivait, les sept enfants étaient déjà couchés, ses trois aînés dans la grange qu'il avait consolidée, le plus souvent sans avoir dîné, la faim au ventre. Mais leur père, comme beaucoup de pères, ne remarquait rien. Il travaillait avec un tel acharnement que cela ne lui laissait pas le loisir de penser. Il n'avait pas de temps à leur accorder, pas

même le dimanche ni les jours de fête, car il aidait sa femme au bistrot, lequel tenait lieu ces jours-là de café dansant. En fin de compte, la mise en garde de sa mère et autres parents n'avait guère été suivie d'effet. En l'espace de sept ans, Francesco était passé maître dans l'art de s'aveugler. Aucun soupçon en lui, aucune pensée mesquine à l'égard de l'épouse infidèle et cruelle, malgré les insinuations, les commérages... sans doute pour s'épargner la douleur de comprendre. Sinon que l'Histoire allait se charger d'attirer à nouveau le malheur sur lui et de châtier sa cécité. La Seconde Guerre mondiale qui se profilait éclata. Sans plus attendre, Francesco se porta volontaire pour défendre son pays d'accueil, mais je ne sais pour quelle raison il se vit opposer un refus. Puis le 10 juin 1940, alors que la France était déjà vaincue, le royaume d'Italie entra en guerre aux côtés de l'Allemagne nazie contre la volonté du roi *Vittorio Emanuele di Savoia*, Victor Emmanuel III, provoquant le retour en force de la xénophobie. On savait au village que Francesco avait fui le régime de Mussolini, ses hommes de main, qu'il était venu se réfugier là où il y avait la liberté de pensée, ne demandant qu'à s'intégrer. Il s'était efforcé d'apprendre la langue, d'adopter les usages, les règles de vie des Français. Mais du fait de la guerre, la citoyenneté italienne faisait soudain de lui un ennemi du pays. Aussitôt, d'aucuns hommes du voisinage, qui étaient pourtant des habitués du bistrot, débitèrent dans les fumées du vin des menaces contre lui : « Tu vas voir, on va te faire la peau, sale *rital* ! » – terme injurieux dont on désignait autrefois les Italiens. C'en

était fini du temps où il partageait tant bien que mal la vie du village en vertu de cette loi impérative qui voulait qu'un étranger s'assimilât à son nouveau milieu. En temps de paix, il avait eu l'illusion d'avoir appris à connaître les gens du coin. Déterminé à vivre en France pendant longtemps, il interdisait à ses enfants de parler italien à la maison afin qu'ils ne se sentissent pas différents. Mais la découverte qu'il venait de faire l'emplissait d'étonnement, de colère aussi. Il sentait tout à coup qu'il s'était trompé sur la nature des ouvriers qu'il côtoyait tous les jours, de simples paysans obligés d'aller tout comme lui casser des pierres sur les chantiers pour subsister tant bien que mal. Que faire ? S'accrocher ? Partir ? Un retour en Italie était insensé et dangereux. La situation apparaissait sans issue. Il ne savait vers qui se tourner ni où aller. D'ailleurs, de quoi l'accusait-on au juste ? Mussolini pactisait avec Hitler. Était-ce cela ? Mais lui, il n'avait pas quitté l'Italie par fantaisie. Il en avait été chassé par le fascisme, la violence, les restrictions brutales à la liberté de pensée, à la liberté de conscience. Et maintenant, voilà que ces pauvres types l'accusaient de ne pas avoir suivi l'ordre de grève que les syndicats avaient lancé en 1936, sachant pertinemment que le droit de grève était interdit aux travailleurs immigrés. Pis encore, ils lui reprochaient de manger le pain des Français, un pain qu'il gagnait à la force des poignets. Le travail était pour lui, comme pour de nombreux immigrés italiens, le centre de sa vie – en 1931, Comblanchien comptait 741 habitants dont 118 travailleurs italiens. Cela lui procurait une certaine fierté et

l'aidait à s'orienter. Mais les temps avaient changé. La déclaration de guerre de l'Italie, le 10 juin 1940, alors que l'armée française était à genoux, avait été ressentie comme un véritable coup de couteau dans le dos. L'occupation allemande d'une moitié de la France était d'ores et déjà ressentie comme une bonne occasion de désigner un bouc émissaire dont le dénigrement permettait d'avalier l'amère pilule de la capitulation. Il était si facile d'attribuer à d'autres la trahison du pays vaincu et de se libérer à leurs dépens des instincts naturels les plus bas ! Sans compter que derrière le sentiment d'humiliation de ces petits paysans sans gloire, contraints à casser des pierres pour le pain, il y avait une rage inlassable qui n'avait d'autre cause que leur aliénation aux mains du chef de l'entreprise, lequel était, comme un fait exprès, lui aussi d'origine italienne. Il est clair que la haine, cette haine brûlante de l'Autre, de l'étranger, était déjà dans les têtes bien avant la déclaration de la guerre. Pour de telles gens, "le père Todesco" était dès le départ radicalement différent d'eux, inassimilable. Trop indépendant pour épouser le Parti Communiste, il ne se fondait pas dans la masse des travailleurs organisés. Aussi ne s'étonnait-on pas qu'on lui accordât un traitement de faveur dans la carrière. En plus de cela, il prenait à leurs yeux des attitudes provocatrices, rappelant en eux cette secrète honte d'avoir trahi leurs idées révolutionnaires en s'accommodant du pacte Molotov-Ribbentrop qui avait été signé en août 1939 entre l'Union soviétique et l'Allemagne nazie. À cette époque, parmi les communistes, il était en effet

interdit de dire du mal du *Führer*. Or, Francesco persistait à traiter librement sa mule de « Hitler », à voix haute, chaque fois que l'animal décochait une ruade, arborant de surcroît une petite moustache noire en brosse à la Charlot pour tourner en dérision le dictateur... Cette bouffonnerie à l'italienne n'était-elle pas la preuve de son mépris de Parti ? Le comble de l'arrogance ? Et puis, des bruits se répandaient. On racontait qu'il planquait des résistants anti-fascistes dans la grange. C'est en tout cas, toujours selon ma mère, une des raisons qu'avaient avancée certains membres du Parti Communiste Français pour justifier leur hostilité, leur acharnement contre lui. Si bien qu'un soir de l'an 1941, comme Francesco rentrait du travail à travers le petit bois, des hommes du village avoisinant – ils étaient trois – lui barrèrent tout à coup le chemin et se jetèrent sur lui pour le tuer. Comment se passa l'agression exactement ? Personne qui le sache, hormis les agresseurs. La seule chose sûre, c'est qu'il fut sauvagement assassiné, à coups de couteau, et réduit en morceaux.

Pourquoi ces hommes de connaissance désiraient-ils si vivement l'éliminer ? Était-ce lié à sa manière de penser, à son indépendance d'esprit dans les questions politiques, celle qui le liait à feu son père dont il portait le prénom si malchanceux (ne disait-on pas dans l'argot de la crapule « faire à quelqu'un le coup du père François ») ? À cause de sa différence, de son origine ? Ou bien tout simplement par cupidité, pour dérober la paye si durement gagnée qu'il portait sur lui ce soir-là ? Par jalousie, par envie, sûrement, disait

ma mère ; une envie due à ce que lui, “le Todesco”, réussissait mieux qu’eux, qu’il avait quelques économies, fussent-elles péniblement amassées à force de grands sacrifices et de pénibles travaux, ainsi que des devises étrangères, conservées en secret dans une cassette de fer, dont les trois hommes connaissaient apparemment l’existence.

Les forbans détroussèrent leur victime qui n’était plus qu’une masse sanglante. Ensuite ils dépecèrent, découpèrent son corps comme celui d’une bête de boucherie, jetèrent les morceaux dans une fosse qu’ils avaient creusée hâtivement au pied d’un arbre et l’enterrèrent, avant que de prendre enfin tout leur temps pour visiter sa maison et vider le contenu de la cassette de fer qui se trouvait dans le coffre au grenier. De toute façon, ils n’avaient pas à craindre que quelqu’un les surprît avec le butin. Ses trois aînés avaient été placés dans des familles d’accueil deux ans auparavant en raison des mauvais traitements que leur réservait la belle-mère. Quant à cette dernière, elle s’était enfuie avec ses quatre enfants pour vivre avec un autre homme qui, probablement, était de mèche. En outre, les meurtriers savaient pertinemment que les habitants de Corcelles n’y trouveraient à redire. Il suffirait de leur payer, avec l’argent dérobé, plusieurs tournées de vin... De fait, ils avaient vu juste, car c’est ensemble qu’ils trinquèrent à la disparition du « Todesco » jusqu’à plus soif.

Ma mère m’a raconté cette histoire très souvent, chaque fois qu’elle évoquait à quel point son enfance en France avait été difficile. Assurément, Corcelles ne

leur avait apporté que peine, deuil et souffrances. Pas une semaine ne s'écoulait sans que la malveillance ambiante, les calomnies, empoisonnât la vie de son père. Un dimanche où elle était venue à bicyclette de Pernand-Vergelesses, qui se trouvait à onze kilomètres de Corcelles, elle l'avait trouvé dans le grenier, le visage noyé de larmes, agenouillé et penché sur les lourdes tresses coupées de la bien aimée Antonia, qu'il avait précieusement déposées dans un coffre. Il était perdu, malheureux, car très seul. À peine reconnaissait-elle l'homme orgueilleux, d'une inaltérable dureté, qu'elle avait quitté deux ans plus tôt et la priait maintenant de s'en revenir. Elle me confessa que cela lui avait été impossible. Saisie par un sentiment de panique, elle avait refusé de retourner à Corcelles. Quel avenir eût-elle connu ? Le jour même de ses quatorze ans, son père l'avait retirée de l'école, car selon lui, le Certificat de fin d'études primaires ne servait à rien. La maîtresse avait tout tenté pour le fléchir. Mais il était resté sourd à ses supplications et l'avait placée comme bonne à tout faire chez un notaire. On devine la suite. Très vite, ce dernier avait essayé d'abuser d'elle. Mais du haut de ses quatorze ans, elle ne s'était pas laissé faire. À force de se débattre et de le mordre à belles dents, elle avait fini par échapper au harcèlement du malotru. Pendant des nuits et des nuits, elle avait pleuré d'orgueil blessé et d'humiliation. Jusqu'à ce qu'un soir, voyant que son père, à qui elle avait finalement osé se plaindre des atteintes du notaire, ne faisait toujours pas mine d'intervenir, un sursaut de révolte s'emparât d'elle. La

gorge nouée, elle avait attendu la nuit pour s'enfuir de la maison paternelle, traînant avec elle sa sœur et son petit frère. À ce moment-là seulement, elle avait pensé en tremblant de colère : « À quoi sert un père, si ce n'est à protéger ses filles contre l'indignité d'un patron ? » C'était trop affreux, trop injuste. Il fallait en finir une bonne fois pour toutes. Et elle avait eu bien fait. Pourtant, elle ne se sépara jamais tout à fait d'un violent sentiment de culpabilité. La fausse crainte que la vie de son père eût été épargnée s'il n'eût pas vécu seul devait la tourmenter jusqu'à sa mort.

Sans doute est-il fatal que des esprits aussi entêtés – « une vraie tête de mule germanique », disait de lui ma mère –, libres de toute attache à un parti, à une institution politique, à une communauté de compatriotes, sans protection familiale, finissent par se retrouver en temps de « crise » ou de guerre complètement isolés et sans défense au milieu de tristes sires unis par ce qu'ils s'accordent à haïr. Outre le fait que l'on ne porte pas le prénom de son père en pure impunité. Se projeter en un fils peut être lourd de conséquences, et même avoir rétrospectivement une résonance tragique et fatale. Certes, Francesco avait fait en sorte de rester en vie par la fuite, mais la fuite n'avait servi à rien.

Si la mère de ma mère n'eût pas disparu prématurément, le tournant du destin eût-il été plus clément ? Rien n'est moins sûr. Dans ce XXe siècle secoué par les régimes totalitaires et la guerre, l'exil de mon grand-père était, sans appui, voué à la catastrophe. Les des-

tins s'étaient répétés, inexorables. Comme une spirale.

2. Fantômes

Je savais que notre mémoire et nos souvenirs sont comme des icebergs. Nous n'en voyons que la partie émergée qui passe sous nos yeux, alors que d'immenses terres immergées défilent sans être vues, et restent inaccessibles.

Theoctiste Nikoljski

On dirait que les êtres humains sont animés par des souvenirs qui ne leur appartiennent pas.

Monique Bydlowski

Face aux tourments du passé et mes sempiternelles interrogations sur les souffrances de la famille, attachées au nom de Todesco, j'ai jugé utile de remonter de nom en nom tous les morts de la lignée, de suivre leur trace, de questionner leurs migrations et leurs arrêts et de ressentir les conséquences de ce long et pénible cheminement. Suivant le "roman familial" qui m'est parvenu, au fil du temps, par petits bouts, et ne recouvre sans doute pas la réalité de ce qu'il s'est pas-

sé, les traces de mes aïeux se seraient perdues en Roumanie au XVe siècle. Ma mère a eu vent de cette information pour la première fois dans les années 1980. Ce n'est pas une histoire de son invention. Sa sœur, en faisant une recherche généalogique, avait appris que leurs aïeux de Solagna étaient "originaires" de Roumanie. Il n'est pas impossible que ma tante ait associé par la suite, par ignorance, les pays roumains aux *Rom* des tribus Lovara à l'aspect farouche et libre, également connus sous le nom de « Hongrois » parce qu'ils avaient résidé fort longtemps en Hongrie², mais qu'elle-même qualifiait, en bonne bourguignonne, de « Camps volants » (gens du cirque) en raison de leur nomadisme. Toujours est-il que maman ne savait pas concrètement en quelle période ceux-ci étaient arrivés en Vénétie, car elle n'avait jamais vu les actes. « Au temps de Napoléon I », avait-elle tout d'abord présumé, sans donner d'explication. Sauf qu'elle s'était fâcheusement trompée de trois siècles, ainsi que je le découvris plus tard. En fait, quinze générations s'étaient écoulées depuis l'arrivée du Grand Aïeul Antonius Teutonicus de Rocio à Solagna ! Tout s'éloignait. Il fallait remonter jusqu'au début du XVIe siècle pour restaurer la « lumière », comme l'étymologie du nom propre (prénom actuel) de Luca, son fils premier, l'indiquait, et découvrir le secret dérobé du lieu de provenance.

Reste à comprendre pourquoi ma tante hésite encore à s'en ouvrir auprès de moi et rétracte ce qu'elle a rapporté à ma mère plus de trente ans auparavant, me laissant le doute en héritage. Fut-ce la peur du

poids écrasant des préjugés (ceux des autres mais aussi les siens) qui la contraignit soudainement à répandre que les Todesco étaient issus d'une lignée paysanne d'origine cimbre*, signe de supériorité évidente pour elle ? Le fait d'avoir une origine, une ascendance, la préoccupait beaucoup. Et le fait que toute trace de ce qui existait avant l'arrivée à Solagna eût disparu dans les flammes aux temps de la conquête ottomane avait, semble-t-il, ranimé une vieille peur.

La xénophobie rencontrée en France dans son enfance, la mort prématurée de sa mère, l'assassinat barbare du père, les années en famille d'accueil, avaient modelé son caractère d'une façon indélébile ; sans parler de la peur panique, de l'affolement que les menaces des meurtriers avaient fait naître en elle après qu'ils eurent commis leur forfait. Une fois la guerre terminée, les langues s'étaient déliées. Il était possible d'obtenir justice. Mais à l'encontre de ma mère qui s'en faisait un devoir, ma tante se refusa d'engager un procès criminel. En se mariant jeune avec un paysan du terroir qui se consacrait à la culture des vignes de ses parents, elle avait trouvé un nouveau foyer, pris le nom de famille de son mari et obtenu la nationalité française. Pour elle, c'était un nouveau départ. Elle aussi avait eu son lot de malheurs, et sans doute préférerait-elle oublier cette his-

* Les Cimbres sont un peuple d'origine germanique d'Italie vivant principalement au Frioul (province d'Udine) avec des ramifications dans le Trentin-Haut-Adige et la Vénétie.

toire-là et assouvir ses rêves. Mais pourquoi n'avait-elle pas compris entre-temps qu'en dérobant la part d'ombre de l'histoire des Todesco, ses enfants, mais aussi ceux de ses frères et sœurs, risquaient d'en porter à jamais le pesant fardeau ?

Parmi mes nombreux cousins et cousines germains qui portent le nom de Todesco, aucun n'ignore que Francesco, leur grand-père italien, a été sauvagement poignardé au cours de l'année 1941, par racisme et par cupidité. L'historien Jacques Sémelin propose une citation de Tacite très éclairante sur ce qui peut conduire des individus globalement débonnaires à se transformer, quand les circonstances s'y prêtent, en loups assoiffés de sang que n'arrête aucun scrupule, aucun sentiment :

« Quelques-uns l'ont voulu, d'autres l'ont fait, tous l'ont laissé faire³. »

Il est clair que ces crimes de masse qui déshonorent l'humanité ne viennent pas de nulle part. Ils sont invariablement précédés d'une préparation des esprits, de sermons, de harangues violentes, et souvent servis par les mensonges les plus haineux. Mais le pire, comme toujours, c'est que la majorité des hommes se tait face aux tueries. Sans vouloir comparer l'incomparable, loin de moi telle pensée, l'assassinat crapuleux de mon grand-père a créé beaucoup de difficultés et d'effroi parmi ses petits-enfants. D'autant plus que les assassins, en coupant son corps en morceaux, l'ont privé à jamais du repos de "l'âme", comme on disait jadis. Bien que ce crime eût été

commis avant notre naissance, nous en avons tous souffert. Sinon pourquoi mes cousins, qui ont grandi non loin du lieu du crime, reviennent-ils à chaque (rare) fois que je les vois sur le souvenir de la mort violente de ce grand-père qu'ils n'ont pas connu ? Sur nous pèse, de toute évidence, l'ombre d'une histoire que nous n'avons pas vécue. Cette tristesse insondable, qui vient de loin, de très loin, comme nous le verrons par la suite, m'a donné très tôt le sentiment de ne pas être à ma place en France ; elle m'a poussée à aller repiquer une branche ailleurs, sans que jamais celle-ci prît racine dans le sol. En Allemagne d'abord où j'ai passé quinze ans en tout. En Sardaigne ensuite où j'ai séjourné de 1980 à 1986, avant que d'y acheter un pied-à-terre en 1994, à la suite d'une agression à l'arme blanche sur le coup de midi, à Francfort, de la part de deux jeunes Allemands en trench coats qui sortaient du *Schwarzcafé*, Café Noir, de la *Schweizerstrasse*, probablement des *Republikaner* proches de l'extrême droite.

Je comptais sur l'intervention des passants, leur témoignage, pour porter plainte. Mais ceux-ci ont jugé préférable de détourner le regard ; ils ne se sont pas arrêtés. Confondue par cette abjection, j'en ai parlé à mes amis, qui n'ont rien trouvé de mieux que de dire : « cela ne te serait jamais arrivé si tu n'avais pas été en compagnie de ton amie sarde. » Quel choc ! Je me suis sentie blêmir. Assurément, la première cible avait été Lidia, mais quelle différence cela faisait-il ? Au moment de l'agression, l'indignation, la nécessité d'intervenir, l'avait instinctivement emporté sur la

frayeur. Sans réfléchir, j'avais bondi et m'étais retrouvée face à la lame du couteau que l'agresseur avait tout d'un coup ouvert, faisant sauter les crans de sûreté pour m'effrayer. Par conséquent, l'indifférence de mes amis signifiait, tout du moins à mes yeux, qu'il n'y avait rien d'insupportable dans la façon dont ces hommes s'étaient comportés. Que des amis de longue date, eux-mêmes victimes de préjugés en raison de leur homosexualité, pussent banaliser l'abomination d'un tel acte m'effrayait. Comment pouvaient-ils fermer les yeux là-dessus ? Et mes beaux-parents ? Était-il possible qu'ils n'aient rien à faire de moi ? Bernd était pareillement stupéfait de constater qu'aucune voix ne s'élevait pour dénoncer le comportement insensé des agresseurs. Ce fut à compter de ce jour affreux que j'ai recommencé à avoir des nuits très agitées, secouées de cauchemars, et à crier dans mon sommeil. Je rêvais que des hommes me poursuivaient, brandissaient un coutelas... Je voyais mon grand-père saigné comme un cochon dans une mare de sang.

Quatorze mois plus tard, durant la nuit de la Saint-Sylvestre, je me retrouvai aux urgences avec des vomissements prolongés, une hémiplégie de la jambe gauche et une ptôse (du gr. ptôsis, « chute ») de la paupière – fort heureusement passagères ! –, suite à des semaines de migraines intenses qui m'étaient étrangères. Comme si les âmes inquiètes des ancêtres qui n'avaient pu se déplacer lors des conversions forcées, et qui étaient morts assassinés, eussent voulu me rappeler le passé oublié, englouti, renié. C'est alors

que l'idée de retourner sur l'île de Sardaigne a germé en Bernd.

Ai-je hérité d'une histoire qui a précédé ma naissance ? D'un « fantôme » qu'on a glissé dans mon berceau ? Pendant longtemps, j'ai eu le sentiment de présences invisibles et silencieuses autour de moi. Comme si les âmes de mes ancêtres eussent transmigré et se fussent manifestées sous forme d'ombres qui m'accompagnaient à toute heure du jour et de la nuit et me fixaient de leur regard mort, voilé, incolore. Non pas que ces "esprits" qui rôdaient autour de moi m'eussent voulu du mal, mais je les trouvais lugubres et effrayants, comme atteints de la lèpre. Chaque soir, avant de dormir, je m'assurais qu'aucun d'entre eux ne se cachât sous le lit. Mais l'intranquilité ne me quittait pas. De nuit en nuit, je faisais régulièrement le même cauchemar de poursuite qui me réveillait. Et lorsque je ne retrouvais pas le sommeil, je voyais apparaître avec angoisse sur le papier peint du mur de ma chambre, entre les dessins décoratifs, l'empreinte d'une main ouverte, la paume couverte de sang tournée vers moi. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Était-elle aspergée du sang de l'agneau Pascal, comme l'était le linteau des portes dans l'Espagne du XIV^e siècle ? Ou bien s'agissait-il de la main sanglante des assassins de mon grand-père ? Je ne saurais dire.

Si je me réfère à Bruno Clavier, les âmes des trépassés que je percevais autour de moi et nommais "esprits", n'étaient rien d'autre que la mémoire en moi de ce qui

s'était mal passé dans la vie de mes ancêtres⁴. Ceux-ci vivaient à travers moi et il était donc vain de vouloir les conjurer ou de les renvoyer dans leur errance quand ils venaient me rendre visite. Mieux valait les accepter et m'en remettre à eux. Alors, sans trop savoir pourquoi, je m'étais mise à leur parler intérieurement, et cela m'avait fait du bien.

Les psychogénéalogistes pensent que nous avons plusieurs inconscients : un individuel, un familial, un social, un historique – question théorique qui fait polémique dans le milieu analytique mais que l'on ne peut ignorer quand on a travaillé, comme Bruno Clavier, avec des patients arméniens et juifs. Pour Alessandro Jodorowsky comme pour Clavier, il est clair que « nos ancêtres se trouvent dans notre inconscient historique, où ils sont bien vivants et agissent⁵ ». Ainsi, un lieu que l'on découvre en apparence par hasard peut s'avérer être en lien avec un lieu de notre histoire familiale.

Mes différents parcours confirment cette théorie qui prit pour le coup une tournure inquiétante : par quels obscurs mécanismes avais-je été amenée à vivre en Allemagne ? Depuis l'enfance, je rêvais d'aller vivre en Afrique subsaharienne, dite alors Afrique noire. Par identification. Mais cela, c'est une autre histoire qui n'a pas sa place ici. Et puis, de toute façon, le hasard en avait décidé autrement. Au bout d'un an d'études à la Faculté des Lettres de Nancy, je m'étais inscrite à l'Université de Cologne, quand rien ne m'attirait dans ce pays, pourtant voisin. Certes, j'étais aiguillonnée par le désir de vivre au plus vite avec le garçon que

j'aimais, mais je me rends compte aujourd'hui que le choix de poursuivre mes études en Allemagne a peut-être été également mû, à mon insu, par les origines germaniques très lointaines qui sont encloses dans le nom de Todesco. Car il y a de toute évidence une interaction frappante entre le patronyme médiéval de ma mère et l'ancienne Germanie*. Dans la rencontre miraculeuse de Bernd, il y a eu, semble-t-il, quelque chose qui a beaucoup à voir avec un legs pesant, écho du sien. Mais à l'époque je ne le savais pas.

À en croire la psycho-généalogiste Nathalie Chassériau-Banas, « les troubles de la fertilité – tout comme le refus volontaire d'avoir une descendance – révèlent souvent un arbre en phase de régression⁶ ». Ni Françoise, ma sœur cadette, ni Michelle, une cousine germaine, du côté maternel, n'ont pu avoir d'enfant. Pour ma part, je n'en voulais pas. Avec la bénédiction de ma mère pour qui l'injonction de procréation ne constituait pas une obligation, contrairement à ce que faisait accroire l'Eglise catholique. Dorénavant, grâce à la pilule, les femmes pouvaient, si elles le souhaitaient, ne pas devenir mères et échapper à leur destinée procréatrice.

Je sentais depuis longtemps que derrière mon arbre généalogique se profilait une ombre, une présence fantomatique, témoin d'un évènement inconcevable, à ne pas raconter, qui me rendait malade. Si je voulais

* Todesco signifie en ancien italien « propre aux anciens allemands ». Terme synonyme de celui de « Germanique ».

comprendre et révéler (au sens du latin *revelare* « découvrir », de *velum* « voile ») ce que je percevais obscurément entre les branches feuillues de l'arbre séculaire qui s'étendaient comme un voile entre moi et les autres, il me fallait remonter aux causes qui avaient poussé ces groupes ou clans familiaux de *Teutonic*^{*} ou Teutons[†] à quitter leur pays natal sans esprit ou désir de retour.

Au dire de Claude Mezrahi, l'i final du nom qui est la marque du pluriel italien montre que le nom a été attribué à un ensemble familial ou à un groupe de juifs⁷. C'est tout à fait par hasard que j'ai découvert que ces familles tudesques regroupées en lignages ou clans dans les montagnes au nord de Bassano del Grappa, que l'on a longtemps nommées ou surnommées si indistinctement *i Teutonic*, les Teutons, parce qu'ils parlaient un langage tudesque, avaient été auparavant juives. Le dictionnaire des noms de familles juifs de

* Pluriel du terme *teutonicus*, lequel remplaça *theodiscus* au XIe siècle, dans les écrits latins, avec le même sens que *todesco* en ancien italien.

† Les Teutons sont un peuple germanique ou celtique. Ce peuple a quitté le Nord de la Germanie lors de la modification climatique des années 100 avant notre ère et participé à la guerre des Cimbres en l'an 102 avant notre ère. Au XIXe siècle, le mot « teuton » désignait également les Allemands de la Baltique qui étaient implantés depuis le Moyen Âge dans les provinces baltes, devenues provinces de l'Empire russe.

Samuel Schaerf⁸, quoique violemment controversé pour avoir été transformé par la suite en liste de déportation., ainsi que divers documents en ligne sur l'origine des patronymes juifs, dont celui de Paul Sébag, m'en ont donné la confirmation.

On mesure alors l'importance de ce qui n'a pas été dit et combien l'histoire des *Teutonici* ou *Todeschi*, Teutons ou Tudesques, de Vénétie, a été profondément transformée pour brouiller les pistes et les cartes de leur origine.

*

J'ai pris soin de commencer par le rôle qu'ont joué les dictionnaires étymologiques des noms de famille juifs dans cette quête. Car tout est parti d'eux à une époque où je n'avais pas encore connaissance de l'arbre généalogique de ma lignée maternelle. Actuellement, dans un monde en effervescence où des millions de fugitifs quittent leur pays natal pour partir à la recherche d'une terre d'asile, il me semble opportun de revenir sur l'histoire de mes aïeux qui me rappelle tant la leur.

L'arbre généalogique des Todesco de Solagna*, qui est très grand de taille, porte de nombreuses branches sur lesquelles apparaît l'ancienneté de la lignée dont la généalogie peut-être repoussée jusqu'au début du XVIe siècle, période fort troublée par la violence religieuse et haineuse des hommes. Stefan Zweig raconte

* Petite bourgade à l'embouchure du *Canale di Brenta*.

à ce sujet une histoire rapportée par Érasme de Rotterdam. L'anecdote remonte à l'an 1509, au moment où le philosophe et théologien revenait d'Italie :

« Il y avait vu l'Église en pleine décadence, le pape Jules II, véritable *condottiere*, entouré d'hommes de guerre, des évêques se complaisant dans le luxe et la débauche au lieu de vivre dans une pauvreté apostolique ; il avait été le témoin, dans ce pays ravagé par la guerre, de la fureur criminelle des princes qui se déchiraient entre eux comme des loups affamés ; de l'arrogance des grands, de l'effrayante misère du peuple ; une fois de plus il avait sondé du regard l'abîme de la stupidité humaine. Mais à présent, tout cela était loin, loin comme ce sombre nuage là-bas, derrière la crête ensoleillée des Alpes⁹. »

À cette heure, tout cela est encore plus loin, très loin ; si loin que je ne suis pas en mesure d'écrire les choses de la « préhistoire transgénérationnelle » (Serge Tisseron) des Todesco comme elles le furent, et toute tentative de faire un vrai travail de mémoire serait à coup sûr peine perdue. Peut-être le temps lui-même ne parviendra-t-il jamais à révéler ce qu'il s'est réellement passé, car en l'absence de témoignages écrits, la vérité semble enfouie à tout jamais. Aussi me suis-je limitée à faire affleurer sur le sable de l'imagination les questions les plus cachées, liées au secret de l'ascendance juive du nom de famille. Or, nous dit Thomas Aron, « qui dit *secret*, – la langue le veut – c'est bientôt *secret honteux*¹⁰ ». Mais que la langue française le veuille ou non, de mon point de vue, c'est une autre affaire : au commencement, il s'agissait sù-

rement d'un secret volontairement gardé sous l'emprise de la peur ; une peur torturante qui s'était peu à peu transformée en un sentiment de honte d'être encore vivant. Ou encore, par faiblesse de la mémoire humaine, car depuis leur conversion forcée au christianisme, ces *Teutonici* ou *Todeschi* avaient connu d'autres peines comme la pauvreté, la famine, les maladies, les accidents, et la considérable mortalité, due en partie aux ravages de la consanguinité. Et aussi par ignorance des événements, attendu qu'ils étaient coupés de leur passé par l'éloignement et l'oubli. Dans le même temps cependant, tout descendant portait en lui, malgré lui, ce passé de terreur et d'humiliations d'une génération à l'autre, tel un fardeau encombrant dont il était impossible de se débarrasser.

Quoi que j'écrive, je serai sans doute réduite aux hypothèses. Mais quelle importance ! Ce qui compte, c'est non de prouver quoi que ce soit, mais de faire resurgir ce qui a été depuis trop longtemps enseveli et recouvert d'une dalle funèbre, englouti par l'oubli, sachant que l'oubli est le « seul refuge loin de ce qui est indicible et innommable », comme a dit H.P. Lovecraft je ne sais plus où... C'est de faire, en somme, tout ce qu'il faut pour révéler qu'il existe probablement chez les Todesco de Solagna un traumatisme historique que les générations anciennes ont tu pour se protéger de la douleur ; ou mieux encore, pour faire valoir la vie face à l'horreur.

Mais n'allons pas trop vite. Pour l'instant, nous sommes encore à Cologne, au début des années 1990. Le souvenir du couteau à cran d'arrêt pointé à la place du coeur pendant une fraction de seconde, l'œil bleu froid, de glace, de mon agresseur, me rappelle d'un coup que la malédiction familiale menace de se répéter. Une malédiction qui se traduisait, si l'on remonte le cours du temps, par une succession de morts violentes : en 1986, celle de mon oncle Orfeo dit Roger, renversé par un chauffard à l'âge de soixante ans sur le bord de la route alors qu'il dépannait des clients ; en 1941, celle de mon grand-père Francesco, à l'âge de 39 ans... l'âge que j'avais le jour de l'agression à Sachsenhausen, quartier des musées de Francfort où je demeurais depuis cinq ans ; en 1930, celle de son père à l'âge de 65 ans précité du haut du pont de Bassano par les fascistes italiens ; et en 1801, celle de son bisaïeul Giacomo, dit *zenero di Sebastian*, gendre de Sebastiano (Nervo), « précipité du haut d'un escarpement » à l'âge de 46 ans, selon l'acte de décès.

Comme on voit, entre la chute fatale de Giacomo et celle de Francesco, son quatrième descendant, se retrouve une symétrie significative, faite de questions incessantes. Était-ce une histoire de vengeance ? Giacomo avait-il été la victime d'un règlement de comptes ? Il y a peu de chance de connaître un jour la réponse. Car, au-delà des dates officielles de naissance, mariage, décès, maigres sont les indices pour me faire une idée personnelle des aïeux. D'où la nécessité pour moi d'avoir recours aux écrivains pour reconstituer grosso modo le monde qu'ils ont connu –

conditions matérielles, métier, évènements historiques, politiques mais aussi territoire dont ils étaient faits. Tel Umberto Matino qui juge bon de noter dans un roman intitulé *La valle dell'Orco*¹¹, La vallée de l'Ogre, qu'en ces temps-là de telles chutes étaient fréquentes, pour la seule raison que dans une petite communauté les conflits et les vieilles haines fermentaient de génération en génération entre les familles et pouvaient effectivement aboutir à l'homicide.

3. Mes aïeux

Celui qui ne connaît pas son histoire (vit et est vitae nescus ipse suae) vit, mais n'a pas conscience de ce qu'il vit.

Ovide

Quand dans une famille il y a eu un ancêtre menuisier et que la famille est devenue bourgeoise, n'a pas voulu en parler, il est possible qu'un des descendants devienne marteau.

Leslie Kaplan

Quand le grain germe, la croissance n'est pas toujours facile ; les grands arbres poussent lentement, mais ils enfoncent profondément leurs racines dans le sol.

(Proverbe Malinké)

Mais revenons au destin individuel de Francesco, mon bisaïeul (1865-1930), dont la vie fut brutalement écourtée par le fascisme en Italie. Selon l'acte de ma-

riage du 12 février 1890, Francesco* Todesco, le premier de ce nom dans la branche de l'arbre généalogique, était agriculteur de son état, tout comme sa femme Pierina, Bianchin du nom. Mais il était aussi un homme des bois, épris d'espace et de liberté, qui connaissait la précision des gestes de l'art ancien des fabricants de charbon de bois qu'il avait héritée de son père. Un savoir-faire qui était en opposition avec la vie fixe, sédentaire, de cultivateur. En vérité, il était à la fois agriculteur et bûcheron-charbonnier, car aucun de ces métiers n'eût suffi à lui seul à nourrir une famille. À Solagna, on avait toujours pratiqué une double activité dictée par le climat. Dès le printemps, les membres de la corporation de bûcherons-charbonniers s'installaient jusqu'à la fin de l'automne dans de petites huttes faites de rondins, nommées *casson*, qui leur servaient de gîtes temporaires sur les hauteurs boisées ; le reste du temps, ils demeuraient dans la vallée. Dans l'ensemble, rares étaient ceux qui pouvaient vivre toute l'année avec l'argent qu'ils gagnaient durant la belle saison.

Né à la veille de l'unification de la Péninsule italienne, après une série de guerres contre l'Autriche, – et bien

* Francesco, François en italien, signifie « du pays des Francs ». Dérivé du latin *francus*, qui désigne à la fois un « Franc » (membre des peuplades germaniques qui occupaient les rives du Rhin et la région maritime de la Belgique et de la Hollande à la veille des « grandes invasions ») et la « condition » d'être libre, pas un lignage ou un groupe sanguin.

qu'il ne versât jamais dans les idées communistes de l'époque – mon bisaïeul considérait qu'il était toujours préférable de s'unir pour défendre ses intérêts ; qu'il ne fallait en aucun cas compromettre l'esprit d'entraide de la confrérie* à laquelle on appartenait. Francesco était l'incarnation d'une lignée pauvre mais libre et hardie qu'il avait appris à imiter. En dépit de l'histoire passée si pleine d'épreuves, de guerres et de souffrances, les profonds bouleversements de la société et du travail, il demeurait confiant. Il ne désespérait pas de s'en sortir. Le tronc noueux de l'arbre-ancêtre avait résisté jusqu'à maintenant. Voilà près de quatre siècles qu'il avait pris racine à Solagna. Tout n'était pas perdu, croyait-il. Malheureusement, à l'automne 1882, des trombes d'eau s'abattirent sur la vallée, provoquant d'importants dégâts dans les champs. Les eaux tranquilles de la Brenta grossirent, s'emportèrent et sortirent de leur lit, ravageant tout sur leur passage. Des torrents de boue dévalèrent de partout, emportant le bétail. Les routes devinrent impraticables. Les perspectives étaient sombres. Beaucoup de gens de la vallée durent en effet quitter le pays. Une nouvelle vague d'émigration s'ensuivit vers la France et l'*Agro pontino*, marais pontins, en Italie centrale. Seuls les plus opiniâtres, comme Francesco, restèrent sur leur terre de naissance et de survie, sui-

* Les confréries étaient des associations volontaires de laïcs (maître et compagnons confondus) placées sous le patronage d'un saint dans un but d'assistance et de secours mutuel.

vant la maxime des ancêtres : surtout ne pas céder au désespoir et faire front au désastre, coûte que coûte.

Sur les huit enfants que Pierina mit au monde, quatre moururent : le premier-né, nommé GioBattista, comme son grand-père paternel, décéda deux semaines après la naissance (7 novembre 1890 – 23 novembre 1890) ; Giovanna Maria, en 1892, à la naissance ; Sebastiano, quelques mois après la naissance (10 janvier 1901 – 17 juin 1901) ; Sebastiano Antonio en bas âge (30 septembre 1906 – 15 janvier 1908).

Restèrent en vie quatre fils : le second, Gualberto, né le 11 juillet 1894 quelque part en Autriche ; Sante, né le 19 septembre 1899 ; FRANCESCO, né le 12 novembre 1902 ; Pietro Sebastiano, né le 6 janvier 1905.

Pietro, le benjamin, est le premier Todesco de la branche à porter un second prénom. L'usage de deux prénoms, qui était le symbole de la noblesse germanique depuis le XVe siècle, ne se répandit que peu à peu dans le royaume d'Italie. À Solagna, il n'apparut qu'au début du XXe siècle.

Le 13 août 1914, plus de mille charbonniers d'âge de porter les armes revinrent de Styrie et de Bosnie, où une communauté juive ashkénaze germanophone et diplômée, arrivée avec les Austro-Hongrois en 1878, prospérait et donnait le ton. La première Guerre mondiale les attendait. En 1915, Venise, désormais italienne, se retrouva en guerre contre l'Allemagne et

l'Autriche-Hongrie. Un traumatisme qui allait bouleverser l'économie et la société¹².

Je ne sais pas quel fut le sort de Pierina et Francesco durant la Grande Guerre. C'étaient des montagnards. Ils ignoraient tout de la guerre. Mais ils étaient habitués à la rudesse et résolus à livrer bataille pour la survie. À leur retour, les soldats rescapés de cette effroyable boucherie que fut le combat contre les Autrichiens sur le front des Dolomites trouvèrent leurs cultures en friche. Ils comprirent immédiatement qu'il leur faudrait beaucoup de force et de courage pour recommencer de zéro. Mais ils en avaient vu bien d'autres ! L'essentiel, pour l'heure, c'était de retrousser les manches pour défricher et labourer les champs, remettre en terre des semences, et puis, sitôt le printemps arrivé, reprendre le travail comme bûcherons-charbonniers. Car ceux d'entre eux qui étaient du métier y tenaient comme l'arbre tient bon dans la tourmente, par des racines profondes qui s'accrochent au sol pour rester debout. L'ennui, c'est qu'après le désordre provoqué par la dissolution de l'Empire austro-hongrois, et l'extrême fragilité de l'Italie d'après-guerre, apparurent à la date du 21 avril 1920, sur des banderoles, à Bassano, la devise fasciste : *lavoro, ordine, disciplina*, « travail, ordre, discipline », ainsi que des affrontements entre les redoutables Chemises noires et une poignée de Rouges qui rêvaient du paradis russe. Les rumeurs les plus inquiétantes parvenaient jusqu'à Solagna. On tuait la liberté ! Des meutes de loups sanguinaires étaient lâchées sur le pays pour traquer les dissidents ! Le *Valbrenta*

ou Val du Brenta était sur les dents. Un vent de panique courait sur la population. « Plutôt s'expatrier que vivre dans l'oppression ! » entendait-on murmurer dans les rues. En raison de leur mépris secret envers l'autorité, les habitants de la vallée étaient, moins que d'autres, disposés à accepter le triomphe de Mussolini. À telle enseigne que le nombre de familles qui choisirent l'exil fut considérable : entre 1920 et 1929, sur 15 381 habitants, 7 323 quittèrent la vallée. Avec un seul espoir : la France.

Il est étrange de constater que les quatre fils de Francesco et Pierina restèrent sur place en dépit du fait que Mussolini fût parvenu au pouvoir légalement, par le peuple, en 1922 – le roi *Vittorio Emanuele di Savoia*, Emmanuel III, ayant jugé cette décision indispensable. Loyalement dévoués à ce roi si affable, qui jouait au jeu de la popularité et dont on disait que l'un des ancêtres, un certain Charles Emmanuel, avait conspiré avec Sabbataï Tsevi (1626-1676)*, Gualberto, Sante, Francesco et Pietro Sebastiano ne virent peut-être pas ce qui allait advenir, ou bien refusèrent de voir les choses en face. Mal leur en prit ! Au début des années 1930, Mussolini, dit le *Duce*, instaura une dictature. On connaît la suite.

* Ancien kabbaliste venu de Smyrne, qui se présentait comme rien de moins qu'un messie des juifs, Sabbataï Tsevi (1626-1676) se convertira à l'islam sous peine d'être décapité.

En revanche, dans la famille, personne ne semblait être au courant des relations entre Francesco et ses frères. Dans ma prime jeunesse, je n'ai connu que les sœurs de ma grand-mère maternelle, Elsa et Nilda, qui étaient restées dans la vallée. D'après ce que j'avais alors entendu dire, les habitants de Solagna constituaient un monde fermé, dominé par les frictions personnelles, les infidélités conjugales, les discordances d'opinion, les rancœurs comprimées, inévitables dans une petite communauté... Mais liés depuis longtemps par des relations d'alliance, de consanguinité, de marrainage et de parrainage, la solidarité avait toujours eu pour eux la primauté. Ils se connaissaient, ils partageaient depuis des siècles baptêmes, mariages et enterrements. Alors, pourquoi mon grand-père s'était-il mis en tête de s'en tirer tout seul ? Il avait déjà mis une distance entre ses frères et lui en s'installant à Costa* avec Antonia et les enfants. La vie communautaire de Solagna se conciliait-elle mal avec son indépendance d'esprit, son amour immodéré de la liberté ? Pourtant, dans la réalité, disait ma mère, ce rêve de liberté avait causé bien des malheurs. Menacé d'être assassiné comme son père par les fascistes, il n'avait pas eu d'autre issue que de partir. S'était-il disputé avec ses frères quant à la voie à suivre ? Ou était-il entré en conflit avec eux lors du partage de l'héritage paternel, comme il arrivait souvent entre

* La *costa*, en topographie, est une étendue de terre légèrement en pente et exposée généralement au soleil.

cohéritiers ? À moins que la discorde eût déjà régné entre eux en raison de la préférence paternelle pour Francesco, qui était devenu le gendre de Girolamo, son meilleur ami.

Attendu que Antonia Maria Cavalli, la mère de ma mère, était native de *Valstagna* et que ses aïeux possédaient une maison dans la commune d'Enego, une des Sept Communes du plateau, il n'est pas impossible que les Cavalli fussent originaires de Germanie, tout comme les Todesco. En ce cas, Cavalli* pouvait être l'italianisation au pluriel du mot dialectal *rousch* (*ross* en vieil allemand), qui signifie « cheval ». Toutefois, le roman familial voulait que la famille d'Antonia, du côté maternel, fût apparentée à l'ancienne et illustre famille Lazzarotto de noble et ancestrale origine romaine[†].

* Cavalli est le pluriel de *Cavallo*, qui signifie « cheval » en français. À ma connaissance, aucun cheval n'est mentionné dans la Genèse. Pas un mot sur le cheval non plus dans le Lévitique, ni dans le livre des Nombres. Et s'il en est question dans le Deutéronome, c'est plutôt pour en prohiber l'usage. Bien que soient évoquées dans la Bible les vastes écuries du roi Salomon et sa passion pour les chevaux, seuls les juifs d'origine khazare, notamment les Khabars magyarisés sur lesquels nous reviendrons, furent de fervents cavaliers (Jean-Louis Gouraud).

† Dérivé du nom d'origine biblique Eleazar, qui signifie « Dieu a aidé » et a donné *Lazarus* en latin, *Lazaro* en

Une chose est sûre : les chevaux, qui sont au cœur du nom de famille de ma grand-mère, n'étaient pas accessibles à tout le monde. Et les familles respectives de mes grands-parents se fréquentaient depuis longtemps. N'étant pas en possession de l'arbre généalogique de la ligne maternelle de ma mère, je ne peux certifier qu'ils étaient parents entre eux. Mais ils étaient très soudés.

Je me souviens avec émotion de mon premier séjour dans le *Valbrenta*. La route au versant escarpé, abrupt, sans garde-fou, qui s'élevait en lacet vers la commune de Enego (*Ghenebe* ou *Ghenewe* en dialecte germanique, dit "cimbrique") était si étroite qu'elle interdisait le passage à tout véhicule qui ne fût pas une Fiat 500, une moto ou une vespa. Antonio dit Nino, fils de « l'oncle Ricardo et de la tante Nilda », sœur de ma grand-mère Antonia, conduisait comme un fou. Gagnée par la nausée et l'effroi, j'évitais de plonger le regard dans l'abîme et de penser au lieu de l'accident fatal, marqué par des fleurs, une couronne, une croix, que j'avais entrevues dans un virage en épingle à cheveux. Comme la route était bloquée en hiver en raison d'abondantes chutes de neige, la grand-tante de ma mère dans la ligne maternelle, que je ne connaissais pas encore, passait seulement une partie de l'année sur les terres que la famille avait exploitées durant

italien. Eleazar était le fils et le successeur du Grand Prêtre Aaron (Claude Mezrahi, p. 86).

des siècles et dont elle et sa postérité avaient obtenu un titre de propriété.

La maison en bois au toit incliné qu'elle occupait dès le printemps apparut au bout d'un interminable parcours quand je pensai que nous n'y arriverions jamais. Tout à coup, la voiture avait fait une embardée pour s'engager dans un chemin de terre moins raide. Au loin, l'humble demeure à un étage se détachait, totalement isolée au milieu d'un immense verger à l'herbe verte s'étendant jusqu'au bois. Le village le plus proche, Enego, se trouvait à plusieurs heures de marche à travers la montagne. Sans conteste, « la tante Adèle » était d'une agilité surprenante pour une personne de son âge. Et quoiqu'elle tirât à longueur de soirées sur sa pipe, l'octogénaire gravissait les pentes de la montagne sans jamais être essoufflée. Elle aimait ce lieu élevé et isolé. Seuls deux bergers de stature élevée, dont je ne compris pas le degré de parenté, venaient lui rendre visite aux derniers feux du crépuscule, à dos de cheval, pour une partie de cartes. Chacun d'eux portait un chapeau à larges bords, une cape brune qui les enveloppait jusqu'aux talons, des bottes de cavalier. Elle, une longue jupe qui touchait le sol. J'étais émerveillée. Cela se passait en août de l'an 1969. J'étais dans ma quinzième année.

Si l'on y regarde à deux fois, on peut se rendre compte que chez les Todesco c'était vraiment l'usage de se marier entre cousins, génération après génération, comme l'assurait ma mère. On trouve effectivement

un lien de parenté entre les familles des conjoints dont les noms sont inscrits dans le registre des mariages. Ainsi, Pietro Sebastiano, frère cadet de mon grand-père Francesco, que ma mère appelait « l'oncle Pierre », épousa-t-il le 31 décembre 1932 sa cousine germaine, Caterina Margherita TODESCO, fille de Giacomo Todesco (frère de mon bisaïeul Francesco) et de Teresa Vanzo. Ils s'expatrièrent, eux aussi, avec d'autres familles de Solagna. Tous s'établirent à Beauvoir en Royans, entre Grenoble et Valence, à proximité de l'Isère.

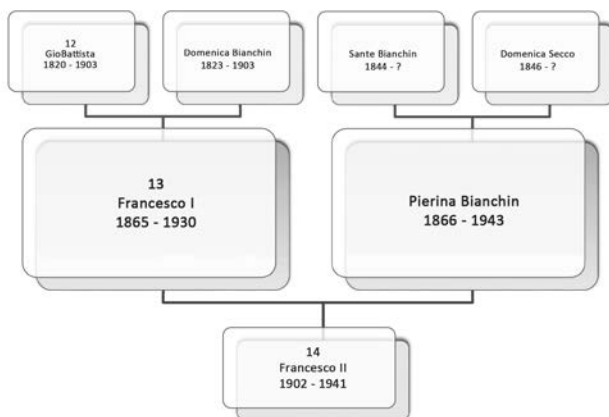
Quant à Gualberto, fils premier de mes bisaïeux, il s'unit le 14 février 1920 à Angela Maria SECCO, fille de Pietro ;

et Sante, le cadet, à Domenica FERRACIN, fille de Giuseppe, à la date du 24 janvier 1925.

Revenons en arrière dans le temps, à la génération précédente :

Le 12 février 1890, Francesco (1865-1930), mon bisaïeul, fils de GioBattista Todesco et de Domenica BIANCHIN, fille de Francesco Bianchin, s'unit à Pierina BIANCHIN (1866-1943), fille de Sante* BIANCHIN et de Domenica SECCO, fille de Paola VANZO.

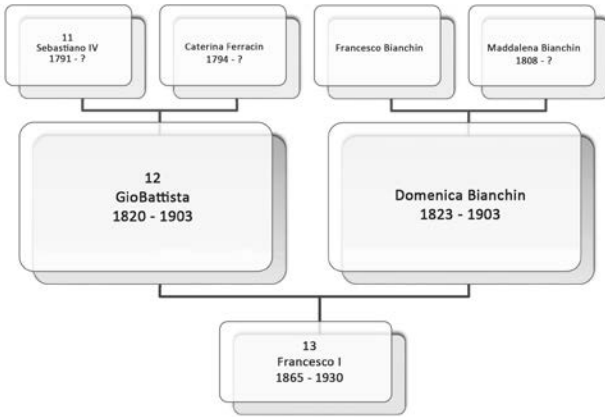
* Déformation de l'hébreu *Chem Tov*, « le bon nom », « le bien nommé ».



Selon le dictionnaire des « noms de famille juifs italiens », la mère de Pierina Bianchin, Domenica SECCO, agricultrice de son métier, descendrait, du côté paternel, d'une famille noble étrangère, alors que le patronyme VANZO de sa grand-mère maternelle serait un dérivé de la parole *Diotiavanzi* (« Que Dieu aille au-devant de toi »). Qui, au Moyen Âge, faisait allusion au désir incoercible d'avoir un fils. Ce nom d'origine juive entre souvent dans la formation des noms composés invoquant Dieu, pour la plupart antérieurs au XVe siècle, comme Dieudonné ou Dieudonnat (pour une traduction de l'hébreu « Nathan » qui signifie « Il (Dieu) a donné¹³ »). Bien sûr, dans l'incertitude, on ne peut manquer d'objecter que *Diotiavanzi* était aussi le nom que l'on donnait parfois aux enfants abandonnés à l'entrée des couvents.

Mais continuons d'enquêter à reculons :

Mes trisaïeux GioBattista Todesco (1820-1903) et Domenica BIANCHIN (1823-1903), fille de Francesco, s'unirent le 20 novembre 1848.



Domenica accoucha de neuf enfants.

Sebastiano, fils premier, né en 1850 ; Caterina Maria, première fille, née le 21 juillet 1852 ou 1853 ; Giacomo, le fils second, né en 1855, et FRANCESCO, le troisième, né en 1865.

Entre Giacomo et Francesco, trois enfants moururent à la naissance : en 1857, une fille, Maddalena, qui, ô surprise !, n'était pas de GioBattista, mais d'un certain Giovanni, fils de Sebastiano ; en 1858, Francesca, qui était de lui ; puis à nouveau deux autres enfants de Giovanni : Maria Francesca en 1860 et Francesco en 1861.

De GioBattista, Domenica eut un dernier enfant, en 1867, une petite fille, morte-née, qui portait le nom de Maria.

Apparemment, les infidélités de Domenica à son mari ne modifièrent pas foncièrement les relations des époux. Comme beaucoup de couples âgés qui ne savent pas vivre l'un sans l'autre, Domenica et GioBattista moururent à un jour d'intervalle. Elle, le 17 mars 1903 ; lui le 18 mars de la même année.

Si l'on remonte encore à la génération précédente, on peut aussi se rendre compte que les deux parents de Domenica, soit Francesco BIANCHIN (fils de Salvatore Bianchin et de Paula Ferracin [fille de Anselmo]) et Maddalena BIANCHIN (née le 15 août 1808), fille de Domenico, avaient chacun un père nommé BIANCHIN. Et qu'avant eux, Sebastiano TODESCO, le quatrième du nom dans cette branche, fils de feu Giacomo Todesco (qui, redisons-le, avait été « précipité du haut d'un escarperment » en 1801) avait pris pour femme, à la date du 16 février 1816, une Ferracin prénommée Caterina, fille de GioMaria, fils de GioBattista Ferracin, et de Pasqua Griega TODESCO, fille de Francesco Todesco. Preuve irréfutable de cousinage entre les familles de Solagna.

Pour la passionnée d'onomastique que je suis devenue malgré moi, ajoutons qu'il était fréquent par le passé de trouver différentes manières d'écrire un nom ayant la même origine. Aussi le patronyme BIANCHIN (la terminaison en *-in* est propre au *veneto*), qui est une variante de BIANCHI, dérive-t-il souvent du lom-

bard *Blanchus*, qui était imposé à qui avait la peau blanche ou les cheveux clairs. Ce surnom patronymisé a été fréquemment la traduction du nom juif allemand Weiss¹⁴, qui signifie « blanc » ; ou encore du mot dialectal de l'*Altopiano dei sette comuni*, *baiz* (« blanc »).

Ajoutons que le patronyme BIANCHIN était également très répandu en Espagne (en espagnol, Blanco) où le sens était le même qu'en italien¹⁵.

Le *Sémi-Gotha*, livre qui révèle les origines juives des familles importantes converties au catholicisme, assigne les Bianchi, en qualité d'anciens Weiss, à la tribu de Gad, une des dix tribus (la neuvième, je crois) qui, selon l'Ancien Testament, peuplaient le royaume d'Israël avant sa destruction en 722 avant notre ère, et a depuis lors disparu.

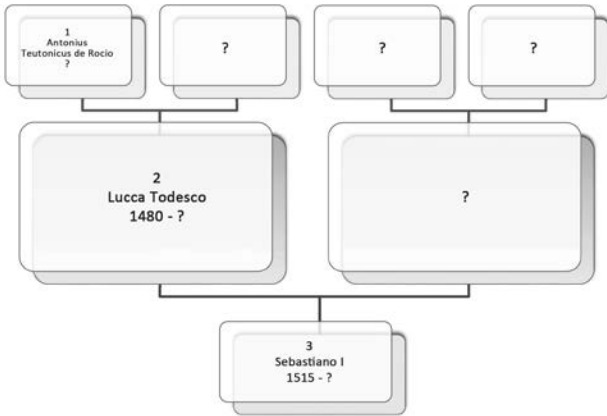
D'après les archives paroissiales et notariales, notamment celles de Baldassare Sguario, consultables aux Archives d'État de Bassano, la famille Bianchin est très ancienne et l'une des plus représentatives de Solagna.

Issue d'un certain *Blanchinus de Solanea*, la branche a pris racine à Solagna vers la moitié du XVe siècle. *Blanchinus* est alors un métayer qui ne peut vivre de son seul lopin de terre, sis dans le quartier du *Rigale*¹⁶. Plus tard, en 1472, sieur Johannes Bianchini, son fils, fait figure dans le village de conseiller municipal ; puis comme *massaro*, trésorier de la communauté, et

sindaco, syndic*. En 1498, au moment de procéder à la reconstruction de la très ancienne église de Santa Giustina et de son clocher qui ont été détruits pendant le règne de Maximilien d'Autriche, son nom est inclus dans la liste des dix chefs de famille choisis « parmi les meilleurs et les plus capables de la commune » de Solagna¹⁷.

L'activité économique de cette famille, l'une des plus distinguées de la commune, est surtout liée, pour le moins aux XVI^e et XVII^e siècles, au transport du bois en charrette, le commerce du bois représentant une part importante des échanges entre les territoires des montagnes et les grandes villes de Vénétie. Plus d'un membre de cette famille nombreuse exerce alors le métier de *boaro*, bouvier, ou de *carretiere*, charretier. En tant que tels ils sont chargés du transport public des sacs de charbon de bois et diverses denrées produites par les communautés du *Valbrenta*, entre Pove et Cison et vice-versa¹⁸. Les autres sont recrutés dans les pâturages des hauts cols et se consacrent, tout comme les Todesco, à la coupe dans les forêts communales et à la production de charbon de bois, très utilisé dans les forges à bras qui sont installées sur les lieux où l'on trouve du minerai de fer.

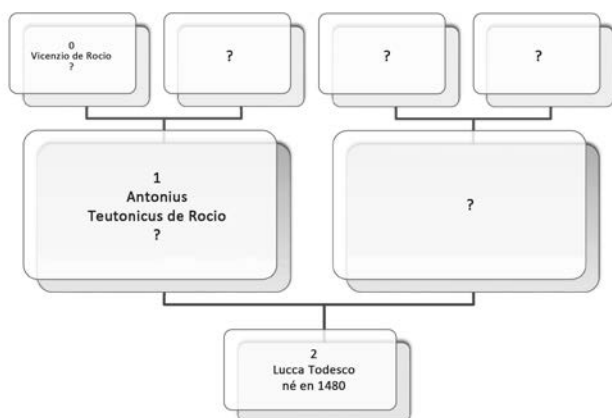
* Dérivé du gr. *syndikos*, le syndic était à Solagna une personne chargée de gérer les affaires et de défendre les intérêts de sa communauté professionnelle. Il était élu par les membres de sa corporation.



Si le lieu de provenance et l'histoire de la migration des premiers *Teutonicus* ou Todeschi jusqu'en ce petit village du *Valbrenta* demeurent encore un mystère, précisons toutefois que le fils premier de Lucca, Sebastianus*, né en 1515, fut recensé pour la première fois à la paroisse de Solagna dans les années 1560 sous le nom de Sebastianus Luca Teutonicus (le chapelain fit sauter la mention « fils de »..., accentuant ainsi l'identification du fils au père), avant que de recevoir à la date du 15 juillet 1584 un (pré)nom italianisé, soit Sebastiano, suivi de la mention « fils de Luca Todesco ».

* Dérivé du grec *sebastos*, « vénéré », ce mot est apparenté à celui de *sebomai* qui signifie « craignant Dieu » et il apparaît dans dix versets de la Bible.

Dans *Storie di Solagna e del suo territorio*, Histoire de Solagna et de son territoire, Franco Signori considère que les Todesco actuels de Solagna descendent de Antonius Teutonicus de Rocio et de son frère cadet Jacobinus, arrivés un siècle plus tôt. Ce sont les deux principales branches de cet arbre généalogique.



Comme par hasard – mais fut-ce vraiment un hasard ? –, c'est un beau matin du 16 avril 1486 que furent signalés deux étrangers à la longue barbe, vêtus de noir, que l'on n'avait jamais vus auparavant. Ceux-ci se trouvaient parmi les chefs de famille convoqués à la paroisse de Solagna pour le recensement, car les noms de tous les travailleurs immigrés devaient être inscrits un à un sur un registre. Mais les deux hommes, apparemment des frères, ne firent à cette date que simple acte de présence. L'un dit s'appeler *Antonius*, l'autre *Jacobinus*, et jusqu'à présent l'on ne

possède aucune information précise sur leur lieu de provenance, bien qu'un acte notarié consultable aux archives de Bassano et daté du 13 mai 1483 ait plus tard servi de preuve qu'ils venaient de l'*Altopiano dei sette comuni*. Dans ce document, il est écrit qu'un certain *Antonio Vincenzii de Mediasilva Rocii districtus vicentini* acheta à ce jour un *medium campum*, « terrain moyen », à Solagna. Ainsi arriva-t-on à la conclusion que le Grand Aïeul de notre branche était originaire de Mediasilva*, un des six hameaux de la commune Roane de la province de Vicence. Mais ce document constitue-t-il une preuve irrévocable de l'ancienneté de la branche en ce hameau ? On ne saurait ignorer l'expression italienne « traduttore, traditore » signifiant littéralement : « Traduire, c'est trahir. » Attendu que les références susnommées furent traduites de l'italien vers le français par « Antonio, fils de Vincenzo de Mediasilva de Rocio, province de Vicence. »

Or, si *Vincenzii* signifie bien fils de Vincenzo[†], il est clair que *Rocii* veut dire « fils de Rocio » et non Rotzo[‡], comme le certifie Zuanne Ugiccioni dans un acte de

* Traduction incertaine du cimbre Mittelball, « milieu de la forêt », vers le latin.

† Dérivé du prénom latin Vicentius, diacre de Saragosse en Aragon au IV^e siècle. Prénom qui signifie « celui qui vainc » et fait référence « à la victoire du Christ ».

‡ Commune de la province de Vicence, limitrophe de la commune Roane où se trouve Mediasilva.

vente de terres daté du 13 novembre 1503 qu'acheta à ce jour le Sieur Antonius Teutonicus Vicenzii (ou fils de Vicenzio).

Mais quand bien même Antonius Teutonicus fût venu du hameau de Mediasilva, cela ne prouve en rien qu'il y demeurait depuis le Moyen-Age. Tout comme il y a lieu de se demander pourquoi lui et son clan avaient quitté Mediasilva pour Solagna. Était-ce dû au fait que seul valait le droit d'usage ? A savoir que les terres de *l'Altopiano* étaient détenues en commun et que personne ne pouvait à l'époque y posséder des parcelles à titre personnel. (Ce n'est que bien plus tard que les clans familiaux s'empareront des terres communes et en revendiqueront la propriété.) Ne nous étonnons donc pas si, face à cette énigme, j'ai jugé nécessaire de consulter des livres d'Histoire.

En ces temps de surveillance et de délation, il ne faisait pas bon être étranger. Tout inconnu était par nature suspect et éveillait une sombre méfiance et le soupçon. Pourtant, les immigrants arrivaient toujours plus nombreux dans le *Valbrenta* qui bénéficiait de la proximité de forêts, fournissant du bois utilisé comme matériau ou comme combustible, et où l'on permettait à quiconque de travailler comme bûcheron-charbonnier, à la seule condition qu'il déclarât à la paroisse qui il était et d'où il venait... Reste que les deux hommes rebroussèrent rapidement chemin. Mais, le 28 mars 1497, le plus âgé des deux, *Antonius*, considéré aujourd'hui comme le chef de file de toute la lignée des Todesco de Solagna, reparut dans le *vicinato*, endroit où avaient lieu les réunions de chefs de

famille. Les croisades étaient oubliées depuis longtemps, mais l'Inquisition était toujours là. Depuis l'expulsion des juifs d'Espagne en l'an 1492, aucune vie en Europe n'était plus dangereuse que celle des juifs convertis au catholicisme¹⁹, très hétérogènes du point de vue du niveau d'instruction et de la connaissance des textes et des rites²⁰. Si l'on n'était pas du coin, mieux valait être prudent et ne pas attirer l'attention sur soi ! Néanmoins, le nouvel arrivant fut recensé sous le nom d'*Antonius Teutonicus*, auquel on accola le second nom de *Rocio*. Comment diable Zuanne Ugiccioni avait-il pu traduire, volontairement ou involontairement, *Rocio* par *Rotzo*, qui est l'un des plus anciens établissements tudesques de l'*Altopiano dei sette comuni*²¹ ? Sans doute l'assimilation fut-elle facilitée d'une part par la proximité de Mediasilva et de Rotzo ; de l'autre, par la consonance du nom *Rocio* avec celui de *Rotzo**. Il n'empêche que la traduction de *Rocio* par *Rotzo* est inexacte. Et il se pourrait même que la mention de *Rocio*, censée indiquer le lieu de provenance, fit référence au (pré)nom indubitablement ibérique de la mère de Vincenzo, attendu que lorsqu'un juif se présentait devant le rabbin pour une supplique, il lui remettait un billet sur lequel était inscrit son nom suivi de celui de sa mère (et non celui du père)²², ainsi que son origine et le sujet de sa vi-

* Dérivé de l'ancien allemand *Rotts* signifiant « le rocher », le toponyme *Rotzo* évoque au demeurant le Rocher d'Israël des psaumes (Psaume, 18, 3 : 19,15), qui n'est autre que Yahvé.

site²³. Il arrivait au demeurant que deux prénoms différents, tels Rocio et Ovadyah ou Ovadia*, eussent la même signification, les deux prénoms ayant la même valeur numérique dans la numérologie, en partant de la *notarikon*, guematria hébraïque. Mais allez donc savoir !

Cependant, comme la fantaisie règne encore dans le domaine de la généalogie, il est tentant d'imaginer que Rocio ait été un nom de passe géographique, nom « codé », nom « travesti », nom « cryptogramme », pour user des termes forgés par Anne Ancelin Schützenberger²⁴, en vue de préserver le souvenir et l'identité juive que le groupe familial avait dû laisser derrière soi. L'histoire locale persiste à soutenir que le toponyme Rotzo dérive du terme vicentin *rozzo*, « groupe de maisons », ou encore du latin *roteus*, « lieu clôturé », bien que personne, à ce jour, n'ait pu le déterminer avec certitude. Non pas que je remette radicalement en cause la traduction de Zuanne Ugiccioni, reprise en 1518 par Andrea Locatelli, mais pour moi il paraît tout à fait plausible, vu le contexte historique, que le chef de file ait jugé bon d'ajouter au terme ethnique, *Teutonicus*, celui du nom du père (Vicenzio) et de la mère (Rocio), sachant que chez les juifs « l'âme est censée descendre de la lignée maternelle²⁵ », et que si votre mère est juive, vous êtes juif, quelle que soit la religion adoptée. On rappellera également au lecteur que, dans le Livre de Isaïe, *el rocío*, la rosée, est

* Nom d'origine biblique qui signifie « serviteur de Dieu » (Claude Mezrahi, op, cit., p. 186).

un symbole de rédemption et de régénération, de renaissance salvatrice, que le premier des grands prophètes exprime en ces termes :

« Réveillez-vous et tressaillez de joie, habitants de la poussière, car ta rosée est une rosée vivifiante, et la terre redonnera le jour aux ombres²⁶. »

C'est en outre une des interrogations de ce texte : pour ce chef de famille teuton tombé du ciel, qui voulait assurer l'avenir des siens, quitte à faire un travail physique, pénible et épuisant, ne s'agissait-il pas avant tout de faire mûrir le salut dans cette verte vallée dont le seul nom était une promesse de lumière, de bonheur et de vie ? *

C'est ainsi que la branche coupée, celle que les deux (présupposés) frères teutons apportèrent avec eux, fut repiquée dans le sol de Solagna à la fin du XVe siècle. De cet instant naquit un nouvel arbre doté de racines très ramifiées et de deux branches maîtresses qui s'étirèrent vers la lumière du ciel. Et puis celles-ci se divisèrent en plusieurs branches d'où jaillirent des rameaux couverts de feuilles et de fruits, et ainsi de suite.

Antonius Teutonicus de Rocio, chef du clan familial, engendra trois fils : Simone, Francesco et Luca, ainsi qu'une fille prénommée Maria à laquelle il versa une dot à l'occasion de l'acte de mariage rédigé en l'an 1518 par Andrea Locatelli ; tandis que Jacobinus deve-

* Solagna est un toponyme d'origine romaine : *Soleana* ou *Valle del sole*, qui veut dire « vallée du soleil ».

nait chef de famille d'une autre branche des *Teutonic*, celle des Bellò.

Singulier du terme générique donné aux nouveaux venus teutons dans le pays, le terme *Teutonicus* sera patronymisé, puis italianisé, au XVI^e siècle, marquant le rapport des Todesco à un Ancêtre « tudesque » inconnu, anonyme, dont on ne retrouve pas trace. En tel cas, on ne peut manquer de faire référence à Marcel Proust quand il écrivait : « Israël, du moins c'est le nom que portent ces gens, qui me semble un terme générique, ethnique, plutôt qu'un nom propre. On ne sait pas peut-être que ce genre de personnes ne portent pas de noms et sont seulement désignées par la collectivité à laquelle ils appartenaient²⁷. »

*

Actuellement, il existe à Solagna une cinquantaine de familles qui portent le nom de Todesco. La ressemblance entre les noms et les prénoms des habitants témoigne de la confusion des liens familiaux et claniques. Et il est étonnant que Tibère Gheno, qui a dressé leur généalogie, ait pu se retrouver dans cet enchevêtrement de rameaux. C'est peut-être une des raisons pour laquelle, jadis, « l'important pour la bonne vieille coutume juive » – le fait est attesté par l'écrivain Charles Lewinsky – « c'était l'arbre, non le rameau particulier²⁸ », alors qu'aujourd'hui les différentes branches de la lignée des Todesco ne semblent plus partager le sentiment de provenir d'une même souche, sans doute à cause des disparités qui se sont créées entre elles au fil des siècles. Tout le monde a

participé au déni, rompu radicalement avec le juif teuton ancien et refermé la porte sur l'origine du nom. Comme la place et la condition des hommes dans l'exploitation des forêts communales du *Valbrenta* ont déjà été étudiées par Aldo Dalla Zuanna dans *Les enfants de la Jeanne*²⁹, j'ai préféré m'attarder sur d'autres aspects de leur histoire, plus ignorés, comme les causes de leur migration au Moyen Âge. L'examen des patronymes des conjointes et conjoints des descendants de Sebastiano Todesco (1515-1607), consignés entre le début du XVIIe siècle et les années 1930 dans les registres paroissiaux de Solagna, m'a également permis de supposer que le village abritait divers groupes familiaux d'origine ibérique comme les Munnar, Bosa, Bello, Bonetto ou peut-être même les Nervo, qui selon Franco Signori descendaient de *Nervus Menoni*³⁰, fils cadet du chef de famille *Dominicus dictus Menonus de Solanea quondam Jacobi*, Domenico Menon³¹. Un autre élément digne d'intérêt réside dans la présence de personnes portant un nom à consonance grecque comme Zen, tel le fils de Zeno, marié à une Bellò. Ou encore à consonance portugaise comme les Peixotto et les Lusitano*. En résumé, disons donc qu'il peut bien se faire que les dénommés *Teutonici* ou *Todeschi* ne soient pas venus de l'*Altopiano dei sette*

* De la Lusitanie, ancienne province de la péninsule ibérique qui correspond à peu près à l'actuel Portugal central et méridional et à une partie limitée du haut plateau intérieur espagnol, Estramadura d'aujourd'hui.

comuni, comme le suppose Franco Signori, mais d'ailleurs...

Quand bien même Antonius eût parlé la langue tudesque, pour moi, il n'y a rien de fortuit dans la mention *Rocio*. N'y a-t-il pas eu à ce moment-là comme un désir de sauver la part d'une longue histoire avec la péninsule ibérique que cette famille d'origine tudesque portait en elle ? Par ailleurs, Antonio était, si l'on en croit la recherche de Patricia Baneres, un prénom très usité parmi les *conversos* ou "judéo-convers" d'Espagne. Que *Rocio* pût signifier *Rotzo* était assurément une pure interprétation de Franco Signori. Mais où était la vérité ? Quand la même histoire est répétée sans fin, et qu'il se trouve toujours des gens pour la croire, il est difficile de changer une certitude. D'autant plus que les généalogistes français, originaires de Solagna, semblent avoir repris, aveuglément, la version hypothétique de Signori, peut-être tout simplement parce qu'il est difficile de savoir exactement de quel rameau de l'arbre-ancêtre les deux présumés frères pouvaient bien être issus. La seule chose qui semble certaine, si l'on se réfère aux dictionnaires étymologiques des noms de famille juifs, est que le "patronyme" Todesco désigne bien une ascendance judéo-teutonne et non une communauté issue de Cimbres, ces géants mythiques de l'Antiquité, originaires du Jütland* dont Maximilien Ier, empereur du Saint-Empire germanique (1508-1519) arborait

* Jylland en danois et Jütland en allemand est la péninsule formant la partie continentale du Danemark.

l'insigne ! Quoi qu'il en soit, le 3 juin 1508, les juifs de Bassano reçurent à bras ouverts les troupes de l'empereur...

De toute façon, le seul fait qu'Antonius Teutonicus se fût présenté à la paroisse de Solagna pour le recensement montre combien la « Sainte-Mère » se chargeait de passer sans distinction au laminoir les nouveaux venus dans le pays, suspectés d'être des convertis (prosélytes)*. Bien entendu, officiellement, il n'y avait pas un seul juif à Solagna, et ce malgré le fait qu'un certain nombre de juifs des provinces alpines eût passé la frontière à la fin du XVe siècle³². Le prêtre albanais, don Lazzaro Negro da Scutari, qui tenait le registre de la paroisse entre 1473 et 1515³³, avait-il tout bonnement fait semblant de croire qu'Antonius et Jacobinus étaient des Teutons de Rotzo ou l'avait-il sincèrement cru ? Pour les convertis qui avaient survécu aux persécutions, il était absolument nécessaire de trouver un refuge sûr. Par chance, la république de Venise témoignait d'une certaine légèreté dans le domaine religieux, malgré les polémiques antijuives soutenues par la papauté... À telle enseigne que les prêtres, qui avaient pour mission de prendre soin des âmes des paroisses rurales, n'étaient pas obligés de résider sur place. À la fin du XVe siècle, la cité des Doges, qui était sans doute la ville européenne la plus riche, attirait en l'occurrence des populations très diverses, venues en particulier des rives orientales de la mer Méditerranée. Les Grecs y étaient nombreux,

* Du grec *prosêlutos*, « nouveau venu dans un pays ».

beaucoup ayant fui Constantinople après sa chute, en 1453. Et les chrétiens avaient la possibilité de conclure des affaires avec les juifs qui y vivaient. En revanche, tout ce qui allait suivre fut bien affligeant. En premier lieu, la guerre, qui dura dix ans, de 1508 à 1518, doublée de la révolte des paysans contre l'armée d'occupation austro-hongroise, dont Machiavel disait qu'« ils (étaient) pires que les Juifs contre les Romains » ; en deuxième lieu, la terrible loi de 1516 recommandant le regroupement de toute la communauté juive de Venise dans le quartier sombre des fonderies – lequel deviendra *ghetto* en dialecte vénitien – situé au bord de la cité et séparé par des canaux puants du reste de la population : « sorte de léproserie », pour reprendre les mots de Marek Halter, « dont les malades (étaient) isolés en raison de leur appartenance au peuple juif³⁴ », et où l'on ne pouvait pénétrer que « par un pont fermé aux deux extrémités par des portes surveillées par des gardiens³⁵. »

Le *ghetto nuovo*, le nouveau *ghetto*, sis dans la paroisse de San Girolamo³⁶, fut affecté aux juifs ashkénazes germanophones (on trouve d'ailleurs dans les archives concernant ce *ghetto* un certain Abraham Todesco, négociant de son métier), et le *ghetto vecchio*, l'ancien *ghetto*, aux juifs de Méditerranée orientale³⁷, qui portaient le turban, le caftan et la barbe, comme ceux d'Istanbul. Arthur Koestler écrit :

« Le ghetto entouré de murailles, avec des portes que l'on fermait la nuit, engendra claustrophobie et consanguinité mentale, mais il procurait aussi un sens de sécurité en période de troubles. Comme il ne pouvait

s'étendre, les maisons s'élevaient aussi haut que possible sur de petites parcelles, et une densité toujours plus excessive s'accompagnait d'une situation sanitaire déplorable. À vivre dans de telles conditions les gens avaient besoin de beaucoup de force spirituelle pour maintenir leur dignité. Ils n'y arrivèrent pas tous³⁸. »

Plus grave encore, la mémoire de l'enfermement subi se transmettait sur plusieurs générations. Quitter le *ghetto* se soldait souvent, non sans raison, par une reproduction de cet enfermement, de cette clôture, qui souvent était perçue à l'extérieur comme une volonté de rester une communauté à part, attachée à des traditions et des rituels "étranges". Un thème récurrent de l'antijudaïsme qui se trouvera radicalisé dans les années 1880 dans l'antisémitisme³⁹. Mais n'anticipons pas. Dès que les juifs de Venise furent relégués dans le *ghetto*, des autodafés de textes hébraïques firent leur apparition en place publique dans toutes les villes d'Italie⁴⁰. Puis, très vite, ce fut au tour des Nouveaux Chrétiens dits « Portugais » * de faire l'objet d'autodafés dans les autres villes de la chrétienté. En 1553, vingt-quatre « Portugais », qui bénéficiaient jusque-là de la protection papale, furent subitement arrêtés, jugés sans délai et condamnés à être étranglés et brûlés publiquement⁴¹. Pour finir, et sous prétexte de mettre un terme à cette barbarie, le pape Paul IV

* Ainsi nommés, parce convertis de force au Portugal en 1496, avant de trouver refuge sur de vieilles embarcations mettant la voile vers l'Italie.

publia en 1555 la bulle *Cum nimis absurdum* à la suite de laquelle tous les juifs des villes sous domination pontificale furent rassemblés dans un quartier imposé. L'année suivante, un deuxième *ghetto* fut établi à Rome, au bord du Tibre, et tout commerce leur fut interdit, à l'exception de celui de vieux vêtements⁴².

Dorénavant, la ségrégation de l'habitat fut de règle dans toute la chrétienté et dans la plupart des pays d'islam, encore que l'on ne trouvât pas en terre d'islam l'équivalent de l'antijudaïsme chrétien⁴³, car l'islam définissait l'Autre comme différent et non comme ennemi ou antagoniste⁴⁴. Même la Pologne, où la lune de miel inaugurée par Casimir le Grand (1309-1370) avait duré plus longtemps qu'ailleurs, ne fit pas exception à la règle. Bon nombre de juifs, parmi lesquels une forte proportion de juifs espagnols et de *conversos*, émigrèrent en masse vers Salonique et Constantinople, devenue capitale de l'Empire ottoman en 1453 sous le nom d'Istanbul. À la fin du XVI^e siècle, dans presque toute l'Europe occidentale, la cohabitation avec les chrétiens achevait son cours⁴⁵.

Pour l'heure, à Solagna, les Nouveaux Chrétiens ne semblaient pas trop menacés. Le chapelain qui substituait le prêtre ne leur imputait pas la responsabilité des événements actuels et ne les inquiétait pas outre mesure. La République de Venise avait un besoin impérieux de bras étrangers pour exploiter les immenses forêts de son territoire. Des liens migratoires s'établirent donc, permettant de faire venir de nombreux bûcherons avec leur famille. Bien entendu, les nouveaux arrivants avaient saisi au vol la chance et

l'instant propice pour s'implanter dans le *Valbrenta*. Le métier était difficile, mais se pratiquait là où les inquisiteurs se hasardaient rarement.

*

En 1512, Simone, qui était le fils premier d'Antonius Teutonicus de Rocio alias Antonio Todesco et déjà chef de famille, se présente – ainsi qu'il a été dit plus haut – au nom et à la place de son père au *vicinato*, à savoir au lieu où se réunissaient l'ensemble des chefs de famille et se prenaient les décisions collectives. Six ans plus tard, on retrouve le chef de file lui-même. Antonius travaille en tant que charbonnier avec Simone et Francesco, son fils second, dans l'exploitation d'un certain Sieur Sguario⁴⁶.

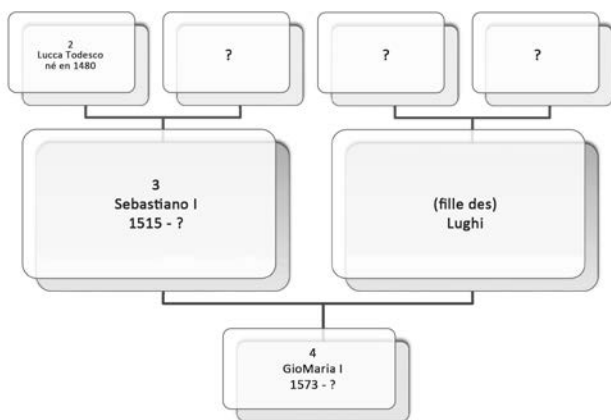
Le 31 mars 1522, les fils d'Antonius et de son frère Jacobinus s'installent à Solagna dans le quartier des Broli où ils ont acheté un lopin de terre et une maison⁴⁷.

Francesco, le cadet d'Antonius, engendre une fille à qui il donne le prénom d'Andreana ; puis un fils, pré-nommé Luca.

LUCCA, troisième fils d'Antonius et aïeul de la famille, né autour de l'année 1480, engendre tout d'abord une fille, pré-nommée Giacoma ; puis, en 1515, un fils à qui il donne le nom de SEBASTIANO, nom du saint patron de la confrérie des Sguario dont son grand-père était l'un des responsables.

Du mariage de SEBASTIANO, le premier du nom, autour de l'année 1541 avec la fille d'un certain *dei Lughì*,

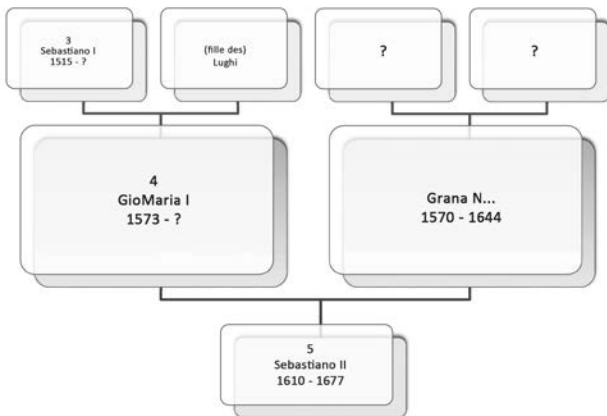
des Lughì, qui lui valut le surnom de *Zenero dei Lughì*^{*}, gendre des Lughì, dit “Lugaro”⁴⁸, naîtra un nombre indéterminé d’enfants, dont Luca[†], son fils premier, en 1546, continuateur de la branche aînée sur laquelle figure ma cousine lointaine Yvette, née Sanchis, et en 1573, ZANMARIA (ou GIOMARIA I), son fils second, qui reçut probablement, selon l’usage séculaire, le prénom de son grand-père maternel.



* Lughì est un toponyme d’origine rhéto-roman qui fait référence au pluriel du mot latin *lucus*, qui signifie bosco, « bois sacré ». On dit que les Lughì adoptèrent le nom de la vallée qui tenait lieu de frontière entre San Nazario et Solagna. La vallée des Lughì est l’ancien nom de l’actuelle vallée des Lanari.

† Le 16 juin 1585, Luca épousera à son tour une *dei Lughì*, prénommée Benedetta.

Elu *sindaco** en 1567, Sebastiano dit “Lugaro” refuse tout d’abord d’occuper cette fonction. Mais, on ne sait pour quelle raison, il finit par accepter d’en exercer la charge et se rend à Venise pour plaider la cause des charbonniers⁴⁹. C’est avec Luca, son fils premier, et ZanMaria[†], le cadet, à qui on a donné le surnom de « Gran » parce que sa femme porte le nom de *Grana*, que vont s’étendre deux des branches les plus anciennes et vitales du grand arbre aux racines profondes des Todesco de Solagna, lesquels demeureront jusqu’au XVIIIe siècle des montagnards chevronnés, liés économiquement aux uniques ressources provenant de la coupe du bois et de la fabrication du charbon de bois.



* Président du conseil municipal.

† Variante dialectale de GioMaria.

*

Après avoir lu l'ouvrage de Gérard Pommier sur le nom propre (prénom actuel)⁵⁰, je me suis arrêtée sur le (pré)nom Luca, *Lucius* en latin, dérivé de *lux*, « la lumière ».

Dans la Rome antique, les enfants mâles nés avec l'aurore furent souvent appelés *Luca* (Luc en français) par les juifs désireux de s'intégrer à l'Empire romain – ou plus exactement *Lucius*, pour une traduction de l'hébreu *meir*, d'origine araméenne, qui signifie « il brille, il illumine, il éclaire » et que l'on donnait aux savants, étudiants du Talmud⁵¹.

Ajoutons cependant que ce nom propre fut parfois assimilé à la Lucanie*, nom d'une ancienne province du sud de l'Italie où les populations juives étaient relativement nombreuses et possédaient beaucoup d'érudits religieux⁵²; ou encore au toponyme *Lucca* (Lucques en français), la ville toscane, certains (pré)noms étant le reflet du lieu que l'Ancêtre inconnu habitait ou celui de son origine géographique.

D'après la psychologue Anne Ancelin Schützenberger, le choix du prénom n'a jamais été aléatoire : « il se comprend, voire se décode, seulement à partir du contexte et indique l'appartenance à une classe économique, culturelle, socio-économique, religieuse, ethnique ou politique⁵³. »

* Du latin *lucanos*, qui signifie *oriundo*, originaire de Lucanie.

Qui plus est, traditionnellement, le seul et unique nom pour les juifs était toujours le nom propre, parce qu'il était supposé déterminer les qualités de l'enfant et renvoyer, étymologiquement, au principal trait de caractère de l'Ancêtre. Gérard Pommier de remarquer à ce sujet :

« D'ailleurs, lors du déroulement d'une cérémonie juive, les gens sont nommés par les "prénoms" qu'ils ont reçus en Dieu, receleur anonyme de leur patronyme – donc, inapparent, imprononçable, tabou. Car tel est le secret du nom unique donné à la circoncision, ou au baptême : le baptisé se voit attribuer un "prénom" au nom de Dieu qui n'en a pas. Le nom de Dieu, imprononçable, recèle le tabou du parricide dont rêvent les fils. Dieu est en ce sens le patronyme de chacun d'entre eux, qui ne porte donc que son seul "prénom". En empruntant un patronyme dans les vocables locaux, les juifs ne perdent donc rien de leur identité religieuse, qui se transmet par le nom⁵⁴. » Ou plus exactement, par le nom complet qui est constitué du "prénom" suivi de celui du père ou de la mère, ou des deux parents, selon les traditions.

Généralement donné lors de la cérémonie de la circoncision⁵⁵, le nom propre avait alors essentiellement trois rôles : d'identification, de filiation et de projet⁵⁶. Il définissait l'identité et la généalogie.

Transformé en De Lucha en date du 15 août 1585, car les noms changeaient d'orthographe au gré des déclai-

rants ou des curés, le nom De Luca^{*}, qui servait alors de nom patronymique aux enfants de Lucca, évoque curieusement l'événement de la lutte (*lucha*, en espagnol) de Jacob, troisième patriarche, avec l'ange de Dieu qui fit naître un homme boiteux, blessé pour la vie :

« *On ne t'appellera plus du nom de Jacob, mais Israël, car tu as combattu avec Elohim comme avec des hommes, et tu as vaincu⁵⁷ !* ».

C'est mon association personnelle, mais pourquoi pas ? La Torah, qui désigne la Loi de Moïse telle qu'elle est "consignée" dans le Pentateuque^{†58}, explique souvent l'origine d'un nom par les sentiments ressentis par le père ou la mère le jour de la naissance⁵⁹. Mieux encore : dans la tradition juive, le nom que chacun portait avait une telle importance que lorsque quelqu'un changeait moralement, suite à une épreuve, un événement traumatique, son nom devait être changé lui aussi. Il existe d'ailleurs dans la Bible plusieurs cas de changements de nom. Ainsi Jacob[‡] en est-il un bon exemple.

* La particule en Italie était souvent une marque de judaïsme.

† Les cinq premiers livres de la Bible : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome.

‡ Pour une traduction de *Yaacov*, qui s'écrit *Yod-Ayin-Qof-Bet* et signifie « il talonnera » pour être venu au monde en tenant dans sa main le talon de son frère jumeau *Essa* (Isaï) (Marc-Alain Ouaknin/Dory Rot-

« La lutte de Jacob avec l'ange, c'est d'abord cela », nous enseigne le rabbin et psychanalyste Marc-Alain Ouaknin : « c'est refuser une histoire dont le chemin est écrit à l'avance comme un destin⁶⁰. »

Pour autant, après qu'il eut remporté la victoire sur l'ange de Dieu au prix d'une luxation de la hanche qui allait le rendre infirme pour le reste de son existence (Genèse 32, 25-32), Israël n'oubliera pas son premier nom. Marc-Alain Ouaknin nous éclaire sur ce sujet dans un autre ouvrage :

« Israël – Hébreu boiteux garde aussi en permanence le souvenir de son premier nom, Jacob, qui signifie "talon". La boiterie serait due à la mémoire du talon, au talon mémoire, qui par son poids ne permet jamais une marche facile et légère. L'homme Israël a le pied gonflé par la mémoire. Son avancée dans l'Histoire ne vise pas seulement l'avenir, mais aussi l'advenue. (...) Jacob reçoit une bénédiction : changer de nom ! Jacob et Israël. Passage incessant de l'un à l'autre : Hébreu. Refus radical d'une fétichisation, d'une identité définitive, pour continuer à s'inventer. Identité boiteuse qui lui rappelle sans cesse qu'il faut échapper aux pulsions de classification qui enferment les êtres et les choses dans la prison des noms et des mots. Identité boiteuse qui maintient l'homme dans le questionnement de l'identité, afin qu'il se souvienne que la réponse ne doit jamais se faire "jugement", afin qu'il se

nemer, p. 71) – mais aussi « il a supplanté » pour avoir usurpé le droit d'aïnesse de ce dernier.

souvienne qu'il n'y a pas de vrais ou de faux hommes :
il n'y a que de vrais inquisiteurs⁶¹. »

« J'interroge, donc je suis ! », ne voilà-t-il pas un des
fondements de la pensée juive ? Et il faut, sans faute,
aujourd'hui plus qu'hier encore, en prendre la me-
sure.

4. Patronymes

Et tu leur donneras un nom impérissable !
(Isaïe, VIIe siècle avant Jésus-Christ)

La loi Gouzes du 4 mars 2002 a modifié les règles séculaires de la transmission du patronyme ou nom dit « de famille » en accordant aux parents la liberté de choisir lequel de leurs noms patronymiques respectifs porteront leurs enfants. Et pourtant, force est de constater que la plupart d'entre eux reçoivent généralement le nom de leur père en héritage, selon le vieil usage patriarcal. Ainsi, comme l'indique son étymologie, le "patronyme" continue à se transmettre de père à fils, tel un mémorial qui résiste au temps et au déni, répondant à l'exigence de garder en mémoire le souvenir estompé de l'Ancêtre du lignage paternel. Mais sait-on encore de nos jours d'où le patronyme tire son origine ? Sur ce point, les spécialistes s'accordent à dire que l'origine des noms de famille provient souvent d'un sobriquet⁶², celui-ci ayant été à même de mettre en exergue, mieux que nulle autre désignation,

une particularité ou une des qualités de la personne. Cette pratique a été d'usage à différentes reprises : tout d'abord dans les systèmes gaulois, latins et germaniques⁶³ ; ensuite, tout semble indiquer dans l'étude déjà citée du psychanalyste Gérard Pommier qu'il y eut une longue période de proscription « pendant toute la durée des grandes conversions au christianisme, et jusqu'après le vent de folie des croisades⁶⁴ ». La raison est simple : pour l'Église du Christ, le seul nom légitime était celui du baptême catholique (l'actuel prénom) suivant le modèle hérité des Germaniques et mieux valait oublier le sobriquet « infecté d'un totémisme latent et de son culte des morts⁶⁵ » ! Dorénavant, annonçait-elle sans ambages, tout nouveau-né sera d'abord le fils de l'Esprit saint avant d'être celui de son géniteur, qui, lui, n'est que l'instrument de la volonté divine⁶⁶. En d'autres termes : l'enfant fraîchement baptisé ne serait plus fils ou fille de son père comme le voulait la « Tradition »*, mais fils ou fille de Dieu comme troisième personne de la Trinité chrétienne. Seulement voilà, cette volonté de l'Église romaine de rompre à tout prix avec l'héritage des générations passées et de désigner ses ouailles en dehors de toute référence à ce qui serait antérieur au baptême, entraînait le déni violent du

* Etymologiquement, la « tradition » c'est la transmission, l'acte de livrer, de faire parvenir une chose entre les mains de qui l'avait achetée et, par extension, tout ce qui est transmis, ce dont nous héritons. « Ce qui est reçu. »

lien de sang dans le sens de « filiation ». Or, il va sans dire que si les hommes tenaient leur sobriquet ou surnom d'êtres plus anciens, c'est qu'il existait pour eux une relation d'appartenance, voire d'identification, entre leur personne et le sobriquet de l'Ancêtre reçu en héritage ; tant il est vrai qu'ils ne se connaissaient que par cette appellation et n'imaginaient même pas qu'ils puissent être nommés différemment.

L'usage du sobriquet avait résisté, indéniablement, à l'usure du temps ; il était senti au tréfonds de chacun comme une preuve de solidité, de vérité ; il ne pouvait donc être effacé. Jamais jusqu'à l'heure des baptêmes catholiques on n'avait essayé de leur imposer un nom qui parvînt à gommer l'existence de l'Ancêtre en eux. Au sein des villages surtout, les gens étaient peu enclins à s'incliner sans renâcler devant une prescription qui attentait à la mémoire des ascendants et au culte des morts. Et si dogmatique que se montrât le christianisme du XI^e au XIII^e siècle, rien n'y fit. La plupart des personnes continuèrent à s'appeler par leur surnom derrière le dos du curé. À telle enseigne que, sitôt les Croisades terminées, ils mirent ouvertement l'accent dessus, passant outre à la condamnation de l'institution ecclésiastique.

Sans verser dans les interprétations abusives, on pourrait regarder ce lien de "parenté" ou d'adoption entre la personne et son sobriquet comme un résidu du totem considéré jadis dans les sociétés claniques comme l'Ancêtre commun et, plus tard, comme le protecteur ou le guide du clan. C'est peut-être en ce

sens qu'il faut entendre la phrase de Gérard Pomnier : « De fait, un totémisme larvé était resté latent dans un usage coutumier de la dation d'un surnom transmis pendant plusieurs siècles⁶⁷. »

Notons toutefois que nonobstant l'importance que prit la filiation patronymique à compter du XI^e siècle⁶⁸, celle-ci se bâtit très lentement et difficilement, puisque ce n'est qu'à l'approche du XV^e siècle que les personnes reçurent plus ou moins officiellement un nom de baptême et un surnom patronymisé⁶⁹. Finalement, cette pratique du surnom acquit une telle force en France qu'elle fut bon gré mal gré entérinée par l'ordonnance de Villers-Cotterêts⁷⁰. Dès ce moment, le sobriquet ou le surnom passa en nom "de famille" et, à ce titre, du père à ses fils et à ses filles. Signé par François I^{er} en 1539, ce décret rendit en outre obligatoire la tenue et l'organisation par les curés des registres de baptêmes et de décès de la population catholique⁷¹.

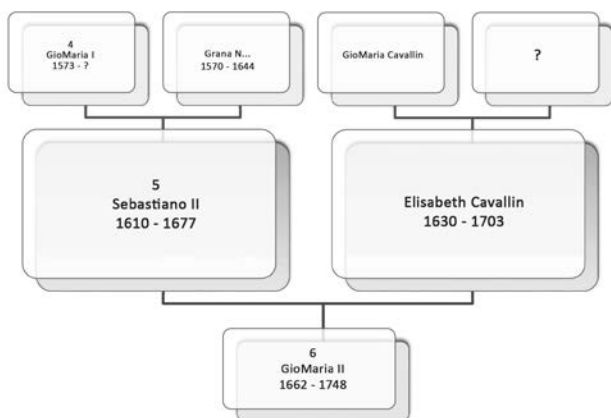
En Italie, il faudra attendre également le XVI^e siècle pour que les noms de baptême (catholique) et les surnoms soient normalisés et consignés par les curés dans un registre. Il est probable que l'Eglise romaine généralisa et perfectionna cet enregistrement afin de contrôler l'appartenance des familles à la religion chrétienne. Aussi, le relevé des noms de baptême et des surnoms par le chapelain, qui tenait les registres paroissiaux de Solagna dans les années 1560, marquait-il la fin d'une époque.

Dans la liste des habitants de Solagna, on trouve par exemple, à la date du 13 mars 1560, le nom de mon aïeul, suivi de la filiation : Sebastianus Luca (fils de Lucca, devenu Luca), auquel fut accolé le surnom générique donné aux “nouveaux venus” teutons : *Teutonici*.

Ensuite, comme si cela ne suffisait pas, en l’an 1563, le concile de Trente ordonna aux prêtres et chapelains de tenir un registre des mariages où seraient inscrits les noms des parrains et des marraines des enfants baptisés. Et on ne permit plus aux parents de donner des prénoms bibliques aux enfants. Tous les chrétiens se trouvaient dans l’obligation de choisir un prénom dans la liste des noms mis à leur disposition, qui étaient pour la plupart les noms des saints morts en martyrs dans leur lutte contre les païens, ces zélateurs farouches du culte des ancêtres⁷². Dès lors, le culte des saints l’emporta définitivement sur celui des ancêtres, et la filiation spirituelle sur le lien de sang⁷³.

Pommier écrit à propos de l’appel de l’Eglise au changement de nom : « ce don du nom au nom de Dieu (le baptême en Jésus-Christ) trouvait son modèle dans l’Évangile selon saint Luc⁷⁴, qui avait énoncé : « Dans un passage qui relate la naissance de saint Jean le Baptiste, Zacharie, père du futur saint Jean désespérait d’avoir un fils lorsqu’il fut visité par l’ange du Seigneur qui lui annonça : “Ta femme Elisabeth t’enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jean⁷⁵”. »

Or, comme par hasard, après que Maria N...* (1608-1658) eut décédé, ne laissant personne derrière elle, puisque l'unique enfant, née le 28 septembre 1633, et prénommée Grana comme sa grand-mère paternelle, était morte en bas âge, Sebastiano Todesco (1610-1677), fils de ZanMaria et le deuxième du nom, épousa en secondes noces à la date du 20 mai de l'an 1658 une femme prénommée Elisabetta †, Cavallin du nom (1630-1703), dans l'espérance que celle-ci lui donnerait un fils.



Et le vœu de Sebastiano fut exaucé. Elisabetta enfanta un fils. Sauf qu'il ne lui donna pas le nom de Giovanni (Jean en français). Il l'appela GioMaria (1662-1748), à

* *Nomen nescio*, « personne inconnue ».

† Dérivé de l'hébreu *Elisheva*, « Dieu a fait le serment ».

partir de la fusion des deux prénoms Giovanni* et Maria†, prolongeant ainsi la mémoire de son feu père, Zacharie, baptisé ZanMaria (1573-1653), qui avait été, tout comme dans l'Évangile, l'enfant mâle tant attendu, si ardemment désiré, et arrivé alors que tout espoir semblait perdu.

*

Récapitulons. Si le nom de famille donné aux enfants que le père reconnaissait comme siens provenait d'ordinaire d'un surnom, notamment d'un sobriquet, celui-ci pouvait aussi bien se rapporter au lieu où l'Ancêtre habitait (Dulac, Dupont, Dubois, Dumoulin), à son origine géographique (Lombard, Lebreton, Lenormand, Picard), son métier (Boulangier, Boucher, Meunier, Lemarchand), une caractéristique physique (Legrand, Lebrun, Legros), un trait de caractère (Lebon, Ledoux) ou rappeler un événement qui s'était passé (Lecroisé, Lependu)⁷⁶. Plus précisément encore : les serfs de la terre étaient habituellement désignés

* Vient de de l'hébreu *Yoh'anán* dont le sens littéral est « Dieu dispense les bienfaits » ou « Dieu pardonne ». C'est un nom qui a eu beaucoup de succès à l'époque talmudique (M. A. Ouaknin/D. Rotnemer, p. 79).

† Vient de l'hébreu *Myriam* qui peut se lire aussi *Miriam*, c'est-à-dire la « question de l'identité posée à son plus haut niveau » (Id., p. 88), qui est au cœur de la problématique du juif. Sœur de Moïse, Myriam est le symbole de la résistance, de la vaillance.

par la localité où ils vivaient (serfs tenanciers d'un domaine que possédait l'abbaye, par exemple) ; tandis que les bourgeois (au sens moyenâgeux de « citoyen d'un bourg ») l'étaient plutôt par le métier. Sauf exception, puisque, comme le souligne Gérard Pommier, « lorsque ce renversement de la coutume légalisa le patronyme, de nombreux cas se présentèrent où un père ne portait pas de surnom. Dans ces circonstances, le nom de baptême servit de nom patronymique à son fils. De sorte que, sur les dix noms de famille les plus fréquents en France, six sont d'anciens noms de baptême (Martin, Bernard, Thomas, Richard, Robert, Laurent)⁷⁷. »

Mais le patronyme n'est pas seulement transgénérationnel. Il a aussi, comme l'explique Gérard Pommier, « une fonction dans la filiation, celle de borner l'interdit de l'inceste, alors que le prénom a une vocation exogamique. (...) Le baptême délègue la légitimation du prénom, non à ceux qui l'ont choisi, mais à la société, qui signifie ainsi qu'un enfant n'appartient pas à ses parents (c'est le contraire), et qu'il peut échapper au destin programmé par la famille⁷⁸. »

Quoi qu'il en soit, à compter du moment où les parents eurent choisi pour leur enfant un nom de baptême parmi les noms des saints extrêmement limités en nombre, ce dernier n'était plus soumis à l'exigence d'honorer ou d'assurer la survivance des générations à la mémoire. Il était désormais uniquement affilié à la « Très Sainte Mère de Dieu et de tous les chrétiens » qu'est l'Église catholique, apostolique et romaine. Conçue comme une communauté, les chrétiens puisè-

rent dès lors en celle-ci la vie de la grâce, en même temps qu'ils subissaient une tyrannie spirituelle abusive⁷⁹. Or, nous le savons, toute démesure oppressive mène tôt ou tard à une forme de résistance filiale. C'est en ces termes que Gérard Pommier nous éclaire sur le sujet : « Après quelques siècles de folie religieuse, cette liste de saints redonna un peu d'espace à un polythéisme populaire larvé qui avait su s'imposer avec le culte de la Vierge et les confréries artisanales, fondées sous la protection d'un saint patron⁸⁰. »

Autrement dit, si les catholiques ajoutaient souvent Marie au prénom de leur fille ou de leur fils (exemple : Marie-Joseph ou Jean-Marie), ou bien donnaient le nom du saint patron de la confrérie à laquelle ils étaient affiliés, le nom de baptême prenait contre toute raison une valeur totémique, symbolisant à ce titre la filiation du prénom. D'où la question que pose et se pose le psychanalyste :

« Quel sens religieux gardait encore le nom d'un saint avec l'usage des prénoms à tiret, fusionnant un seul prénom à partir de la copulation de plusieurs, le plus éclatant d'entre eux étant celui de Marie, mis à toutes les sauces grâce à un culte irrédentiste de la déesse mère – Vierge, cela va de soi⁸¹ ? »

Pour ma part, je dirais même qu'en vénérant la Vierge Marie, l'Eglise s'abreuvait elle-même au culte païen de la Déesse-Mère, Mère des Dieux et des hommes... tout autant qu'elle remplaça Israël dans les commentaires chrétiens du *Cantique des Cantiques*⁸². Doit-on s'en

étonner ? Certes non. Car, ainsi que le mentionne Bernard-Henri Lévy avec regrets dans son ouvrage intitulé *L'esprit du judaïsme* : « on a oublié que, de l'onction de Clovis à la liturgie des couronnements, ces rois de France (...) n'ont jamais cessé non plus d'affirmer leur filiation davidienne⁸³.

*

Tout cela, me direz-vous, est bien lointain. Mais comme les souverains chrétiens n'avaient jamais reculé devant l'emploi des baptêmes forcés, tels ceux opérés par Charlemagne dans les différents royaumes, le plus souvent à l'aide de persécutions massives, notamment en Espagne, n'est-il pas opportun de regarder aussi du côté du nom des femmes des Todesco pour comprendre qui ils étaient et d'où ils venaient ?

Malheureusement inconnue dans les registres paroissiaux de Solagna, l'épouse de Lucca, troisième fils (présumé) d'Antonius Teutonicus de Rocio, ne nous éclaire guère sur ce sujet. En revanche, on sait que la femme de son fils Sebastianus était une LUGHI, attendu que ce dernier était surnommé *zenero dei Lughì*, gendre des Lughì, dont le nom vient probablement du mot latin *lucus*, qui signifie « bois sacré », ou encore « bois travaillé ».

Néanmoins, il y a cette autre hypothèse : le nom *dei Lughì*, très rare, serait d'origine émilienne, attribué à une personne originaire de Cesena où vécut une forte communauté hébraïque à compter du milieu du XVI^e siècle.

On ignore également le nom de la première femme de ZanMaria*, fils cadet de Sebastiano De Luca. Il semblerait qu'elle ait accouché à la date du 25 novembre de l'an 1602 d'un enfant mort-né de sexe féminin du nom de Maddalena, issu d'un premier mariage avec un certain ZanMaria Lo dit Tol.

De son remariage avec ZANMARIA Todesco, le premier du nom, naquit une fille, prénommée Giacomat†. En tant que première fille, celle-ci reçut probablement le nom de sa grand-mère paternelle, comme le voulait la tradition des anciens. En ce cas, la femme de son fils SEBASTIANO, le premier du nom, eût porté le (pré)nom de Giacomat... Mais ce n'est qu'une supposition.

Le 16 août 1618, la jeune Giacomat s'unit à GioMaria Prandin (Prandin dérive du nom médiéval *Prandinus*, une des plus vieilles familles de San Nazario avec les Marchesin et les Giacoppo).

* Dérivé du nom d'origine biblique Zaccharie (en hébreu, *Zecharia*), signifiant « Dieu s'est souvenu », ZanMaria est une variante dialectale de Gio(vanni), encore peu répandu en ces contrées et utilisé fréquemment par les juifs comme nom de baptême catholique.

† Féminin de Giacomo qui correspond au nom hébreu *Yaacov*, Jacob.

Il est intéressant de noter ici que le sens du patronyme Lo que porte le père de l'enfant prénommée Maddalena et morte née, demeure obscur. Encore qu'il y ait lieu de se demander, et le mot Lo nous y invite, si ce nom étrange ne fait pas référence à l'adverbe que l'on trouve dans 73 versets de la Bible hébraïque, lequel présente plusieurs sens dont « hors », « sans », « inconnu », pour certains ; « point », « non », « rien », « avant » (adverbe de temps), pour d'autres. Hors-sol ? Sans terre ? Inconnu, parce qu'étranger ? Réduit à rien ? Comment savoir...

Vu le contexte historique, il n'est pas exclu que l'origine du "patronyme" Lo fût allusion à E-LO-him (pluriel D'Elohe) qui signifie « chercher refuge en raison de la crainte »... À cela, il faut ajouter que chez les juifs, qu'ils fussent convertis ou non, le patronyme, quand ils en avaient un, était souvent suivi d'un surnom. Or, dans le cas de ZanMaria Lo dit Tol, il se trouve que le surnom dérive de l'hébreu To(ve)l(em) ou To(be)l(em), signifiant « beau, bon jeune homme » (Id., p. 236).

Après que sa première femme eut décédé, ZanMaria épousa en secondes noces une dénommée GRANA (1570-1644), de trois ans son aînée. De Grana on ignore le patronyme. À moins qu'il y ait eu inversion du nom et du prénom, comme il arrivait parfois. Dans ce cas, Grana serait un patronyme et non un prénom. En cette occasion, Don Antonio Sguario (1575-1612), qui tenait à cette date le registre des naissances, des

mariages, des décès et de tous les faits importants qui touchaient les paroissiens⁸⁴, avait accolé au nom de baptême du marié le surnom de GRAN. Surnom qui pourrait être, selon la belle expression d'Anne Ancelin Schützenberger, « le fil d'Ariane⁸⁵ » dans ce dédale d'incertitudes où l'on se perd et faire allusion aux juifs de Livourne*, connus sous le nom de « Grana(s) ».

Précisons cependant un point à propos du surnom : s'il est facile de prouver que celui-ci servait à distinguer les différentes branches d'une même filiation, il n'est pas aussi aisé de démontrer pourquoi on appela ZANMARIA par le nom de son épouse, comme cela pouvait être le cas au Moyen Âge dans certaines familles en cas d'absence d'héritier mâle⁸⁶. S'agissait-il d'un subterfuge que les familles mettaient en œuvre pour éviter l'anéantissement de la lignée ? Ou bien lui donnait-on le nom de l'épouse tout simplement parce qu'il résidait dans la maison de celle-ci, comme son père avant lui, selon un usage matrilocal ? Etant donnée l'origine espagnole du nom Grana, on ne peut manquer de se demander si le surnom de Gran n'était pas porteur d'une histoire ancienne, lié à la volonté de transmettre une information "en creux", autrement dit de prolonger indirectement la mémoire des juifs convertis, qualifiés de « grana(s) » dans la région de Livourne en cette fin du XVIe siècle, l'appartenance à

* En hébreu, *Gorneyim*, sing. *Gomi*, « de Legom », de Livourne, devenue au début du XVIe siècle une terre d'élection pour les juifs espagnols et les *conversos* revenus au judaïsme.

la judéité étant définie depuis le IIe siècle de notre ère par héritage matrilineaire.

À cet égard, Gérard Pommier écrit :

« La filiation juive montre une conjonction intéressante de la matrilinearité et du patriarcat. C'est une conjonction historique, coutumière, de la matrilinearité qui semble s'être greffée sur un système qui, à l'origine, a été patriarcal. (...) Dans le premier Judaïsme, cette matrilinearité n'est pas attestée. La matrilinearité s'est imposée au début de l'ère chrétienne. Elle est en vigueur depuis le IIe siècle, et son origine est toujours discutée par les savants jusqu'à aujourd'hui⁸⁷. »

Et plus loin de préciser :

« Quoi qu'il en soit, elle n'a aucune origine biblique. De nombreux prophètes et dignitaires juifs se marièrent à des femmes étrangères : Juda épousa une Cananéenne, Joseph (fils de Jacob) une Egyptienne, Moïse une Midianite, David une Philistine – et leur descendance fut considérée comme juive. C'est donc un total renversement juridique qui fut opéré au IIe siècle par les textes rabbiniques (le texte principal est la *Mishna de Kidouchim* 3:12). La filiation reste patrilinéaire pour les mariages entre juifs, et le texte rabbinique ne concerne que les mariages "mixtes". En ce cas la filiation est matrilineaire. Bien que ces textes soient anonymes, ils gardent une force étonnante jusqu'à aujourd'hui (au point que les non-juifs eux-mêmes considèrent comme juif un enfant né de mère juive)⁸⁸. »

Il y a donc lieu de se demander – et le nom ou prénom de la seconde femme de ZanMaria Todesco nous y invite – s’il est possible d’écarter l’hypothèse d’une filiation par les femmes avec les Grana(s), établis généralement dans les pays à dominance chrétienne à compter de l’an 1548 et dans la région de Livourne un peu plus tard, en 1593, grâce au grand-duc de Toscane qui les y accueillit. C’est d’autant plus probable que suit sur la fiche du généalogiste Gheno d’autres noms très usités parmi les réfugiés judéo-convers espagnols, tels :

Bona, fille de Giacomo abi (« père » en hébreu) dont le surnom matronymisé dérive de l’espagnol buena, qui veut dire « bonne, gentille », mais qui originellement signifie « bon, brave », pour une traduction de l’hébreu Toy, et correspond au patronyme italien Bono⁸⁹, fort répandu à Livourne et Amsterdam parmi les séfarades qui “judaisaient” en secret.

Menego (variante dialectale de Domenico) Todescho ;

Stefanus Del Piccholo, qui signifie « Du Petit » en français (sobriquet donné à Paulus à cause de sa petite taille, pour une traduction de l’hébreu Catan⁹⁰ ; le prénom Stefanus (du grec stefanos qui signifie « couronné⁹¹ » était très usité parmi les conversos d’ascendance hollandaise ;

Jacobus (nom biblique représentant le nom d’origine hébraïque Yaacov) Todescho ;

Pelegrin (du lat. ecclésiastique pelegrinus, qui signifie « étranger, voyageur ») Todescho ;

Bartolomeus (nom d’origine hébraïque, issu de l’araméen Bar-Thalmai, « fils de Tolmaï ») Todeschutus ;

ZanMaria Del Piccholo.

À quoi j’ajouterai que dans la tradition hébraïque le prénom *Yoh’anan*, Giovanni, était donné au fils long-

temps attendu, inespéré, comme ce fut le cas pour ZanMaria, le premier du nom, fils de Sebastiano. N'oublions pas, sauf erreur, que Sebastiano avait cinquante-huit ans lorsque ce deuxième fils est né !

Patricia Baneres, auteur de la thèse sur les *conversos* ou judéo-convers espagnols dans le royaume de Valence aux premiers temps de l'Inquisition⁹² confirme par exemple que le prénom Pascual ou Pasqual, que porte en l'occurrence l'époux de Giacoma, fille de Lucca et sœur de Sebastiano Todesco, était un prénom particulièrement usité au sein des communautés judéo-converses espagnoles et portugaises au XVe siècle, comme entre autres Bartolomé, Domingo, Johan, Bernat, Miquel, Antonio, Francisco... chez les hommes ; Ursula, Joana, Catalina, Blanca, Maria, Margarita... chez les femmes. Or il se trouve que ces mêmes prénoms, quoiqu'italianisés, étaient très répandus au XVIe siècle à Solagna. Ce détail semble ne pas avoir d'importance, mais comme dirait Sherlock Holmes, célèbre personnage d'Arthur Doyle, créé à l'époque de la découverte de la psychanalyse par Sigmund Freud, « le monde est plein de choses claires que personne ne remarque jamais » et l'évidence a très bien pu échapper aux historiens locaux. En vérité, le nord de l'Italie demeurait un refuge pour les juifs espagnols et portugais officiellement convertis au catholicisme, et ce malgré les ordonnances contre eux⁹³. Et puis, il est un fait incontestable : on retrouvait dans le *Valbrenta* tout un mouvement de confréries de métiers, répliques des confréries juives existant en Es-

pagne au début du XVe siècle. Patricia Baneres détache par ailleurs trois phénomènes récurrents au sein des communautés judéo-converses qui ressemblent fort à ceux que l'on observe au sein des clans familiaux du *Valbrenta* : la concentration géographique, l'endogamie matrimoniale et patronymique, la polarisation professionnelle.

Concentrés dans ces petits villages de la campagne vénitienne sis au débouché des gorges de la Brenta où les eaux coulent, ruissellent et affluent librement, les réfugiés judéo-convers étaient non seulement à l'abri du fanatisme religieux mais, dans cette épreuve commune, ils pouvaient se prêter mutuellement assistance. Pour les plus pauvres, la seule destination qui leur était proposée était le *Valbrenta*, Val de la Brenta. Le travail de l'abattage et du transport sur le fleuve par flottage, des *zattere*, grumes de bois dégrossies, depuis le territoire de terre de Venise jusqu'au quai des Zattere à Venise, était harassant. La pression de l'Église se faisait toujours plus opprimante et la Sérénissime entraînait doucement en agonie. D'ores et déjà, il était difficile pour les bûcherons de couvrir les besoins vitaux fondamentaux. Leur condition était toujours plus misérable, et le travail des enfants en bas âge accompagné de ses pires effets : il interrompait la croissance et les mettait en marge de la connaissance... Mais, pour l'instant, il fallait être avisé et se tenir coi. Le climat, l'environnement géographique et le travail en tant que bûcherons-charbonniers étaient propices à la survie d'une communauté cachée et

permettait de renforcer le sentiment de sécurité et la volonté de vivre.

C'est ici l'occasion de rappeler que les prénoms et noms de jeune fille des épouses, qui ont été inscrits sur les registres paroissiaux de Solagna dénotent, souvent de façon évidente, des origines espagnoles ou portugaises, voire juives. Comme Grana, Bosa, Bellò, Bonetto, Nervo, et encore Bianchin.

Grana eut huit enfants de ZanMaria. Après deux premiers fils morts, peu après la naissance, qui portaient le prénom de Girolamo (16 mai 1606 ; 22 décembre 1607), ZanMaria engendra un autre fils, prénommé SEBASTIANO, comme son grand-père paternel. Il vit le jour le 17 mars 1610 et survécut. Suivirent cinq enfants morts-nés :

Maddalena (21 décembre 1612), Girolamo (1^{er} mars 1614), Giacomo (21 juillet 1615), Caterina (18 octobre 1618), Girolamo (15 juillet 1622).

Seul Sebastiano resta en vie !

En 1632, Sebastiano, le deuxième du nom, épousa, ainsi qu'il a déjà été mentionné, une certaine MARIA dont on ignore le nom de famille. Maria (1608-1658) accoucha le 28 septembre 1633 d'un enfant mort-né de sexe féminin, que l'on appela Grana, comme sa grand-mère paternelle.

Maria ayant décédé au début de l'année 1658, Sebastiano épousa en secondes noces, le 20 mai de la même

année, Elisabetta CAVALLIN* (1630-1703), fille de GioMaria, fils de GioBattista, sa cadette de vingt ans.

Elisabetta mit au monde huit enfants, mais en perdit trois (Maria, en 1660 ; Maria, en 1669 ; Margherita, 12 novembre en 1677.)

Restèrent en vie la première fille, née en 1659, à qui l'on donna le prénom de Grana, comme il se devait ; GIOMARIA II, né en 1662 ; Giacomo, né en 1667 ; Madalena Giustina, née le 14 novembre 1670.

Suivent dans le registre la date du mariage et les noms des conjoints des enfants :

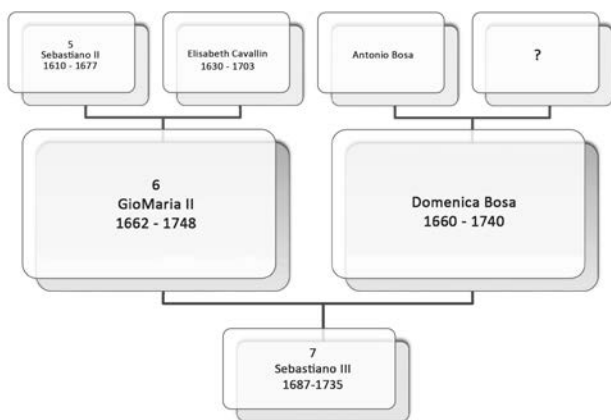
Le 10 juillet 1678, Grana s'unit à Francesco Dal Bianco (singulier de Bianchi/Bianchin), feu Pietro, dont le nom de famille dérive de Blanchus, patronyme attribué à une personne au teint ou aux cheveux clairs⁹⁴ :

Giacomo, le 29 septembre 1683, à Andreiana Soranzo†, fille de Giovanni ; puis, en secondes noces, le 16 avril

* CAVALLIN est une variante dialectale de Cavalli et signifie « petits chevaux ». D'après Signori, ce patronyme aurait tiré son origine de la profession de ses aïeux qui conduisaient des « petits chevaux » pour approvisionner en eau les bûcherons-charbonniers qui travaillaient dans les bois, ou encore pour transporter jusqu'aux villes de Vénétie le précieux charbon de bois produit par ces derniers (F. Signori, p. 124-125)

† Dérivé du nom *Superantius* ou *Superanzio*, famille patricienne et « tribuniciale » d'origine incertaine, qui figure parmi les vingt-quatre « vieilles maisons » de la noblesse vénitienne.

1722, à Maria Sguario*. Comme Aldighiero était fabriquant de cordes ou de cordages (soghe, qui signifie « cordes » en dialecte véronais, dérive, soulignons-le, de l'espagnol sogá), son fils Bartoloméo supposait que le nom Sguario était une déformation du surnom Sogaro, « fabriquant de cordes⁹⁵ », fille de Girolamo.



En 1685, GIOMARIA (variante de ZanMaria), le deuxième du nom (1662-1748), s'unit à Domenica BOSA (1660-1740), fille d'Antonio.

Le 23 février 1688, Maddalena Giustina épousa GioBattista Dalla Zuanna†, feu Tiberio.

* Le chef de tribu était un sieur Aldighiero, fils d'un charpentier de Solagna du nom de Rinaldo (fin du XIIIe siècle).

† Dans un acte notarial du 6 juin 1486, lors d'une réunion de chefs de famille de Solagna, San Nazario, Merlo et Carnapè, est citée « *Da Joana reicta quondam Mel-*

Domenica Bosa, fille d'Antonio, mit au monde dix enfants dont huit moururent : cinq en bas âge (Elisabetta en 1686, Giacomo en 1692, Elisabetta en 1702, les jumeaux, GioMaria et Elisabetta en 1704) ; trois à la naissance (deux fils prénommés Giacomo, en 1689 et 1692, et Elisabetta en 1695).

Restèrent en vie son fils premier, SEBASTIANO, le troisième du nom, né en 1687, et sa fille Margherita (septième enfant), née en 1699, qui épousera un certain Giovanni Serradura, fils de Pietro, importante famille de Solagna, issue d'une ancienne famille noble, originaire du Veneto.

*

J'insisterai, en particulier, sur le nom de BOSA qui me tient à cœur, car on a souvent confondu l'origine de ce toponyme sarde avec le toponyme italien et allemand Bose, qui fait référence à un hameau très isolé dans le Piémont. Or, Bosa est non seulement un (pré)nom féminin portugais patronymisé, mais ce patronyme de consonance ibérique pourrait aussi avoir été composé à partir du nom du petit port situé sur le bord d'un fleuve, le Temo, dans la province actuelle d'Oristano, en Sardaigne. Une trace écrite phénicienne, désormais perdue, qui datait du IXe siècle avant notre ère, évoquait en effet un *gentile* Bs'n pour

chioris Pacis » parmi les chefs de famille. Battista et Matteo seront appelés Dalla Zuanna, « (fils) de la Giovanna ».

ce toponyme, dont Ptolémée reparlera sous le nom de Bosa⁹⁶.

Voyons un peu : si l'on admet qu'au temps de Tibère, plus précisément en l'an 19 du calendrier chrétien, environ quatre mille juifs et autres croyants de la classe des esclaves affranchis⁹⁷ furent bannis de Rome et déportés en Sardaigne, notamment à Tharros, port antique punico-romain qui se trouve dans la province actuelle d'Oristano sur la péninsule de Sinis, il n'est pas impossible que Bosa soit un mot dérivé du mot *Botsets* ou *Bowtsets*, qui signifie en hébreu « très blanc, brillant scintillant » et fait référence à une formation rocheuse proche de Micmasch par où Jonathan, fils du roi d'Israël, Saül, dans un verset de la Bible, approche la troupe des Philistins (1 Samuel 14 : 4) avec ces mots :

« Philistins, il y avait une dent de rocher d'un côté, et une dent de rocher de l'autre ; l'une s'appelait Botses (*Boses* en espagnol) et l'autre Séné. »

La présence des juifs en Sardaigne était si ancienne que les anciens docteurs en étaient venus à affirmer que le terme *Sefarad* ou *Sepharad* était une autre façon de nommer l'île⁹⁸. Bien entendu, on sait aujourd'hui que le « pays de Sepharad », était surtout identifié à la terre d'Espagne où les enfants de Jérusalem, « la fleur du judaïsme antique⁹⁹ » étaient venus s'installer dès le

premier exil de Babylone, c'est-à-dire bien avant le début de *Al-Andalus*^{*100}.

Faisons un bond en avant. Au milieu du XIVE siècle, sitôt l'épidémie de peste bubonique terminée, la politique du royaume d'Aragon assura la *repoblacion*, le repeuplement, de la Sardaigne en accordant des franchises et des privilèges à des colons catalans, chrétiens et juifs¹⁰¹. Depuis l'an 1326, Cagliari, avait vu augmenter rapidement sa population grâce à l'arrivée de divers réfugiés juifs du Languedoc et de Provence, chassés par le roi de France. Quel avenir connurent-ils ? Ils prospérèrent d'une génération à l'autre, jusqu'à ce que le décret royal d'expulsion, en 1492, ne les obligeât à choisir entre la conversion au catholicisme et l'exil. La stupeur et l'accablement furent immenses. Car au moment du décret de l'Alhambra, les juifs représentaient, à Cagliari, près de 9% de la population¹⁰². Quoique sujets à des mesures discriminatoires comme le port obligatoire de *la roda*, rouelle, sur leur habit, afin qu'on puisse les distinguer facilement des chrétiens, ceux-ci pouvaient travailler en tant qu'artisans, apothicaires ou médecins et résider dans un quartier du *Castello*, du Château, que l'on appelle aujourd'hui encore le *ghetto*¹⁰³. Certains d'entre eux s'embarquèrent pour le royaume de Naples ; d'autres pour Alger. Mais il va de soi que tous n'optèrent pas pour l'exil. Beaucoup prirent la déci-

* *Al'Andalus* est le terme que donnèrent les fils d'Ismaël à l'ensemble des terres ibériques et de la Septimanie qu'ils conquièrent au VIIIe siècle.

sion de se convertir. D'ailleurs, une expression sarde porte encore la trace de cette conversion des juifs au catholicisme : *prova a darmi del marrano** (*se hai coraggio*), « essaie de me traiter de marrane (si tu en as le courage) ! » Pour ne point parler de l'extraordinaire témoignage de Chiara Vigo dont j'ai découvert l'existence grâce à un article de Didier Meïr Long sur les « marranes en Sardaigne », détenteurs du secret de la fabrication du « byssus » et la couleur du « tekhelet » perdus¹⁰⁴.

Chiara Vigo a grandi sur l'île de Sant'Antioco, située à la pointe sud-ouest de la Sardaigne. C'est là que sa grand-mère, Maria Maddalena, l'initia aux secrets de l'art de travailler le byssus soyeux des nacres, suivant deux procédés que la tradition juive a perdus au fil du temps, mais qui, par miracle, ont été transmis subrepticement par les marranes de Sardaigne, de mère à fille, pendant des générations, selon les lois de cet art millénaire[†] : le tissage du byssus pour la fabrication de l'étoffe, anciennement utilisée par les Israélites pour

* Le mot vient du castillan *marrano*, qui signifie « porc », lui-même dérivé de l'arabe *mahram*, qui veut dire « interdit ».

† Les lois de la maîtrise artisanale de ce savoir faire interdisaient d'utiliser le byssus dans le but d'un enrichissement personnel et de le travailler avec un outil de métal, l'usage des outils en métal ayant été pros crits dans la construction du Temple de Salomon pour son caractère impur.

produire le tapis du sanctuaire et l'*ephod*, sorte de tunique que portait le Grand prêtre d'Israël sur sa robe, et dont le tissu brun avait la particularité de prendre une teinte jaune dorée à la lumière du soleil ; et la fabrication du *tekhelet* (un mot qui désigne un colorant naturel « bleu azur »), extrait d'un coquillage, la *Pinna nobilis* (appelé *hilazone* dans la Torah), qu'on utilisait pour teindre la longue robe du Grand prêtre, qui devait être faite « uniquement d'azur » (Exode 28, 31).

Vigo est un nom de famille juif, mais personne n'y songe en Sardaigne. Comme si la présence de ces communautés de juifs baptisés avait été effacée, ravalée, oubliée.

Et pourtant, qui a assisté au carnaval de Bosa en spectateur ne peut manquer d'y entrevoir la représentation de l'effrayante Inquisition espagnole, avec ses cohortes de moines barbus et encapuchonnés, et les divers symboles touchant aux « légendes du sang » rapportées et analysées par l'anthropologue Joanna Tokarska-Bakir, lesquelles, consistaient à faire croire que les juifs enlevaient et égorgeaient des enfants chrétiens pour mêler leur sang au pain azyme.

Longtemps, lesdits “marranes” incarnèrent un passé qu'il fallait à toute force occulter. Le seul fait de vivre sur une île rendait la situation des « judéo-convers » intenable. Aucun converti n'échappait aux mailles du filet de l'Inquisition espagnole. De sorte qu'au bout de trois générations, la plupart d'entre eux perdirent jusqu'au moindre souvenir de ce qu'avaient été les pères de leurs pères. Ils oublièrent jusqu'à leur nom

propre, car en se convertissant, obligation leur était faite de changer de nom.

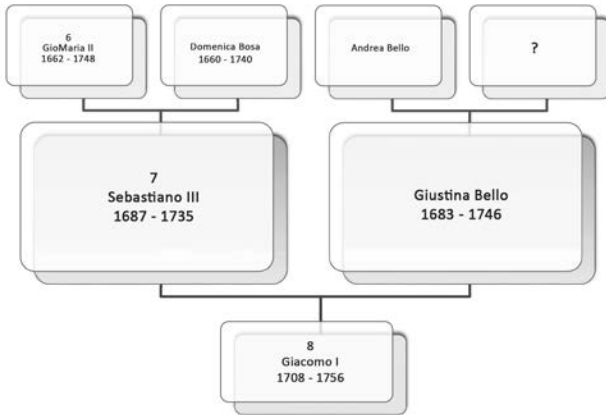
Néanmoins, les habitants de Bosa ont réussi à élever par le truchement du carnaval « cette mémoire impossible au rang de témoignage » – pour reprendre une formule de l'écrivain antillais Patrick Chamoiseau –, laissant intact le motif du sang : des pleins seaux de sang fumant d'enfants chrétiens avec lequel les juifs étaient censés faire le pain azyne, que des hommes, coiffés d'une sorte de fichu, remuent à l'aide d'une longue cuillère en bois. De même qu'ils reprennent, chaque année, inconsciemment et inlassablement sous le couvert du culte de Dionysos, dominé par les rites de démembrement de très jeunes enfants par des mères assoiffées de sang, les gestes ancestraux d'une cérémonie juive, accomplie à la veille de Yom Kippour*, consistant à brandir un coq en offrande au-dessus de leur tête¹⁰⁵, afin que Dieu soit propice au peuple d'Israël.

Tout cela pour dire qu'une branche de la famille Todesco du côté des femmes pourrait être, par un concours de circonstances bizarres, originaire de Bosa.

*

* De l'hébreu *Yom Hakkippourim*, « le jour des propitiations », également appelé « le Jour du Grand Pardon ».

Comme on l'a vu plus haut, Domenica Bosa, fille de Antonio, mit au monde un fils du nom de SEBASTIANO, en l'an 1687, à savoir deux ans après qu'eut décédé, une première fille, prénommée Elisabetta (19 décembre 1685 – 3 janvier 1686), comme sa grand-mère paternelle, encore vivante à cette date.



La femme de SEBASTIANO Todesco (1687-1735), le troisième du nom, était Giustina BELLÒ (1683-1746), fille d'Andrea, fils de Salvatore. De quatre ans son aînée (Sebastiano est dans sa dix-neuvième année le jour des noces), Giustina mit au monde neuf enfants mais en perdit quatre. Ses premiers-nés, deux fils prénommés GioMaria comme leur grand-père paternel, moururent en 1706 et 1707, quelques jours après la naissance ; en 1711, une fille, Domenica, décéda à la

naissance ; et puis, en 1722, un autre fils en bas âge (Giuseppe).

Comme les deux premiers-nés, prénommés GioMaria comme leur grand-père paternel, n'avaient pas survécu, Sebastiano et Giustina donnèrent à leur troisième fils, qui naquit en 1708, le (pré)nom de GIACOMO.

Restèrent également en vie GioMaria, né en 1714 ; Andrea, né en 1718 ; Giuseppe, né en 1723 et Caterina, née en 1726.

GioMaria, le fils second, s'unit à je ne sais quelle date à Giustina Secco, fille de Nicolo, feu Antonio, descendant d'un certain Simeon *Cecatus dictus sechus* alias Simeone feu Chemino* Ceccato, surnommé Secco, et issu d'une noble famille étrangère, probablement catalane ;

Andrea, à la date du 22 avril 1736, à Domenica Secco, fille de GioMaria, feu Antonio ;

GIACOMO, à la date du 4 novembre 1739, à Giovanna Bonetto, fille de Sebastiano ;

Giuseppe, à la date du 10 février 1749, à Maria Bellò, fille de Gio Buono, feu Giovanni ;

Caterina, à la date du 18 janvier 1747, à GioMaria Bellò della Bessa†.

Voyons un peu ce qu'il se passa du côté des conjoints des frères cadets de Giacomo, GioMaria et Andrea, Secco du nom, et de ses frère et sœur puînés, Giuseppe et Catarina, Bellò du nom :

* Dérivé du prénom Giacomo / Jacopo / Jachemin / Chemin.

† Habitant de la Bessa, dans la région du Piémont.

Lorsque les trois fils de Chemino, Simeone, Giacomo et Zanetto, revinrent à Solagna pour s'y fixer, au début du XVe siècle, après avoir demeuré pendant un certain temps à San Nazario, les trois frères portaient, au gré des circonstances, tantôt le curieux surnom de Mossein, tantôt le nom de Mocellinus. C'est ainsi qu'une branche des Ceccato adopta le patronyme Mocellin, lequel pouvait dériver du latin *mocolus* (*mocolo*, *rimasuglio di candella*, « bout, résidu de bougie ») attribué aux fabricants de chandelles. Et non de *mosca*, « mouche », comme le soutient Franco Signori. Dans ce cas, il pourrait y avoir là, dans ce nouveau nom, comme une allusion aux marranes catalans qui, selon Matt Cohen, transformaient la cire en bougie pour célébrer en secret la Hanoukah, fête des Lumières, qui commémorait l'importante victoire militaire des Macchabées sur les Grecs en l'an 134 avant notre ère. Matt Cohen écrit dans son roman : « cette unique bougie qui brûle est le signe que nous connaissons le pouvoir absolu de Dieu. Cette flamme est celle de notre dévotion, cette lumière celle de la Loi divine, nous nous soumettons à elle comme nous le faisons à notre propre destin¹⁰⁶. »

La famille Mocellin naquit, quant à elle, avec un certain Marco, fils de Antonio Belenzo (ou Bel Enzo, « le bel Enzo », dérivé du nom abrégé allemand Heinz pour Heinrich), qui était de San Nazario. Il s'unit, semble-t-il, en 1442, à une certaine Veridi*, fille de feu Pessati†, qui elle, était de Solagna. De ce mariage naquirent deux fils : Bartolomeo et Giovanni. À l'âge adulte, les deux frères

* Du latin *viride(m)* qui signifie « vert » et s'appliquait généralement à un homme vert, vigoureux, jeune.

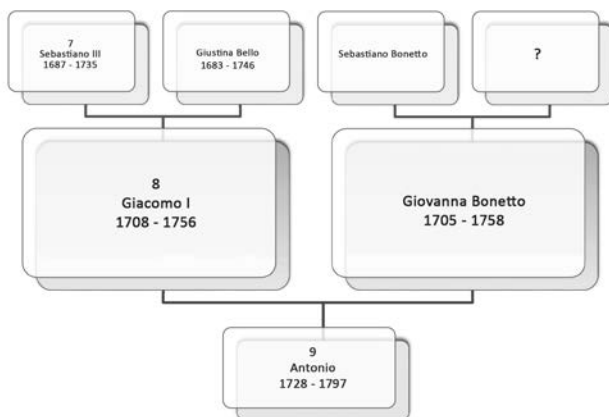
† Nom très rare dont la variante pourrait être Peixotto, descendant d'une famille noble d'origine portugaise.

furent surnommés les Marchesini, « petits Marquis » en français.

Vu le contexte, il est également tentant d'affirmer que le patronyme Bellò dérive du latin *bellus* qui signifie « beau, gentil, gracieux » pour une traduction de l'hébreu Yafe¹⁰⁷ ; ou plus directement, du nom hébreu d'origine assyrienne, Be(l)ò(m), « Seigneur », « propriétaire », « Maître ».

Il a déjà été dit que le chef de famille des Bellò était Battista Bellò *filius* Jacobinus Teutonicus, Battista Bellò, fils de Jacobinus Teutonicus et (préssumé) frère cadet de Antonius Teutonicus de Rocio. Jacobinus était domicilié à Solagna depuis l'an 1486¹⁰⁸.

Cette branche des Bellò est actuellement une des familles les plus représentatives de Solagna.



GIACOMO, le premier du nom dans cette branche (1708-1756) s'unit, à la date du 18 octobre 1727, à Giovanna BONETTO, fille de Sebastiano.

Le patronyme de Giovanna, BONETTO (1705-1758), fille de Sbastiano, est en italien une variante de Bono, qui signifie originellement « bon, brave », pour une traduction de l'hébreu *Tov*¹⁰⁹. Comme peut l'être par ailleurs le nom équivalent en allemand, *Gut*¹¹⁰ ; ou encore le nom espagnol *Bueno*¹¹¹, surnom patronymisé désignant une personne « bonne, gentille, vertueuse ».

À Solagna, l'union d'un homme et d'une femme était l'union de deux familles, décidée par les parents. Il a déjà été mentionné qu'il y avait ainsi de nombreuses alliances entre cousins et les familles étaient littéralement enchevêtrées, par mariage ou parrainage.

La ligne ascendante faisait souvent partie de cet acte, et les enfants devaient en supporter tout le poids. Sauf que, durant ses années de mariage avec Giovanna Bonetto, Giacomo, bravant les convenances, fit deux enfants avec une certaine Maria Antonia : une petite fille morte-née (Corona), en 1729 ; et puis dix ans plus tard, en 1739, un garçon (Domenico) qui survécut.

Mais ce n'est pas tout ! Car, en 1737, il avait fait un autre enfant encore, de sexe féminin, à une certaine Giovanna, fille de Antoni, auquel il avait donné le nom de sa mère : Giustina ! (Elle-même mourut peu après le décès de cette petite fille.)

Giovanna Bonetto, fille de Sebastiano, demeura quant à elle, bon gré mal gré, la femme légitime de Giacomo. Elle mit au monde huit enfants, dont quatre décédè-

rent. En 1736, des jumeaux (GioMaria et Giustina), trois jours après la naissance ; en 1739, une fille (Giustina) et en 1741 (GioMaria), tous deux à la naissance.

Décidément, cela ne portait pas chance de donner aux enfants le prénom d'un enfant disparu dont le deuil ne s'était pas fait !

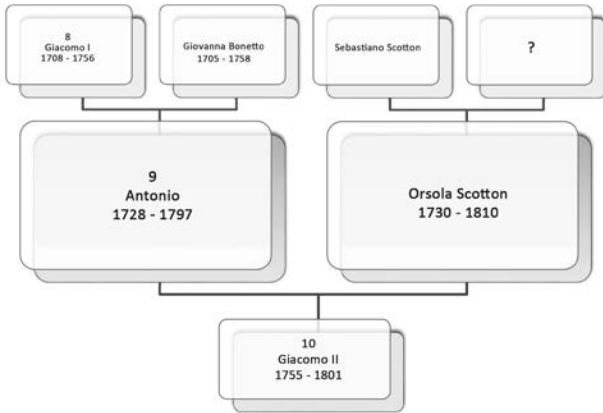
Restèrent en vie le fils premier, ANTONIO, né en 1728 ; le fils cadet, né en 1733, à qui on donna le nom de Sebastiano, contrairement à l'usage séculaire qui voulait que ce fût le fils premier à porter le nom du grand-père paternel ; Giustina, née en 1742 et GioMaria, né en 1744. Sans oublier Domenico, fils de Maria Antonia, né en 1739, hors mariage, mais que Giacomo reconnut légitimement comme sien.

Bien qu'ayant fait trois enfants avec deux autres femmes et légalisé le fils vivant de l'une d'entre elles, Giacomo et Giovanna vécurent ensemble jusqu'à ce que la mort les séparât. Sans nul doute parce que c'était ce qu'exigeaient les intérêts de la famille.

ANTONIO, le fils premier, s'unit, à la date du 12 février 1753, à Orsola* SCOTTON†, fille de Sebastiano, fils de Pietro ;

* Prénom dérivé du latin ursus, « ours ».

† On disait que les Scotton étaient d'industriels commerçants venus de « Gualiva » (quartier de Campoluogo) vers la moitié du XIVe siècle.



Domenico, fils de Maria Antonia, à Domenica al Dacesso* ;

Sebastiano, au cours de l'année 1758, à Caterina Andolfatto†, fille de Francesco ;

GioMaria, à la date du 15 février 1762, à Caterina Scotton, fille de Sebastiano, fils de Pietro, et donc sœur de Orsola ;

* Nom qui signifie « rejoindre un lieu et y entrer », « demande d'accès ou d'entrée » (avec changement de nom).

† Le patronyme Andolfatto vient du germain *Randolf* (*de hrod*, « gloire » et *wulf*, « loup » pour une traduction de l'hébreu *Ziv* ou nom de substitution au nom du personnage biblique Benjamin que son père Jacob compara à un « loup ravisseur » (C- Mezrahi, p. 158) – et résulte du nom d'un ancêtre.

Giustina, à la date du 20 février 1764, à Marco Zen, fils de Zeno (qualifié de Rom* sur le registre), fils de Girolamo.

Orsola mit au monde neuf enfants.

Après avoir accouché, le 2 janvier 1754, d'une petite fille prénommée Giovanna, qui mourut deux jours plus tard, et dont le père n'était pas Antonio, fils de Giacomo, mais Antonio, fils de Sebastiano ! – ce qui signifie qu'elle l'avait trompé peu après le mariage –, elle eut trois enfants de son mari.

Le fils premier, né en 1755, reçut le nom de son grand-père paternel, GIACOMO, ainsi que le voulait la tradition ; la fille, née en 1759, celui de Giovanna ; le fils cadet, né le 20 septembre 1761, celui de son grand-père maternel, Sebastiano.

Après quoi, Orsola eut six autres enfants, toujours de son mari, dont trois garçons prénommés Pietro comme leur grand-père maternel, mais ils moururent en bas âge (en 1764, en 1767 et en 1774).

Outre les trois premiers, restèrent en vie Caterina, née en 1768, et Pietro, né en 1776.

Giovanna s'unit, à la date du 24 avril 1780, à Sebastiano Bianchin[†], fils de Giovanni ;

* Le terme Rom pourrait signifier « Roûm » (Byzantin) ; ou encore « Romaniot », terme dérivé de la « Nouvelle Rome » qui était Byzance.

† Variante dialectale du nom Bianchi/Bianchini.

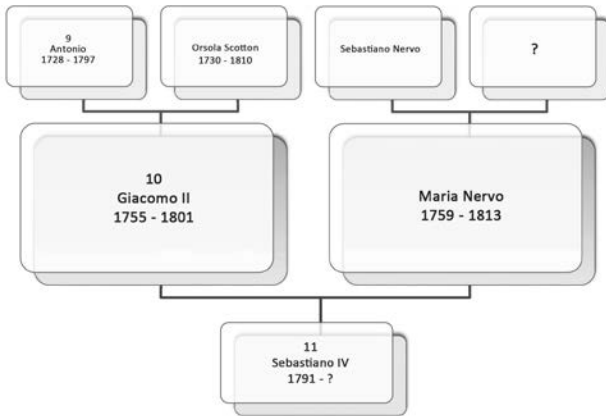
GIACOMO (1755-1801), à la date du 16 février 1784, à Maria NERVO (1759-1813), fille de Sebastiano, fils de Giomaria ;

Caterina, à la date du 19 novembre 1788, à Angelo Bianchin, fils de Sebastiano, fils de Matteu ;

Sebastiano, à la date du 14 février 1795, à Rosa Mocellin, fille de GioBattista, fils de feu GioMaria ;

Pietro, au cours de l'année 1801 (année où Giacomo, on s'en souvient, fut victime d'une chute fatale) à Margherita Faccinelli, fille de Francesco ;

En l'an 1812, Sebastiano épousa en secondes noces Angela Froletto *, fille de Giacomo.



NERVO est, semble-t-il, le nom d'une ancienne famille originaire d'Espagne. Les Nervo prospérèrent à

* Nom très rare ; variante de Frollo, qui signifie « mortifié ».

Rome*, à Cremona, puis à Messina au XIVe et XVe siècle.

Nervus Menoni, Nervo, fils cadet de *Domenicus dictus Menonus de Solanea quondam Jacobi*, connu sous le nom de Domenico « Menon », apparaît pour la première fois à Solagna en l'an 1496¹¹². En 1515, on apprend que son vrai nom est en réalité *Simeone*, pour une traduction de l'hébreu *Shimeone*¹¹³. C'est seulement après sa mort que ses descendants adopteront le surnom patronymisé de « Nervo ».

Toujours est-il qu'après avoir épousé Maria, Giacomo fut surnommé *zenero di Sebastian*, « gendre de Sebastian » (Nervo).

Maria mit au monde cinq enfants, dont deux morts-nés (Sebastiano en 1789 et Giacomo en 1795). Restèrent en vie Antonio, né en 1786 ; Margherita, née en 1788, et SEBASTIANO, né en 1791.

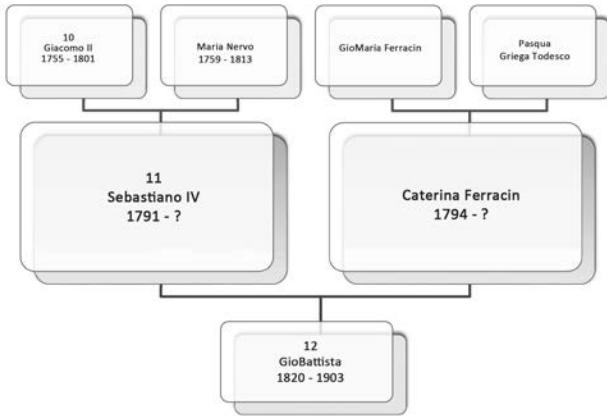
En 1801, Maria se retrouva subitement veuve avec trois enfants.

Antonio, le fils premier, s'unit à la date du 25 septembre 1817 à Margherita Bellò, fille de Angelo ;

Margherita, en novembre 1810, à Domenico Mocellin, fils de Giovanni.

Le 7 février 1816, SEBASTIANO IV (1791- ?), le quatrième du nom, épousa Caterina FERRACIN (1794- ?), fille de GioMaria Ferracin, feu GianBattista, et de Pasqua Griega TODESCO, fille de Francesco Todesco.

* Rome fut une ville d'accueil pour les juifs espagnols expulsés, ainsi que pour maints marranes.



Ils eurent huit enfants, dont six morts-nés (Giovanna Maria en 1818, Maria en 1823, deux filles prénommées Pasqua en 1825 et 1826, GioMaria en 1829, et Caterina en 1831).

Restèrent en vie le fils premier, Giacomo, né en 1817, qui reçut le prénom de son grand-père paternel. Le second, né le 15 avril 1820, fut prénommé GIOBATTISTA.

Le patronyme FERRACIN(US) est dérivé du latin *ferrarius*, attribué à un artisan qui travaillait le fer au marteau et à la forge, à un forgeron, ou encore à celui qui extrayait le minerai de fer de la roche des montagnes¹¹⁴. Un métier que les chrétiens de vieille souche ne pratiquaient pas car ils le considéraient comme misérable¹¹⁵ et diabolique. Les forges se trouvaient souvent au bord des rivières, actionnées grâce

à des moulins à eau et au combustible fourni par les ressources locales en bois.

Si Pasqua, prénom de la mère de Caterina, est un prénom féminin et matronyme issu du latin *paschalis*, qui désignait aussi bien la pâque juive (dérivée du mot *passcha* qui signifie « passage ») célébrant la sortie d'Égypte, la libération des Hébreux sous les ordres de Moïse, que la fête chrétienne que nous connaissons, Griega est en revanche un nom d'origine espagnole, plus précisément du nord de la péninsule ibérique, qui signifie « Grecque », attribué à une personne originaire de Grèce¹¹⁶. Car comme l'explique Mezrahi, « lors de la domination grecque qui suivit la conquête de l'Orient par Alexandre le Grand, au IIIe siècle avant notre ère, beaucoup de Juifs traduisirent leur nom hébraïque en grec ou adoptèrent des noms grecs qui se sont perpétués jusqu'à nos jours¹¹⁷. »

Giacomo, le fils premier, s'unit au cours de l'année 1846 à Maria Gheno^{*}, fille de Giovanni.

GIOBATTISTA, le cadet, à la date du 20 novembre 1848, à Domenica BIANCHIN, fille de Francesco.

GioBattista et Domenica eurent, avons-nous vu précédemment, neuf enfants, dont trois – deux filles décé-

* Originaire de San Nazario, un chef de famille du nom de Guielmo (Guillem en catalan) dit Geno/Gheno fut inscrit à Solagna en tant que bouvier vers la fin du XIVe siècle, mais il faudra attendre la moitié du XVIe siècle pour que la famille s'établisse dans la commune de Solagna (ASBas, not. Zuanne Stecchin, 7 febbraio 1496).

dées à la naissance, en 1860, et un garçon, né en 1861— qui n'étaient pas de Giobattista, mais de Giovanni, fils de Sebastiano.

Une des raisons pour laquelle Domenica a été conduite à l'adultère a sûrement un lien avec le fait que son mariage était une alliance de convenance et que le divorce n'existait pas. Mais pas seulement. La composante masculine de ces femmes et filles de bûcherons-charbonniers, qui avaient la responsabilité de l'exploitation agricole, et jouissaient par conséquent d'une certaine autonomie, fût-elle sommaire, s'exprimait aussi, raconte-t-on, dans cette liberté-là.

5. Les Nouveaux Chrétiens

Ces bois sacrés peuplés d'arbres antiques d'une hauteur inusitée, où les rameaux épais superposés à l'infini dérobent la vue du ciel, la puissance de la forêt et son mystère, le trouble que répand en nous cette ombre profonde qui se prolonge dans les lointains, tout cela ne donne-t-il pas le sentiment qu'un Dieu réside en ce lieu ?

(Sénèque)

Si j'en crois le récit de ma mère, ses aïeules comme ses bisaïeules contribuaient à la subsistance de la famille par le travail agricole pendant que les hommes se consacraient pendant la belle saison à la fabrication du charbon de bois, souvent loin de chez eux. Leur vie ne différait guère de ce que les anciens tudesques avaient connu au XIIIe siècle sur l'*Altopiano* d'Asiago. La forme, la disposition des *cason*, cabanons en bois recouverts de branchages qu'ils construisaient sitôt arrivés sur le lieu de l'exploitation, étaient la même qu'à cette époque. Ils étaient approvisionnés en eau par les charretiers et avaient toujours avec eux un âne

ou deux, et une chèvre pour le lait. Bien que la puissance surnaturelle des belles et rebelles matrones des temps bibliques eût déserté la communauté tudisque depuis des lustres, le rôle des femmes était somme toute, en ce qui concerne le foyer, supérieur à celui des maris, et le domicile – il est bon de le rappeler – souvent matrilocal. À savoir que « les gendres se groupaient avec leurs femmes au foyer de leurs beaux-parents », pour user de la définition de Lévi-Strauss dans le *Nouveau Petit Robert* du mois de juin 1996. Témoin, Giacomo Todesco (1755-1801), le deuxième du nom, qui était connu, comme je l'ai déjà mentionné, sous le surnom de *zenero di...* (en dialecte vénitien, gendre de...) Sebastian (Nervo).

Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur ce petit monde, ses réalités et ses mystères, ses drames et ses espoirs, mais la seule chose que je sais avec certitude, c'est qu'il régnait alors entre les habitants de Solagna et ceux des villages voisins une totale inimitié. Non tant parce que les habitants de Solagna avaient depuis toujours la fâcheuse réputation d'être une communauté de bûcherons à la nuque raide qui passait son temps à enfreindre ouvertement les règles qu'on lui intimait, édictant ses propres lois, mais parce qu'ils se refusaient à accepter le changement. Après avoir connu dans les années 1520 un monde où ils jouissaient de certains privilèges que leur accordait Venise, comme celui de pouvoir s'approprier les châtaigniers en bas des montagnes, ultime ressource des plus pauvres, ou de bénéficier d'une partie des af-

fouages communaux qui fournissaient le bois de chauffage pour l'hiver, ils n'avaient pas envie que cela s'arrête. Naturellement, cette attitude intransigeante indisposait fort les habitants de San Nazario et de Valstagna. Mais le comble, c'était que ces têtes de mules s'obstinassent à pratiquer une politique de brûlis pour agrandir leurs pâturages de chèvres, sans se soucier le moins du monde des dommages causés. L'une des particularités du récit d'Aldo della Zuanna, *Histoire de Jeanne* est d'avoir laissé affleurer les conflits de ce temps qui souvent se terminaient par de violents litiges, réglés à coups de poings, et parfois même à coups de couteaux.

Voilà le contexte dans lequel grandit Sebastiano, fils de Lucca. Nul doute que le seul atout sur lequel il pouvait compter, en tant qu'étranger, était son appartenance au corps de métier. Et puis il y a cet autre fait possible : à la suite du concile de Trente, en 1545, la situation se dégradera pour la minorité tudesque du *Valbrenta* à cause de la politique antijuive de la papauté.

Un siècle plus tard, les habitants de Solagna sont toujours aussi insoumis. Leur condition est plus misérable depuis que les premières milices ont été créées à Valstagna pour défendre les intérêts de la collectivité, et un profond sentiment d'injustice les envahit. En 1610, parmi les vingt-cinq bûcherons-charbonniers de Solagna, prêts à lutter pour défendre le droit accordé en 1502 par Venise d'exploiter les bois communaux,

ainsi que le mentionnent les archives d'État de Bassano, les Todesco sont au nombre de trois : Pelegrino, fils de feu Bartolomeo ; mon aïeul GioMaria, fils de feu Sebastiano et Menego, fils de feu Stefano.

Rudes travailleurs, qu'ils fussent *boscaioli* (littéralement « travailleurs du bois »), bouviers, charretiers ou radeleurs sur les affluents de la Brenta*, les habitants de Solagna ne rechignaient pas à la peine et se vouaient corps et âme à l'ouvrage. Le travail, c'était leur nouvelle religion, la seule raison de leur être.

Il faut également savoir que la Brenta fut du XIIIe au XVIIIe siècle la voie de communication la plus empruntée par la corporation des braves et hardis *zattieri*, radeleurs. À l'aide de longues perches, ces derniers conduisaient des radeaux ou des trains de bois de flotage sur les eaux tumultueuses du torrent Cismon, souvent jusqu'au sud de la lagune de Venise, afin de livrer les grumes de bois au Grand Arsenal, véritable « État dans l'État », où de nombreux charpentiers excellaient, avec ce soin poussé jusqu'à la perfection, dans la construction des navires dont dépendait la puissance maritime de la République de Venise. Mais la Brenta fut aussi et surtout l'une des principales liaisons commerciales entre le Saint-Empire romain germanique et ladite Sérénissime. À Venise, le *Fontego**

* Les populations du territoire traversé par le fleuve l'ont toujours appelé au féminin : « la Brenta ».

*go** – bâtiment de trois étages construit initialement au XIII^e siècle sur le Grand Canal attenant au Rialto, lequel servait d'entrepôts, d'administration et d'hôtellerie aux marchands allemands, sujets du Saint-Empire romain germanique – témoigne encore des échanges entre ces deux puissances.

Pour finir, ajoutons que les radeleurs avaient recours au flottage en périodes de haut débit. Un grand nombre de troncs d'arbres dévalaient alors le torrent librement, suivant le courant, aussi rapides que les chevaux emballés d'une manade. Si bien que ceux-ci leur donnèrent, chose curieuse mais qui prouve une présence provençale parmi eux, le nom de *menada* ! †

Mais c'est au XVI^e siècle que la vie économique du *Valbrenta* et de l'*Altopiano dei sette comuni*, – Plateau des sept communes – connut son apogée, bénéficiant de la protection de la République de Venise qui étendait son empire commercial sur la terre jusqu'aux Alpes et sur la mer jusqu'en Méditerranée orientale¹¹⁸, et des nouvelles franchises qu'elle leur avait accordées. À la foire de *San Matteo*, Saint Mathieu, à Asiago, on faisait des affaires pour plusieurs centaines de ducats en or et les bergers y échangeaient leurs produits contre des biens de première nécessité. L'*Altopiano* d'Asiago

* De l'arabe *funduq*, « auberge », qui donnera *fondaco* en italien, « entrepôt ».

† En Provence, la *menada* est un « troupeau de chevaux, de taureaux, conduits par un gardian ».

maintenait en outre ses vieilles chartes depuis le Moyen Âge. « C'était », dit Frédéric Mercey, « la constitution républicaine dans toute sa pureté. Chaque citoyen avait une part de souveraineté, tout individu mâle étant électeur et éligible. Dans chacun des sept districts, l'universalité des citoyens nommait deux représentants formant le conseil du gouvernement ou *la régence* ; cette régence était renouvelée chaque année ; elle partageait le pouvoir exécutif et administratif avec les conseils particuliers des sept districts, espèces de municipalité qui se réservaient l'administration des revenus locaux¹¹⁹ ».

À quoi il convient d'ajouter que la République de Venise du XVII^e siècle faisait preuve d'une certaine tolérance envers les réfugiés marranes de la Péninsule ibérique et de ses possessions (comme l'île de Sardaigne, par exemple, d'où venaient peut-être les radeleurs d'origine provençale sus-évoqués). Aussi furent-ils placés sous la protection d'un procureur du peuple des « Nouveaux Chrétiens¹²⁰ ». Mais de là à conclure qu'il y avait connivence entre la Sérénissime et les marranes, il s'en faut ! Ces derniers n'étaient pas vraiment les bienvenus ; ils étaient tolérés et protégés, par nécessité. Et le procureur devait soit les défendre soit les accuser en cas de judaïsme trop voyant¹²¹. Soumis au regroupement le long de la Brenta, ils étaient ségrégués dans des métiers méprisés par la noblesse et le clergé... tels que bûcherons-charbonniers, charpentiers, charretiers, radeleurs, forgerons, portefaix, hommes de peine. Si dans les campagnes, bon nombre d'entre eux survécurent aux

inquisiteurs d'état et aux conseils de Venise alors qu'ils continuaient à pratiquer l'endogamie à un degré prohibé par l'Eglise, ce ne fut pas toujours le cas dans la cité des Doges, où les judéo-convers étaient davantage surveillés. Là, il y avait les risques de dénonciations par des chefs de quartier et des "confidents" des inquisiteurs d'État. Et, comme le remarque Catherine Clément, « l'on pouvait disparaître (...) sans autre forme de procès¹²² ».

Il est néanmoins surprenant de constater que ces familles de *boscaioli* aux usages et coutumes particuliers n'aient pas eu à souffrir outre mesure des persécutions inquisitoriales. Se pouvait-il que le Conseil des dix, qui était surtout chargé de la sécurité des institutions républicaines, mais interdisait déjà en l'an 1550 tout commerce avec les « Nouveaux Chrétiens », sous peine de prison¹²³, eût fermé délibérément les yeux ? Ce n'est pas impossible, car la République de Venise avait besoin de ces nouveaux venus (prosélytes) pour la coupe, le transport du bois de chauffage et du bois de construction, mais aussi et surtout pour la production du charbon de bois sans lequel il n'y aurait pas eu de production de fer, les mains des paysans de la province étant incapables d'accomplir ces métiers si nécessaires à la satisfaction des besoins de l'Arsenal. Fut-ce la raison pour laquelle on les laissa travailler en paix ? Je ne saurais dire. De toute manière, le fait qu'ils fussent regroupés dans un même périmètre et par métiers, permettait que l'évêché pût exercer un minimum de contrôle sur leurs âmes...

En contrepartie de tant de “bienveillance”, la tâche était ardue pour ces familles semi-nomades, qui devaient passer plusieurs mois de l’année dans les forêts pour l’abattage, l’ébranchage et le débitage des arbres. À la fin de l’automne, le bois en grume était coupé, taillé, puis transporté au moyen d’une *Slitte* (Pl. *Schlitten* en allemand), sorte de luge qui descendait à toute allure la voie muletière pentue à travers l’*Altopiano di Asiago* jusque dans le *Valbrenta*. Entre-temps les charbonniers dressaient *il poiato*, la grosse meule familiale, sorte de charbonnière formée d’un tas de tronçons de bois en grume recouvert d’herbe ou de feuillage, dont la combustion devait être lente, sans flamme et sans explosion, pour obtenir le précieux charbon de bois.

C’était un travail long et pénible. Pendant plusieurs jours – de cinq à huit, parfois davantage – les hommes devaient alimenter continuellement la meule, nuit et jour, évitant de la surcharger, et veillant à ce que la braise ne s’éteignît pas ou n’embrasât la forêt... la production eût été sinon perdue. On imagine difficilement aujourd’hui quel art difficile c’était de fabriquer du charbon de bois ! Cela requérait un long apprentissage, un savoir-faire et de la patience.

Dans ce travail en famille, à la fois dur et délicat, les nouveaux venus voyaient néanmoins une plus grande liberté. Ils étaient en pleine nature, loin du fanatisme religieux ; ils faisaient corps avec la forêt dense et ombreuse, silencieuse, et avec leur métier. La meule assurait leur subsistance et une certaine autonomie familiale.

*

Je ne suis pas historienne de profession. Mais je ne crains pas de me compromettre en voulant pointer le silence que l'Histoire a gardé sur ces "clandestins" que l'on a dépossédés de leur nom propre ; quitte à m'égarer hors du chemin déjà tracé du savoir. Voyons un peu. Eclairons sommairement le contexte politique, car je ne dispose pas de tous les éléments pour raconter leur vie en détail, mais uniquement de lambeaux disparates, cousus les uns aux autres, au fil de mes lectures.

Si au moment de l'arrivée de Antonius Teutonicus et de son (préssumé) frère Jacobinus, la République de Venise était à l'acmé de sa gloire, en revanche, elle n'était point synonyme de liberté comme les deux frères avaient peut-être naïvement voulu le croire en s'installant dans le *Valbrenta*. Certes, le décret d'expulsion des juifs, promulgué en 1497, n'avait pas été appliqué dans la cité des Doges, car celle-ci avait trop besoin de leur argent dans les périodes de guerre, mais à la date du 29 mars 1516, le Sénat de Venise en avait promulgué un autre, contraignant ceux-ci – y compris les juifs de vieille souche dits *italki*, issus de la communauté existant déjà sous l'Empire romain – à mener une vie recluse dans un quartier réservé auquel on donna, rappelons-le au lecteur qui l'eût oublié, le nom de *ghetto*.

« Les Juifs habiteront tous regroupés dans l'ensemble des maisons situé au Ghetto^{*}, près de San Girolamo », disait le décret. « Et afin qu'ils ne circulent pas toute la nuit, nous décrétons que deux portes seront mises en place de part et d'autre du vieux Ghetto, lesquelles seront ouvertes à l'aube et fermées à minuit par quatre chrétiens employés à cet effet et appointés par les juifs eux-mêmes au tarif convenu par notre collègue¹²⁴ ».

Néanmoins, il est un fait : malgré la présence de la sainte Inquisition et l'obligation de porter une toque jaune, le décret était relativement modéré dans la mesure où il concédait aux juifs de Venise le droit de vivre dans le *ghetto*, mais aussi de travailler partout ailleurs dans la ville. Ils avaient même le droit d'y pratiquer l'usure, rigoureusement interdite aux chrétiens par la papauté, mais qui profitait aux affaires des marchands chrétiens¹²⁵. Cette tolérance fut sans doute l'une des raisons pour lesquelles un nouvel afflux de juifs – des juifs de Trévis, Vérone, Bassano, poussés par la terreur des massacres – vint grossir le nombre de la communauté tudesque, dite ashkénaze, qui vivait confinée dans le *ghetto* de Venise¹²⁶. Si bien qu'il fallut très vite élever les maisons en hauteur, étage sur étage, pour loger les nouveaux arrivants. Et puis, comme la population ne cessait de s'accroître avec l'arrivée des juifs levantins¹²⁷, le *ghetto* dut être agrandi par l'annexion d'un nouveau quartier, en

* Zone de l'ancienne fonderie, ou *Geto*, d'où le mot Ghetto.

même temps qu'un flux d'immigrants marranes arrivait à Venise où ils avaient le droit de résider. Mais, comme le souligne si justement Catherine Clément dans *La senora*, « en ces temps-là, personne ne voulait confondre encore les marranes et les juifs : les premiers, par crainte, ni surtout les seconds choqués par les conversions¹²⁸ ».

En vérité, si la vie des marranes à Venise n'était pas celle de la Péninsule ibérique, c'est parce que « jusqu'alors les papes avaient contenu tant bien que mal les progrès de l'Inquisition, qu'ils jugeaient trop puissante¹²⁹ ». Malheureusement pour eux, le redoutable cardinal Gian Pietro Caraffa, qui se trouvait à la tête de l'Inquisition romaine et « s'était déjà rendu célèbre par l'autodafé de livres hébraïques qu'il avait ordonné en 1553, à Rome », fut élu en 1555 et monta sur le trône papal. Preuve que les inquisiteurs avaient finalement triomphé sur la Papauté¹³⁰. Sitôt devenu Paolo IV, le premier souci de Caraffa fut « de promulguer une bulle qui infligeait à tous les Marranes de ses États un traitement indigne¹³¹. »

Catherine Clément écrit plus loin dans le texte :

« À compter de la promulgation de cette bulle, il fut interdit (aux) marranes de construire des maisons, d'avoir des nourrices, des fêtes, des propriétés ; les chrétiens n'eurent plus le droit de se faire soigner par (leurs) médecins qui étaient les meilleurs du monde ; ils n'eurent plus même le droit de mendier auprès des riches Nouveaux Chrétiens. Ceux-ci durent porter la *berrita*, cet affreux béret qui leur était réservé, et les

femmes un insigne bleuâtre sur la peau. Les Marranes des États du pape n’avaient plus de droit de cité. Il ne s’agissait plus d’accuser l’un ou l’autre de “judaïser”, à savoir de pratiquer le judaïsme en cachette ; ils étaient tous présumés coupables, plus encore que les juifs dans le Ghetto de Venise¹³² ».

Pour finir, tous les juifs durent déménager de leur *seraglio*, sérail, et l’inflexible Paul IV fit brûler au cours de l’année 1565 une vingtaine de marranes portugais dans sa ville d’Ancône¹³³. Une nouvelle ère commençait. Quel que fût le pape au pouvoir, le destin des marranes suivait dorénavant son cours. Un grand nombre d’entre eux furent arrêtés et jetés en prison. Parmi eux, Beatriz de Luna, veuve de Francisco Mendès, la future *Senora*, « Dame » (*Ha-Geveret* en hébreu*), qui dirigeait une guerre secrète des marranes contre l’Inquisition. Ayant eu l’heureuse fortune de sortir de sa geôle grâce à l’intervention du sultan ottoman Soliman dit Le Magnifique¹³⁴, qui avait besoin d’argent, Beatriz de Luna s’engagea aussitôt – suivant le Commandement fait aux juifs – à racheter, secourir et sauver bon nombre de ses frères d’une mort certaine, en protégeant leur fuite vers Istanbul, où elle devait s’acquitter de son obligation envers le sultan. Précédée de son neveu Juan Miguez, toute la tribu (une quarantaine de personnes, y compris les serviteurs)

* C’est à Salonique qu’on l’appella ainsi pour la première fois. Elle y fit construire la grande synagogue qui porte aujourd’hui le nom de *Ha-Geveret* (C. Clément, p. 227).

trouva asile à Istanbul. Quant à elle, Beatriz, elle y fut accueillie à bras ouverts par le souverain lui-même, revint au judaïsme et reprit son véritable nom : Gracia Nassi*. Après quoi, environ dix mille réfugiés juifs et marranes purent s'installer dans la ville ottomane. Ils venaient d'Italie, de Grèce, de Pologne, de France, et surtout d'Espagne et du Portugal¹³⁵.

Pendant ce temps, entre les murs du *ghetto* de Venise, les juifs connaissaient une vie assez paisible sans poursuites judiciaires. Ils ne pouvaient exercer le métier d'imprimeur, même s'ils se convertissaient, mais ils avaient la possibilité de faire imprimer leurs livres et de pratiquer librement leur culte ; tant et si bien que le XVI^e siècle fut une période de renouveau pour les études du Talmud et de la Kabbale. Une troisième synagogue, qui portait le nom de *Scola italiana* et rassemblait les juifs dits *italki*, venait tout juste d'être édiflée. On était en 1575. D'après Alessandro Ghetta, les savants juifs de cette période « ne traduisaient

* Nom d'origine hébraïque qui signifie « président ». À l'époque biblique ce titre était attribué aux chefs de tribus et de clans. Plus tard, il désigna le président de Sanhedrin, la Haute Cour de justice juive. Au Moyen Âge, il désignait la personne qui avait la responsabilité de la communauté juive vis-à-vis des autorités laïques. Dans l'Espagne chrétienne et musulmane, certains fonctionnaires de la communauté juive qui exerçaient des fonctions judiciaires portaient le titre de « nassi » (Claude Mezrahi, p. 179-180).

plus d'ouvrages philosophiques de l'hébreu vers le latin, mais ils écrivaient en revanche – en hébreu et en italien – des textes de nature religieuse et morale, en se mettant à l'unisson de la sensibilité catholique de la Contre-Réforme¹³⁶. »

Mais voilà, un an plus tard, en 1576, la peste survint à nouveau, faisant près de quarante mille victimes. Et tout comme aux siècles passés, l'épidémie fut imputée aux juifs. Malgré les procès d'animaux – il y en eut un dans le *Valbrenta* en 1587 – et ses fins présumées bénéfiques suivant le Livre de l'Exode : « Si un bœuf encorne un homme ou une femme et qu'ils meurent, le bœuf sera lapidé et l'on n'en mangera pas la chair ; mais le propriétaire du bœuf sera déclaré innocent (Ex 21,28) », la terreur continua à se répandre dans les rues et les prisons. À Venise comme ailleurs, les inquisiteurs restaient sans pitié, sourds aux cris, aux supplications et pleurs des victimes juives, même converties.

En Italie, les persécutions antijuives ne cesseront en fait qu'avec l'arrivée des troupes françaises de Napoléon Bonaparte, qui se posa comme le « libérateur d'Italie¹³⁷ ». Sitôt entré à Venise, le 1er mai 1797, ce dernier contraignit le doge à abdiquer¹³⁸. Par la suite, les droits civiques seront accordés aux juifs, et si l'on en croit Léon Poliakov, le *ghetto* de Rome ne gardera pas de l'occupation française un mauvais souvenir. Sauf que Léon XII (1823-1829), successeur du pape Pie VII qui, lui, s'était montré plutôt débonnaire, remettra en vigueur toutes les pratiques des siècles passés, à la seule exception de la rouelle¹³⁹.

Entre-temps, à la date du 17 octobre 1797, l'Autriche avait annexé la cité en vertu du traité de Campo-Formio qui était censé mettre fin à la guerre franco-autrichienne. Au lieu de quoi, les combats ne tardèrent pas à reprendre. Deux ans plus tard, en 1799, débutait la deuxième campagne d'Italie.

En 1805, Napoléon Bonaparte, couronné empereur l'année précédente, récupèrera les territoires abandonnés à l'Autriche lors du traité de Campo-Formio, à savoir Venise et son ancien État de terre. Venise connaîtra donc, de 1805 à 1814, une deuxième domination française. Mais dès 1814, la chute et l'exil de Napoléon Ier, modifieront de nouveau le sort de Venise¹⁴⁰.

Située à l'écart des remous qui agitaient le pays, la petite république des *Sette Comuni* restait farouche et libre. Ses députés, accueillis d'abord à Innsbruck, puis à Vienne, avaient rapporté avec eux leurs vieilles chartes approuvées par l'empereur d'Autriche¹⁴¹. Mais là encore, il y aura de nouveaux bouleversements politiques. Le 5 avril 1815, avant même donc que soit signé l'Acte final du congrès de Vienne, qui devait redéfinir les contours de l'Europe après la désagrégation de l'Empire napoléonien, sera annoncée la constitution des États autrichiens en Italie en un nouveau royaume de Lombardie-Vénétie.

Aux yeux des sujets lombards et vénitiens, ce nouveau royaume était une aggravation de la situation par rapport au royaume d'Italie sous Napoléon Ier, car celui-ci bénéficiait du moins d'une autonomie admi-

nistrative presque totalement nationale, avec une armée nationale, composée de nombreux officiers italiens. Aussi la révolte ne tarda-t-elle pas à gronder. À Milan, tout le monde était prêt à se battre contre la domination autrichienne. Et l'assaut fut bientôt lancé. Au terme des fameuses « Cinq journées » insurrectionnelles qui bouleversèrent la ville (18-22 mars 1848), les autorités et les troupes autrichiennes se retirèrent. En revanche, à Venise, la situation était dramatique. Avec la soumission du Piémont et la chute de la République romaine, la cité se retrouvait isolée. Le 24 août 1849, fortement affaiblie par une épidémie de choléra, Venise capitula devant les Autrichiens.

Que peut-on retenir de cette période mouvementée ? Les troupes napoléoniennes étant passées par là, l'Inquisition fut abolie en 1834. Sauf que les lois restent souvent impuissantes contre la mentalité. Gérard de Cortanze écrit :

« Elle (l'Inquisition) aura duré quatre siècles et fait des centaines de milliers de morts et de torturés parmi les juifs évidemment, mais aussi les crypto-judaïsants, les morisques, les protestants, les quiétistes, jusqu'aux vieux chrétiens de souche...¹⁴² »

Au final, et c'était le but recherché, ces persécutions déterminèrent des adhésions massives au catholicisme. Mais comme la plupart des convertis avaient agi contraints et forcés, on leur fit tout subir. À telle enseigne qu'en 1834, malgré les lois promulguées, il faut toujours, en Espagne, « pour obtenir le moindre

poste officiel ou entrer à l'École militaire, arborer une *hidalguía*, une filiation sans tache, c'est-à-dire présenter un certificat de *limpieza de sangre*, de "pureté de sang"¹⁴³. » Ce sera seulement en l'an 1865 qu'une loi supprimera définitivement et d'une manière générale les "informations" sur la généalogie des familles des conversos, aussi bien pour contracter mariage que pour entrer dans les carrières d'État¹⁴⁴.

Un mémoire rédigé vers 1600, et publié par l'historien Dominguez Ortiz, précise d'ailleurs à ce sujet :

« Il est en Espagne deux genres de noblesse : une majeure qui est l'hidalguerie, et une mineure, qui est la *limpieza*... On estime davantage en Espagne un roturier *limpio* qu'un hidalgo *non limpio*¹⁴⁵. »

Bref, tout le monde vivait sous le joug de la "pureté de sang". Une seule goutte de sang, juive ou maure, dans les veines faisait d'une personne un paria. Faut-il ajouter à la suite de Poliakov que pour la grande majorité des Espagnols du XVI^e siècle, les morisques* devinrent « une sorte de succédané de juifs, dont ils assumaient en fait les diverses fonctions au sein de la société espagnole¹⁴⁶ » ?

Dispersés à travers tout le royaume de Castille après leur expulsion de Grenade en 1570, ils s'adonnaient à des métiers qui nécessitaient peu de biens immeubles et une grande mobilité, tels que muletiers, colporteurs ou voituriers¹⁴⁷. Cao Baroja, ethnologue espa-

* Ainsi nommait-on les musulmans convertis au christianisme de l'Espagne des Rois Catholiques.

gnol, a résumé les diverses conséquences de cette expulsion comme suit :

« D'un autre côté, en tant qu'artisan traditionnellement habile, ou de travailleur dur à la tâche et sans grands besoins, le Morisque, une fois de plus, constituait un problème pour la société chrétienne. D'une part cette société l'exploitait, mais de l'autre, elle se plaignait de la situation dans laquelle il plaçait les classes inférieures. Il posait un problème qui reste très actuel : celui de la concurrence entre un groupe accoutumé à un niveau de vie très bas et un autre groupe de niveau plus élevé. Hier comme aujourd'hui, le deuxième groupe, si l'en a le pouvoir, élimine sans hésitation le premier¹⁴⁸. »

Il est certain que parmi les divers griefs élevés contre les « Nouveaux Chrétiens » morisques il y en avait un qui, toujours à lire Poliakov, n'était pas sans consistance : « à savoir, celui de chercher à mettre fin à leur oppression, en favorisant les desseins des ennemis de l'Espagne^{*}, et en se mettant à leur disposition¹⁴⁹. »

Sans cesse discutée dans les conseils d'État, sans cesse réclamée par l'opinion publique, *la solution finale de la question morisque* fut enfin décidée en 1608, sous le règne de Philippe III, par le tout puissant ministre Lerma¹⁵⁰, et tous les morisques furent à leur tour expulsés d'Espagne entre 1609 et 1614, pour le plus grand triomphe d'une foi désormais totalement unifiée¹⁵¹. L'épisode de l'expulsion, ce « conseil le plus

* Turcs ou corsaires barbaresques.

hardi et le plus barbare de tous les temps », d'après le cardinal de Richelieu, nous est ainsi contée par Léon Poliakov :

« La majeure partie des Morisques furent évacués par voie de mer sur Oran, tête de pont espagnole en Afrique du Nord, et dispersés à partir de là à travers les principautés musulmanes environnantes. Certains furent noyés en cours de route par les équipages des bateaux ; d'autres furent massacrés par des bandits arabes ; presque tous furent pillés d'abondance. » Certains, enfin, furent acheminés par voie de terre vers la France, où Henri IV avait donné l'ordre « qu'il fût usé à leur endroit d'humanité pour les recueillir en ces pays et États », premier exemple, semble-t-il, de la tradition d'accueil de la France ; les uns s'établirent dans le Sud-Ouest français, les autres poursuivirent leur chemin vers des pays musulmans ; dans l'ensemble, leur sort fut bien meilleur. D'après l'estimation (...) de Henri Lepeyre, le nombre total des Morisques expulsés fut de deux cent soixante-quinze mille, dont près de cinquante mille eurent le privilège d'aller en France¹⁵². »

Pendant ce temps-là, une Espagne juive se perpétuait hors d'Espagne.

Toujours à lire Poliakov, « l'ancienne fierté tribale des Juifs espagnols persistait à travers toutes les vicissitudes ; ils continuaient à se réclamer d'une ascendance royale remontant à David¹⁵³. » Aussi bien ces familles veillaient-elles jalousement à la pureté de

leur lignée. Ils regardaient les autres juifs de très haut et évitaient de se mêler à eux. À tel point qu'un « Portugais » qui aurait épousé une « Tudesque » se serait vu (...) anathématiser. Au final, l'arrogance des « Portugais » de Venise combla la mesure en faisant expulser du *ghetto vecchio* les juifs allemands et levantins¹⁵⁴. C'est par cette politique de ségrégation, dans laquelle on reconnaît l'influence des mœurs espagnoles de l'époque, que les juifs d'Espagne acquirent au XVIIIe siècle une certaine considération aux yeux des nations chrétiennes.

Depuis la prise de Candie par les Turcs, en 1669, le déclin politique et économique de Venise commençait à se faire sentir. Mais c'est seulement en 1797, après qu'elle eut été vaincue par Napoléon Bonaparte, alors général aux ordres du Directoire révolutionnaire français, que la cité perdit son indépendance. Dépourvue de ses activités commerciales avec Venise, la population du *Valbrenta* en subit le contrecoup. Progressivement, la misère s'installa dans les foyers. L'annexion à l'Autriche ne fut guère plus favorable. En 1800, les habitants de Solagna étaient si démunis que certains d'entre eux décidèrent de rejoindre la France, le cœur gros, avec sacs et ballots. Le bois manquait ; par conséquent, la production de charbon de bois allait toujours en déclinant. Les conséquences de la baisse du niveau de vie furent désastreuses. Chaque jour apportait son lot de plaies, dont les maladies contagieuses, causées par l'insalubrité des habitations et la malnutrition, auxquelles étaient particulièrement exposés les enfants en bas âge. En 1836, beau-

coup succombèrent à l'épidémie de choléra qui s'abattit sur le pays ; et en 1852, comme si cela ne suffisait pas à leur malheur, ils furent victimes de la maudite pellagre*, maladie nutritionnelle que Luigi Messedaglia, médecin de profession, nommera plus tard « plaie et honte d'Italie », car elle impliquait, comme la lèpre, l'exclusion sociale propre aux maladies se manifestant par une atteinte visible de la peau¹⁵⁵.

En ces temps-là, nous dit Deliso Villa dans *L'émigration italienne*, un nouveau-né sur quatre mourait avant même d'avoir atteint l'âge d'un an à cause, bien souvent, de pathologies dues à l'endogamie de certains clans, et la plupart des enfants avant même d'avoir atteint l'âge de quinze ans par suite des maladies infantiles. Carraio, un médecin qui pratiquait alors des contrôles dans les zones de Bassano, Asiago, Marostica et Thiene, avait calculé que l'espérance de vie à la naissance (moyenne hommes/femmes) était de 27,5 ans en 1872¹⁵⁶.

Les maisons étaient constamment en deuil, les femmes toutes couvertes d'amples vêtements de laine noire, même pendant les jours les plus chauds de l'été¹⁵⁷. Tout manquait : le lait, les fruits, les légumes, les terres disponibles pour les travaux de culture et du bois.

* Maladie due à une carence en vitamine PP, caractérisée par des lésions eczémateuses de la peau du visage et des mains, l'inflammation des muqueuses de la bouche, des troubles digestifs et nerveux.

Pourtant, et c'est un fait remarquable : très soudés depuis des siècles par le sang et les épreuves communes (disette, épidémies, inondations, guerres), les habitants de Solagna faisaient l'impossible pour ne pas perdre courage. Ils se savaient tous proches, un peu parents ; ils entretenaient efficacement la tradition d'entraide intra-familiale et de solidarité collective de leurs aïeux. La vie des pères de leurs pères leur avait appris qu'ils devaient se soutenir les uns les autres s'ils voulaient subsister. Certes, leur condition était plus misérable qu'autrefois, mais ils avaient encore des forces. Si bien que lorsque les familles n'avaient pas une once de terre à eux, les hommes allaient prêter leurs bras aux gros propriétaires des champs de tabac, non loin de Solagna ; ou bien se consacraient, la balle sur le dos ou au moyen d'une charrette à bras, à la livraison des feuilles séchées, si joliment qualifiées d'*erba regina*, herbe à la reine, en référence à la reine-mère Catherine de Médicis, qui avait adopté le tabac* dans l'espoir de soulager ses migraineuses. Aucun travail ne leur semblait trop ardu, car ils aimaient à travailler. Bien entendu, il y avait aussi toute une économie de la débrouille pour les natures les plus audacieuses. Les archives nous dévoilent des histoires vraies de fraudes sur le poids et la mesure des ballots, mais aussi de contrebande, un privilège que ces rudes montagnards regardaient comme le

* Le terme *tabaco* provient d'un mot arawac qui désigne une pipe à double tuyau et, par extension, la feuille devenue tabac.

plus précieux : en 1524, la contrebande des céréales du *Valbrenta* vers le Trentin ; et des siècles plus tard, en 1871, la contrebande du tabac – tant la possibilité de faire des bénéfices était grande. Mais l’Autriche, sur ce chapitre, n’avait pas voulu transiger. En 1841, Frédéric Mercey d’observer :

« Ses soldats pourchassent vivement les récalcitrants jusque dans les états de la petite république des Sept Communes qui laisse faire, se contentant de protester, en secret, contre cette attaque à des *droits acquis*¹⁵⁸. » Ce trafic eut cependant des conséquences. En l’an 1880, un certain Vincenzo Mocellin fut chargé, à Solagna, avec trois compagnons, de vérifier les poids et les mesures des balles et de contrôler les livraisons de tabac, privant les familles d’une source lucrative.

De leur côté, les femmes de la vallée ne restaient pas inactives. Tant s’en faut. Dès lors qu’elles ne possédaient pas une parcelle de terre à cultiver, elles filaient la laine ou le chanvre, tressaient des chapeaux de paille ou fabriquaient de ces grossières dentelles qu’on vendait à Trieste et à Venise¹⁵⁹. Du lever au coucher du soleil, elles travaillaient comme porteuses d’eau, ou encore comme lavandières le long des berges de la Brenta, lavant, battant et blanchissant le linge des familles vénitiennes qui résidaient dans leur belle villa palladienne pendant la saison estivale.

Comme je ne peux pas connaître ce que je n’ai ni entendu ni expérimenté par moi-même, je m’en suis remise à l’étonnant récit de Frédéric Mercey sur les Sept

Communes où la vie paraissait plus paisible qu'à Solagna. Les communautés tudesques n'y étaient pas ségréguées dans certains métiers déterminés comme dans la vallée. Il y avait depuis longtemps parmi elles un grand nombre d'artisans, d'agriculteurs et de bergers, mais aussi de commerçants. Frédéric Mercey, en empruntant le chemin qui rejoint le *Valbrenta* et Basano par Roana, Foza et Enego, au cœur de l'été 1835, avait pu admirer avec quelle adresse et bonne humeur les menuisiers, sculpteurs ou tourneurs ébauchaient et sculptaient « des cadres, des pendules, des crucifix, d'informes statuettes, des jouets d'enfants », qu'ils découpaient dans l'érable. Hommes et femmes consacraient le jour aux travaux agricoles ou travaillaient dans les rues de leur village et des moindres hameaux « à la fabrication des tissus de laine et de fil, des ouvrages de bois ou de poterie, qui aliment(ai)ent le commerce de la petite république¹⁶⁰. » Partout où le voyageur s'arrêtait, il demeurait stupéfait de l'esprit industriel des habitants des villages, « qui, de tous côtés, se signalait par les plus singulières tentatives¹⁶¹. » En voici un exemple :

« Là, c'est un troupeau tout entier qui voyageait dans les airs : chèvres et moutons, suspendus à des cordes, étaient hissés le long des roches à pic, et passaient ainsi des pâturages de la vallée, que le soleil avait desséchés, aux pâturages de la montagne que les neiges venaient de découvrir, et qui, dans ces localités, ne sont accessibles que de cette façon. Comment l'homme qui doit hisser ces animaux sur ces plateaux élevés, y arrive-t-il ? (...) Quelquefois c'est la terre

elle-même que l'on transporte par cette voie aérienne. Le paysan qui possède un champ fertile dans la vallée et un plateau stérile sur les hauteurs double en quelque sorte ce champ fertile, et va étendre la moitié sur les mousses et les bruyères de la montagne. Quand des milliers de paniers de terre ont passé de l'un à l'autre champ, l'avoine, l'orge et la pomme de terre remplacent enfin les herbes sauvages, souvent même le roc nu. L'eau, comme la terre, voyage d'un étage à l'autre de ces monts élevés ; des rigoles l'amènent de réservoirs creusés à leurs sommets sur leurs versants, ou bien, quand ces réservoirs n'existent pas, un mécanisme peu coûteux et que l'eau elle-même met en mouvement, la transporte du fond des vallées sur les pentes voisines, qu'elle arrose et qu'elle fertilise¹⁶². »

Mais ce qui avait particulièrement frappé Frédéric Mercey, c'est que tout le monde chantait à qui mieux mieux en travaillant pour se donner du courage. « Parmi ces chansons », écrit-il, « celles dont le caractère est noble ou héroïque ont une frappante analogie avec les chants slaves ; celles dont le sujet est joyeux ou populaire rappellent plutôt les chansons frioulaises, trévisanes ou même vénitiennes¹⁶³. »

Pourtant, dans ces années-là, précise-t-il, la petite république des *Sette Comuni*, quoique restée souveraine, « est plutôt un département autrichien qui s'administre à sa façon, qu'un état réellement indépendant. Les citoyens (...) ont fait, du reste, preuve de

bon sens en sacrifiant quelques-unes de leurs franchises. Ils ont senti par exemple que la justice rendue par eux et chez eux devait être insuffisante ou mauvaise ; leurs juges obéissaient en effet à des influences trop directes et trop continues pour rester libres et impartiaux ; les affaires sont donc portées devant les tribunaux d'appel étrangers au pays. C'est à Vicence que sont jugés en dernier ressort les procès que l'arbitrage des magistrats de la petite république n'a pu régler. Ces procès sont passablement nombreux, les citoyens des *Sette Comuni* n'étant pas commerçants et propriétaires pour rien¹⁶⁴. »

Frédéric Mercey ne parle pas de la corporation des fameux *Zimberer*, bûcherons-charbonniers-charpentiers. Et pourtant, le corps de métier n'avait pas encore disparu. Je dirais même que pour beaucoup de ces montagnards, c'était encore le seul métier possible. Mais depuis que les terrains communaux avaient été vendus dans les années 1800, beaucoup d'entre eux quittaient la vallée dès le printemps et s'en allaient, souvent très loin de chez eux, flanqués de leur femme, de leurs enfants et de voisins de misère, avec pour tout bagage un simple *fagotto*, balluchon, et une maigre batterie de cuisine, jetés à la hâte sur une charrette tirée par un âne – afin de travailler dans les forêts domaniales que de nobles propriétaires leur cédaient en échange d'une partie de la production de charbon de bois. Ainsi arrivait-il que l'épouse, enceinte, accouchât en territoire étranger. C'est sans

doute pour cette raison que Gualberto*, premier fils vivant de Francesco Todesco et Pierina Bianchin, mes bisaïeux, vit le jour en Autriche (11 juillet 1894), comme du reste son père avant lui.

Le 31 novembre 1871, il y avait eu pour cette raison, en Vénétie, une première vague de départ assez massif vers l'étranger : le Brésil, l'Argentine... sans espoir de retour. Comme je l'ai déjà mentionné, les terres forestières étaient d'ores et déjà en grande partie épuisées. Le niveau culturel de la population s'était terriblement abaissé, au point que les deux tiers des individus ne savaient ni lire ni écrire, car les enfants n'avaient guère le temps de fréquenter l'école une fois que le travail du printemps dans les bois, les carrières ou les mines commençait.

À la naissance de Gualberto, la Vénétie était déjà rattachée au royaume d'Italie, devenu Nation en 1861. À sa tête, le roi *Vittore Emanuele II*, Victor Emmanuel II de la maison de Savoie. Le 9 janvier 1878, le prince héritier, *Umberto*, Humbert, s'était proclamé « roi d'Italie », marquant par ce titre l'unification de toute l'Italie. Venise, désormais ville italienne, aura du mal à s'habituer à son nouveau statut.

En 1884, dans une ville comme Bassano, sur 184 mariés seuls 87 savaient lire.

* Nom dérivé de la racine lombarde *walda*, qui signifie « puissant », et *bertha*, « illustre ».

6. Juifs d'Espagne et du Portugal

Regardons en arrière. Livourne devient à partir du XVI^e siècle le port principal du grand duché de Toscane. Celui-ci y accueille de nombreux juifs et marranes venus du Portugal grâce aux lois dites « livournaises », promulguées en 1591 et 1593 par le grand duc Ferdinand I^{er}. Ces lois définissent toute une série de privilèges destinés à faire affluer dans la ville nouvelle « des marchands de quelque nation que ce soit, Levantins, Espagnols, Portugais, Grecs, Allemands, et Italiens, Juifs, Turcs, et Maures, Arméniens, Persans, et autres. » À tous sont garanties la liberté de culte, l'amnistie (sauf pour les cas d'homicide ou de faux-monnayage) et surtout la protection face à l'Inquisition¹⁶⁵.

Or, Grana (1570-1644), qui est le nom de la seconde femme de ZanMaria Todesco, est un prénom espagnol, devenu parfois nom de famille. À moins que les Granas ne fussent, comme je l'ai déjà mentionné, de Nouveaux Chrétiens venus du Portugal dits « Portugais », qui s'établirent dans le port de Livourne afin

d'échapper aux poursuites des inquisiteurs. À Solagna, les « Grana(s) » furent qualifiés de *Grani* (« Grains » en italien). Tout comme les membres de l'ancienne famille Askenazi furent, si l'on en croit l'historien Paul Sebag, qualifiés de *Todeschi*. Généralement, le mariage se confinait dans des familles originaires de la même tribu. Mais comme les *Teutonici* ou *Todeschi* étaient très présents à Solagna, on peut aisément supposer que – contraints de vivre ensemble, regroupés –, les Grana(s), baptisés Grani, finirent par faire alliance avec les Todesco et oublièrent leur origine espagnole.

Aujourd'hui, on sait que les massacres les plus terribles qui ont été perpétrés au Moyen Âge contre les juifs, se déroulèrent en Espagne. Chassés d'*Al'Andalus** au milieu du XIIe siècle par les hordes almohades venues de l'Atlas – le plus fanatique des mouvements réformateurs de l'islam maghrébin¹⁶⁶ – beaucoup de juifs arabophones se retirèrent dans les royaumes de Castille et d'Aragon où ils étaient recherchés et mieux tolérés en raison de leur savoir-faire dans les arts et métiers d'art et le commerce qui contribuaient à la fortune des royaumes. Parfois, les *aljamas*, communautés juives que rien n'effrayait, étaient chargées des travaux de fortification des « castels » ou bourgs, voire de leur défense, les chartes les autorisant à résister armes à la main contre tout assaillant. La plupart des

* *Al'Andalus* est le terme que donnèrent les fils d'Ismaël à l'ensemble des terres ibériques et de la Septimanie qu'ils conquièrent au VIIIe siècle.

juifs habitaient à l'intérieur de ces « castels » sous la protection directe du prince. Ils y vivaient librement, mêlés aux chrétiens, et exerçaient les mêmes métiers qu'eux. Aux alentours de ces bourgs fortifiés, les plus riches d'entre eux possédaient même des terres, des *villae* d'une superficie parfois très étendue, sans être tenus par aucun travail manuel ; tandis que dans les campagnes se trouvaient surtout des familles venues d'*Al Andalus*, propriétaires de leur terre, ainsi que des colonies agricoles qui se consacraient aux travaux de la terre¹⁶⁷.

Seulement voilà : en l'an 1231, les lois canoniques écrites par le pape Grégoire IX entrèrent en vigueur pour combattre l'hérésie, représentée à cette époque par les Cathares du sud de la France et les Vaudois de Pierre Valdo, à Lyon¹⁶⁸, entraînant la création d'institutions spéciales. C'est ainsi que l'Inquisition fut implantée en Espagne : d'abord en Aragon, sous Jacques Ier dit Le Conquérant (1213-1276) ; ensuite en Catalogne, à partir de l'année 1249.

Sous la pression du pape Grégoire IX, l'obligation du port d'un signe distinctif sur le costume des juifs fut insérée en 1265 dans le code général de Castille dit *Las Siete Partidas*, les « Sept parties », lequel datait de 1263. Mais lorsque ce même pape exigea qu'on leur retirât le Talmud (en araméen, « étude »), ce vœu ne put être réalisé¹⁶⁹. Dans la bulle du 7 octobre 1272, le pape Grégoire X tint les propos suivants, à la suite d'une plainte que lui avaient adressée les juifs de Germanie :

« Les ennemis des Juifs les calomnient en disant qu'ils enlèvent et assassinent en cachette les enfants chrétiens et donnent en sacrifice leurs cœurs et leur sang. Tandis que les propres pères de ces enfants ou d'autres chrétiens, adversaires des Juifs, cachent précisément ces enfants pour attaquer les Juifs et leur soutirer quelque somme d'argent comme rançon ou pour faire cesser leur harcèlement¹⁷⁰. »

Outre l'appât du gain qui était la cause la plus répandue des « légendes du sang », comme le rappelle l'important ouvrage de l'anthropologue polonaise Joanna Tokarska-Bakir, ces calomnies bénéficiaient à de nombreuses personnes prêtes à faire endosser leurs propres crimes aux juifs : « femmes non mariées se débarrassant d'un fœtus, parents maltraitant leurs enfants, pédophiles¹⁷¹. » En d'autres termes : les accusations sans aucun fondement des chrétiens reposaient pour la plupart sur une projection attribuant aux juifs des actions qu'eux-mêmes avaient accomplies ou souhaitaient accomplir inconsciemment¹⁷². À cet égard, l'anthropologue cite deux exemples de projection : « d'abord le motif du tonneau hérissé de clous dans lequel les Juifs étaient censés faire « “tourner” les enfants chrétiens alors que c'était à eux, les Juifs, qu'on faisait dévaler les côtes pentues dans de tels tonneaux¹⁷³ ; ensuite, pour justifier leurs exactions, le motif du sang humain ajouté à la nourriture pour cochon, qui était « une pratique des catholiques français que leur mémoire collective avait attribuée aux Juifs¹⁷⁴. » Pauvres juifs. Ils avaient bon dos. Tou-

jours on les chargeait des fautes du peuple chrétien en changeant le fardeau d'épaules.

Cela dit, grâce à la bulle de Grégoire X qui exigeait leur protection au sein de la chrétienté, ils purent s'offrir un répit relatif d'un demi-siècle. Je dis bien relatif, car au cours de l'été de l'année 1320, trois cents trente-sept juifs furent sauvagement assassinés à l'improviste au château royal de Montclus en Aragon¹⁷⁵. Un tableau affreux en ce royaume de liberté où jusqu'à ce jour vivaient ensemble chrétiens et maures, juifs et païens¹⁷⁶. Pour comble de malchance, survint ensuite, dans les années quarante du même siècle, la peste bubonique, dite « mort noire¹⁷⁷ », et les juifs furent, là comme partout ailleurs en Europe, rendus responsables. Dans l'impossibilité de reconnaître en soi la soif de sang qui servait d'exutoire à la peur¹⁷⁸ et transformait l'être humain en prédateur, la multitude, remontée contre les juifs par quelques discours enflammés, se mit à les traquer comme un gibier. Plus de trois cents communautés juives furent ainsi totalement décimées¹⁷⁹.

Le scénario était toujours le même. Il revenait de façon cyclique, et il était ancien, « peut-être le plus ancien de tous, le plus tristement archaïque », comme le souligne si justement Luigi Alfieri dans *Le feu et la bête* avec les mots suivants : « le scénario de la « masse ameutée » proposé par Elias Canetti, qui renvoie à la meute de chasse¹⁸⁰ » (...); « l'ancienne, primordiale et immémoriale meute qui, surgie intacte du fond des temps, n'en finit pas de chercher une nouvelle victime¹⁸¹. »

Comme les juifs savaient par expérience qu'ils ne pouvaient faire face à cette rage débordante, ils se terraient comme ils pouvaient, ou bien s'enfuyaient vite, très vite, de leurs maisons en direction des montagnes ou des collines, d'où ils repartaient une fois le calme revenu, décidés à rester, mais craignant chaque matin le jour qui se levait. Car cette décision de regagner leur maison avait forcément un coût : celui de l'éternel recommencement des persécutions suivies de massacres, de fuites, de retours, de répit, suivis de nouveaux massacres, et ainsi de suite... Comme si la masse du peuple frappée par le malheur avait toujours besoin de trouver des boucs émissaires, de faire endosser la responsabilité à d'autres, notamment aux juifs. Si bien qu'après avoir été accusés d'empoisonner les puits avec un élixir de peste¹⁸², de poignarder des hosties, de tuer les enfants chrétiens pour boire leur sang, ces derniers pâtirent des bouleversements de la guerre civile qui opposa au cours de l'année 1369 les demi-frères Pierre Ier dit le Cruel et Henri II de Castille : douze mille d'entre eux périrent par le fer et le feu à Tolède, et quatre mille à Séville dix ans plus tard¹⁸³. Autant de signes annonciateurs des odieux massacres qui auront lieu dans les *juderias*, juiveries, au début du règne de Henri III, encore mineur à l'époque¹⁸⁴, à savoir du mois de mars au mois d'août de l'année 1391: d'abord à Séville, le 6 juin 1391 ; ensuite à Cordoue, où il y eut deux mille morts ; puis à Montoro, Jaen, Baeza.

Cette année-là, toutes les juiveries furent pillées et saccagées, les maisons et les synagogues brûlées, les

habitants assassinés sans distinction entre les privilégiés – des fermiers, des receveurs d'impôts au service du roi – et la masse populaire qui comportait des prêteurs sur gages, mais aussi des agriculteurs, des artisans, des pauvres marchands. Et cela ne faisait hélas que commencer. Le 18 juin de la même année, la flambée de la violence se propagea d'abord vers Madrid, Tolède¹⁸⁵ ; ensuite, le 9 juillet, vers Valence, où il y eut deux cent cinquante morts, avant de gagner rapidement la Catalogne, où durant quatre jours se déroulèrent les pires atrocités¹⁸⁶. Enfin, le 5 août, il y eut des milliers de morts à Barcelone et les conversions forcées se comptaient par dizaines de milliers¹⁸⁷.

La seule *juderia* à rester debout fut celle de Grenade, protégée qu'elle était par les musulmans¹⁸⁸.

Si le passage à l'acte, en 1391, fut violent et soudain, conduit avec acharnement, il convient toutefois d'insister sur le fait qu'il fut longuement préparé par des années d'imprécations, de stigmatisations, qui déshumanisaient la représentation des juifs. L'archidiacre Fernando Martinez d'Ecija, ancien confesseur de la reine-mère, en fut le porte-parole forcé. Il sut ameuter les instincts prédateurs cachés des bonnes gens et les enflammer par l'excitation pour une chasse au Juif, accomplie en l'honneur de Dieu ; phénomène jusqu'alors inconnu des chrétiens d'Espagne. Ce fut en vain que la communauté juive fit des dons importants au pape d'Avignon, Clément VII, afin de le dissuader de donner sa bénédiction pu-

blique au féroce Martinez* (L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme de Mahomet aux marranes*, p. 159). Face à l'imminence du désastre, il n'y avait pour ceux qui ne voulaient pas accepter l'offre de reconnaître la passion du Christ, proposée par le clergé, que trois voies possibles : résister et mourir en martyr ou bien accepter le baptême catholique pour protéger les enfants ; solution dans laquelle s'engagea, en homme avisé, le grand rabbin de Burgos, Salomon Halevi avec toute sa famille (Jacques Attali, p. 50). La troisième voie était celle de l'exil. Ce n'était pas impossible. À condition, bien sûr, que les chefs de famille eussent encore de quoi soudoyer un passeur, car la plupart de leurs biens étaient réquisitionnés. Dans ce cas-là, ils fuyaient par voie de terre vers le royaume musulman de Grenade, dernier bastion d'Al'Andalus ; ou encore vers la baie de Cadix d'où partaient des rafiots pour le Maghreb où étaient établies depuis fort longtemps d'actives communautés juives (Jacques Lanzmann, *La tribu perdue – 2. Imagine la terre promise*, Paris, Plon, 2000, p. 151) ; tandis que les juifs du centre et du nord de l'Espagne tentaient de franchir les Pyrénées pour gagner le sud de la France, accompagnés de saltimbanques, d'acrobates, de bateleurs et de gitans de Catalogne¹⁸⁹, pareillement poursuivis et traqués comme sorciers et suppôts de Satan, au motif qu'ils ne

* L. Poliakov rappelle à ce propos que, de 1378 à 1417, deux, et, à la fin, trois papes régentaient la chrétienté, s'affrontant en une rivalité impitoyable. L'Espagne reconnaissait l'autorité de Clément VII d'Avignon.

croyaient pas au Dieu des chrétiens ni à leurs saints¹⁹⁰ et que l'un des leurs aurait forgé quatre clous pour crucifier Jésus.

« Le choix de la destination équivaut à une vraie dispersion », écrit pour résumer Gérard de Cortanze : « Italie, Maroc, Tunisie*, Lybie, Turquie, Bosnie – le plus loin possible de ce monde chrétien qui les tourmente, les proscrit, les pourchasse et finit toujours par les tuer. Certains pays sont privilégiés comme la Pologne, certaines régions comme la Provence en France, et certaines villes, Tripoli, Oran, Marrakech, Alger, Constantine...¹⁹¹ »

S'ils optaient pour l'exil, « ils avaient quatre mois pour vendre leurs biens, meubles et immeubles, mais ils ne pouvaient emporter avec eux ni or ni argent », écrit Amin Maalouf dans *Léon l'Africain*¹⁹². Quant aux journaliers et misérables laboureurs de vignes qui ne pouvaient faire le voyage, faute de moyens, ils devaient s'engager à respecter les préceptes du Saint Evangile et mener une vie uniquement chrétienne. Il est bien évident que ceux qui cherchaient à échapper à la douloureuse expulsion du royaume en reniant la foi et les coutumes de leurs ancêtres ne devinrent pas d'un seul coup des chrétiens convaincus ; d'autant moins que sitôt convertis, ils furent cantonnés dans des quartiers réservés¹⁹³. Dès lors, leur appartenance à

* On trouve aussi des Todesco parmi les noms des juifs de Tunisie, relevés par Paul Sébag.

la tribu demeurait le seul atout sur lequel ils pouvaient compter. Et même s'il est avéré que certains d'entre eux devinrent, grâce à la conversion au catholicisme, des hommes du roi, hommes d'État, hommes de qualité¹⁹⁴ et que les plus démunis finirent par se fondre dans la masse¹⁹⁵, il n'en demeure pas moins que chaque *converso*, converti, ne fut accepté par les chrétiens de vieille souche qu'après une longue période de défiance et de soupçon. A. Mitscherlich de noter à ce sujet :

« Être adopté suppose que l'on est disposé à abandonner tout ce que l'on a apporté avec soi, et qu'on acceptera les orientations prévalant au sein du groupe¹⁹⁶. »

Naturellement, il est peu probable que les *conversos* se soient fondus sans résistance dans le troupeau chrétien. Il ne pouvait y avoir d'acceptation totale par un baptême forcé. Le temps passant, ils restaient en esprit ce qu'étaient leurs pères et les pères de leurs pères, et continuaient à la faveur de la nuit à invoquer leur propre Dieu. Aussi, le 1^{er} novembre 1478, l'Église exigea-t-elle des nouveaux Rois Catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand II d'Aragón dont le mariage avait été favorisé par le peu clairvoyant Grand Rabin de Castille¹⁹⁷, la nomination d'inquisiteurs dans leurs royaumes¹⁹⁸, chargés de surveiller les faits et gestes des *conversos* que l'Église percevait comme des simulateurs¹⁹⁹. Celle-ci savait pertinemment que les rigueurs excessives de l'ordonnance royale sur l'enfermement des juifs du 2 juillet 1412, approuvée par les conciles de Tortosa et de Zamora²⁰⁰, – et à laquelle Ferdinand le Catholique ajoutera par la suite une politique

d'expulsion systématique de certaines villes²⁰¹ – incitaient nombre d'entre eux à embrasser le catholicisme de façon insincère, voire à se dissimuler sous le masque du bon chrétien. On peut dire sans paradoxe que cette conversion obtenue par la force ne durait guère. Tôt ou tard, chaque individu, chaque famille, reprenait ses anciennes pratiques²⁰². De toute façon, à leur propos, c'était toujours la même peur, la même défiance imprégnée de préjugés. Même ceux qui embrassaient volontairement le catholicisme et s'agrégaient dans la collectivité chrétienne étaient soupçonnés de trahison. On enquêtait sur eux ; on les emprisonnait pour les interroger. Pour le juge ecclésiastique, la détention et ses peines constituaient des armes efficaces pour inciter les esprits les plus récalcitrants à donner les noms de qui "judaïsait" en secret. Généralement, de tels moyens venaient à bout de bien des résistances. Et si l'inculpé n'avouait pas, on le livrait au bourreau chargé de les faire parler²⁰³. Des hurlements, des gémissements et des râles de souffrance montaient alors des profondeurs de la chambre de torture. La victime avait beau clamer son innocence, elle ne pouvait échapper au supplice, car on ne pouvait pas attendre de pitié sous le commandement de l'archidiacre d'Ecija, don Hernando (Fernando) Martinez, dont le seul nom répandait la terreur parmi les détenus²⁰⁴. On racontait même que son antijudaïsme était tel que s'il eût pu faire disparaître la "race" juive tout entière²⁰⁵, il l'eût fait sans tarder. Mais c'était oublier que la contribution des *juderias*, qui avaient survécu aux massacres de 1391, n'était pas

négligeable pour les coffres royaux. Ce fut d'ailleurs une des raisons pour laquelle le prédicateur n'arriva pas à ses fins. En revanche, l'étau se resserra de plus en plus autour des *conversos*, nés chrétiens mais d'ascendance juive, dont la sincérité paraissait plus que jamais suspecte, eussent-ils connu par cœur les prières de la messe et lu les Evangiles. Daniel Lindenberg écrit :

« Des hauts prélats, des Grands d'Espagne, des riches armateurs, mais aussi des bergers, des portefaix, des marchands de poisson et des curés de campagne sont brusquement dénoncés par des anonymes, arrêtés, et sommés sous la torture d'avouer leur pratique clandestine du judaïsme, cela sur des indices divers : non assiduité à la messe, fumées suspectes sortant de la maison le vendredi soir (présomption d'allumage des bougies pour le Shabbat), jeûne inexplicable, abstention immotivée de la consommation de porc, ou (...) propos imprudents sur la religion. "Judaïser", c'est en effet parfois tout simplement manifester une différence quelle qu'elle soit. L'Inquisition "s'occupe" aussi des protestants, des gitans, des libertins...²⁰⁶ »

En somme, la Bête persécutrice n'en finissait pas de chercher une nouvelle proie.

C'est ainsi qu'un grand nombre d'entre eux périrent dans les chambres de torture malgré les prières qu'il leur arrivait d'offrir à la Vierge Marie. Alors, comment accepter l'idée d'avoir quelque chose en commun avec ces prêtres qui les terrorisaient, leur faisaient subir des supplices au fer rouge, et n'avaient

rien d'humain ? Eux, n'avaient jamais levé le fouet sur un homme, car ils étaient obéissants envers cette parole sans appel : « Il vaut mieux être parmi les persécutés que parmi les persécuteurs. »²⁰⁷ Tous les leurs étaient nés sur ces terres et s'étaient voués corps et âmes à les cultiver, plus longtemps que n'importe quelle autre famille chrétienne. Mais cela n'avait pas empêché que le pape Sixte IV, un siècle plus tard, permît au roi Ferdinand par la bulle du 17 octobre 1483 de nommer à la tête du Saint-Office l'obscur moine dominicain Tomás de Torquemada, inquisiteur général d'Aragon, de Valence et de Catalogne, subordonnant à sa seule autorité l'Inquisition d'Espagne²⁰⁸.

À dater de ce jour, tous les juifs – et non plus les seuls *conversos* – furent irrémissiblement visés²⁰⁹. L'Inquisition, qui prenait également très au sérieux la sorcellerie comme une manifestation de Satan, ne tarda point à les accuser de commerce avec les démons et de magie noire²¹⁰. Les exécutions par le feu devinrent alors de plus en plus fréquentes. Comme aucun ecclésiastique ne pouvait exécuter les sentences de mort, les personnes condamnées furent livrées au « bras séculier », chargé de les brûler, quels que fussent leur rang et leurs privilèges²¹¹.

Au mois de mai de l'an 1484, les émissaires de Torquemada organisèrent leur premier autodafé sans tenir compte de l'édit de Grâce permettant aux accusés d'avouer leur faute et ainsi d'implorer la pitié²¹². Le 3 juin de la même année eut lieu l'exécution des deux premiers *conversos*. Le corps d'une femme fut exhumé et brûlé en place publique. Puis un an plus

tard, au mois de décembre, deux autres *conversos* furent condamnés au bûcher. À compter du mois de février de l'année 1486, à Saragosse, il se tint un autodafé par mois²¹³.

Sous la menace impitoyable du bûcher, les *conversos* se montrèrent obéissants ou récalcitrants : ou bien ils se réfugièrent dans une suradaptation aux circonstances, se fondant dans la société chrétienne et pratiquant leur nouvelle religion de façon plus assidue encore que les adeptes de longue date, à l'exemple des grands-parents de Torquemada qui appartenaient au lignage des juifs convertis...²¹⁴ ou bien ils passèrent, par réaction, à la "clandestinité" ; une clandestinité intérieure, faite d'angoisse, de double jeu, de risques quotidiens considérables – car ils ne pouvaient se fier à personne – mais qui leur permettait de rester fidèles à leurs croyances.

S'il leur arrivait d'être dénoncés comme "judaisants"*, on les torturait, ainsi qu'il a été dit, jusqu'à ce qu'ils avouent ne s'être convertis que pour sauver leur vie, l'aveu de l'intéressé étant toujours préféré à la preuve testimoniale. Inutile de rappeler que dans les salles de torture régnaient la barbarie et l'effroi « en deçà du seuil de l'humain. »²¹⁵ Tout lien social ou familial disparaissait à la seconde même où ces pauvres diables passaient entre les mains du bourreau. On ne comptait plus les prisonniers qui ne pouvaient supporter les supplices. Ainsi la logique du pire n'avait plus qu'à opérer. « Quel père pouvait être absolument sûr de

* Terme employé par l'Inquisition.

son fils, quel fils de son père, quelle femme de son mari, quels amants entre eux ? » tonne Henri Méchoulan contre ceux qui mettaient en œuvre une stratégie de la terreur fondée sur la violence et la délation, engendrant infamies et bassesses. L'Inquisition n'ignorait pas que « la plupart du temps, il appartenait aux femmes de transmettre la religion (...). Pour maintenir le secret, l'endogamie était fréquente. Les cousins germains s'unissaient souvent, et génération après génération, ce mode d'union était de règle, les femmes se mariant encore enfants, à l'âge de douze ou treize ans, pour une meilleure initiation à la foi de leur mari, sans crainte d'indiscrétion. »²¹⁶ Voilà pourquoi il était si important pour l'Inquisition de diviser les familles. À la fin, les maris témoignaient contre leurs femmes, les femmes contre leurs maris, les frères contre les sœurs, les fils contre les pères²¹⁷. Telle était la terrible mission des inquisiteurs : traquer le péché commis dans l'intimité, celui que connaissait seulement le voisin, l'ami, l'épouse...

Il est clair que de tels traumatismes familiaux ne pouvaient manquer de créer des dégâts psychologiques importants sur les générations suivantes. Au tréfonds de tout un chacun, l'Inquisition allait installer une détresse inouïe qui empoisonnerait jusqu'à "l'âme" des arrière-petits-enfants.

Mais pour l'intransigeante Très Catholique, ce n'était toujours pas suffisant. Moins de trois ans plus tard, en 1489, le choix même de la conversion fut remis en

cause, soulevant la question : un Juif cessait-il d'être juif pour la seule raison qu'il s'était fait baptiser ? Jacques Attali de noter à cet égard : « l'ordre religieux des chevaliers d'Alcantara explique en effet que la conversion des Juifs ne suffit pas à régler le problème, car tout Juif converti reste juif en secret. Il faut donc *exclure* d'Espagne toute personne d'origine juive et instaurer ce que l'ordre nomme la « pureté de sang. » *Limpieza del sangre* en espagnol. Une série de lois qui stipulent que pour obtenir certaines charges honorifiques, exercer certaines professions, entrer dans certains ordres religieux, il est nécessaire de prouver que son arbre généalogique ne contient aucun ancêtre juif²¹⁸. À savoir que pour être chrétien il faut être "chrétien par les quatre côtés", ce qui exclut non seulement les *judeo-conversos*, mais aussi les musulmans convertis dits "morisques".

Est-ce à dire que les Espagnols auraient eu quant à eux le "sang pur" ? En aucune sorte ! Puisque, d'après Roger Peyrefitte, « sous Philippe II (1527-1598), on établit que seulement quarante-huit familles nobles d'Espagne n'étaient pas d'origine juive ou maure, c'est-à-dire de toute manière sémitique²¹⁹. » Malgré ce fait incontestable, la "pureté de sang" devint, pour reprendre une formule de Jacques Attali, un « concept majeur » pour le christianisme d'Europe, qui dorénavant ne connaissait qu'une seule Vérité, la sienne, et par lequel, il « poussa jusqu'au bout le refus de ses origines hébraïques²²⁰ ».

À cette affirmation, Soma Morgenstern a toutefois préféré poser la question suivante : « Mais comment

(...) passe-t-on d'un état extrême du Judaïsme au christianisme ? Si l'on arrive au point où le christianisme ne vous apparaît plus que comme un Judaïsme disséminé dans l'univers – et les meilleurs parmi les juifs savent cela aussi bien que les meilleurs parmi les chrétiens – si l'on en arrive à ce point, tout ce qui se trouve dans l'intervalle apparaît comme une querelle sur la façon de revêtir l'inexprimable. L'Ancien ? Le Nouveau ? Il n'y a rien dans le Nouveau qui ne soit déjà dans l'Ancien²²¹. »

Force est de constater, cependant, que de cette ressemblance entre l'Ancien et le Nouveau Testament résulta une vive hostilité, comme le suggèrent les paroles de Tresmontant que Marc-Alain Ouaknin a empruntées :

« Imaginez le chagrin et la colère de ces braves professeurs de Nouveau Testament, lorsque des inconnus sortent de leur grotte et leur disent : « Vous savez, en réalité, ces textes grecs qui constituent le Nouveau Testament, ce sont des traductions de textes hébreux. Et on ne peut rien y comprendre si on ne remonte pas à l'hébreu qui se trouve derrière le texte grec. » Pour comprendre la pensée de cet homme nommé Salut, « il faut remonter à l'hébreu qui était la langue de ses pères et la langue de cette bibliothèque dont il s'est nourri²²². »

Yehuda Halevi dit Halévi le Petit (1075-1141), qui représentait les trois religions monothéistes – le judaïsme, le christianisme et l'islam – par l'image d'un arbre, allait même jusqu'à dire que « sur cet arbre, les branches, les feuilles et les fleurs représentent la

chrétienté et l'islam, alors que les racines appartiennent au judaïsme²²³. »

Alors, pourquoi cette folie de faire de la croix une épée et frapper juifs et musulmans avec ? David Bakan nous donne l'explication suivante :

« Rappelons-nous que tous les peuples qui pratiquent (...) l'antisémitisme ne se sont qu'à une époque récente convertis au christianisme et souvent parce qu'ils y ont été contraints sous menace de mort. On pourrait dire qu'ils ont tous été "mal baptisés" et que, sous un mince vernis de christianisme, ils sont restés ce qu'avaient été leurs ancêtres : des barbares polythéistes. N'ayant pu surmonter leur aversion pour la religion nouvelle qui leur avait été imposée, ils ont projeté cette animosité vers la source d'où le christianisme leur était venu. Le fait que les Evangiles relatent une histoire qui se passe entre Juifs et qui n'a trait qu'aux Juifs leur a facilité cette projection. Leur haine des Juifs n'est au fond qu'une haine du christianisme²²⁴. »

Est-ce vraiment la raison pour laquelle le fardeau a changé d'épaules ? Je ne saurais répondre à cette question, mais l'on ne peut se dissimuler que dans le monde chrétien allaient retentir pendant des siècles les cris des juifs voués aux flammes de l'enfer inquisitorial.

7. Conversions forcées

Si le Christ était là, il y a une chose qu'il ne voudrait pas être : un chrétien.

(Marc Twain)

Quand bien même les Espagnols auraient perdu la mémoire à la suite de cet événement traumatique non élaboré que fut l'Inquisition, on ne saurait nier la cruauté des modes d'exécution rapportés par Jacques Lanzmann :

« De vingt à vingt-cinq mille convertis jugés à la hâte finirent écorchés vifs ou sur le bûcher. »²²⁵

L'anthropologue Joanna Tokarska-Bakir écrit :

« En règle générale, la purge ethnique est consécutive à une flambée de ressentiments et de tensions profondément enracinés qui explosent dès que se présentent des conditions favorables – la haine qui l'accompagne étant souvent bien supérieure à celle ressentie envers des ennemis traditionnels. »²²⁶

On pourrait même dire que l'élimination des convertis se mit en place au lendemain même de la *Riconquista*, reconquête des royaumes musulmans, qui commença en 718 dans les Asturies. Jacques Attali de noter à ce sujet :

« Partout où elles s'installent, les armées espagnoles massacrent les chrétiens convertis à l'islam et encouragent les musulmans à émigrer vers l'Afrique. Elles leur offrent le voyage, leur permettant de vendre sur place leurs biens et de les emmener avec eux. »²²⁷

Pour sa part, Noah Gordon résume en ces termes la *Riconquista* chrétienne :

« Les musulmans venus d'Afrique ont envahi l'Ibérie et converti toute l'Espagne à leur foi. Peu après les Francs ont chassé les Maures du nord-est du pays et les Basques les ont farouchement combattus pour rétablir leur indépendance. Au fil des siècles, les armées chrétiennes ont reconquis la majeure partie de la péninsule²²⁸. »

Ainsi, pour un temps, l'ennemi, le traître à abattre ne fut point le Juif, mais le Maure. Écoutons Gérard de Cortanze :

« De nouveau les Juifs ont accès à la propriété foncière. Ils peuvent posséder leur maison mais aussi des champs de blé, des vignobles, des oliveraies, travail rural qui les rapproche de leurs ancêtres de la Terre sainte. Dans les villes libérées du joug almohade, ils sont crieurs publics, jongleurs, gardiens de lions, maîtres en engins de guerre, maîtres cannoniers, cartographes, relieurs de livres ; à Tolède, c'est un Juif

qui a la délicate mission de relier les missels de l'archevêque. »²²⁹

Sauf que la démente des fous du Christ (on dirait aujourd'hui « intégristes ») avait rendu les armées chrétiennes extrêmement redoutables. Car ceux-ci voulaient toujours plus. Pour eux, il s'agissait d'affermir le pouvoir de la chrétienté sur l'ensemble du territoire en excluant peu à peu Juifs et Maures du royaume. Aussi, dès que le calife de Grenade, Boabdil, connu aussi sous le nom de Muhammad XI²³⁰, eut signé son abdication et que la Croix l'eut définitivement emporté sur la main de Fatima, s'ensuivit-il la dernière étape du processus d'élimination des Maures.

Henry Méchoulan ne manque pas d'examiner objectivement l'évacuation de l'Albaicin, quartier arabe andalou de Grenade, par la population musulmane :

« Le 2 janvier 1492, grâce à l'or collecté auprès des Juifs par le rabbin Abraham Senior et Isaac Abravanel*, les Rois Catholiques faisaient leur entrée solennelle dans la ville de Grenade, expulsant ainsi les derniers Maures d'Espagne de leur royaume. »²³¹

Les Rois Catholiques se montrèrent tout d'abord miséricordieux envers les vaincus en autorisant l'émir Boabdil à se retirer dans les Alpujarras, une chaîne de montagnes au sud de la Sierra Nevada ; puis en garan-

* Financier et gestionnaire hors pair jouissant d'une grande influence dans le système royal de Ferdinand d'Espagne du fermage d'impôts.

tissant par un traité, aux paysans *mudéja*^{*232}, la coexistence avec les chrétiens ; traité de paix qui, en 1569, s'en étonnera-t-on ?... sera finalement bafoué. Expulsés d'Espagne à leur tour, soixante-dix-sept ans après les juifs, les *mudéjars* iront s'établir dans les villes d'Afrique où les Arabo-Berbères leur conserveront le nom d'Andalous²³³.

On peut facilement imaginer que les *mudéjars* de Grenade – de rudes paysans pour la plupart – éprouvèrent tout d'abord du ressentiment envers les “cousins” juifs qui n'étaient pas parvenus à les secourir lors de leur expulsion de l'Albaicin, attendu que l'argent des plus puissants servait à aider le peuple juif et lui seul²³⁴. Comment avaient-ils pu, se demandaient-ils, laissant libre cours à leur énorme colère, ne pas tenir compte du passé partagé, de l'expérience de huit siècles vécus en commun ? Non que la vie des juifs andalous eût été idyllique sous le règne des souverains musulmans, il s'en faut. Aux yeux de ces derniers, ils n'étaient que des *dhimmis*, des “protégés”, au même titre que les chrétiens. À savoir qu'ils étaient libres de pratiquer leur religion et de faire prospérer leur communauté, à la condition de se soumettre aux règles de la *dhimma*[†] et de payer un impôt très lourd,

* Ainsi nommait-on les musulmans soumis à la domination chrétienne après *la Reconquista*.

† Régime juridique déterminant les droits et devoirs des « gens du Livre ».

la *jizya*. En retour, ils étaient tolérés, et leur vie et leurs biens, protégés. Malheureusement, cette tolérance (dans le sens propre du terme) envers les « Gens du Livre » (chrétiens et juifs) n'empêchait pas qu'il y eût des discriminations, des interdits, des exécutions, notamment au XI^e siècle où les juifs subirent de plein fouet les effets de l'hostilité almoravide berbère à la philosophie et aux lettres ^{*235} ; puis, au XII^e siècle, où ils subirent le joug des Berbères almohades, plus décidés encore que les Almoravides à répandre leur foi par le sabre. Ou les « Gens du Livre » se convertissaient, ou ils périssaient par le sabre. Ils n'avaient guère d'autre alternative.

Depuis la conquête des Almoravides, les juifs étaient instruits de père en fils à composer avec les assauts de l'adversité. Ils savaient qu'à l'occasion d'un changement de dynastie, il valait mieux se montrer docile, vigilant et extérieurement soumis, tout en restant secrètement fidèle au judaïsme dans l'enceinte de leur maison. De toute façon, comme le souligne Gérard de Cortanze, les maîtres berbères vainqueurs avaient pris aussitôt des mesures draconiennes : il n'y avait plus ni synagogue ni église dans tout le Maghreb ni

* Le terme *morâbitûn*, Almoravides, est dérivé du mot *ribât*, sorte de « couvent militaire » bastillé du sud du Maroc où se rassemblaient les plus intransigeants moines-guerriers du *djihad*. Ils deviendront un ordre militaro-religieux, qui déclenchera une guerre sainte dès 1042, pour s'emparer des mines d'or et contrôler leurs voies d'accès.

dans tout Sefarad*. Sans parler de l'humiliation que représentait l'accoutrement étrange que « tous, Juifs du Maghreb ou de Sefarad, port(ai)ent désormais (...) : une robe noire pourvue de manches si amples qu'elles descend(ai)ent jusqu'aux pieds. Ils port(ai)ent également, au lieu des turbans, des énormes bonnets de grossière facture, comme si on leur avait mis un bât sur la tête, qui leur arriv(ait) en dessous des oreilles²³⁶. »

Le philosophe et théologien judéo-espagnol Moshe ben Maimon, dit Maimonide ou le Ramban (en arabe, *Abu'Imran Musa ibn Maymun*), dont l'œuvre fut presque entièrement rédigée en arabe, ne pouvait oublier les heures sombres de son enfance et de sa jeunesse dans le quartier de la *medina El-Yahoudi*, cité des juifs, sise entre la mosquée et le fleuve Guadalquivir, à Cordoue²³⁷. Contraints de dissimuler leur être véritable, possédés qu'ils étaient par la peur d'être poursuivis et exécutés, empalés comme des bandits en place publique, sa famille et lui avaient fini par choisir la voie de l'exil. D'abord par mer, vers Fès, où ils s'étaient établis en 1160. Puis, après quinze années de pérégrinations « grouillantes de périls, de fatigues et de tristesses », au bord du Nil où ils rebâtirent leur portion de berge du Guadalquivir²³⁸.

Dans le même temps, cependant, si fanatisés que fussent les dynasties berbères en ces époques de foi, il était "permis" aux juifs convertis à l'islam de talmuder dans le secret des murs de leur maison, à la seule

* Espagne juive.

condition qu'ils ne se fassent pas prendre²³⁹. Lentement, ceux-ci retrouvèrent donc une certaine liberté de mouvement et de culte²⁴⁰. Par ailleurs, les nouveaux califes s'entouraient volontiers de vizirs andalous, préparant l'apogée de la culture hispano-mauresque au Maroc sous les Mérinides, successeurs zénètes*. Cette période florissante deviendra ce qu'on appelle aujourd'hui "le temps de l'Age d'or andalou".

Cordoue fut un grand centre de la culture juive où de multiples langues se mêlaient. Et lorsque vint le jour de la naissance de Maimonide, en l'an 1137, la ville en était à son troisième siècle de paix²⁴¹. Exception faite de deux épisodes particulièrement sanglants – tels que l'affreuse nuit d'avril 1013 durant laquelle « les troupes de Soleiman étaient entrées dans Cordoue, saccageant tout sur leur passage, détruisant l'extraordinaire résidence d'Abd al Rahman III, l'immense palais construit par Almanzor, mettant le feu aux quatre cent mille volumes de la bibliothèque et rasant l'une après l'autre les maisons habitées par les Juifs, volant leurs biens, tuant femmes, enfants,

* L'historien, philosophe et diplomate Ibn Khaldoun (1332-1406) fait remonter l'ascendance des Berbères zénètes jusqu'à Cham, ancêtre éponyme des Kamiatiques (selon certains textes bibliques : Egyptiens, Ethiopiens, Somalis), maudit par son père Noé dans la Bible pour l'avoir livré au regard de ses frères Sem et Japhet alors qu'il était ivre et nu. La malédiction retombera sur Canaan, son fils, puis sur tout le peuple cananéen, les vouant à la damnation de l'esclavage.

vieillards, expulsant les survivants qu'elles rattrapaient sur les routes pour les décapiter à coups de sabre²⁴² », et les épouvantables massacres à Grenade, en 1066²⁴³, – il n'y avait jamais eu, selon l'écrivain Henri Le Porrier, pour dur et humiliant que pût être le statut de *dhimmi*, « l'équivalent dans l'histoire des hommes d'une réussite semblable par la fusion de trois cultures dont chacun secrétait le meilleur pour une commune élévation²⁴⁴. »

À cette vision idéalisée du passé, Gérard de Cortanze objecte néanmoins que les atrocités commises à Cordoue furent sans précédent dans l'histoire des massacres perpétrés au nom de l'islam²⁴⁵. Selon lui, les guerriers musulmans n'avaient jamais eu l'intention de tolérer les juifs ni le judaïsme. Le fait que les armées berbères ne cessaient de rappeler l'extermination de la tribu juive des Banu Qurayzah sur ordre de Mohammed, pour justifier et exalter leurs crimes, en était toujours d'après lui la meilleure preuve²⁴⁶.

Poursuivons l'histoire des conversions à l'islam. Trois ans après la naissance de Maimonide, en 1141, Yehuda Halevi (*Abdulahassan al Lavi*, en arabe), médecin de profession et l'un des trois plus célèbres poètes juifs de son temps, vivait à Cordoue où il écrivait le *Kitab al-Khazari* – œuvre en prose sur les mystérieux juifs kha-

zars* avec lesquels les juifs andalous avaient entretenu des relations jusqu'à la chute de l'État khazar, en l'an 970²⁴⁷. Sur le conflit entre le judaïsme et l'islam, Halevi notait avec amertume :

« Il n'existe aucun havre, ni en Orient ni en Occident, où nous puissions trouver la paix, qu'Ismaïl[†] soit vainqueur ou Edom[‡], mon destin sera le même – souffrir. »²⁴⁸

Vision éminemment prophétique, puisque d'après un témoignage, il aurait été piétiné peu après par le cheval d'un sarrasin, à l'instant même où il apercevait enfin les murs de Jérusalem.

Le pire dans tout cela, c'est que la fin du califat andalou ne fut pas pour autant une bonne chose pour les juifs. Dans une lettre qui date de cette époque, Yehuda Halevi décrit les seigneurs chrétiens auxquels il a affaire comme étant « gigantesques et durs »²⁴⁹.

Sans compter qu'un peu partout en Espagne, comme au demeurant en France et en Allemagne, des troupes de croisés, « stimulés par leur sainte colère et leur avidité », mettaient à sac les riches juiveries, tuant leurs habitants à tour de bras. D'autres massacres avaient déjà eu lieu « au cours d'émeutes populaires lors de la vacance du trône ». Comme il y en aura d'autres, « en Castille, en 1109, après la mort

* Peuple turco-mongol qui se convertit au judaïsme en l'an 740.

† L'islam.

‡ La chrétienté.

d'Alphonse VI ; en León, en 1230, après la mort d'Alphonse IX²⁵⁰. »

Beaucoup plus tard, au XIV^e siècle, les juifs de Tolède seront accusés, redisons-le, comme partout en Europe, d'avoir propagé la peste noire. Aidé par l'Inquisition et la population musulmane judéophobe, Enrique de Trastámara, fils bâtard du grand feu roi Alphonse XI, décida alors d'user de ce prétexte pour traquer tout juif encore en vie. Des *mantanzas*, tueries de juifs, furent organisées avec l'aide des prêtres et des moines des couvents²⁵¹, auxquelles une foule devenue folle participait. Seuls quelques rescapés réussirent à se réfugier à Séville, dans le *barrio* de Santa Cruz, où s'était rassemblée l'*aljama*, la communauté juive. Mais, là encore, à la date du 15 mars 1391, les chrétiens s'en prirent à la *judería* et ne firent pas de quartier.

Après l'explosion de haine de 1391, les juifs survivants connurent néanmoins un temps de répit plus long que le précédent. Le grand schisme entre les papes étant terminé, « le pape Martin V rappela par les deux bulles de 1421 et de 1422 qu'un baptême forcé n'est pas un baptême chrétien, et condamna sévèrement les persécutions ; les rois de Castille et d'Aragon reprirent de leur côté, dans la mesure de leurs moyens, la politique traditionnelle de protection du culte juif²⁵² ». Mais la haine "raciale" était hélas d'ores et déjà en marche. De 1478 à 1490, des *mantanzas* eurent lieu régulièrement. Au total, deux mille juifs furent

brûlés et quinze mille présumés “réconciliés”^{*253}. En vérité, tout était parti de l’arrivée au pouvoir du roi et de la reine très catholiques, Ferdinand II d’Aragon et Isabelle Ière de Castille, en 1474. Quatre ans s’étaient écoulés jusqu’à la promulgation de la bulle pontificale instituant l’inquisition castillane. En 1480, le premier tribunal avait été établi à Séville, cependant que des mesures étaient prises pour imposer une rigoureuse séparation entre les *conversos*, nés chrétiens mais d’ascendance juive, et les Juifs déclarés, considérés comme leurs corrupteurs. Comme l’Andalousie était le principal foyer du “marranisme”, Isabelle la Catholique en chassa tous les Juifs déclarés en 1483²⁵⁴. Ensuite, sous les yeux conciliants du roi Ferdinand, elle appliqua cette mesure à toutes les régions du royaume : la Castille, le León, l’Aragón, la Galice, la Valence, la principauté de Catalogne, l’État féodal de Biscays et les îles de Sardaigne, de Sicile, de Majorque et de Minorque²⁵⁵. Il n’y avait donc quasiment plus de retraite possible pour les juifs andalous. Grenade était le dernier bastion qu’il restait face au déferlement des évacuations.

Si Grenade devait tomber sous la fêrule d’Isabelle et Ferdinand, se disaient les réfugiés juifs avec angoisse, ce serait la fin de l’Espagne des Trois Religions mono-

* Ceux qui se laissaient “réconcilier” avec l’Eglise – le plus grand nombre – étaient condamnés à la prison perpétuelle ou temporaire, après des processions et des humiliations publiques interminables, ainsi qu’à la confiscation de tous leurs biens (L. Poliakov, p. 190).

théistes. Ils voyaient juste. Car, comme le rappelle Daniel Lindenberg, « c'est dans l'Espagne musulmane (...) qu'est née une culture juive en voie de sécularisation. Contrairement à ce qui se passait dans le reste de l'Europe chrétienne, les Juifs n'habitaient pas dans un quartier séparé ; ils vivaient parmi les chrétiens et occupaient des fonctions éminentes (médecins, grands administrateurs des finances). Leur culture profane était très développée et les courants sceptiques en faisaient partie intégrante. Beaucoup de thèmes étaient empruntés à la culture arabo-musulmane "semi-neutre" (pour reprendre un concept de Jacob Katz) de Bagdad à Cordoue. C'est effectivement la greffe de la civilisation grecque (et aussi iranienne) sur le corps de l'Islam des origines qui a permis l'essor, dans ces centres impériaux et cosmopolites, de la philosophie, de la médecine, et de tous les arts libéraux²⁵⁶. »

Mais de toute évidence l'Espagne des Rois Catholiques ne pouvait tolérer une promiscuité avec ses minorités juives et musulmanes, crypto-judaïsantes ou morisques, car celles-ci auraient mis en danger la présomée *limpienza de sangue* (littéralement, « limpidité de sang »). Le désir de purification religieuse était d'autant plus impétueux que la coopération entre l'islam et le judaïsme avait été fort fructueuse sous la domination des élites arabes, et ce dans tout le royaume de *Al'Andalus*, et dans les principautés qui lui succédèrent. À cette coopération entre l'islam et le judaïsme il y a une explication peu connue : les juifs

arrivés en Espagne au début du VIII^e siècle de l'ère chrétienne, via l'Afrique du Nord²⁵⁷, parlant la langue berbère, avaient su jouer un rôle d'intermédiaires non négligeable entre les communautés juives de l'Hispanie chrétienne*, converties de force au christianisme par les fils des fils des rois wisigoths²⁵⁸, et les chefs berbères musulmans des armées. Suivant le livre de Michée qui disait : « Israël sera juge d'un grand nombre de peuples, arbitre de nations puissantes et lointaines²⁵⁹. »

Mais, se demandera-t-on, comment se faisait-il que des juifs fussent arrivés en Hispanie chrétienne aux côtés des conquérants musulmans ? Retenons ce que nous dit à ce propos l'écrivain algérien, Boualem Sansal, dans son *Petit éloge de la mémoire* :

« Les Hébreux, nous les connaissions pour les avoir fréquentés en Egypte avant leur exode en Israël, et puis beaucoup d'entre eux, des tribus entières, nous avaient suivis dans notre propre exode lorsque nous sommes venus en Numidie, et devinrent des Berbères à part entière comme tout un chacun. »²⁶⁰

Que le lecteur me pardonne, mais les exigences de l'histoire des conversions m'obligent à passer incessamment d'une époque à l'autre afin de comprendre pourquoi ce fut à un guerrier berbère du nom de Tarrik ibn Ziyad de favoriser l'implantation des conqué-

* Nom donné dans l'Antiquité jusqu'à la conquête arabe à la contrée qui correspond aujourd'hui à l'Espagne et au Portugal.

rants musulmans, en s'engageant en tant que chef de l'armée musulmane à libérer les juifs réduits en esclavage par les souverains wisigoths, à rouvrir les synagogues à Cordoue, et à laisser les convertis au christianisme par la contrainte au retour à la religion de leurs pères²⁶¹. Grâce à lui, ils vécurent en bonne entente avec l'élite arabe qui avait besoin d'eux dans nombre de secteurs de leur économie²⁶², mais aussi avec les Berbères et bien d'autres : les Yéménites, les *muwalladun* ou musulima ou asalima al-dhimma*, les mozarabes†, les Slaves²⁶³. Cette cohabitation entre musulmans, juifs et chrétiens arabisés créait à cette époque-là peu de conflits. En revanche, elle fut une des raisons majeures qui motiva l'aversion, la haine des Espagnols de la *Riconquista* à l'égard des juifs andalous qu'ils assimilaient aux Maures, soit parce qu'ils provenaient comme ces derniers du pays de Cham dit « Pays noir »²⁶⁴ en raison de la couleur du limon du Nil ; soit, parce qu'ils étaient pareillement noirs de peau (*Moro*, en espagnol, signifie « noir »). Et il semblerait qu'ils ne faisaient pas là une fausse assimilation, puisque l'on retrouve l'identification du Juif au Maure dans les chants *ladinos*‡ de juifs expulsés d'Espagne en 1492 par le décret d'Alhambra²⁶⁵.

* Captifs chrétiens, convertis à l'islam.

† Chrétiens arabisés.

‡ Le *ladino* ou judéo espagnol est une langue judéo romane dérivée du vieux castillan et de l'hébreu. Le *ladino* ne doit pas être confondu avec le ladin, langue rhéto-romane parlée dans les Dolomites italiennes.

Quasiment rien n'a été dit de la présence de juifs sur la terre africaine avant la conquête musulmane, alors qu'ils y vivaient depuis les temps les plus reculés²⁶⁶ ; pas plus qu'il n'a été dit, pendant longtemps, que la Kahina – reine juive rebelle et fière, une Djerawa d'une des tribus botr de l'Aurès – était arrivée, elle aussi, en Algérie en suivant les Berbères, les Numides, dans leur exode d'Égypte²⁶⁷. En foi de quoi Shlomo Sand précise, à la suite de Ben Zion Dinur, qui lui-même renvoie ses lecteurs au livre d'Eduardo Saavedra, *Estudio sobre la invasión de los árabes en Espana*²⁶⁸ :

« Tariq ibn Ziyad, le chef militaire suprême et premier gouverneur musulman de la péninsule ibérique (qui a donné son nom à Gibraltar) était un Berbère originaire de la tribu des Nefouça, celle de Dihya-el-Kahina. Il arriva en Espagne à la tête d'une armée de sept mille soldats qui bientôt s'agrandit à vingt-cinq mille hommes, recrutés parmi les populations locales. Parmi ceux-ci, il y avait aussi un grand nombre de juifs²⁶⁹. »

Doit-on s'en étonner, sachant que ceux-ci vivaient sur cette terre depuis la fin de l'Hispanie romaine ? À savoir, bien avant que cette terre ne devienne l'Espagne*. Lorsque Shlomo Sand se réfère aux chercheurs espagnols pour conforter sa thèse, il reconnaît avec une gêne évidente que certains d'entre eux

* Selon Pierre Assouline, les juifs seraient en fait les anciens habitants du pays.

« pensent que tous les Berbères qui participèrent aux conquêtes arabes étaient surtout des « judaïsants »²⁷⁰, à savoir des cryptojuifs ou « juifs cachés ». Mais encore une fois doit-on s'en étonner ? Les conversions religieuses existaient depuis longtemps en Afrique comme dans le reste du monde. Avant la conquête de l'islam, les conversions de Berbères animistes au judaïsme n'étaient pas rares ; de sorte que beaucoup de ceux qui sont musulmans aujourd'hui ont pu à une certaine période avoir des aïeux juifs, qu'ils le veulent ou non. Gabriel Camps pense même que « certaines tribus berbères qui, dans des conditions mal connues, ont été judaïsées, constituèrent le fond du peuplement juif indigène de l'Afrique du Nord²⁷¹. » Mais, au fond, cela n'en a-t-il pas toujours été ainsi ? Contrairement aux idées reçues, ethnies et identités n'ont jamais été fixes mais mouvantes, en Afrique comme partout ailleurs. Et c'est un fait que les juifs d'*Al Andalus*, en tant que minorité, n'eurent dans les premières années du VIII^e siècle aucun motif de se plaindre des envahisseurs musulmans, notamment à Grenade, qui comptait exceptionnellement trente mille habitants dont vingt mille juifs²⁷² ! Pour les chrétiens de l'ancien royaume wisigoth, c'était une raison suffisante de se méfier d'eux. Pour eux, Juifs et Maures andalous étaient comme les deux faces d'un même « ennemi de Dieu », confondus dans un même rejet haineux. Cela d'autant plus que l'Eglise catholique accréditait la thèse illustrée par un abbé bénédictin, le père Thiry alias Zacharias, qui faisait des juifs les auteurs de l'islamisme²⁷³. Tout était bon pour

défendre les frontières du christianisme contre l'ennemi, qu'il fût Maure ou Juif. Aussi, dans l'iconographie chrétienne du XVe siècle, la tête de Moro, tête de Maure, était-elle toujours considérée – avec le scorpion, qui incarnait avec ses deux cornes et sa queue la perfidie par excellence, toujours embusquée et prompte à tuer –, comme un « blason juif »²⁷⁴. À ce propos, on peut lire dans l'article du théologien corse Didier Meïr Long l'observation suivante :

« Dès le XIIe siècle, des seigneurs chrétiens en Espagne font figurer sur leurs bannières une tête de Maure décapité afin de symboliser la Reconquête et frapper les esprits. Mais ce n'est que dans la seconde moitié du XIVe siècle que les quatre Maures apparaissent sur le drapeau sarde, royaume de la Confédération de la Couronne d'Aragón. La tête de Maure est à l'origine une tête coupée. Celle d'un Maure vaincu, et avec un bandeau sur les yeux. »²⁷⁵

Nous savons d'après les sources qu'une synagogue fut construite à Cagliari au XIIIe siècle. Mais c'est seulement à compter de l'an 1323 que la présence juive en Sardaigne vit un véritable renouveau, pour deux raisons très simples : en premier lieu, parce que la politique d'Alphonse IV favorisa dans l'ouest de l'île de Sardaigne le peuplement d'éléments catalano-aragonais chrétiens et juifs, la population locale ayant été chassée par les vainqueurs, au motif que celle-ci avait mené un combat farouche contre eux ; en deuxième lieu, en raison des expulsions des juifs de

France par Philippe le Bel en 1306, puis du Languedoc en 1322²⁷⁶. Il en résulta qu'au cours de l'année 1344 de nombreux exilés juifs provençaux s'établirent à Cagliari, où ils s'appliquèrent à conquérir place et considération, comme le confirment les documents consultés par Mauro Perani²⁷⁷.

Comment ne pas imaginer dès lors que le drapeau de la Sardaigne, qui était à l'époque sous domination catalane, fit allusion à la fois à la représentation chrétienne de la synagogue aveugle* et au rapprochement entre la figure du Juif et du Maure ? – les quatre têtes coupées se rattachant à la signification symbolique de la Croix. À tel enseigne que la basilique qui se dresse sur le bastion de *Santa Croce*, en lieu et place de la synagogue de Cagliari, porte le nom de Sainte-Croix.

La bannière sarde, promulguée en 1281 sur le sceau du roi d'Aragon, Pierre III le Grand, mais que l'on retrouve dans les armes de la ville de Cagliari, revêtirait alors un sens qui déborde la défaite de l'islam²⁷⁸. Le raisonnement se présentant sous la forme du syllogisme :

Nous avons vaincu les Maures ; parmi les Maures il y avait des Juifs ; nous vaincrons les Juifs.

De fait, trois mois après la conquête de Grenade, à la date du 31 mars 1492, les Rois Catholiques apposèrent leur paraphe au bas des pages de l'édit d'expulsion

* La synagogue était représentée par un personnage aux yeux bandés, signe de la cécité juive vis-à-vis de la « bonne nouvelle ».

des juifs d'Espagne qu'avait rédigé le Grand Inquisiteur Tomas de Torquemada. Au départ, cette mesure qu'il avait réussi à arracher au roi Ferdinand après des années d'effort²⁷⁹ ne mentionnait pas explicitement la possibilité de la conversion au catholicisme²⁸⁰. En revanche, comme le remarque Haïm Beinart, les modalités du départ étaient exposées en détail : quels itinéraires il fallait prendre, quels gardes il fallait engager, ce que les juifs pouvaient emporter avec eux.

Il est clair que l'Inquisition s'intéressait beaucoup aux biens des juifs et que, grâce aux confiscations, elle participa activement à une politique d'accaparement des richesses au profit de la Couronne d'Espagne. Dans *Le dernier juif*, Noah Gordon raconte :

« On leur interdisait de se munir d'or, d'argent et de pierres précieuses hors du royaume. Les autorités leur conseillaient de vendre leurs biens et d'en utiliser le produit pour acheter des marchandises plus courantes qu'ils pourraient monnayer en arrivant dans leur nouvelle patrie. Mais presque aussitôt, le roi Ferdinand déclara qu'en Aragon certaines des terres et demeures appartenant aux juifs devaient être saisies en raison de revenus "dus" à la Couronne. Leurs voisins chrétiens bradèrent les prix de manière impitoyable (...) Un âne ou un vignoble s'échangeait parfois contre un simple vêtement²⁸¹. »

Quoique (ou à cause de cela) le roi Ferdinand eût pour mère une Henriquez, juive²⁸², ce dernier refusa d'emblée tout accommodement, toute compromission avec les juifs. Le 30 avril de la même année, un *Edicto*

general de expulsion de los judíos de Aragón y Castilla, décret général d'expulsion des Juifs d'Aragon et de Castille hors d'Espagne fut finalement rendu public : ils avaient trois mois pour se convertir ou s'exiler. Jacques Attali de citer don Isaac Abravanel, alors ministre des finances des Rois Catholiques, qui décrit la façon dont il vécut l'effroyable journée :

« Lorsque la terrible nouvelle fut connue de nos frères, ce fut parmi eux un grand deuil, une terreur profonde, une angoisse telle qu'on n'en avait jamais ressenti de pareille depuis que Juda, le peuple d'Israël, avait été emmené captif par Nabuchodonosor. Ils essayaient pourtant de se reconforter mutuellement. « Courage ! disaient-ils, c'est pour l'honneur de notre foi et pour la Loi de notre Dieu que nous devons nous sauvegarder des blasphémateurs. S'ils nous laissent en vie, c'est bien ; s'ils nous mettent à mort, nous périrons ; mais nous ne serons pas infidèles à notre Alliance, notre cœur ne doit pas reculer. Nous partirons en invoquant le nom de l'Éternel, notre Dieu. »²⁸³

Officiellement, il ne resta en Espagne aucun juif. À l'exception des *judeo-conversos*. À titre anecdotique, Noah Gordon rappelle en effet comment Abraham Senior, chef de la communauté juive de Castille et « rabbin de la cour »*, son gendre rabbi Meïr Melamed, ses fils, et tous ses parents se présentèrent à l'église pour se faire baptiser et troquèrent leur nom contre ceux

* Les savants montraient aux hommes de la cour les différents aspects de la Torah écrite et orale, et leur enseignait les langues des différents peuples.

de Fernando Nunez Coronel et de Fernando Pérez Coronel, par crainte « de représailles contre leur peuple s'ils refusaient d'abjurer leur foi²⁸⁴. » Tous les juifs n'avaient pas le courage d'affronter l'inconnu, à l'exemple de l'éminent savant exégète Isaac Abravanel qui refusa de se soumettre à la conversion et choisit de gagner le Portugal : « Lui comme ses frères Joseph et Jacob oublièrent les dettes considérables qu'avait contractées la Couronne à leur endroit. En échange, on les autorisa à quitter le pays, en emportant mille ducats et certains objets précieux en or et en argent²⁸⁵. »

On ne voit pas, au final, ce que l'Espagne avait à y gagner. Et le choix de l'expulsion des juifs se révéla en effet dans un premier temps désastreux. Combien les caisses royales perdirent-elles en les chassant ? – « De nombreux millions par an », affirme Henry Méchoulan en s'appuyant sur les notes de Enríquez²⁸⁶. Mais vu le fanatisme religieux en vigueur, ce n'était pas la question pour les Rois Catholiques. Bien au contraire ! Plus la perte pécuniaire était grande pour l'Espagne chrétienne, plus le gain spirituel la sanctifiait : elle recueillait ainsi les faveurs de Dieu.

Tout ce qui suivit paraît très simple. Par cette expulsion on mettait fin à la présence pluriséculaire des juifs en Espagne. Cependant, en réalité, il existe un autre point de vue, plus complexe, et c'est en ces termes que Jacques Attali explique la raison essentielle de l'expulsion de 1492 :

« On expulse pour oublier qui on est sous la poussée de l'humanisme ; l'Europe se veut romaine et non plus jérusalmitte (...) Le peuple juif, témoin incontournable de l'origine orientale du christianisme, doit (...) s'en aller, se dissoudre ou disparaître ; l'expulsion de 1492 n'est pas, comme celle de 1391, un épisode sans lendemain, il s'agit bien d'une "solution finale"²⁸⁷. »

Jacques Attali y va fort, dira-t-on. Car l'expulsion des juifs d'Espagne, aussi odieuse fût-elle, ne peut être comparée avec ce qui s'est passé en Allemagne après l'arrivée de Hitler au pouvoir. Les périodes historiques, les stades de développement économique et les aires géographiques étaient trop dissemblables. Et pourtant, il existe des analogies frappantes entre ce qu'il s'est produit dans l'Allemagne nazie et cet événement inconcevable qui consacra, comme le souligne Daniel Lindenberg, « la fin d'une communauté prospère, très intégrée, et présentant, du point de vue religieux et philosophique, des traits étonnamment modernes²⁸⁸. »

Pour conforter cette réflexion, le sociologue Edgar Morin souligne au demeurant que « cette invention européenne, la nation, s'est d'abord construite sur la base d'une purification religieuse » et que « cette purification religieuse va tendre progressivement à prendre un caractère ethnique²⁸⁹, comme en témoigne l'utilisation de la notion de *limpienza del sangue*, pureté de sang, laquelle fait appel à des critères raciaux pour distinguer les chrétiens de vieille souche des chrétiens qui étaient à l'origine des juifs²⁹⁰. »

Pour Marc de Biasi comme pour Edgar Morin, ce qu'il s'est passé en 1492, ce n'est donc ni plus ni moins qu'une première législation ouvertement "raciale" contre les Sémites, Juifs et Maures confondus, qui aboutira au fil des siècles au très moderne "antisémitisme" dirigé exclusivement contre les juifs : un terme qui sera utilisé pour la première fois en 1879 par un journaliste allemand, Wilhelm Marr, dans un violent pamphlet antijuif intitulé *Victoire du Judaïsme sur la germanité, considérée d'un point de vue non confessionnel* ; autrement dit : « considérée non du point de vue de la conscience religieuse mais du point de vue de l'appartenance raciale²⁹¹. »

Au reste, les nationaux socialistes allemands se référeront explicitement à cette législation raciale comme un précédent faisant de leur point de vue jurisprudence²⁹². De là, l'amère conclusion de Jacques Attali dans son livre sur l'année 1492 :

« Comme le montrera encore le nazisme en son temps, l'intégrisme ne peut se masquer durablement derrière le seul fanatisme religieux. Il est d'abord rêve de pureté raciale. Forger l'homme nouveau : tel est le dessein du siècle (...) S'inventer un père et se donner un fils pur et parfait, bâtir un monde débarrassé de tout passé. Or le Juif est le passé, celui qui, par sa seule présence, rappelle que Dieu est babylonien, puis palestinien, avant d'être romain puis espagnol. Encombrant héritage pour l'Homme nouveau qui fonde son bonheur sur l'oubli. »²⁹³

Evidemment, les avis sont partagés. Là encore, personne ne s'accorde. Pour d'autres auteurs, tels que Johanna Tokarskar-Bakir, David Bakan et Roger Peyrefitte, ce sont plutôt « les vieilles religions qui ont fixé l'antisémitisme dans nos âmes », et « le paganisme qui est en nous ne pardonnera jamais aux juifs l'invention d'un dieu austère²⁹⁴. Un dieu jaloux, vengeur et cruel, qui punit les fils pour les fautes des pères.

Mais au-delà de la nostalgie qu'éprouvent certains hommes pour le polythéisme de leurs ancêtres, les préjugés à l'égard des juifs sont tenaces, notamment dans des pays comme la Pologne ou la Hongrie où, d'après le témoignage de Johanna Tokarska-Bakir, « les gens croient jusqu'à ce jour qu'à l'automne de chaque année les Juifs enlèvent une vierge chrétienne ou un enfant chrétien, pour l'étouffer avec leurs lanières de prière et faire saigner leur victime dont ils appliquent le sang sur les génitoires de leurs enfants afin de les rendre fertiles²⁹⁵ » !

À Sopron (Oedenbourg en allemand), précise-t-elle dans son ouvrage très documenté, « les gens croient que les Juifs doivent se laver avec du sang chrétien (...) La question des meurtres rituels juifs continuent à être d'actualité, comme en témoignent les procès récents²⁹⁶. »

Comment expliquer ce terrifiant retour de l'antisémitisme, si tant est qu'il ait disparu à d'autres moments, dans ces pays ? Chrétiens et Juifs hongrois ont été jadis très proches, presque parents, et pour-

tant cela n'a pas empêché l'extermination de ces derniers dans les années 1940. Bien au contraire, puisque, comme l'a écrit si justement Freud dans *Psychologie collective*, c'est précisément en raison de cette ressemblance entre juifs de vieille souche et les autres Hongrois que circulaient des sentiments ambivalents d'amour et d'hostilité sourde, tels qu'ils existaient « entre deux familles unies par un lien matrimonial, entre deux villes voisines, entre deux peuples apparentés²⁹⁷. »

Est-ce une des raisons pour laquelle les juifs pratiquants, qu'ils soient Ashkénazes ou Séfarades, ont aujourd'hui une forte propension à refuser l'assimilation dans le pays d'accueil ? Joanna Tokarska-Bakir va jusqu'à affirmer que les listes des patronymes juifs, dressées généralement par les juifs eux-mêmes, constituent au niveau inconscient « une tentative pathologique de restitution des différences effacées par l'extermination²⁹⁸. » Je m'interroge : l'ostentation de la judéité serait-elle pour eux une sorte de protection contre les vieilles haines du semblable ? Dans un épître à la défense des juifs, la figure du célèbre Al-Jahiz, le plus grand peut-être des prosateurs arabes de l'époque classique, faisait déjà observer que « l'homme hait celui qu'il connaît bien, prend parti contre celui qu'il voit de près, s'oppose à celui qui lui ressemble, n'ignore rien des défauts de celui qu'il fréquente : d'un grand amour et d'une grande intimité naissent une grande haine et une grande rivalité²⁹⁹. »

Pendant longtemps, on a violemment blâmé Roger Peyrefitte d'avoir dressé au cœur de son ouvrage intitulé *Les juifs* une liste des personnalités qui portaient dans leur nom des origines juives qu'ils ignoraient. On l'a accusé d'antisémitisme, parce qu'il montrait, en se basant sur l'origine des patronymes, que nombre de figures de la noblesse du XXe siècle, mais pas seulement, avaient oublié ou renié ce que leurs aïeux étaient avant la conversion au christianisme, le zèle poussant même certains à se faire plus chrétiens que les chrétiens de vieille souche. Aujourd'hui, c'est au tour de Bernard-Henri Lévy de confirmer que les noms de la *Recherche* de Proust sont « comme des “coquilles” qui emprisonnent des noms juifs à la façon dont « Jacques du Rosier » cèle et recèle Albert Bloch³⁰⁰. » Osera-t-on l'accuser d'antisémitisme ?

Mais pour l'instant nous ne sommes qu'en l'an 1492. Et ce qui est étonnant et admirable dans l'histoire du peuple juif, c'est la force et le pouvoir de résistance de ses communautés perpétuellement menacées et rançonnées parmi les “nations” ; pouvoir de résistance qui a résulté en priorité d'un système d'entraide intra-familiale et de solidarité collective, fondé sur un même « savoir de la vanité et de l'insignifiance du pouvoir », selon la belle expression de Léon Feuchtwanger³⁰¹, et d'une expérience de l'étude. Car il est écrit : « Avant tout, étudiez ! Quels que soient les motifs qui vous animent d'abord, vous aimerez bientôt l'étude pour elle-même. »³⁰²

Leon Feuchtwanger explique aussi quelle fut la force de la Parole de Dieu pour eux :

« Qu'ils fussent puissants ou humbles, libres ou dans les chaînes, proches ou éloignés des autres (...) », c'est « ce savoir secret qui unissait les Juifs et les fondait ensemble, et rien d'autre. Car en lui résidait le sens du Livre.(...) C'est dans la Parole qu'ils puisaient la force de durer au-delà des tourments amassés sur leur route. (...) Le Livre, ils le traînaient avec eux depuis deux mille ans. Il était leur peuple, leur État, leur sol natal, leur héritage et leur possession. Ils l'avaient transmis à toutes les nations, et toutes les nations l'avaient adopté. Mais les seuls possesseurs légitimes, les seuls à le connaître et à le servir, c'étaient eux, eux seuls. Le Livre contenait sept cent quarante-sept mille trois cent dix-neuf caractères. Chaque caractère était compté, pesé, vérifié et jugé. Chaque caractère, on l'avait payé de sa vie ; pour chaque caractère des milliers de juifs s'étaient laissé martyriser et tuer. »³⁰³

Si j'évoque ici Léon Feuchtwanger, c'est qu'il insiste beaucoup comme Jacques Attali, sur l'obligation de secours mutuel. Ce dernier précise au demeurant que les communautés juives firent de leur mieux pour aider les plus pauvres à payer leur voyage, en 1492³⁰⁴, alors que les parents mariaient entre eux tous leurs enfants de plus de douze ans (alors considérés, selon la loi hébraïque, comme des adultes) pour que chaque fille eût la protection d'un mari au cas où il leur arriverait malheur. La situation, de toute manière, était irréversible ; il leur fallait chercher ailleurs une autre terre, une terre d'asile qui leur permît de rester fidèles à la religion ancestrale, selon eux, la seule

« vraie et capable de procurer le salut³⁰⁵. » Mais le point essentiel, pour tous et toujours, c'était de rester ensemble, « pour espérer ensemble, s'instruire ensemble, se quereller ensemble, mourir ensemble. Et, avant tout, parler ensemble », comme le rappelle si joliment Herbert Le Porrier dans *Le médecin de Cordoue*³⁰⁶.

« Un pour tous et tous pour un », telle était en effet la loi d'Israël³⁰⁷. Toute épreuve, aussi dure fût-elle, pouvait être surmontée grâce au système d'entraide qui liait le peuple d'Israël, donnant aux familles la force de ne pas s'abandonner au désespoir une fois embarquées sur un bateau pour la Flandre ou le Maghreb – ce qui les conduisait notamment vers l'Oranais, Tlemcen, Oran, Tiaret, Tanger³⁰⁸ ; ou encore pour la Turquie via l'Italie de la Maison de Savoie –, sans la moindre protection contre les pirates. Beaucoup de juifs écartèrent le trajet maritime, par crainte d'être tués et jetés par-dessus bord une fois en pleine mer³⁰⁹. Ceux-là préféraient passer au Portugal, à l'instar d'Isaac ben Juda Abravanel, qui s'y installa avec sa famille ; d'autres choisissaient de traverser les Pyrénées, seuls ou en petits convois, n'emportant que leurs biens les plus précieux qu'ils chargeaient sur leurs animaux³¹⁰. Il fallait faire vite, très vite. Car le délai accordé par les souverains catholiques pour quitter le pays expirait le 2 août 1492, soit le neuf du mois d'ab ou av du calendrier hébraïque, jour de deuil et de jeûne, le plus triste de l'année juive, car il commémorait à la fois la destruction du premier Temple de Jérusalem par le général babylonien Névuzradan

sur l'ordre du roi Nabuchodonosor II, un homme cruel, et la destruction du second* par les troupes du général romain Titus, six siècles plus tard†. Sans compter que cette date marquait le début de la dispersion des enfants d'Israël, celle des Dix Tribus, emmenées en captivité par le roi assyrien Sargon II vers l'an 720 avant notre ère ! Ainsi, tout se passait comme si le malheur de la dispersion les eût rattrapés, condamnés à ne jamais trouver la paix et la tranquillité dans les nations, réduits à jouer le rôle de Ahasvérus, l'éternel "Juif errant", que leur assignait malgré eux la vieille mythologie chrétienne.

J'ai lu quelque part qu'à cette date limite, en pleine chaleur d'août, des juifs apeurés, couverts de sueur et de poussière, arrivèrent à bout de forces sur les quais de Palos de la Frontera (Huelva), quelques-uns en habits de matelots. Et que nombre d'entre eux montèrent à bord d'une des trois caravelles de Christophe Colomb, qui voulait rejoindre les Indes par l'Ouest, en franchissant l'océan atlantique « – et sur lequel couraient d'ailleurs rumeurs et controverses : les uns prétendaient qu'il était juif ; les autres bâtard de juifs et

* Celui qui fut reconstruit par les exilés de Babylone rentrés en terre d'Israël.

† La destruction du second Temple marque la fin de l'État hébreu à l'époque ancienne et transfère *de facto* l'autorité religieuse des grands-prêtres du Temple aux rabbins.

de Génois³¹¹. » Cette ascendance juive, soutenue par l'historien Salvador de Madariaga³¹², est aujourd'hui plus ou moins établie en raison du fait que l'on retrouve sur son blason les lions de la tribu de Juda et les murailles du Temple, emblèmes aussi indubitablement hébraïques³¹³ que le chandelier à sept branches, la palme et la corne d'abondance (l'étoile de David ayant émergé plus tard). Quoique très aventureux, le fils du tisserand Colomb, avait sans doute longuement réfléchi et pris ses précautions avant de faire passer des juifs pour des matelots, ceux-ci fussent-ils convertis, car il risquait d'attirer sur soi le soupçon de l'Inquisition. Mais comment eût-il pu oublier sa dette à l'égard des juifs ? Sans l'aide de Luis de Santangel, chancelier de la maison d'Aragon, de Gabriel Sanchez, Alphonse de Cabelleria, Juan Cabreo, qui lui avaient avancé l'argent de cette première expédition³¹⁴, jamais il n'eût pu partir.

Quoi qu'il en fût, un chroniqueur génois a témoigné, à cette date, de l'état pitoyable dans lequel se trouvaient les derniers arrivants :

« Ils ressemblaient à des spectres, pâles, émaciés, les yeux hagards ; on disait qu'ils auraient été tués s'ils n'étaient pas partis rapidement. Beaucoup moururent sur le môle. »³¹⁵

Quant à Luis de Torres, le traducteur interprète que Christophe Colomb prit à son bord, il dut se convertir durant la traversée³¹⁶.

L'expulsion fut d'autant plus tragique qu'elle marqua un bouleversement dans les rapports des juifs entre

eux. Malgré l'opprobre extrême lié à la condition de *converso*, dicit Jacques Lanzmann : « quarante mille personnes, les plus influentes, les plus riches familles, mais aussi presque tous les rabbins, les lettrés, les artistes³¹⁷ » adoptèrent la religion chrétienne et changèrent de nom afin de demeurer en Espagne. « Cent mille autres partirent pour un voyage sans retour, vers le Maghreb, l'Empire ottoman³¹⁸ » – car mieux valait pour les plus fervents le statut de *dhimmi*, minorité soumise mais “protégée”, que celui de “*marrane*”*, voué à la damnation éternelle, sans aucune chance de ressusciter lors du Jugement dernier³¹⁹. Par contre, « gare à ceux qui chercheraient asile au Portugal : l'Inquisition frapperait bientôt aussi durement qu'en Espagne³²⁰. » Car en dépit du fait que le roi João II, Jean II, leur eût promis un répit de huit mois dans le pays – moyennant, s'entend, une somme raisonnable au passage de la frontière³²¹ –, ainsi que des vaisseaux pour quitter le Portugal contre la somme fabuleuse de mille ducados, celui-ci n'hésiterait pas à les tromper en les vendant comme esclaves aux nobles portugais. Qui pis est, le roi ne se contenta pas de les piéger. Comme le mentionne Henri Méchoulan :

« Au début de 1493, il ordonna d'enlever à leurs parents les enfants de deux à dix ans. Ils furent emmenés en Afrique et débarqués sur l'archipel de Sao Tomé, connu aussi sous le nom d'îles Perdues ou îles des

* Le mot vient du castillan *marrano*, qui signifie « porc », lui-même dérivé de l'arabe *mahram*, qui veut dire « interdit ».

Lézards. Heureux les enfants qui moururent pendant la traversée car ceux qui survécurent furent dévorés par les bêtes sauvages. »³²²

Les réfugiés juifs n'eurent du reste pas plus de chance sous le règne du successeur de Jean II, le roi Manuel Ier, surnommé « le Fortuné ». Attendu qu'en décembre 1496, ce dernier se laissa convaincre de publier un décret d'expulsion, les Rois Catholiques en ayant fait une condition de mariage avec leur fille³²³. Néanmoins, à la veille du délai fixé, le roi se ravisa. Comme il ne pouvait se dissimuler que l'expulsion de tous les juifs entraînerait toutes sortes de difficultés financières, il jugea préférable de les convertir en même temps que les musulmans et autres infidèles, par la force. Aussi fit-il fermer tous les ports d'embarquement et exigea-t-il qu'ils fussent traînés sans délai sur les fonts baptismaux. Eliette Abecassis tente de témoigner de l'impossible :

« Dans l'esprit malade du roi (...) germa l'idée effroyable d'atteindre les parents à travers les enfants. Plus fanatique que l'Église, il ordonna le 19 mars 1497 de faire baptiser le dimanche suivant les enfants de quatre à quatorze ans. Ceux qui ne s'étaient pas présentés furent pris de force, arrachés à leurs parents. Dans des scènes d'une horreur indescriptible, certains étouffèrent leurs enfants pendant l'étreinte des adieux. D'autres les jetèrent dans des puits avant de se tuer. »³²⁴

Quant à ceux qui prirent le chemin de l'église sous peine de mort, ils formèrent peu à peu une nouvelle

couche de la société portugaise, bourgeoise et lettrée, celle des *crístao-novos*, Nouveaux chrétiens. Il est clair qu'ils ne furent pas facilement acceptés, d'autant moins qu'ils concurrençaient dangereusement les chrétiens de vieille souche, non seulement dans une foule de domaines, de la médecine au grand commerce international³²⁵, mais aussi et surtout dans certaines occupations manuelles, celles qui avaient été celles de leurs ancêtres : merciers, couteliers, tisseurs de soieries, brodeurs, tourneurs, orfèvres, save-tiers, boutonniers, lanterniers, fabricants d'instruments, relieurs, etc...³²⁶ En un sens, les chrétiens de vieille souche se sentaient dérangés par l'invasion de ces Nouveaux Chrétiens, « avisés et industriels³²⁷ », dans le sein de la Sainte-Mère catholique, ne supportant pas le partage avec eux.

« La communauté se définit (...) par l'anticommunauté », soutient Andrzej Dabrowka ; « fait qui remonte à la tradition romaine des représentations à propos des chrétiens comme appartenant à des organisations secrètes, pratiquant l'inceste et le cannibalisme, puis aux sectes hérétiques en tant qu'anticommunautés inhumaines³²⁸ (...) ». Sauf que désormais, c'était au tour des chrétiens de se réunifier autour d'une victime expiatoire. Et les *crístao-novos* étaient d'autant plus perçus comme une menace que parmi eux se trouvaient Alfonso de la Caballeria, Sanchez, Santangel, lesquels avaient été les argentiers du roi d'Aragon ; Joseph Pichon, celui du roi de Castille ; et don Isaac Abravanel, qui deviendra ministre des Finances au Portugal³²⁹ après l'avoir été en Espagne.

Aussi l'Église profita-t-elle comme d'ordinaire des graves difficultés économiques et sociales qui sévissaient au Portugal en 1497 pour créer les conditions susceptibles d'exacerber l'hostilité palpable des chrétiens de vieille souche contre les Nouveaux Chrétiens. Pour ce faire, on leur prêta, dans l'art du commerce, et de la médecine surtout, des atouts répugnants, diaboliques, de manière à justifier la défiance dont ils faisaient l'objet. Il en résulta un premier massacre en 1499, puis un second, à Lisbonne, au mois d'avril de l'année 1506³³⁰. Face à la famine grandissante et à la sécheresse qui s'abattait sur le pays, une foule en délire se répandit par milliers dans les rues, armée d'épées, gourdins, fourches, haches, poignards, faux, et s'abandonna à une fureur aveugle, tuant les enfants, éventrant les femmes enceintes, brandissant des fourches et des piques sur lesquels étaient plantées des têtes ensanglantées. Quelques quatre mille Nouveaux Chrétiens furent massacrés³³¹, deux mille brûlés vifs sur la place du Rossio à l'instigation d'une poignée de prêtres dominicains³³², désireux de servir les intérêts d'une Église en perte d'autorité³³³. « Toutefois, et à prix d'or, des tractations eurent lieu entre le Saint-Siège et la couronne portugaise », comme le précise Henry Méchoulan : « les cryptojuifs purent s'offrir ainsi un autre répit d'un demi-siècle, qui leur permit de transmettre un savoir religieux juif à leur descendance. »³³⁴

Mais en 1536, sa majesté João III obtint la publication d'une bulle établissant le tribunal du Saint-Office de l'Inquisition au Portugal. Pour le coup, lesdits Nou-

veaux Chrétiens relevèrent de la juridiction du Saint-Office qui s'employa à les persécuter avec une férocité et une efficacité sans égales³³⁵. Des milliers de personnes furent aussitôt arrêtées par des inquisiteurs au service conjugué de l'Église et du roi, puis traînées, chevilles et poignets enchaînés, dans d'horribles cahots fournis en appareils de torture et bourreaux encagoulés de noir qui les martyrisaient jusqu'à ce qu'elles avouent être des relaps, crime pour lequel elles risquaient les flammes du bûcher³³⁶. Autant dire qu'il valait mieux ne pas se laisser prendre vivant quand on était accusé d'avoir blasphémé l'Église ! Car non seulement les inculpés risquaient de confesser des actes qu'ils n'avaient pas commis à force de supplices effroyables, mais ils finissaient par donner tous les noms que les inquisiteurs voulaient entendre. Dans *Le dernier kabbaliste*, Richard Zimler décrit les méthodes employées :

« La *pinga*, du mot portugais qui signifie « goutte » était une torture dans laquelle on faisait dégoutter de l'huile bouillante sur le corps nu du patient. Parfois les tortionnaires inscrivaient aussi le nom de la victime dans sa chair. Les Portugais étant grands amateurs des noms à rallonges, la plupart étaient prêts à confesser n'importe quoi avant même d'en arriver au patronyme. »³³⁷

Par miracle, certains d'entre eux réussirent à fuir Lisbonne et Porto pour gagner la France où ils changèrent de nom. Ils ne s'appelaient plus ni Abemias, Be-

nyoun, Shushan, Arduviel, mais Rodrigues, Alvares, Pereira, Mendes, Lopez, Depas, Peixotte, Fonseca, Da-costa³³⁸. « À Bayonne et à Bordeaux », comme nous apprend l'ouvrage de Roger Peyrefitte, « ils retrouvèrent la situation privilégiée qu'ils avaient eu jadis dans la Péninsule ibérique (...) Henri II leur accorda des lettres patentes qui instituèrent en quelque sorte les premiers juifs français. Beaucoup s'allièrent à des familles nobles. »³³⁹

La situation des Nouveaux Chrétiens portugais changea brusquement à partir du 25 août 1580, date de l'annexion du Portugal par l'Espagne. Comme dans ces années-là l'Inquisition espagnole, faute de juifs, trouvait sa raison d'être dans le combat contre les hérétiques et les morisques³⁴⁰, bon nombre de *cripto-judíos*, crypto-juifs ou juifs "cachés", qui habitaient* au Portugal, jugèrent le moment favorable pour refluer vers les ports d'Espagne, avec l'espoir de pouvoir quitter ces terres de malheur en s'échappant par la mer. Parmi eux se trouvaient Isaac Abravanel sus-nommé et son fils, Yehuda. Ceux-ci échouèrent dans plusieurs villes d'Italie : d'abord à Naples, qu'ils durent hélas fuir à cause des expéditions militaires organisées par les rois de France ; ensuite, après quelques errances en Méditerranée, à Venise³⁴¹. Un fait douloureux de la

* En hébreu, « habiter » et « étranger » sont des mots ayant la même racine, étranger (*ger*) étant formé sur le verbe habiter (*gar*), ce qui permet de dire que « l'exilé a découvert qu'habiter, c'est être étranger » (Shmuel Trigano).

vie de Yehuda, dit Leon* l'Hébreu, fut la conversion forcée au catholicisme de son fils âgé de douze ans, retenu au Portugal. De cette séparation forcée naquit, en hébreu, un long poème intitulé *Teluna'al ha-zeman*, « Complainte contre le destin³⁴² ».

Semaine après semaine, de longues colonnes de fugitifs, désignés sous l'appellation générique de « Portugais », affluèrent dans les ports d'embarquement espagnols, sans toujours savoir vers où aller et ignorants de ce qui les attendait au terme de leur destination. Dorénavant, aucun endroit au monde n'était tout à fait sûr pour eux. Où que pût mener leur fuite éperdue, ils seraient inexorablement traqués et ramenés à leur "judéité"[†]. Sur ce point, les paroles d'Eliette Abecassis font froid dans le dos :

« Elle (l'Inquisition) poursuivait les Séfarades[‡] dans le monde entier : elle avait ses espions en France, en Angleterre, aux Pays-Bas, en Italie, en Turquie, en Afrique, jusqu'en Inde et dans le Nouveau Monde. »³⁴³

Dorénavant, la *limpienza del sangue*, pureté de sang, et la chrétienté étaient confondues. Or, contrairement à

* « Leon » correspond à l'hébreu *Yehuda*, dont l'emblème est le lion (A. Guetta, p 58).

† Néologisme emprunté à Albert Memmi, pour traduire une appartenance non religieuse au judaïsme.

‡ Le terme « séfaraide » n'a été inventé qu'au XIXe siècle afin de désigner les juifs ibériques et leurs coutumes.

ce que l'Espagne chrétienne prétendait, il n'existait pas de sang pur. Le peuple, quel qu'il fût, avait toujours un sang mêlé. D'une part, parce qu'il y avait toujours eu des unions, des mariages "mixtes" ; de l'autre parce que le viol des femmes était malheureusement l'accompagnement constant, légal et toléré, des guerres en général, et des attaques récurrentes contre les juifs³⁴⁴. À preuve, si l'on en croit une étude de Adams de 2008, presque tous les Ibériens posséderaient actuellement une proportion substantielle de marqueurs juifs, qui va jusqu'à 36,3 % dans certaines villes du nord-est du Portugal.* Alors, comment l'Espagne et le Portugal en étaient-ils arrivés là ? Comment ces rois et hauts prélats avaient-ils pu apporter aux hommes du peuple cette folle illusion de pureté et basculer dans cette affreuse barbarie ?

L'antijudaïsme chrétien ne datait pas d'hier. Chaque génération subissait depuis des siècles des massacres vivement cautionnés, sinon encouragés, par les prêcheurs chrétiens. Comme le rapporte Jean Vernon :

« Quand, en 1020, le jour du vendredi saint, un tremblement de terre dévasta Rome, les juifs en sont rendus responsables. Raoul Glaber signale qu'à la même époque Toulouse connaît une coutume barbare. « En administrant un soufflet à un juif, comme c'est en ce lieu la coutume de le faire chaque année à l'occasion

* Nogueiro I, et al. Portuguese crypto-Jews : the genetic heritage of a complex history. *Front Genet.* 2015; 6: 12.

de la fête de Pâques, il (le chapelain du vicomte de Rochechouart) fit tout soudain jaillir de la tête du perfide la cervelle et les yeux qui tombèrent par terre ; le juif mourut sur le champ. »³⁴⁵

S'il est vrai que l'Espagne connut un décalage d'un siècle par rapport à l'Angleterre, la France et l'Allemagne, il n'en reste pas moins que depuis leur création, les membres des ordres mendiants, dominicains et franciscains confondus, incitaient sans cesse, crucifix au poing, *el pueblo menudo*, le petit peuple, à nourrir envers les juifs une haine aussi délirante que la foi la plus délirante³⁴⁶. Les historiens ont décrit de façon minutieuse « la totale unification de comportements dans tous les domaines de la vie » en Europe, consécutive à la divulgation de la théologie du quatrième concile œcuménique du Latran, organisé par le pape Innocent III en 1215, et le processus d'« exclusion du christianisme de tous ceux qui ne voulaient pas ou ne pouvaient pas se conformer à la norme générale³⁴⁷. » On connaît les mesures injustes qui ont été prises contre les juifs au Moyen Âge : la cohabitation avec les chrétiens leur était interdite ; ils n'avaient le droit de travailler dans aucun métier et ne pouvaient pratiquer le commerce avec le monde non juif. De sorte que le prêt à intérêt restait pour eux le seul moyen de contact avec les chrétiens sur le plan des affaires³⁴⁸. Mais l'humiliation résidait surtout dans le canon 68 du concile de Latran IV, *Ut iudaei discernantur a christianis in habitu*, qui leur imposa le port d'un signe inscrit sur le vêtement³⁴⁹, marque infamante de l'exclusion. Les *Siete Partidas*, Sept parties, le

plus important code des lois médiévales, publié en 1265 par Alphonse X de Castille et de Leon, stipulait par surcroît : « Et celui qui ne le porterait pas devra payer une amende de dix maravédis d'or chaque fois qu'il ne l'a pas ; et, s'il n'a pas de quoi verser cette somme, il recevra publiquement dix coups de fouet. »³⁵⁰

L'insistance à considérer comme Juifs tous ceux qui avaient une seule goutte de sang juif dans les veines, par suite de l'instauration des lois dites de la *limpienza del sangre* est également à penser comme un retournement du code médiéval des *Siete Partidas**. Et il n'est pas de mots pour exprimer cette blessure secrète et profonde. Johanna Tokarska-Bakir analyse avec maestria, à la suite de René Girard, le rapport schizophrénique qu'entretenait l'Europe de l'Est à ses juifs, montrant que ce n'était pas tant les différences qui obsédaient les persécuteurs, mais précidément son contraire³⁵¹. Considéré comme « ennemi du Christ et de sa divine Loi³⁵² », le Juif servait avant tout à souder ce qu'on appellerait aujourd'hui « l'identité chrétienne ». Avec pour conséquence que dès qu'il n'y eut plus un seul juif en Espagne, la question suivante se posa : « un homme cesse-t-il d'être juif pour la seule raison qu'il est devenu chrétien ? »³⁵³

* Ce code sera d'ailleurs introduit en Louisiane durant la domination espagnole (1769-1803).

À partir de là, peu importait ce qu'un judéo-convers déclarait, ce qu'il faisait. Pour la sainte Inquisition, il était et resterait toujours juif.

Pourtant, les *conversos* se sentaient parfois vraiment catholiques et vouaient un culte sincère à Jésus. Il existait d'ailleurs toute une gradation d'attitudes à l'égard de la conversion, car tous les juifs n'étaient pas voués à devenir des martyrs au nom du dieu Unique, tant s'en faut. Beaucoup d'entre eux choisissaient de recevoir le baptême plutôt que de mourir sur le bûcher et finissaient par devenir de bons chrétiens – bien mieux d'ailleurs que les “Portugais” qui, ayant été convertis de force³⁵⁴, judaïsaient même sous la soutane. Bien entendu, cela ne signifie pas que la conversion de plein gré était exempte de conséquences. Si les *conversos* gardaient leur “identité” juive, tout en se sentant dans le domaine religieux plus chrétiens que juifs, ils risquaient, autant que ceux qui judaïsaient en secret, la délation, la prison, les punitions humiliantes, telle que l'obligation de revêtir publiquement, après le jugement, le *san-benito*, casaque jaune d'infamie, avec son nom inscrit dessus afin que nul ne l'ignore³⁵⁵. Et s'ils s'efforçaient d'être tout pareils aux chrétiens, ils se retrouvaient vite pris en étau entre deux communautés antagonistes, car étant cantonnés dans les mêmes quartiers que ceux qui restaient au tréfonds d'eux-mêmes fidèles à la Loi de Moïse, il n'était pas possible de laisser tout à fait tomber leur ancienne communauté.

Dans l'Espagne d'avant l'expulsion, la majeure partie des juifs fervents, ceux qui gardaient une attitude

nette, intransigeante, honnissaient les *conversos* de tous poils qu'ils appelaient avec mépris *los marranos*, les marranes, parce que ceux-ci étaient censés consommer de la viande de porc, un aliment interdit par la loi judaïque ; cependant que d'autres, « plus charitables », les qualifiaient tout simplement d'*anousim* – « contraints en hébreu – sous entendant que le Seigneur pardonnerait à ceux que l'on avait forcés à abjurer leur foi et qu'il comprenait leur désir de survivre³⁵⁶. »

Pour leur part, les inquisiteurs persistaient à percevoir les *conversos*, tous autant qu'ils étaient, comme des simulateurs auxquels on ne pouvait accorder aucune confiance quant à la sincérité de leur foi³⁵⁷. En somme, qu'ils fussent sincères ou non, il ne faisait pas bon vivre en *converso* sous le ciel d'Espagne. Soumis à une obligation de métamorphose, que ce fût par crainte, par contrainte, par désespérance ou par nécessité de s'adapter à un monde nouveau, les *conversos* réagissaient par des pathologies traumatiques – du moins peut-on aisément se l'imaginer quand on a lu Tobie Nathan. Nul ne peut établir ce qu'ont vraiment vécu les victimes de l'Inquisition, car on ignore ce qui se passait dans leur tête quand ils subissaient le choc de la torture. Mais si l'on en croit le psychologue et représentant de l'ethnopsychiatrie en France, le *susto*^{*} désignait tant au Portugal qu'en Espagne « un syndrome de type dépressif dont l'étiologie est (...) la

* Le « sursaut » en espagnol et en portugais, qui signifie également « frayeur ».

rencontre avec un être d'un autre monde qui a chassé l'âme de la victime pour occuper sa place³⁵⁸. » À savoir que, sous la frayeur de la torture, tout se passait comme si les souvenirs de la victime appartenaient à un autre, comme si l'âme décrochait, ainsi que Richard Zimler le fait dire à Tiago Zarco dans *Le gardien de l'aube* :

« La torture transforme qui la subit (...) Gisant là dans le noir, c'est comme si je ne me connaissais pas moi-même. Quelque chose en moi s'est décroché – mon âme peut-être. »³⁵⁹

On ne saurait trouver meilleur exemple de déshumanisation de la victime que la torture. Aussi étonnant que cela puisse paraître, on ne devrait pas oublier toutefois que « souvent les convertis ou les enfants de convertis furent les inquisiteurs les plus odieux³⁶⁰. » Et ce pour deux terribles raisons : d'abord, parce qu'eux-mêmes avaient été souvent dans l'obligation de se convertir, par une contrainte sanglante ; ensuite, parce qu'on leur intimait de faire la même chose aux autres convertis, de torturer à leur tour, sous peine de mort. En fait, il suffisait de donner le droit de vie et de mort de manière absolue et d'exercer la terreur simultanément sur un même individu, ordinairement droit et honnête, exigeant de lui des résultats convaincants, pour créer un redoutable bourreau. C'est ainsi que « cette colossale machine à fabriquer la mort » fonctionnait, nous dit Zimler³⁶¹.

C'était la première fois que la chrétienté envisageait la possibilité d'éliminer d'une manière radicale tous les juifs du pays. Mais la machine purificatrice était dans les têtes bien avant l'expulsion de 1492. Car sitôt passée la première phase dans laquelle il était possible pour un *converso* de trouver sa place dans les rangs de l'Eglise même (la connaissance que ceux-ci avaient de leur monde d'origine servait à perfectionner la pratique de la domination et l'apologétique antiju-daïque), la vie devenait très vite un enfer pour la plupart³⁶². Détruire les corps à force de tortures ne suffisait plus à l'Inquisition ; il fallait détruire les esprits en faisant confesser aux *conversos* des actes qu'ils n'avaient pas commis, et il fallait surtout faire en sorte qu'ils se dénoncent les uns les autres pour mieux les anéantir moralement. Comment sortir indemne d'une pareille horreur ? Comment raconter cette annihilation de l'être humain et la culpabilité qui poursuivait les descendants de génération en génération, obsédés qu'ils étaient par une "faute" qui n'était pas la leur ? Pour les *conversos* qui étaient parvenus à quitter l'Espagne avant l'expulsion des juifs, en 1492, le problème restait malheureusement inchangé. Ils risquaient le bûcher. Les agents du Saint-Office continuaient à les traquer, à les surveiller, les forçant à se cacher, à vivre en paria, dans la clandestinité. En Italie, en particulier dans les États pontificaux (Venise, Gênes, Livourne et Pise), où ils étaient paradoxalement bien traités³⁶³, d'atroces anecdotes circulaient sur les relaps. Là encore, le seul salut était dans la simulation et la dissimulation. Devenir autre à

l'extérieur, afficher le chrétien, tout en restant soi entre les quatre murs de sa maison, donnait pour le moins une toute petite possibilité de survivre.

Le contexte historique dans lequel vivaient les juifs baptisés – que les psychogénéalogistes appellent aujourd'hui la « psycho-histoire »³⁶⁴ – est extrêmement important pour démêler les maillons et briser la chaîne de « l'emmurement du non-dit »³⁶⁵. Car, même si tout cela est très loin, ce qui est tu, caché, enfoui, remonte tôt ou tard à la surface, par exemple à travers les cauchemars, agaçant les dents des descendants, parfois jusqu'à la quatorzième génération et même plus³⁶⁶. Maintenant que nous vivons le temps du retour à la mémoire, j'aime à penser que l'heure est peut-être aussi venue de regarder en face de pénibles vérités, celles que l'Histoire officielle a tenté d'occulter.

8. Du connu à l'inconnu

Le nouveau testament est fait de nos os et de nos chairs.

(Yoseph Haïm Brenner)

Le Juif détient le Livre où le chrétien puise sa foi.

(Saint Augustin)

*Que dit la musique des chrétiens ? – J'ai été volée dans la
terre des juifs.*

(Romano)

À l'intérieur de chaque chrétien se trouve un juif.

(Pape François, 13 juin 2014)

Bien que la République de Venise fût preuve au XVe siècle d'une certaine tolérance envers les réfugiés juéo-convers, les évêques, rappelons-le, exerçaient un contrôle toujours plus rigoureux sur la conduite des curés de campagne et de leurs ouailles. Dans son livre

sur Solagna, Franco Signori fait ainsi part de la visite impromptue, en chaise à porteurs surmontée d'un baldaquin, de l'évêque Georgio Corner au matin du 7 octobre 1571, alors que le chapelain Dell'Andriolo s'est absenté de sa paroisse, comme à son habitude. Que se passa-t-il ? L'évêque revint plusieurs jours plus tard, accompagné cette fois d'un inquisiteur, le Père Massimiliano, conventuel franciscain, qu'il avait fait venir tout spécialement de Padoue pour qu'il interrogeât le chapelain. Après un interrogatoire serré, ce dernier fut jugé sans appel pour sa mauvaise conduite et banni de la communauté, au motif qu'une femme vivait sous son toit et qu'on aurait trouvé en sa demeure des cartes de sorcellerie³⁶⁷. Pas un mot sur ce qu'il advint de la femme.

Alors, l'utilisation de la magie était fréquente dans les milieux populaires. Parmi les femmes surtout. Et l'on oublie trop souvent que près d'un demi-million d'entre elles (sage-femmes, guérisseuses ou supposées sympathisantes de mouvements hérétiques) furent victimes de procès pour sorcellerie entre le Xe et le XVIIIe siècle. Le plus souvent, celles-ci étaient dénoncées et accusées d'entretenir des liens avec les forces obscures et le Malin en raison de leur connaissance des plantes médicinales. Beaucoup d'entre elles furent exterminées par le feu. En Italie comme en Espagne, la peur était extrême devant l'Inquisition. Cette dernière faisait peser sur la population une oppression insupportable. Ainsi, les soins par les herbes, activité très répandue à Solagna au XVIe siècle, devaient s'accomplir avec la plus grande prudence.

À la fin du XVe siècle, début du XVIe siècle, lesdits *Teutonici* ou *Todeschi*, recensés à Solagna, avaient été rejoints par des montagnards de Tretto di Schio. Parmi eux, un dénommé Ferracin, descendant d'une lignée de travailleurs du fer, de forgerons*, ainsi que d'autres chefs de familles étrangers dont les noms pouvaient être d'origine ibérique, probablement des convertis ou descendants de convertis, tels les Munar, les Bosa, ou même les Bonetto. Qui sait quels périls avaient dû affronter ces familles pour arriver jusques au *Valbrenta*, endroit bien connu non seulement pour le commerce du bois et la fabrication de charbon de bois grâce auquel on produisait du fer, mais aussi pour la cueillette des herbes médicinales dont l'activité était en 1539 entre les mains de la corporation des bouviers de Solagna et d'un certain Franco Allegro† de *Cologna Veneta*, Cologne Vénitienne...

À la différence des frustes‡ Teutons ou Tudesques de Rotzo*, laissés dans l'isolement pendant longtemps,

* : Ferracin est un nom dérivé du nom médiéval *ferracini*, attribué aux artisans travaillant le fer, aux forgerons ; du latin *ferarrus* (Claude Mezrahi, p. 97).

† Nom italien qui signifie « gai, alerte, vif », du nom latin *Alacer* qui aurait été choisi comme nom de substitution à l'hébreu Alazar ou Eliezer en raison de la proximité phonétique (Claude Mezrahi, p. 24).

‡ Pour qui considère que le toponyme Rotzo dérive du mot vicentin *rozzo*, qui signifie « fruste ».

les nouveaux arrivants étaient prêts à tout pour s'intégrer dans la communauté locale. Attendu que les femmes étaient des vecteurs d'une dynamique d'intégration, certains d'entre eux jugèrent bon de chercher des épouses dans d'autres villages ou milieux professionnels, conformément aux ordres du concile de Trente (1545). L'endogamie pratiquée jusqu'alors n'était plus de mise et l'évêché, nous l'avons vu, exerçait désormais un contrôle serré sur la conduite des ouailles de ses diocèses. Le curé de la paroisse se devait de confirmer leur présence à la messe du dimanche et de valider mariages et naissances en présence de parrains et marraines choisis par lui. La nouvelle que des milliers de convertis, accusés de pratiquer en cachette la religion de Moïse, fuyaient devant les flammes de l'Inquisition portugaise vers des pays plus hospitaliers comme la Turquie, la Grèce, l'Afrique du Nord et les Pays-Bas, où ils s'empressaient de reprendre leurs anciennes observances, était connue. Mais dorénavant, ceux-ci débarquaient toujours plus nombreux sur les côtes de l'Italie, où ils tentaient de rejoindre les anciennes communautés juives qui s'étaient maintenues à Livourne, Ancône, Venise³⁶⁸. Généralement, par un réflexe d'autodéfense, les Nouveaux Chrétiens dits « Portugais » ne revenaient pas ouvertement au judaïsme. Vu les risques qu'ils couraient, cela s'explique facilement.

* Dérivé du mot tudesque *Rotts*, qui signifie *Roccia*, *Rupe*, en italien et « Rocher » en français.

Avant de poursuivre l'histoire des exilés portugais, j'aimerais préciser que dans la tradition hébraïque, comme du reste dans la tradition italienne, il était habituel que le (pré)nom du grand-père paternel fût donné au premier fils et celui du grand-père maternel au deuxième ; celui de la grand-mère paternelle à la première fille et celui de la grand-mère maternelle à la deuxième. Encore qu'une différence existât entre les juifs originaires d'Espagne qui, comme les chrétiens, donnaient au nouveau-né le prénom d'une personne vivante, et les juifs originaires de Germanie et de l'Europe de l'Est qui donnaient au nouveau-né le nom d'un ancêtre ou d'un aïeul défunt*.

Encore une fois, je m'interroge :

Qui donc était la seconde femme de ZanMaria Todesco, Grana du nom (1570-1644) ? Attendu que Giacoma, fille de Lucca et sœur de Sebastiano, était la femme d'un certain Pasqual, Munar du nom, et qu'il était d'usage de s'unir entre cousins, il n'est pas impossible que Grana (1570-1644) ait été la fille de Pasqual Munar et de Giacoma Todesco... Voilà ce que nous ne saurons peut-être jamais.

Sur la fiche bibliographique de Sebastiano, fils de Lucca et frère de Giacoma, apparaît, à la date du 15 juillet

* Lorsque les grands-parents étaient encore de ce monde, les premiers-nés d'une famille ashkénaze recevaient des variantes du prénom grand-paternel ou grand-maternel.

1584, outre Giacoma, une certaine Bona^{*}, fille de Giacomo *abi*. Or il se trouve que ces lettres, qui en hébreu s'écrivent *ab* ou *av*, sont composées des deux premières lettres de l'alphabet hébraïque, et signifient soit « Mon Père » (nom de la mère du roi H'izqyahou³⁶⁹), soit « l'alphabet »³⁷⁰. Ce mot était-il un signe arbitraire de la part du scribe ou devait-on y chercher obstinément un sens plus profond ?

L'écrivain Mark Twain disait que la réalité était plus bizarre, plus étrange et plus fantastique que toute fiction. Après quarante quatre ans de vie commune, je ne peux m'empêcher de noter un parallélisme entre la "préhistoire transgénérationnelle" de Bernd[†], mon mari, et la mienne. KAMPS est un nom de famille peu populaire en Allemagne. Dérivé du latin *campus*, il signifiait jadis « plaine », « terrain cultivé », pour une traduction du mot hébreu *Chdéma*, qui apparaît dans le livre d'Isaïe, désignant à la fois le vignoble et la « graine » avant que celle-ci ne se transforme en épi de blé. Dans le livre de Habacuc, en revanche, il désigne tout simplement le champ³⁷¹. De cette étymologie, on peut déduire que l'Ancêtre inconnu de sa ligne paternelle a été le possesseur d'un champ ou qu'il a habité à côté d'un champ.

* Originellement un prénom qui signifiait « bonne, brave » pour une traduction de l'hébreu *tov* (Claude Mezrahi, p. 56).

† Prénom d'origine germanique, dérivé de *bern*, qui signifie « ours ».

Dans l'île de Sardaigne, le patronyme Campus est considéré comme étant d'origine hébraïque. Campos est la forme castillane ; Camps la forme française. Bernd a toujours entendu dire que la famille de son grand-père paternel était originaire d'une région avoisinant la frontière hollandaise et que celui-ci avait couru la mer jusqu'en Chine en tant que marin avant que de régir des fermes en Rhénanie. Il n'est pas impossible que les aïeux de Bernd aient d'abord, comme tant d'autres marranes, trouvé un havre dans la ville d'Amsterdam, alors affranchie du joug espagnol. Sauf qu'à la fin du XVIIe siècle, les membres de la communauté juive d'Amsterdam, qui se désignaient dans tous les documents officiels comme « Portugais »³⁷² n'étaient pas toujours disposés à réintégrer les "nouveaux venus" (prosélytes) qui, par habitude plus que par conviction, continuaient à respecter les rites chrétiens. Si bien que la vie à Amsterdam posait plus de problèmes qu'ils ne l'avaient supposé. À présent, ils découvraient une chose : le judaïsme intransigeant et tracassier des rabbins d'Amsterdam, avec ses règles et ses rites désespérément étroits, se conciliait mal avec leur désir de liberté. Dorénavant, tout acte d'autorité répugnait à ces réfugiés qui avaient tant souffert à cause de l'Inquisition. Les discussions étaient vives, parfois violentes. C'est alors que les déçus de la repentance se tournèrent vers une lecture tout à fait personnelle des textes qui les conduisit peu à peu à la marginalisation, voire à l'expulsion de la communauté juive, par le fameux *h'erem*, « ban ». Le *h'erem* n'était pas un bannissement sans retour ; on pouvait faire

amende honorable. Néanmoins, cette sanction poussaient parfois les plus fragiles d'entre eux au suicide³⁷³, tant ils se sentaient écartelés, perdus et confus ou, pour reprendre une formule de Catherine Clément, « ni poisson ni volaille »³⁷⁴. Pourquoi une telle hostilité de la part des rabbins envers les judéo-convers qui revenaient à la religion juive ? – « C'est que la plupart des Juifs d'Amsterdam (étaient) portugais et qu'ils (avaient) apporté dans leurs bagages cette Inquisition qu'ils fuyaient », explique Marek Halter dans *La mémoire d'Abraham*³⁷⁵. Dominés qu'ils étaient par un profond sentiment de persécution, ils soupçonnaient les *conversos* qui revenaient dans la communauté juive, sans connaître les principes généraux du judaïsme, de pratiquer en secret les rites chrétiens, reproduisant inconsciemment les mêmes scénarios de défiance et de soupçon qu'ils avaient subis sous l'Inquisition. Le mieux pour ceux-ci, s'ils voulaient construire quelque chose de nouveau, était donc de quitter Amsterdam. Mais pour aller où ?

Comme l'arrière-grand-mère maternelle de Bernd était une Sonnenschein*, les nazis n'avaient pas manqué de consulter les registres paroissiaux de Beyenburg† sur quatre générations afin de s'assurer qu'elle ne fût pas juive. C'est ce que m'avait appris la tante de

* Nom germanique qui signifie « rayon de soleil », pour une traduction de l'hébreu *Chimchone* (Samson).

† Petit village non loin de Wuppertal, en Allemagne.

Bernd, Ursula dite Ulla, issue de la ligne maternelle et unique enfant sur quatre de la famille à s'être refusée à entrer dans la jeunesse hitlérienne, parce que sa conscience catholique le lui interdisait. Ce qui lui avait valu le méchant surnom de *Döfchen*, « Bêtasse ».

En visitant le petit cimetière catholique de Beyenburg, qui se trouve face à la ferme des grands-parents paternels de Bernd et où repose depuis le 27 Octobre 1970 sa mère, prénommée Anita, Flüß du nom, et décédée à l'âge de 43 ans des suites d'un cancer de la peau, je fus stupéfaite en voyant gravés sur les tombes bon nombre de patronymes d'origine juive. Pourtant, encore une fois, quoi d'étonnant à cela ? L'enquête de Roger Peyrefitte sur les « juifs inconnus » (à eux-mêmes), fût-elle considérée peu recommandable pour certains auteurs comme Jacques-Alain Miller³⁷⁶, confirmait l'étendue du mélange entre juifs et chrétiens, en Allemagne comme en France.

Non pas qu'il y ait quelque chose de bien neuf dans ce livre très documenté de Peyrefitte sur les présumées origines juives de personnages célèbres, puisque l'auteur s'inspire de l'almanach de Gotha* dont la publication empêcha de dormir les trois-quarts de la noblesse allemande durant le III^e Reich³⁷⁷. Et il y avait en effet de quoi douter. Tant de chrétiens figuraient sur la liste, notamment des familles nobles et royales³⁷⁸ qui descendaient de tige et racine hébraïques et ju-

* Nom d'un almanach contenant le relevé des membres des familles souveraines, princières et duciales d'Europe.

daïques par l'une des aïeules maternelles, que l'on pouvait se demander pour quelles raisons les nazis prétendaient être de « race pure », d'autant plus que Hitler lui-même était, comme on le sait aujourd'hui, d'origine juive.

En faisant un voyage à Venise en 2012, je fis une découverte supplémentaire. Au vieux cimetière hébraïque de la cité, il existait côte à côte deux dalles tombales que j'avais vues en songe des décennies auparavant et dont une portait le nom de Campos, l'autre celui de Bianchi. Toutes deux portaient l'emblème du lion de Venise. Simples caprices du hasard ? Ou bien se pouvait-il qu'il existât un lien intime entre mon inconscient familial et la rencontre fortuite avec Bernd ? Bien entendu, rien n'attestait que les chemins de nos ascendants se fussent réellement rencontrés, mais l'envisager était séduisant. Mes aïeules ne vivaient-elles pas à travers moi ? Je ne saurai peut-être jamais d'où elles venaient réellement, et s'il existait des histoires sur les exilés du pays d'où elles venaient, mais il me paraissait que Bernd et moi avions été dès la première rencontre comme mus par une force mystérieuse qui nous attirait l'un vers l'autre.

*

Lorsque nous nous sommes vus pour la première fois, à l'automne de 1969, lors du premier échange scolaire mixte entre Saint-Dizier et Wuppertal (en 1967, nous

n'étions que des filles), tout semblait nous séparer, en apparence : la langue, la culture, et l'inimitié héréditaire entre nos deux pays. Et pourtant j'avais su à l'instant même que Bernd allait partager ma vie. Je l'avais "reconnu" à première vue, sans la moindre hésitation, comme ma moitié perdue, celle du mythe de l'andogyne sacré, que Platon évoquait par la bouche d'Aristophane dans *Le banquet*, et qui me hantait depuis des années. En somme, me direz-vous, rien de très différent de ce que l'on nomme d'ordinaire un « coup de foudre »...

Ce n'est que depuis peu que j'ai réalisé à quel point la ressemblance de Bernd avec certains habitants de Venise était frappante : même front haut, que des cheveux fins et très blonds, attachés sur la nuque, laissaient maintenant à nu ; même traits du visage tout en profil avec un nez long, imperceptiblement busqué ; même bleu sombre des yeux et teint pâle ; même silhouette mince, élancée qui se découpait sur un fond azur. Ainsi, en marchant vers l'avenir, j'étais retournée sans même m'en rendre compte à un passé éloigné, dans un enchevêtrement de sentiers dont certains étaient sans issue et constituaient des culs-de-sac, mais à travers lesquels je tentais de découvrir, au risque de me perdre, la porte d'une vie choisie, intense, plus libre...

*

Maintenant, faisons un retour en arrière afin de montrer la constance des migrations. Dans l'imaginaire des anciens Français, les Teutons ressemblaient, par

leur mode de vie, aux Bohémiens qui, en temps de guerre, avaient formé avec eux et les poètes de grands chemins un groupe vivace dans les armées carolingiennes, lesquelles étaient composées d'Alamans, de Bavares, d'Austrasiens et de guerriers de Germanie³⁷⁹. À telle enseigne que le goliard Surranus écrit, en 1265, ces vers évocateurs au regard de l'ordre carolingien :

*Notre ordre admet
Juste et injustes.
Bohémiens et Teutons.*³⁸⁰

On soulignera en outre que les Bohémiens parlaient, comme le relève Jean-Pierre Clébert, « un argot ou jargon déguisé, mêlé d'hébreu et de mauvais allemand, qu'ils prononçaient avec un accent étranger³⁸¹ ». Probablement dû à une présence de Teutons juifs à leurs côtés.

En 1270, on retrouve en Espagne une tribu de Teutons qui a fui devant la huitième croisade. À sa tête, le Rabbi Dan, que l'on a baptisé Dan Ashkenazi, parce qu'il était originaire du « pays d'Ashkenaz », soit de la Rhénanie germanique et française que les juifs nommaient parfois Wermaizah³⁸². Selon la carte migratoire de l'Espagne du XIV^e siècle, une famille juive répondant au nom d'Ashkenazi réussit à fuir vers les pays roumains, au terme d'un effrayant voyage par mer, alors que les persécutions reprenaient en Castille. Mais est-ce un fait que l'on peut prouver ? À la vérité, je me souviens seulement d'une information isolée sur Internet dont j'ai hélas perdu la trace et que

ne vient conforter aucune autre source. Et puis pourquoi vers les pays roumains ? Pourquoi pas en direction de Majorque ou des Barbaresques ? Les descendants du groupe de Dan Ashkenazi savaient-ils par ouï-dire que des cousins * d'origine germanique s'étaient implantés dans les pays roumains autour de l'an 1367, après avoir été bannis de Hongrie pendant la Grande Peste, et espéraient-ils que ceux-ci leur prêteraient assistance ?

Je ne voudrais pas affabuler en comblant par une information d'appoint des déplacements lacunaires, ni me forger de folles chimères, car je ne dispose pas des éléments de cette migration, mais rien ne m'empêche de faire appel à la fiction (dérivé du latin *ingere*, au sens de « façonner, fabriquer ») pour tenter de colmater les brèches de l'Histoire et reconstruire les grandes lignes des pérégrinations hasardeuses de ce rameau familial, emporté par le vent de folie qui soufflait sur les rives du Rhin au XIII^e siècle, puis frappé au siècle suivant par les persécutions en Espagne.

Une fois que les descendants du groupe de Dan Ashkenazi eurent traversé en bateau la mer si redoutable, il n'est pas impossible que ceux-ci aient poussé plus loin vers l'est, par voie de terre, à pied, en évitant les paysages plus découverts pour échapper aux yeux de

* Le terme « cousin », chez les juifs, était très utilisé au sein d'un groupe plus important que la famille telle que nous la connaissons aujourd'hui.

leurs ennemis. Plus d'une fois, ils connurent la faim, le froid, la peur. Ecumées par les brigands et autres coupeurs de bourses, qui n'hésitaient pas à violer les femmes et à tuer, les routes en ces temps-là n'étaient pas très sûres. Pourtant, ils poursuivirent vaillamment leur cheminement avec l'intention de traverser les forêts ténébreuses, les fleuves et les ruisseaux, jusqu'à la vallée bénie des *Siebengebirge* (littéralement, « sept massifs de montagnes » en allemand) de la principauté de Valachie^{*}, où ils espéraient mener une existence libre.

Peut-être espéraient-ils aussi retrouver sur les hautes terres des pays roumains cette part de soi que leurs ancêtres avaient laissée derrière eux en quittant les *Siebengebirge* de la Rhénanie dit « pays d'Ashkénaz ». Pourtant, s'il est avéré que des groupes germanophones, principalement originaires des régions rhénanes, vivaient bel et bien en Valachie depuis le XIIe siècle, l'on ne détient pas de données précises sur le nombre d'adeptes du judaïsme en ces lieux. En revanche, il existait, et ce depuis le XIIe siècle, des groupes de *Szeklers* (*Skékely* en hongrois ; *Sécui* en roumain) magyarophones (de langue hongroise), venus du pays sicule, région montagneuse, sise à l'est de la Transylvanie, et dont l'origine exacte est encore aujourd'hui matière à débat, mais que d'aucuns auteurs considèrent, bien qu'ils ne disposent d'aucune preuve tangible, comme d'anciens juifs khazars ma-

* Partie méridionale de la Roumanie actuelle.

gyarisés, connus sous le nom de Khabars*. Selon le romancier, philosophe et essayiste Arthur Koestler, dont les théories ont soulevé une vive controverse, parce qu'elles remettaient en cause l'origine palestinienne de nombreux juifs, les Khabars appartenaient à la peuplade des redoutables guerriers khazars d'origine turco-mongole³⁸³ qui, un beau jour – probablement au Ve siècle de notre ère – jaillirent des steppes d'Asie centrale et du Caucase³⁸⁴, montés sur des petits chevaux vigoureux et rapides. Turks authentiques, éleveurs, cavaliers, combattants, ils avaient tous les atouts pour devenir un jour l'élément moteur et fer de lance de la nation magyare[†]. Au dire de Baron, auquel se réfère Arthur Koestler, les Khazars étaient également connus sous le nom de « Juifs rouges » en raison de la légère pigmentation mongole de moult d'entre eux³⁸⁵, alors que l'écrivain autrichien Joseph Roth considérait que ce qualificatif était davantage lié à leurs chevelures et barbes rousses³⁸⁶. Comme on le voit, il est difficile que les auteurs tombent d'accord.

Toujours à lire Koestler, ce seraient les cavaliers khabars-khazars, avant-garde magyare dans les incursions, qui auraient terrorisé la moitié de l'Europe au milieu du Xe siècle. Incarnation infernale de Gog et de

* *Kaw-bar* en hébreu signifie « être beaucoup, nombreux, multiple ».

† Peuple ougrien qui fonda le royaume de Hongie (Macartney, cit. par Arthur Koestler, p. 145).

Magog*. Et gare à celui qui se trouvait sur leur passage... Le vent fort qui soufflait et glaçait la terre était gros de cris où se mêlaient frayeur et douleur, et de plaintes déchirantes. Si grand était l'effroi que ces tribus d'*orchi*, ogres (Ougriens, Hongrois), semèrent partout, que dans la campagne vénitienne, les gens frémirent longtemps au seul rappel de leur nom. L'historien israélien Shlomo Sand écrit au sujet de ce peuple de cavaliers, apparenté aux Khazars :

« La grande tribu des Khabars (...) se détacha de la Khazarie et rejoignit dans leur marche vers l'ouest les Magyars, qui comptent parmi les ancêtres des Hongrois d'aujourd'hui et qui étaient englobés dans l'État khazar avant leur migration vers le centre de l'Europe. Les Khabars se révoltèrent contre le *kagan*[†] pour des raisons non élucidées. Selon toute probabilité figuraient parmi eux un assez grand nombre de convertis au judaïsme et leur présence au moment de la fondation du royaume de Hongrie eut un impact qui ne fut sans doute pas sans importance pour la constitution de la communauté juive³⁸⁷. »

Pour leur part, Piatigorsky et Sapir soutiennent que les Khabars descendaient en droite ligne de cette partie de la noblesse khazare qui, après s'être révoltée contre l'accroissement du pouvoir de l'un des chefs de

* Dans le livre de la Genèse, Magog désigne un des sept fils de Japhet, fils de Noé et Ancêtre commun des Khazars.

† Titre attribué au souverain suprême de Khazarie.

famille – probablement Hanoukkah, frère d'Obadiah –, fut contrainte d'émigrer au début du IX^e siècle. Une chose est sûre : durant le siècle suivant les Khabars vécurent avec les Magyars, entre le Dniepr et le Danube, soustrayant au pouvoir des Khazars la périphérie occidentale de leur empire, où ils fondirent l'État d'Atelkousou (au sud de l'Ukraine et de la Moldavie actuelles)³⁸⁸.

Mais ne perdons pas le fil rouge des migrations, enfoui dans le dédale du récit. S'il est possible aujourd'hui de penser, sur la base des sources historiques, que les premières implantations d'un peuplement germanique dans le voïvodat de Transylvanie, alors vassal du royaume de Hongrie, remontent au XII^e siècle, et que la raison principale de la sollicitation du roi Géza II (1130-1162) fut à cette époque la défense de la frontière contre les incursions des Tatars, il n'en demeure pas moins que la majorité des colons germaniques étaient surtout recherchés pour les travaux agricoles et l'exploitation des ressources minières et forestières de la région de Nagyszeben et de la vallée de l'Olt.

À leur arrivée, on les qualifia indistinctement de « Saxons », au motif que des Allemands de Saxe travaillaient pour la chancellerie hongroise du roi³⁸⁹. Sauf que, contrairement à ce que le terme « Saxons » laisse à entendre, les colonies qui vinrent s'installer dans les zones d'habitat libérées par les Sicules ou *Széklers* – liés historiquement aux Magyars – ne ve-

naient pas uniquement de Saxe, mais principalement de Rhénanie et de la région de Moselle, parfois de Thuringe, de Bavière, et même de France. Elles ne constituaient pas une communauté homogène, mais une myriade de groupes très divers (Francs, Suèves, Saxons, Juifs, etc) qui parlaient généralement des dialectes franciques*. Il n'empêche. Les Roumains de Transylvanie considérèrent pendant longtemps les nouveaux venus comme un seul groupe clairement identifiable, sortant d'une seule et même souche saxonne – et la majorité des avis, selon Peyrefitte, ira même jusqu'à donner au mot « saxon » l'étymologie d'*Isaac's son* (fils d'Isaac)³⁹⁰. De toute façon, dans ces interminables files d'hommes, de femmes et d'enfants, livrés à l'incertain, il était impossible de savoir qui était juif et qui ne l'était pas. Rien ne les distinguait des autres Germaniques. D'autant moins que l'obligation probable de la conversion pour émigrer conduisait la grande majorité d'entre eux à obscurcir leurs origines. Autre phénomène parallèle inexpliqué : on retrouvait chez les soi-disant "Saxons" la même prédilection pour le chiffre Sept que chez les *Teutonici* de l'*Altopiano* d'Asiago et les Khazars[†] ! Or il

* Le francique était la langue parlée par les Francs.

† Descendants des « Sabirs » (l'une des grandes tribus des Huns), connus sous le nom de « Turks », à partir de l'an 552, les Khasars fondèrent un vaste empire sur les steppes de la Volga et du Nord Caucase. Au milieu du VIII^e siècle la vieille famille régnante leur ordonna la conversion au judaïsme.

se trouve que ce chiffre est non seulement le plus important de la Torah, mais il évoque les Sept branches du candélabre sacré, les Sept Sages (Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Aaron, Joseph et David), ainsi que les Sept préceptes de la Loi donnée à Noé, lesquels étaient destinés au salut de l'humanité tout entière³⁹¹. On retrouve en outre ce chiffre avec les sept montagnes qui entouraient Jérusalem telle qu'elle existait à l'époque de Jésus-Christ et que l'on appelait alors « Cité aux sept montagnes » ; ou encore avec les sept collines sur lesquelles la cité de Rome – où le prosélytisme juif atteignit son apogée entre la chute du royaume d'Israël et l'avènement du christianisme³⁹² – devait jadis se trouver. Le chiffre Sept, généralement bénéfique et fréquemment employé dans la Bible (il est présent 77 fois dans le *Tanakh*, Ancien Testament), était un chiffre sacré pour les Hébreux*. Il symbolisait le jour du shabbat qui, d'après leur doctrine, était « l'Anniversaire de la naissance du monde³⁹³. »

Dans son excellent roman, *Idylle en exil*, Soma Morgenstern évoque à cet égard la filiation juive du catholicisme et avance l'argument selon lequel les paysans chrétiens n'auraient jamais eu leur dimanche sans le shabbat. Pour lui, il n'y a pas le moindre doute – c'est même l'un des rares faits historiques qui ne

* Dans la Bible, il n'est question que d'Israélites et d'Hébreux. Le terme « Juif » ne désignera le groupe comme « peuple » ou comme « religion » que bien plus tard. Probablement autour des premiers siècles de notre ère.

soit pas contesté : non seulement le septième jour, chez les juifs, était le jour de repos, mais tous les sept ans, les serviteurs étaient libérés, les débiteurs exemptés. Mieux encore : le catholicisme n'était pas seul à avoir donné de la vigueur à la morale et à la liberté. Le shabbat était aussi, selon lui, « la racine de la liberté et du renouveau de l'être humain³⁹⁴. »

Il est peut-être bon d'ajouter ici que dans la capitale royale judéo-khazare, appelée Itil, le chiffre 7 n'était pas sans accointances avec la coutume dont parle Arthur Koestler dans son livre intitulé *La treizième tribu*, « d'avoir sept juges. Deux d'entre eux (étaient) pour les musulmans, deux pour les Khazars, et ils juge(aie)nt selon la Torah, deux pour les chrétiens et ils juge(aie)nt selon l'Évangile, et un pour les Saqalibah (les Bulgares), les Rhus et autres païens, et celui-ci juge(aie)nt d'après la loi païenne... »³⁹⁵

Enfin, pour dire les choses en bref, on ne peut rien comprendre de la tradition chrétienne si l'on ne remonte pas à la tradition hébraïque, comme le montre l'ensemble des travaux de Claude Tresmontant et de son école³⁹⁶ ; ou encore, plus récemment, ceux de Johanna Tokarska-Bakir, qui suggère que « la construction du sacrement de l'eucharistie deviendra plus visible, quand nous prendrons conscience que les chrétiens ont emprunté aux juifs sa forme visible, c'est-à-dire une galette de pain non fermenté et sans levain (*hametz*, en hébreu), l'hostie étant, au sens structural, le pain azyme juif³⁹⁷. » Sans compter que le chiffre 7, sacré pour les Juifs, devint la clé de l'Évangile de saint

Jean : les sept semaines, les sept miracles, les sept mentions du Christ : *Je suis*³⁹⁸.

Si l'on prend en compte la filiation juive du Nouveau Testament, il n'est pas impossible que la Transylvanie ait été baptisée *Siebenbürger Sachsen* (littéralement « sept populations de Saxons ») pour les raisons suivantes : d'abord, ainsi qu'il a été dit plus haut, parce que les Saxons étaient les plus connus parmi tous les germanophones pour avoir servi la chancellerie hongroise ; ensuite, parce qu'ils étaient souvent identifiés à tout l'ensemble des colons francs et germaniques chargés de protéger la zone frontalière orientale contre d'éventuels envahisseurs, jouant de surcroît un rôle non négligeable dans la consolidation et même la défense des bastions après les invasions mongoles de 1241-1242 qui dévastèrent le royaume de Hongrie et le voïvodat de Transylvanie, ainsi que dans l'expansion économique des sept villes fortifiées de Transylvanie, appelées en allemand *Siebenbürger** ; enfin, parce que le chiffre Sept était bien l'enfant chéri de l'arithmologie biblique !

Bien qu'aucun texte ne vienne appuyer concrètement cette hypothèse, il me plairait, quant à moi, que quelqu'un puisse penser et démontrer que parmi ces « sept populations de Saxons » il y avait aussi des juifs

* Comme Burg, le nom d'origine germanique Bürger a substitué le mot hébreu *baroukh* ou *baruch* qui signifie « béni » (Claude Mezrahi, p. 42 et 63).

ou, pour le moins, des juifs convertis, originaires des collines boisées des *Siebengebirge* (massif des Sept collines) de Rhénanie et de Bavière. Il importe peu au fond qu'ils aient eu reçu ou non le sacrement du baptême ! Sous le vernis de la religion catholique, ils restaient, par tradition, ce qu'étaient leur ancêtres, épris du nombre Sept qui faisait allusion au temps mis par Dieu pour créer le monde. Que les colons fussent nommés ou surnommés « Saxons » ou « Teutons », ne changeait rien à l'affaire : ils restaient toujours, du point de vue de loi juive traditionnelle, les « enfants d'Abraham ». La plupart des rabbins ne s'accordaient-ils pas pour dire que la conversion forcée n'avait aucune valeur et n'engageait pas vraiment ? Que celle-ci n'était pas un péché si elle représentait l'unique possibilité de sauver sa vie ?³⁹⁹ Pour eux, tout espoir n'était pas perdu. Un jour ils relèveraient la tête et peut-être reviendraient-ils à la religion de leurs pères. Le judaïsme n'excluait jamais totalement celui qui avait fait partie du groupe⁴⁰⁰. Et il était bon de croire que le chemin du retour à la maison d'origine demeurait ouvert.

Rappelons à titre d'exemple l'extrait du roman de Herbert Le Porrier, qui fait dire au grand penseur de la philosophie juive dite « médiévale », Moïse ben Maimon, dit Abou Amram ib Abd Allah, dit encore Maimonide, ou Rambam (XII^e siècle), qui a été mentionné plus haut :

« Aucune action perpétrée par la contrainte n'est tenue pour une faute devant l'Éternel. Pendant leur exil à Babylone, nos ancêtres pliaient le genou devant la

statue de Nabuchodonosor ; et Dieu leur a pardonné. Au temps du prophète Élie, les juifs baisaient les images de Baal ; et Dieu leur a pardonné. Ce n'est pas pour obtenir des avantages que ceux-là ont déserté la foi ; c'est sous la pression du couteau. »⁴⁰¹

Il n'empêche qu'à force de faire semblant d'être chrétiens pour s'éviter le pire, beaucoup de convertis oublièrent en quelques générations ce qu'ils étaient auparavant. Ce n'est pas que les petits-fils eussent ignoré leur judéité, car le rôle des femmes dans la transmission du sentiment d'appartenance au peuple juif faisait partie des traditions⁴⁰², tout comme le chiffre Sept pouvait tenir lieu de mémoire, mais chacun avait vraisemblablement participé au déni pour ne pas avoir à souffrir d'une histoire traumatique passée. Disons, pour résumer, que les cauchemars faisaient cause commune avec l'oubli. Et que l'apostasie était la croix des descendants. N'était-ce pas du reste parce que le fagot de bois du sacrifice qu'Isaac portait sur ses épaules avait la forme d'une croix que l'enfant avait été épargné, un ange ayant retenu le bras d'Abraham sur le point d'immoler son fils, par soumission à Dieu...

Le récit biblique n'enseignait-il pas ainsi que le père n'a pas le droit de sacrifier ses enfants, pas même pour l'honneur de Dieu ? S'il était un homme de foi, celui-ci pouvait choisir de vivre dans la "clandestinité", en reclus, au risque d'être découvert et tué, mais condamner ses enfants à subir le même sort était inacceptable. Aussi le besoin de protection conduisait-il souvent le père à élever ses enfants de la façon la

plus chrétienne possible afin que les persécutions ne se répètent pas. Sans doute courait-il aussi, en se convertissant, en engageant les siens sur un nouveau chemin, le danger de voir à un moment de sa vie ses descendants rejeter les juifs, comme cela arrivera plus d'une fois dans les familles de convertis. Mais, dans cette situation, la justesse de son choix ne laissait aucun doute. Surtout dans des pays où ceux qui restaient juifs, par fidélité à leurs ancêtres, par soumission ou obstination, demeuraient, en matière de droits, tributaires du bon vouloir des souverains.

Se pouvait-il que le patronyme Todesco se rattachât au patronyme juif Ashkenazi, comme le soutient l'historien et sociologue tunisien Paul Sebag ? « Tedeschi peut, écrit-il, comme Tedesco ou Todesco, être l'italianisation de *Tudesco* (équivalent espagnol archaïque d'*Alemano*, qui signifie « Allemand ») dont *Dodisco* paraît une déformation arabisée⁴⁰³. » Pour confirmer l'exactitude de sa théorie, il s'appuie tantôt sur le proverbe espagnol tiré du *Refranero* (recueil de proverbes): *Ni ajo dulce ni tudesco bueno*, « Ni ail doux ni bon allemand » – l'ail occupant une place importante, avec l'oignon, dans la hiérarchie des plantes chez les juifs⁴⁰⁴ ; tantôt sur les notes de l'écrivain Armand Abecassis, qui « à Gibraltar (...) cite des *Tudesqui*, *Todesqui*, *Tudesquino*⁴⁰⁵. »

Plus loin, dans le même texte, Paul Sebag ajoute :

« Ashkenazi est le nom qu'avait conservé une famille juive allemande dispersée sur les chemins de la Turquie et de l'Asie mineure et dont les différents ra-

meaux empruntèrent une traduction dans la langue des pays où ils s'établirent : Alemán, Deutsch, Alemano, Tedeschi, Todeschi, Tedesco et Todesco. »

Alors que Marek Halter fait apparaître, au XVI^e siècle, dans la ville de Constantinople, « le rabbin Benjamin Halevi Eshkenazi⁴⁰⁶ » – Eshkenayi n'étant ici qu'une variante du nom d'origine hébraïque Ashkenazi, attribué aux juifs originaires d'Allemagne⁴⁰⁷, ou plus précisément, de la Gaule du Nord (France d'oïl et Rhénanie)⁴⁰⁸ – Ammon Cohen raconte comment juifs et marranes ibériques, qui choisirent l'empire ottoman comme refuge autour de l'an 1500, définissaient généralement comme *tudesco* tout juif appartenant à la petite communauté ashkénaze, originaire de Bavière⁴⁰⁹. Qualification quelque peu méprisante dans la bouche de ces hautains, fiers et arrogants juifs ibériques – parmi lesquels une forte proportion de *conversos* – qui s'estimaient supérieurs, parce qu'ils n'avaient pas été colporteurs ou fripiers, mais marchands et artisans. Encore faut-il souligner que les Séfarades*, qui s'étaient expatriés vers les territoires méditerranéens aux XIV^e et XV^e siècles afin de conserver leur religion, savaient très bien au fond d'eux-mêmes que les plus cultivés d'entre eux, à savoir ceux qui étaient sortis des meilleures écoles d'Espagne et du Portugal, parlaient plusieurs langues (l'espagnol, le portugais, l'italien) et lisaient le latin et le grec, sou-

* Le terme « séfarade » n'a été inventé qu'au XIX^e siècle afin de désigner dans le langage ordinaire les juifs ibériques et leurs coutumes.

vent le français, avaient eu, au contraire d'eux, ce grand privilège de choisir pour terres d'exil les zones libres de l'Europe : Amsterdam, Hambourg, Livourne, Bordeaux, Bayonne⁴¹⁰.

Cela n'empêchait pas, malheureusement, que les "petits juifs" ashkénazes sans argent fussent perçus comme l'incarnation même du ghetto qui avait donné naissance à toute une floraison de sectes mystiques et de faux messies. Les *Sefardim* ne parvenaient pas à accepter l'idée d'avoir quelque chose en commun avec ces *Ashkenazim* aux visages de prophètes, qui restaient ce qu'ils étaient contre vents et marées, perpétuant la tradition de leurs pères et vouant le plus clair de leur temps à l'examen, à l'étude des versets de la Torah, qu'ils commentaient à l'infini en faisant comme si elle avait « soixante-dix visages ». ⁴¹¹ Ils en faisaient des gorges chaudes. Et ce sentiment de supériorité, cette superbe des Séfarades à l'égard des Askénazes allait provoquer un schisme qui allait durer jusqu'au début du XIXe siècle. À telle enseigne qu'il n'y avait point de mariage entre eux⁴¹².

Combien de Séfarades se sont-ils imaginé que cessant de lire le Talmud, ils en finiraient avec l'exclusion ! Que s'intégrant dans la Bulgarie du XXe siècle, ils désarmeraient la haine des juifs ! Pour ce faire, ils se faisaient très réservés vis à vis de ces hommes vêtus de noir, portant la barbe, qu'ils définissaient globalement comme « *el todesco* », le juif de langue tudesque ou yiddish. C'est tout du moins ce qui est mentionné dans *Les voyages de Shimonoff* de Jacques Werup⁴¹³,

comme dans les souvenirs de jeunesse d'Elias Canetti :

Mit naiver Überheblichkeit sah man auf andere Juden herab, ein Wort, das immer mit Verachtung geladen war, lautete "Todesco", es bedeutete einen deutschen oder ashkenasischen Juden. « C'est avec une naïve présomption que l'on regardait de haut les autres juifs, le mot Todesco était toujours chargé de mépris ; il désignait un Juif allemand ou ashkénaze. »

« Naïve présomption » est bien le mot. Non tant parce que les Séfarades ne représentaient plus depuis longtemps l'aristocratie du peuple juif, mais aussi et surtout parce qu'au tournant du XXe siècle les juifs de Vienne réalisaient des choses remarquables. Jakob Wassermann de témoigner :

« La vie publique était dominée par les juifs. Les banques. La presse, le théâtre, la littérature, les organisations sociales, tout reposait dans les mains des juifs. (...) J'étais ébahi par la quantité de juifs médecins, avocats, membres de clubs, snobs, dandys, prolétaires, acteurs, journalistes et poètes. »⁴¹⁴

Sigmund Freud qui se considérait, en restant sur le terrain de la langue et de la culture, comme allemand et juif, a souligné en outre que les juifs de Vienne parvenaient non seulement à s'imposer dans toutes les professions, mais « partout où ils pouv(ai)ent pénétrer, (ils) apport(ai)ent à toutes les œuvres de la civilisation un concours précieux⁴¹⁵ ».

Oui, les temps avaient changé. Les juifs de Vienne portaient désormais des noms de famille derrière leurs prénoms ; ils voulaient trouver leur place dans le monde, s’y faire accepter, et avaient un besoin éperdu d’être des Autrichiens à part entière. Aussi, dans cette capitale de la double monarchie et ville de toutes les ascensions sociales⁴¹⁶, de somptueux palais abritaient-ils des familles juives nouvellement enrichies, comme celui du banquier Édouard Monsieur de Todesco, né en Roumanie sous le nom roumain de *Todescu*, anobli et consacré chevalier en 1861 par l’empereur François Joseph Ier. Alors, pourquoi les Séfarades étaient-ils si convaincus de détenir le savoir et la culture, au point de vouloir se distinguer à tout prix des Ashkénazes comme s’ils n’étaient pas un seul peuple que rassemblaient des croyances et des expériences communes ? Assurément, en ces temps-là, les juifs qui peuplaient l’Europe centrale et orientale ne formaient pas, tant s’en faut, une communauté homogène. Aucune collectivité n’était exempte d’influences et de ressemblances avec l’environnement non-juif. Les Séfarades différaient considérablement des juifs allemands, ou encore de ces autres Ashkénazes qui parlaient ce drôle d’allemand mêlé de mots yiddish, d’origine probablement khazare, et qu’ils appelaient si indistinctement *Todesco(s)*. Leurs traditions, leurs rites étaient différents ; ils ne se ressemblaient pas physiquement ; ils ne portaient pas le même vêtement et ne parlaient pas la même langue. Jusqu’au milieu du XIXe siècle, les Séfarades endossaient encore le costume traditionnel d’Espagne, l’*antari* (sorte de toge), la *capitana*

(pourpoint), la *djoubé* (manteau à manches) et, s'ils étaient plus riches, la *beniche* (cape en soie), les *mestas* (babouches) et le *bonete* (bonnet)⁴¹⁷. Progressivement, ils se raseront la barbe et endosseront le costume européen, tout en continuant à utiliser le *ladino* – castillan de la Renaissance métissé d'hébreu, qui n'appartenait qu'à eux et qu'ils avaient emporté hors du pays – et à revendiquer l'identité judéo-espagnole ; tandis que la plupart des *todesco(s)* parlaient *m'aarav yiddish*, le *yiddish* occidental, aujourd'hui presque disparu, un dialecte teuton « auquel se mêlaient quelques mots hébreux déformés et larmoyants⁴¹⁸ », désormais fort éloigné de la langue germanique dérivée du haut allemand que les juifs des territoires germanophones parlaient au Xe et XIe siècles. Mais cela importe peu, au fond, me direz-vous ! N'étaient-ils pas tous juifs et logés à la même enseigne ? Exposés – même en pleine paix – au propos antisémite ? Leurs destinées n'étaient pas si différentes, en fin de compte. À ceci près que le judaïsme rabbinique ashkénaze, celui qui s'était constitué dans les pays rhénans, voulait que les juifs allemands fussent originaires de Gaule et d'Italie (et par conséquent sous influence des académies de la « terre d'Israël »), alors que le judaïsme séfarade se considérait héritier du judaïsme babylonien.

Mais qu'était-ce au juste qu'« un *todesco* » ? Généralement, les juifs de Pologne parlaient le *yiddish* oriental, « la langue déliée, musicale, des gens de l'Est », ainsi qu'elle est décrite dans le roman de Charles Lewinsky⁴¹⁹, curieux amalgame d'hébreu et de vieil al-

lemand, avec des apports slaves et autres. Il arrivait cependant que certains d'entre eux, arrivés sous le règne de roi Casimir III le Grand, roi de Pologne (1333-1370), utilisassent encore « l'idiome pesant, campagnard, usuel en Alsace, dans le Grand-Duché de Bade et (...) en Suisse⁴²⁰. »

L'historien Shlomo Sand mentionne à cet égard Abraham Polak, qui se préoccupa longtemps de la question de la diffusion du yiddish en Europe de l'Est, proposant l'explication suivante :

« La colonisation allemande qui s'étendit vers l'est au cours des XIVe et XVe siècles et la fondation de grandes villes de commerce et d'artisanat où l'on parlait allemand diffusèrent cette langue parmi ceux qui commençaient à servir d'intermédiaires entre ces pôles d'attraction économique et la population des paysans et des aristocrates qui continuaient à utiliser des dialectes slaves. (...) L'émigration plus tardive et limitée d'élites juives d'Allemagne – rabbins érudits de la Tora* et élèves spécialistes du Talmud sortis des écoles rabbiniques – compléta le processus et renforça encore plus la nouvelle langue des masses, tout comme elle consolida et uniformisa, semble-t-il, les pratiques du culte juif (...) Malgré cela, il faut retenir que « prier » – le mot-clé de l'imaginaire culturel – se maintint en yiddish dans sa version empruntée à un dialecte turc : *davenen*. Et, comme beaucoup d'autres mots, il ne provient d'aucun dialecte allemand. »⁴²¹

* Par extension, le mot peut désigner l'ensemble de la Bible écrite.

D'ailleurs, ajoute-t-il plus loin, « beaucoup de pré-noms et noms de famille dénotent des origines remontant à la culture orientale khazare ou slave, et non pas à celle de l'ouest de l'Allemagne⁴²². »

Autrement dit, quand bien même le yiddish serait composé d'un lexique de mots à 80% allemands, la linguistique montre que la grande majorité des juifs ashkénazes, considérés traditionnellement comme originaires de la Gaule du Nord et de la Rhénanie, provient en réalité des régions orientales de l'Allemagne, proches des domaines slaves de l'Europe de l'Est. Shlomo Sand d'observer à ce sujet : « le yiddish ne ressemble pas à la langue juive qui se développe dans les ghettos de l'ouest de l'Allemagne. La population juive de ce pays résidait dans la région du Rhin et l'allemand qu'elle parlait avait intégré des mots et des expressions d'origine française et issus de l'allemand local dont on ne retrouve aucune trace dans le yiddish oriental. (...) Le linguiste israélien Paul Wexler a publié dernièrement une série de travaux plus approfondis sur la question, lesquels confirment que l'expansion du yiddish n'est pas liée à l'émigration de juifs de l'Ouest. La base de la langue yiddish est slave et son vocabulaire provient en majorité de l'allemand du Sud-Est⁴²³. »

Ou plus précisément encore, si l'on se réfère aux observations que Koestler emprunte à Mieses, elle provient des dialectes germaniques dérivés du « moyen allemand oriental », parlés jusqu'au XVe siècle environ dans les Alpes d'Autriche et de Bavière⁴²⁴.

Si j'évoque ici Mieses, c'est qu'il soutient comme Michaël Wex que « l'importante population yiddishophone originaire de ce que sont aujourd'hui la Roumanie et la Hongrie partageait un dialecte du sud-est avec ses camarades autrichiens (ou ex-autrichiens) de Galicie, une province austro-hongroise aujourd'hui divisée entre la Pologne (autour de Cracovie) et l'Ukraine (la région de Lvov)⁴²⁵. »

Rien d'étonnant, après cela, que Shlomo Sand se soit interrogé sur la réelle provenance des *Ashkenazim* : – Étaient-ils arrivés « des pays occidentaux ou des pays khazars et de la Crimée⁴²⁶ » ?

Nous ne le saurons peut-être jamais, mais la conclusion de l'historien israélien n'est pas si invraisemblable :

« Comme la Khazarie disparut peu avant qu'apparaissent les premiers signes de la présence juive en Europe de l'Est, il est difficile, en effet, de ne pas faire le lien entre ces deux phénomènes⁴²⁷. »

Disons, pour conclure, que du XIIe au XIVE siècle, des centaines de milliers de Saxons, Westphaliens, Rhénans, Hollandais, Flamands, Franconiens affluèrent par vagues successives vers l'est, poussés qu'ils étaient par les persécutions ou encore le désir d'affranchissement ; ou tout simplement, par la promesse de recevoir des terres fertiles et des pâturages pour le bétail. Une aubaine dont ils voulaient profiter. Sauf que l'évangélisation, c'est-à-dire la conversion au

catholicisme et la colonisation, allaient souvent de pair⁴²⁸. Et que beaucoup d'entre eux ne partaient qu'à ce prix. N'a-t-on pas trop tendance à oublier que c'est cela que l'Histoire a effacé des mémoires ?

Prenons l'exemple du Kocevje (*Gottschee* en allemand), enclave germanophone, qui fut colonisée au début du XIVe siècle par les comtes d'Ortenburg, originaires de Carinthie et du Tyrol, et des paysans originaires de régions aujourd'hui autrichienne ou allemande. En 1343, des juifs expulsés de Cologne les y rejoignirent et s'y établirent⁴²⁹. L'initiative de défricher et de transformer ce petit pays forestier en terres arables leur avait été suggérée dès l'an 1219 par l'évêque de Bamberg, Eckbert von Andechs-Meranien*, également connu sous le nom de Bertold de Meran – frère du duc Otton II de Bourgogne et de la reine Gertrude de Hongrie.

En ces temps-là, il faut le savoir, le refus de la conversion, proposée par l'Eglise catholique, équivalait à la plus grande "faute" pour les chrétiens. Celui qui ne voulait pas renoncer à sa différence était forcément possédé par Satan⁴³⁰. Et dans les principautés roumaines, gare à celui qui résistait, car la menace ottomane ne faisait qu'exacerber le fanatisme religieux. Si

* Duché germanique de Méranie dont la capitale était Meran, aujourd'hui *Merano* en Italie, dans le Trentin-Haut-Adige.

les Osmanlis* parvenaient un jour à être les maîtres en ces lieux, alors il en serait fini de la Croix ! – tonnait le prédicateur du haut de sa chaire. La défaite des chrétiens à Kosovo avait entraîné la chute de la Serbie, devenue vassale ; la Bulgarie avait disparu, et maintenant, la Grèce ne valait guère mieux. Elle était pour ainsi dire réduite à la seule ville de Constantinople, elle-même de plus en plus menacée⁴³¹. Ces événements terribles avaient de quoi effrayer les souverains des pays roumains. Mais pas seulement. Un vent de panique courait aussi parmi les juifs qui vivaient dans ces pays et craignaient de se retrouver coincés comme dans un étau entre les uns et les autres. Fut-ce la raison de la fuite de la (présumée) branche de la lignée Ashkenazi, venue d'Espagne un siècle plus tôt ? Si tant est que cette famille fût réellement parvenue en ces lieux au XIVe siècle...

Quand bien même aucun fait historique ne démontrerait la véracité de la migration de ce présumé rameau de la dynastie rabbinique des Askenazi vers les pays roumains, à tout le moins est-il permis, dans le doute, d'imaginer qu'elle y avait mouillé une nouvelle ancre. Encore que la vie paisible, emplie de traditions, n'eût pas duré longtemps. Derechef, les préoccupations des membres du groupe étaient dominées par un besoin de sécurité. Ils se sentaient menacés par quelque chose qui les précédait, quelque chose qui les renvoyait à l'histoire de leurs aïeux, les incitait à plier

* Membres d'une des tribus turcomanes qui étaient venus s'installer en Asie mineure au XIIIe siècle.

bagage avant que l'ennemi n'attaquât. C'était un peu comme s'ils n'avaient pas éliminé de leurs fibres la terreur qu'avaient fait régner en Espagne sur leurs ascendants les tortionnaires de l'Inquisition, don Hernando Martinez et Rodrigo Velasquez. En somme, leurs bisaïeux avaient beau s'être tus sur leur malheur, d'une génération à l'autre, le silence avait généré « une mémoire inconsciente, une « mémoire obscure », comme dirait Patrick Chamoiseau⁴³². Sans nom et sans visage.

Leur intuition leur insufflait que le voyage de leurs trisaïeux avait été lent et pénible, semé d'embûches, comme le serait le leur. Partis du port de Valence à la fin du XIV^e siècle avec peu de bagages, les vagues de la mer les avaient probablement emportés jusqu'à Gênes. Puis, sitôt à terre, ceux-ci avaient poussé, semblait-il, sans armes ni montures, plus loin vers l'est. Sans doute avaient-ils beaucoup marché, souffert de tout, de fatigue, de faim, de froid, et fait plusieurs étapes en divers endroits de plus ou moins longue durée, dormant sous les étoiles, ou sous des toiles tendues entre les arbres. Acculés à l'incertain, il est possible qu'une fois arrivés au terme de leur voyage, ils se soient tout d'abord cachés dans les cavernes naturelles ou dans les bois sombres et touffus de la montagne, loin des villages. Car les pays roumains n'étaient pas en paix et ne le seraient pas pour longtemps (1386-1504). Bien entendu, je ne sais pas s'il leur fallut de nombreuses années ou au contraire un petit nombre d'années seulement pour s'acclimater à

leurs nouvelles conditions d'existence. En ces temps-là, les juifs, comme la plupart des minorités présentes dans un pays d'Europe centrale ou orientale, n'avaient pas de réels droits. À majorité chrétienne, les pays roumains, qui cherchaient tant qu'ils pouvaient à freiner l'entrée des Ottomans en Europe, les amenaient souvent à se convertir au christianisme. Le 29 mai 1453, on avait entendu dire que Constantinople était tombée aux mains des guerriers du sultan Mehmed II⁴³³. Et que les popes s'enfuyaient devant eux. Tout se bousculait si rapidement que la fin des temps semblait proche. Les Grecs en étaient persuadés, et les Roumains de même. L'ennemi était aux portes, et sombre paraissait l'avenir des principautés de Valachie et de Moldavie. En proie à l'incertitude de leurs destins, les familles juives qui ne pensaient pas que l'on pût vivre libre sous le joug du Croissant jugèrent alors bon de quitter les pays roumains. Je ne sais pas si, parmi elles, se trouvait, poussée qu'elle était par la conscience du changement qui s'opérait dans l'Histoire, la famille Ashkenazi baptisée Todesco. Celle-ci ne pouvait être sûre que l'occupation ottomane fût avantageuse pour elle. Les nouveaux souverains leur accorderaient-ils une place dans leur monde et laquelle ? Pouvaient-ils leur faire confiance ? En leur for intérieur, ils en doutaient. Comment ces gens affolés, hantés par le passé, eussent-ils pu prévoir que l'illustre sultan proposerait la restauration du patriarcat, faisant de l'intellectuel byzantin Gennadios Scholarios le premier patriarche sous domination ottomane, et qu'il organiserait ensuite

l'installation ou le retour des communautés grecque, juive et arménienne à Constantinople pour en faire une capitale cosmopolite ?⁴³⁴ Leur peuple avait connu trop souvent dans son histoire la condition de *dhimmi* pour ne pas conserver une zone de méfiance. Par ailleurs, pour ceux qui, à chaud, ne comprenaient pas le sens de l'événement, il y avait peu d'endroits aux alentours où se cacher et se regrouper ; il n'y avait guère de lieu sûr. Comme la Valachie et la Moldavie étaient en guerre contre les royaumes hongrois et polonais qui s'essayaient à les annexer, se rendre d'un point à l'autre n'était pas sans risques : les voyageurs qui s'aventuraient dans la montagne et la forêt étaient régulièrement attaqués, capturés au passage et réduits à l'esclavage par les seigneurs moldo-valaques. Les familles juives ne pouvaient donc exposer leurs enfants à un tel péril. Jean-Paul Clébert évoque à cet égard la découverte par le tsiganologue roumain (Hadju, cité par Serboianu) d'« un curieux document daté de 1541, signé par le voïvode (chef des armées) Sigile, autorisant la recherche d'une esclave tsigane, nommée Greaca, en fuite avec ses fils⁴³⁵. » Preuve que l'esclavage existait bien avant le XVIIIe siècle ! Mais en quel autre pays les (présumés) descendants de Dan Ashkenazi eussent-ils pu avoir la certitude de trouver la paix et la liberté ? Plus d'un siècle s'était écoulé depuis que leurs trisaïeux avaient quitté l'Espagne, et ils avaient bien conscience qu'ils ne pouvaient pas y retourner. Dans toute la Péninsule ibérique, l'ordre social reposait désormais sur l'impératif de la *limpienza del sangre* avec son foisonnement de délations et de

détentions arbitraires. On disait même, car les juifs réussissaient toujours, encore qu'avec retard, à demeurer informés des événements qui se succédaient au fil des années, que l'Inquisition basculait dans la torture et la cruauté et que leurs coreligionnaires, *conversos* y compris, n'avaient rien connu de pire en ce siècle. Par chance, il se trouvait qu'un talmudiste, Jacob Ashkenazi⁴³⁶, lointain cousin de la famille de Rabbi Dan, vivait à Crémone, en Italie, où juifs et marraanes d'Espagne cherchaient refuge et protection. Beaucoup de grandes familles avaient été séparées durant les croisades. Et, pour Paul Sebag, il n'y avait pas de doute : les Todeschi et les Ashkenazi avaient entre eux un lien de parenté et de clan, par le sang et par alliance. Rien de fortuit, prétendait-il, dans un tel patronyme. Il semble toutefois difficile d'en préjuger. Et toutes ces questions demeurent pour moi jusqu'à ce jour sans réponse.

Même dans les actes, que m'a procurés comme par miracle et si généreusement Yvette, tout comme moi petite-fille d'un Todesco de Solagna, GioMaria du prénom (12 décembre 1896-10 août 1963), je n'ai rien trouvé qui pût prouver que notre Grand Aïeul commun Antonius Teutonicus de Rocio, fût arrivé de Roumanie. Aucun acte de naissance, de mariage ou de décès le concernant ne figure dans les registres tenus alors par le chapelain qui remplaçait le prêtre vénitien Girolamo Cinello à la paroisse de Solagna⁴³⁷ quand ce dernier s'absentait. L'on n'y trouve que des renseignements approximatifs, car l'usage des noms de famille comme nous le connaissons aujourd'hui n'était

pas encore imposé et il arrivait qu'un même individu fût connu sous plusieurs identités⁴³⁸. À telle enseigne qu'à compter des années quatre-vingt du XVI^e siècle, Sebastianus Luca Teutonici fut nommé, on l'a vu, tantôt Sebastiano De Luca ou De Lucha, tantôt Bastiano ou Sebastiano, fils de feu Lucca ou Luca Todesco. (À cette époque, rappelons-le, l'on se présentait encore comme étant « Fils de... ») Mais comme le dit la Bible hébraïque, « l'Éternel a de nombreux noms. Ainsi nous aussi, qui sommes créés à son image, nous devons en avoir plus d'un. L'être au-delà du nom sera toujours le même⁴³⁹. »

De toute évidence, le patronyme Todesco fut acquis par étapes. Si l'on regarde en arrière, entre le 17 mars de l'an 1560 et le 12 mai de l'an 1566, on constate que fut accolé au nom de Sebastianus Luca, fils de Lucca et de n...N... (*nomen nescio*, qui signifie « personne in-nommée ») le terme générique *Teutonici*, attribué à la collectivité d'origine teutonne de l'*Altopiano dei Sette Comuni*, et que ce terme ethnique leur servit de nom de famille jusqu'au 3 janvier de l'an 1580. Ensuite, entre le 4 août de l'an 1580 et le 27 décembre de l'an 1583, la particule « de », qui indiquait la filiation patrilinéaire et était, en Italie, souvent aussi une marque de judaïsme plutôt que de noblesse⁴⁴⁰, fut ajoutée avec une majuscule. Ainsi les noms continuaient-ils de changer d'orthographe au gré des déclarants ou du chapelain qui inscrivait les recensés. Parfois, un c fut ajouté ou enlevé à Luc(c)a ; un h à Todesc(h)o. Mais, à la date du 15 juillet 1584, Sebastianus Lucca Teutonici reçut finalement le nom italianisé de Sebastiano feu

Luca Todesco, ce dernier ayant été, semble-t-il, le premier porteur du patronyme Todesco (hérité, choisi, imposé ?) dans cette branche.

Confirmé le 9 septembre de l'an 1590 dans ses fonctions de *sindaco*, syndic, analogues à celle d'un maire en France au Moyen Âge, Sebastiano apparaît néanmoins sous le nom de Bastian (diminutif de Sebastian) De Luca. Lui-même ne portera le nom officiel de Todesc(h)o que le 3 janvier 1593.

Si l'on considère que la majeure partie de la population chrétienne du XVI^e siècle était analphabète et que, durant des siècles, savoir lire fut le privilège presque exclusif des ecclésiastiques, il y a lieu de se demander comment un fils d'immigré tudesque, bûcheron-charbonnier de son état, ait pu être élu *sindaco*, syndic, de Solagna. D'autant plus que lorsqu'il s'agissait d'une paroisse rurale le syndic était élu par les membres d'une communauté de métier (alias corporation), constitués de chefs de famille de la paroisse, dont les fils savaient lire. Tout cela laisse à penser que Sebastiano savait lire et écrire, qu'il était allé à l'école des curés, ouvertes en général uniquement aux fils des membres d'une communauté de métier. Toujours est-il qu'il fut chargé de défendre les intérêts de la corporation des *carbonai*, charbonniers spécialisés dans la fabrication du charbon de bois, auprès de la sérénissime république vénitienne. À en croire le généalogiste Tibère Gheno, le fils de Lucca aurait par ailleurs reçu le nom de baptême Sebastiano

en hommage au saint patron de la confrérie* des Sguario, à laquelle appartenait Antonius Teutonicus de Rocio. En 1518, trois ans après la naissance de son fils Sebastiano, Antonius deviendra l'un des deux *massari* ou présidents⁴⁴¹ de la confrérie.

* Les confréries étaient des associations pieuses (maîtres et compagnons confondus) sous le patronage d'un saint dans un but d'assistance et de secours mutuel et ne doivent pas être confondues avec les communautés de métiers.

9. Importance du nom propre

Par le mérite de trois choses Israël sortit d'Égypte : ils ne changèrent pas leur langue / ils ne changèrent pas leurs noms / ils ne se calomniaient pas entre eux.

(Midrash Raba sur Lévitique XXXII, 5)

En dehors de rares exceptions comme le nom attribué aux descendants de la tribu des (frères) Cohen* et des Levi, les Lévites†, ou encore certains noms d'origine biblique comme Ashkenaz‡, les juifs médiévaux ne portaient pas de nom de famille ; ils se désignaient

* Cohen signifie et désigne « le prêtre du Temple », fonction attribuée à Aaron, frère de Moïse, et à ses descendants (Id., p. 72).

† Auxiliaires des prêtres du Temple ou de Levi, du nom du fils de Jacob et de Léa, qui signifie « attaché » (Id., p. 155).

‡ Le mot est dans la Genèse (10,3) et dans les Chroniques (1,6).

par le nom (prénom actuel) essentiellement d'origine biblique de leur aïeul, comme Moïse, fils d'Abraham, fils de Moïse, ou Moïse Abraham, et c'était par les (pré)noms qu'ils reconstituaient les généalogies interminables⁴⁴² dont ils étaient particulièrement friands. Mais si « le nom juif avait persisté avec l'étude juive », ainsi que le rappelle Jean-Claude Milner dans *Le Juif du savoir*⁴⁴³, il en fut tout autrement pour les convertis qui s'étaient vus obligés de changer de nom comme consécration de leur métamorphose, autrement dit de leur assimilation. Pour eux, « il fallait que le nom juif disparût sans reste⁴⁴⁴ ». En clair, « la conversion chrétienne ne fut rien de plus et rien de moins que la rature du nom juif ». À quelques exceptions près, cependant, si l'on en croit l'auteur, car « effacer ce patronyme en changeant de nom, le Juif de savoir s'y prêt(ait) rarement⁴⁴⁵ ». Celui-ci cherchait au contraire à le perpétuer, parfois en le modifiant, mais de façon à ce qu'il fût toujours reconnaissable, comme par une sorte de fidélité généalogique aux ancêtres morts, ce qui n'était autre qu'une façon de sauver ces derniers de l'oubli, de les faire exister⁴⁴⁶. Outre le fait qu'il était un signe d'identification de la personne, pour ce juif-là, tout nom avait un sens. En somme, quel que fût par ailleurs sa croyance et n'en eût-il professé aucune, ainsi que le souligne Milner, le reste le plus résistant du nom juif, pour un sujet juif, se concentrait en son nom propre d'individu, prénom et patronyme⁴⁴⁷ : « c'(était) en fait sa seule affirmation, mais c'(était) aussi une affirmation juive⁴⁴⁸. »

En hébreu, le mot *Shem*, qui signifie « nom, renommée, prospérité » fait référence aux Hébreux qui désignaient YHVH-Elohim (ou Adonai, le nom le plus saint) sous le vocable *Ha Shem*, « le Nom », écrit André Chouraqui dans *L'amour fort comme la mort*⁴⁴⁹. Mais Sem ou *Shem*, c'est aussi le nom du premier-né de Noé, qui a seul le privilège de la transmission chez les juifs.

Comme leur nom l'indique, les Todesco de Solagna sont de filiation judéo-teutonne ou « tudesque ». Mais rien ne prouve jusqu'à maintenant que Antonius Teutonicus de Rocio, mon Grand Aïeul, soit venu de Rotzo comme le prétend Franco Signori, ou encore de Roumanie comme nous l'a raconté ma mère. Toute empreinte a été effacée. Se pouvait-il que les différentes branches de l'arbre sur lesquelles apparaissent les Todesco de Solagna pussent conduire à l'arbre-ancêtre des Ashkenazi (hébreu ; pluriel *Ashkenazim*), comme aime à le croire l'historien Paul Sebag ? Pour italianisé que fût le nom latin Teutonicus ou Theodiscus à partir de l'an 1580, celui-ci évoquait non seulement la provenance géographique de l'Ancêtre, mais aussi et surtout, du moins aux yeux de Sebag, le souvenir de la célèbre dynastie rabbinique du pays d'Ashkenaz. Une chose est sûre : quand bien même les Todesco eussent voué par la suite un culte sincère à la Vierge Marie, à Santa Giustina, patronne de Solagna, aux saints San Giorgio et San Michele, bref, aux images que les juifs tenaient pour des signes d'idolâtrie, ils avaient maintenu un lien avec leur nom. Legs du passé le plus précieux.

Comme j'ai eu un mal fou à me soumettre au déroulement chronologique des faits, comme si l'histoire de ce clan familial venu de je ne sais où se rattachait à la figure d'une spirale ou d'une roue, avec son mouvement circulaire et inaltérable, j'aimerais insister sur le fait qu'à la fin du XIXe siècle un bon nombre de juifs baptisés ou non s'empressa d'oublier les ancêtres et tout ce qui existait avant l'émancipation. La plupart d'entre eux rêvaient de liberté hors les murs des ghettos et d'une vie nouvelle au sein des nations. Désireux de s'assimiler après des siècles d'isolement, de misère et d'oppression, ils s'offrirent souvent un nouveau nom. Comme à l'heure des baptêmes que l'Eglise triomphante avait jadis ordonnés, ils abandonnèrent les prescriptions alimentaires strictes, et se marièrent avec des chrétiennes, rompant ainsi la chaîne millénaire. Si bien que lorsque Vienne manifesta un fervent soutien à la guerre de 1914, les juifs "assimilés", comme on disait à l'époque, étaient non seulement les plus fidèles défenseurs de l'empire austro-hongrois, mais aussi, par un sincère attachement à la mère-patrie, les seuls Autrichiens inconditionnels⁴⁵⁰.

En 1915, quand l'Italie entra en guerre, nous dit Myriam Anissimov, « le Premier ministre du Royaume de Savoie n'était autre qu'un Juif nommé Sidney Sonnino et de nombreux généraux juifs servirent dans l'armée italienne⁴⁵¹. Mais prenons garde : "assimilation" n'est pas forcément abandon ou rejet de la propre judéité. Pour l'essayiste d'origine juive Max Nacht alias Max

Nomad*, anarchiste convaincu durant la Belle Epoque de l'anarchisme, soit avant 1914, un juif était « toute personne qui considér(ait) une partie de la culture ou de la tradition juives comme un aspect de son identité⁴⁵². Le manque de foi et le nom emprunté n'éliminaient pas la mémoire des ancêtres pour autant. Je dirais même que la plupart d'entre eux continuaient, en dépit de quelques signes d'assimilation dans les diverses nations, d'être juifs sur le plan identitaire, par loyauté, le clan familial poussant chacun des membres à œuvrer pour défendre les intérêts de la communauté vis-à-vis de l'extérieur et à se sentir en accord avec soi. En somme, si pour les juifs libres-penseurs la religion ne faisait pas nécessairement partie de la « culture et de la tradition juives⁴⁵³ », pour les juifs pieux les concessions faites à la culture locale restaient souvent formelles⁴⁵⁴, empêchant parfois l'émergence de l'individu. Gérard Pommier rappelle notamment que dans des pays comme l'Allemagne, des noms comme « Katz », « Zilberstein », « Meyer », etc... , qui évoquent la judéité, étaient en fait des patronymes d'emprunt, destinés à satisfaire uniquement l'état civil au lendemain de l'émancipation⁴⁵⁵. Pour les bureaux, pour les autorités, les juifs pouvaient dorénavant s'appeler comme ils voulaient et adopter un nom dans la langue de leur pays d'adoption, parfois également porté par des non-juifs. Cela n'empêchait pas qu'au sein de la communauté religieuse ou du groupe familial, tout le monde continuait à les appeler

* Né en Galicie autrichienne.

par leur nom hébraïque, nom « sacré », généralement donné lors de la cérémonie de la circoncision, et qui faisait d'eux les dépositaires d'un proche disparu. Dans les pratiques traditionnelles juives, seul le nom d'une personne gravement malade pouvait être changé. Cela parce que l'on espérait modifier son destin en trompant les mauvais esprits responsables de la maladie et de la mort⁴⁵⁶. Aussi Marek Halter nous apprend-il qu'en Allemagne, au Moyen Âge, « quand un enfant était malade, on lui donnait le nom de « vieux » ou « vieille » pour tromper l'Ange de la Mort. Quand ce dernier arrivait pour prendre l'enfant, ceux qui étaient autour du berceau lui disaient : « Pourquoi viens-tu chercher cet être-ci ? Il est vieux, il ne te servira à rien ! Laisse-le terminer tranquillement ses jours...⁴⁵⁷ »

En d'autres lieux, les parents exprimaient clairement un vœu : « qu'il vive » (*Hai* et *Haim* en hébreu, *Aich* en arabe), qu'il « vive vieux » (*Zaken* en hébreu)⁴⁵⁸.

Ainsi donc, sauf rares exceptions, le nom de famille déclaré à l'état civil était la traduction ou la transposition de l'ancien nom*, essentiellement d'origine biblique (nom de rois, de héros, de prophètes ou de juges d'Israël) dans la langue du pays d'adoption⁴⁵⁹, aussi affreusement défiguré fût-il ; ou encore un nom “de substitution” qui fût le plus proche possible du

* En hébreu, le mot « prénom » n'existe pas ; on utilise l'expression « nom individuel » (*Chem Prati*) en opposition au « nom de famille » (M.A. Ouaknin-D. Rotnemer, p. 27).

nom hébraïque, soit par le sens du nom (le nom germanique Friedman, par exemple, qui signifie « homme de paix » pour une traduction de Salomon), soit par la proximité phonétique⁴⁶⁰. Selon l'auteur du *Dictionnaire étymologique des noms de famille juifs*, certains juifs d'Europe reprirent à cette occasion une ancienne tradition, en vogue au Moyen Âge chez certains rabbins, d'opérer une contraction ou une abréviation de leur nom, voire de le remplacer par un acronyme de mots hébraïques. Le plus connu de ces noms germaniques est Katz (« Chat » en français), lequel fut formé par les initiales K-TZ avec la voyelle de liaison *a* de l'hébreu *Kohen Tzadiq*, qui signifie « prêtre de justice ». Mais le nom de famille « Katz » pouvait être également adopté comme nom de substitution au nom d'origine biblique *Cohen*⁴⁶¹. Beaucoup de noms de famille juifs dérivent au demeurant de cette même racine : Kohen, Cohn, Kohn, Kahane, etc.⁴⁶²

Les juifs d'Italie – ceux qui quittèrent en 1848 les centaines de petits ghettos situés à la périphérie des grandes villes, mais aussi ceux qui s'étaient rassemblés dans les campagnes en minuscules communautés, qui parfois ne comptaient pas plus d'une douzaine de familles, choisirent quant à eux de garder dans leur nom le souvenir de leur ville d'origine ou des villages où ils résidaient⁴⁶³.

Précisons toutefois que d'ordinaire, surtout quand ils n'apportaient pas assez d'argent, c'était le fonctionnaire chargé d'établir l'état civil qui leur imposait un

patronyme. Albert Londres témoigne de la moquerie lors de l'attribution du nom :

« Avant Marie-Thérèse d'Autriche^{*}, les Juifs n'avaient pas de nom officiel. Quand l'impératrice décida de les enregistrer, il fallut bien les baptiser (je parle au civil) (...) Qu'un juif eût un nom, n'était-ce pas déjà une dangereuse condescendance ? Pour en atténuer la portée, on ne leur donnerait que des noms de choses ou d'animaux. Les pauvres n'avaient droit qu'à un nom de bête vulgaire. Ceux qui possédaient quelque *kreutzer* étaient autorisés à choisir pour patron un animal noble, voire féroce. Les favorisés de l'or pouvaient s'offrir un nom de fleur. Ainsi le riche devenait Blum[†] et le prolétaire n'était qu'un Schwein, c'est-à-dire un porc⁴⁶⁴. »

On soulignera également que les noms choisis par les juifs d'Autriche et de Hongrie, lorsqu'ils pouvaient verser le prix exigé lors de l'enregistrement, furent souvent des noms de métaux, d'arbres, de plantes ou d'animaux⁴⁶⁵ ; tandis que les juifs d'Allemagne, notamment de Francfort, préféraient un nom de famille se rapportant à l'enseigne de leur maison : ainsi, l'enseigne ou le nom de la maison *Zum Falken* (« Au faucon ») donna le nom Falk ; *Zum Fuchs* (« Au renard ») le nom Fuchs ; *Zum schwarzen Adler*, « À l'aigle

^{*} Surnommée La Grande, Marie Thérèse d'Autriche était archiduchesse d'Autriche, reine de Hongrie, de Bohême et de Croatie (1717-1780).

[†] Blume signifie « fleur ».

noir » ou *Zum Goldadler*, « À l'aigle d'or » le nom Adler... et la plus célèbre des enseignes *Zum roten Schild* (« À l'écu rouge ») le nom Rothschild⁴⁶⁶.

Généralement, les noms les plus coûteux étaient les noms de métaux précieux et les noms de fleurs ; les moins chers les noms de métaux courants, et gratuits les noms d'animaux⁴⁶⁷ – exception faite des animaux bibliques, cités dans la *Pirké Avot*, « Maxime des Pères » qui recommande : « Soit hardi comme le léopard, léger comme l'aigle, vif comme la gazelle et puissant comme le lion pour accomplir la volonté de Dieu⁴⁶⁸ ». Jadis, ces noms d'animaux bibliques exprimaient le désir des parents que l'enfant ainsi nommé possédât les qualités spécifiques de l'animal en question⁴⁶⁹. Il se pouvait ainsi que le nom Adler marquât le désir de s'identifier à l'aigle des *Psaumes* de David, « capable de renouveler sa jeunesse ». Symbole d'une irréfutable volonté de survie. À moins, bien sûr, que ce nom ne fût choisi comme nom de substitution à Josué, personnage biblique que la tradition populaire associait à un aigle⁴⁷⁰, dans l'espérance de parvenir par ce biais aux armes impériales d'Autriche. Le nom de substitution Loewe, « Lion » était également très prisé, car il évoquait le personnage biblique *Yehuda* (Judas) que Jacob, son père, comparait à « un jeune lion⁴⁷¹ ».

Quant aux noms d'arbres (comme Olivier, patronyme de ma bisaïeule paternelle) et de plantes, ils venaient d'un ancien culte ou de leur utilisation comme symbole poétique⁴⁷².

Mais si ces noms étaient des noms d'emprunt, quels étaient alors les “vrais” noms de famille juifs ? Les noms d'origine biblique comme Ashkenazi et Levi, devenus par l'état civil des noms de famille très répandus⁴⁷³ ? Ou des noms comme Cohen ? Ni l'un ni l'autre, puisque c'étaient tous des noms de tribu (la tribu de Levi ou Lévites, dédiés au service du Temple de Jérusalem), ou des noms de clan (groupe Cohen ou juifs *cohanim*, supposés descendre d'Aaron⁴⁷⁴). D'après Gérard Pommier, le seul nom juif était, traditionnellement, toujours le “prénom⁴⁷⁵”, car celui-ci était porteur d'une histoire, d'une signification et de nuances spécifiques⁴⁷⁶, en même temps qu'il avait un rôle de projet, tissant le lien entre le passé et l'avenir.

Mais qu'en fut-il en Italie à l'époque des conversions ? Lorsqu'une personne étrangère était recensée dans un village ou une ville, on lui donnait souvent comme surnom, redisons-le, le nom de la ville, de la région ou du pays d'où elle était originaire⁴⁷⁷. C'est ainsi que le 3 janvier 1593 Sebastianus Luca Teutonicus – entendons fils de Luc(c)a de l'ancienne tribu des *Teutonicus*, Teutons – devint Bastian (diminutif de Sebastiano) Todescho avec un h (du latin carolingien *theodiscus*, qui signifie « le Germanique »).

Fut-ce sa loi secrète ? Le retour du refoulé, comme nous le qualifierions en psychanalyse, de son ascendance judéo-teutonne ? Si Luc(c)a adopta le nom italien (ancien) de Todesc(h)o, singulier de Todeschi, c'est qu'il y avait sûrement un motif important à cela.

Quel sens trouver dans le fait qu'il eût adopté ce nom ethnique, sinon à ne point effacer le souvenir de l'Ancêtre tudesque ? Ou bien voulait-il par là mieux occulter la vérité sur une filiation par les femmes avec les marranes ? On ne peut qu'être frappé par le fait que son père, Antonius Teutonicus, portât le second nom de Rocio, et que sa fille Giacoma fût unie à un Munar*. Indices qui m'ont conduite à supposer que les antécédents de ce nouveau groupe d'immigrants *teutonici* étaient originaires de la Péninsule ibérique et non de l'*Altopiano dei Sette Comuni*. Bien entendu, ce n'est que libre interprétation de ma part. Je ne connais pas la vérité. On ne peut toujours pas consulter les archives qui pourraient nous éclairer à ce sujet. Solagna est sans doute le plus gros village d'origine judéo-tudesque du *Valbrenta* par le nombre de Todesco y habitant. Mais ceux-ci sont désormais complètement assimilés et chrétiens depuis des siècles, peu soucieux donc de soulever le voile. Qu'auraient-ils à y gagner ? Des moqueries ? La crainte de revivre la malédiction de leurs ancêtres ? Tout cela appartient à un passé lointain. Ne vaut-il pas mieux pour eux qu'ils restent dans l'oubli ? Pourtant, quelque chose me pousse encore à chercher jusque dans le cœur des noms de famille de leurs femmes les secrets cachés, et à questionner. Les parents respectifs de Giacoma Todesco, que l'on qualifiait globalement, patriarcat oblige, de *Teutonici*, et de Pasqual Munar, que l'on

* Variante de *monar*, qui désigne en catalan un « moulin à eau ».

surnommait *Munari*, « moulins à vent », étaient-ils arrivés à Solagna ensemble ou séparément ? Question qui demeure pour l'instant inexplicée, puisque rien n'est consigné dans les registres sur le lieu de provenance de leurs grands-parents.

Loin de proposer à mon lecteur le récit véridique d'une généalogie, je me suis laissée quelque peu emporter par mon imagination pour tenter de reconstituer les pérégrinations de mes aïeux au fur et à mesure que je lisais et écrivais. Au XVII^e siècle, l'Italie était devenue, ne l'oublions pas, le point de rencontre entre le judaïsme ashkénaze et séfarade, ainsi qu'un lieu de refuge pour les judéo-convers espagnols et portugais⁴⁷⁸. Se pouvait-il que la famille dénommée De Luca, nouvellement baptisée Todesc(h)o, et la famille Munar, dont le nom proclamait une origine catalane, se fussent unies en raison de leurs respectives origines ? Ou bien s'agissait-il simplement d'un hasard, d'une pure coïncidence ? Voilà sur quoi porte ma réflexion. Dans le même temps, cependant, n'en déplaise à ceux qui préfèrent ne pas savoir, la morale que je pouvais tirer de ce secret dérobé, c'est qu'il valait mieux toujours connaître la vérité de son ascendance – objectif dont j'ai par ailleurs bien conscience du caractère illusoire –, aussi dérangement soit-elle pour les descendants, que de la réprimer, de la nier, car découvrir d'où l'on vient, retrouver la trace cachée des ancêtres et de quoi l'on a hérité aide à surmonter, comme le rappelle si justement Anne Ancelin Schützenberger, le traumatisme transmis par les

aïeux qui est bien plus fort que le traumatisme transmis par les parents proches⁴⁷⁹.

Selon la psycho-généalogiste Nathalie Chassériau-Banas, « les troubles de la fertilité – tout comme le refus volontaire d’avoir une descendance – révèlent souvent un arbre en phase de régression⁴⁸⁰. Ni Françoise, ma sœur, qui porte au féminin le nom du défunt et assassiné grand-père maternel, Francesco alias François... ni Michèle, une cousine germaine, du côté maternel, n’ont pu avoir d’enfant. Pour ma part, je n’ai pas voulu en faire. Avec la bénédiction de ma mère pour laquelle l’injonction de procréation ne constituait pas une obligation, bien qu’elle eût mis au monde quatre enfants.

Bohème dans l’âme, je ne me sentais pas apte à fonder une famille. Or, à lire Chassériau-Banas, c’est l’arbre de la famille maternelle qui nous aurait transmis, à ma sœur et moi, une négativité de la fonction parentale ; il nous aurait communiqué qu’avoir des enfants n’était pas une bonne chose⁴⁸¹. Pour la psychogénéalogiste, il ne fait aucun doute que cette négativité, qui nous viendrait de la mère, a provoqué l’extinction de notre lignée cognatique (parenté par les femmes). Mais il existe un autre point de vue, celui de Serge Tisseron, qui confirme le mien : « il arrive même qu’un secret puisse aboutir à l’extinction d’une lignée, lorsque les descendants n’ont pas réussi à se libérer du fantôme alors qu’ils avaient l’âge de procréer⁴⁸². »

Quoi qu’il en soit, au fur et à mesure que je m’efforce de dévider tant bien que mal le fil des siècles et des

génération, je ne peux m'empêcher de penser à Henri Michaux pour lequel le malheur de la nomination se confondait avec la malédiction de l'agregat. J'entrevois peu à peu le côté pervers du terme générique, ethnique, dont ont été affublés les *Teutonici* concentrés à Solagna. Ce regroupement (forcé ? choisi ?) a non seulement rivé à jamais mes aïeux à leur origine tudesque, mais il les a encore enchaînés au déterminisme étouffant du clan à base généalogique au lieu de les en libérer. Longtemps maintenus à l'écart de la société vénitienne, parce qu'ils travaillaient dans les entrailles de la forêt, il se peut, naturellement, qu'ils n'aient pas vu la nécessité de changer leur nom en quelque chose de moins juif, se bornant à traduire le nom Ashkenazi en italien, afin que l'oubli n'entre pas dans l'esprit de leurs enfants et des enfants de leurs enfants, aussi longtemps que durerait la lignée. Car si l'on en croit Delphine Horvilleur, « les enfants », aux yeux des rabbins du Talmud, « sont ceux qui édifient, non pas le monde à venir mais leurs propres parents. Ils sont les « bâtisseurs » de ceux qui leur ont donné naissance et non l'inverse. Une génération n'élève pas la suivante mais se bâtit à partir d'elle. Par un reversement contre-intuitif et « édifiant », le nouveau venu installe l'ancien dans son identité⁴⁸³. »

Seulement voilà, il arrive un jour où fatalement la chaîne qui unit toutes les générations se rompt.

Nonobstant le fait que son cousin Giovanni, issu de germains du côté des Cavalli, fût follement amoureux d'elle, comme je l'apprendrai de sa propre bouche en

l'an 1969 lors d'un passage à Lyon, ma mère, effrayée par les ravages de la consanguinité (oh ! combien de morts en bas âge chez les Todesco), renonça à l'épouser. C'était trop risqué.

Mais on ne saurait se séparer totalement d'un héritage trop lourd qui échappe au savoir et auquel on n'a su donner sens. Les ombres du passé nous habitent et nous rattrapent toujours. Maman croyait sincèrement qu'elle pourrait s'élever au futur, loin de ses frères et sœurs qui s'étaient opposés à punir, en bonne justice, ceux qui avaient dépecé si sauvagement le cadavre de leur père. Mais la vérité est qu'elle ne parvenait pas à sortir du passé tragique de ses parents. Les trépassés la hantaient et elle avait un besoin lancinant de se raconter, de partager la charge avec nous, pour soulager ses angoisses. Sans le vouloir, elle m'avait transmis à la naissance une infinie tristesse. Comme si une des larmes auxquelles elle se laissait rarement aller était arrivée par mégarde dans ma bouche, mêlée au lait abondant qui coulait de son sein généreux. À l'incompréhension de mes parents, je rejetais toute nourriture. Je crois que je ne faisais rien d'autre que d'essayer de me défendre des ombres des défunts qui habitaient en elle. Sa première grossesse n'avait pas abouti. Et je m'interroge aujourd'hui sur le motif qui ne lui permettait pas de mettre au monde un bébé à ce moment-là. La nostalgie des lieux familiers qu'elle avait quittés pour vivre dans la ville morne de mon père avait sans nul doute réactivé le sentiment de déracinement non élaboré qu'elle avait éprouvé enfant en se séparant de la maison de Costa où elle avait pas-

sé les sept premières années de sa vie. Sans doute ne s'était-elle pas mariée par hasard avec un homme atteint de mélancolie dont les blessures affectives étaient l'écho des siennes. N'ayant pas reçu suffisamment d'amour, comme je l'ai déjà raconté dans *Sardegnamadre*⁴⁸⁴, il se sentait pareil à elle, sans famille, orphelin. Avec le temps, j'en suis venu à penser que derrière le mystère de leur rencontre, il y avait quelque chose qui avait sûrement à voir avec le poids des ancêtres inconnus. Que c'était une douleur qui venait de loin, de très loin, et que celle-ci avait jeté comme une ombre sur leur vie et sur leurs enfants.

Josef Hayim Yerulshami fait observer que Freud semblait croire que « les traits de caractère enfouis dans la psyché juive étaient eux-mêmes transmis phylogénétiquement, et n'avaient nul besoin de la religion pour se perpétuer. Selon ce genre de conclusion, nous dit-il, même des Juifs sans Dieu comme Freud héritent inévitablement ces traits et les partagent⁴⁸⁵. » Une autre explication me paraît toutefois plus appropriée : s'il existait bel et bien des types juifs de comportement, ne découlaient-ils pas le plus souvent des siècles de discriminations, de persécutions, d'isolement social, mais aussi et surtout, comme le souligne Shlomo Sand, de la pauvreté, des « terribles conditions dans lesquelles ils vécurent lors de ces cinq cents dernières années⁴⁸⁶ », voire plus selon les pays – et non de l'hérédité, de la biologie ? Pas même la conversion au catholicisme n'avait protégé les juifs d'Espagne. Violence et mort pouvaient les guetter

jusque dans leur demeure. Écoutons Charles Lewinsky :

« “Faites-vous baptiser”, leur avaient-ils dit (les inquisiteurs). Très avenants. “Cela vous évitera le bûcher et le feu de l’enfer (...) Rien que quelques gouttes versées sur votre front, et vous serez des Espagnols comme les autres” (...) Et ensuite, ils les ont appelés des Marranes, ce qui signifie cochons, et toute cette belle eau lustrale ne leur a servi à rien (...) On peut faire tant de choses pour faire percer le Juif en lui. Ils ont écrit de gros livres sur le sujet. Quand il faut suspendre et quand disloquer. Pour que tout se fasse dans les règles. Et quand ensuite on le brûlait – et ça se terminait toujours ainsi – ils ne l’avaient pas fait eux-mêmes. Ils l’avaient, à leur grand regret, livré aux tribunaux séculiers, et se tenaient, eux, avec compassion, devant le bûcher, Bible en main, et lui disaient : “Repens-toi ! Convertis-toi ! Pour que tu ne meures pas en Juif et ailles en enfer, mais en Chrétien et ailles au Paradis”. Même cette promesse ils ne l’ont pas tenue, voilà (...) Un Juif reste juif. C’est ainsi. Peu importe combien de fois il se fait baptiser⁴⁸⁷. »

Une des grandes difficultés résidait dans le fait que l’Eglise catholique confondait transmission et destin (de *destinare* qui, en latin, veut dire « fixer, attacher »). C’était un acte violent, une manière d’enfermer les juifs dans une malédiction écrasante qui interdisait tout progrès de la liberté, avec ce que cela supposait pour eux : avoir le passé comme ave-

nir... ce qui était, bien entendu, une absurdité, puisque selon la Torah « le monde n'est ni éternel ni immuable, mais bel et bien une création, et ses agencements sont le produit de l'action des hommes⁴⁸⁸ ».

La fatalité d'un destin inexorable était inconnu de la Kabbale⁴⁸⁹, témoins les judéo-convers qui, au XVIIe siècle, inventèrent dans leurs refuges néerlandais ou ottomans de nouvelles manières d'être juif, nées à partir d'une double identité, du sentiment d'appartenir à deux modes d'existence différents⁴⁹⁰ – la plupart du temps dans un cadre “religieux” mais parfois même en le minant ou en s'en évadant⁴⁹¹.

Pour le rabbin et psychanalyste Marc-Alain Ouaknin, la *Qabbala*, Kabbale, qui signifie littéralement « réception » donc « tradition⁴⁹² », était avant tout « un art de vivre⁴⁹³ » une « métaphysique de la lumière⁴⁹⁴ ». L'homme devait toujours tendre vers l'avenir et le chemin de la *techouva*, du « retour à soi », demeurait toujours ouvert, de sorte que l'homme pût changer sa destinée⁴⁹⁵, et acquérir un nouveau soi. Là encore intervient la notion de choix. Car contrairement à ce que les politiciens nationalistes ont toujours voulu faire accroire, les ethnies et les identités ne sont pas fixes, immuables, mais toujours perméables et en mouvement. C'est une des raisons pour laquelle Shlomo Sand ne perd pas l'occasion de rappeler, pour qui voudrait se lancer dans la recherche du “gène juif”, « que des mutations du chromosome Y ne peuvent pas renseigner sur les “ancêtres” d'une personne donnée mais peut-être, dans le meilleur des cas, sur la lignée “dynastique” d'un seul de ses pères, c'est-à-dire

non pas sur l'arbre de son "hérédité" dans sa totalité
mais uniquement sur une seule de ses branches⁴⁹⁶ ».

10. Les premiers Todeschi

L'homme libre ne pense à rien moins que la mort et la sagesse consiste à réfléchir non sur la mort mais sur la vie.

(Spinoza)

Je te propos la vie ou la mort/La bénédiction ou la malédiction/Choisis donc la vie.

(Deutéronome, 30:19)

Si tu ne sais pas où tu vas/Regarde derrière toi pour savoir d'où tu viens.

(Proverbe africain)

Dans l'ensemble, l'histoire des *Teutonici* ou *Todeschi* de l'*Altopiano dei sette comuni* et du *Valbrenta* demeure difficile à retracer dans la mesure où les sources qui s'y rapportent s'avèrent peu nombreuses et imparfaites.

Le problème avec les *Teutonici* ou *Todeschi* de la région vicentine, c'est que pour comprendre leur histoire, il faut remonter au XIIe siècle, lorsque la papauté commence à se montrer hostile aux juifs. « Les textes législatifs manifestent cette évolution », nous dit Jean Verdon⁴⁹⁷. Voici deux exemples : d'abord la condamnation des mariages entre juifs et chrétiens aux premier et second conciles du Latran, en 1123 et 1139⁴⁹⁸ ; suivie, en 1179, de l'interdiction d'avoir des serviteurs chrétiens. Plus tard, en 1215, le canon 67 du concile du quatrième Latran, qui déplore que dans les rues l'on ne puisse pas toujours distinguer les juifs des chrétiens, essaie de réglementer les prêts des juifs aux chrétiens – sans y parvenir vraiment⁴⁹⁹.

Comment la papauté s'y prend-elle pour faire d'eux des ennemis ? Tout simplement en fabriquant artificiellement une altérité juive pour ces juifs de vieille souche que rien ne distingue des autres. Un juif doit être un Juif. Sous-entendu, un juif n'a pas les mêmes droits qu'un chrétien. Et il ne doit surtout pas se mélanger aux chrétiens. Le mot « juif »* apparaît alors dans la langue française. Nous sommes au XIIIe siècle. Il faut dire que l'Eglise chrétienne a besoin d'argent pour mener ses croisades. C'est d'ailleurs une des raisons pour laquelle que les menaces antijuives se précisent. Partout, en France comme en Allemagne, on

* Déformation linguistique du mot « Judéen ». Ce mot définit la tribu de Juda qui est l'une des douze tribus d'Israël.

les accuse de profiter de la misère d'autrui, par usure, alors qu'on les pressure jusqu'au dernier sou.

À Solagna, on raconte que c'est à partir de l'abbaye de Benediktbeuern, en Haute-Bavière, que fut organisé, suivant un tirage au sort, le départ de tribus teutoniques ou tudesques pour un long et périlleux voyage vers l'Italie, sans vrai espoir (ou désir) de retour. On est en l'an 1146. Ces tribus savent que là-bas, derrière les crêtes des Alpes, entre le Trentin et la Vénétie, entre *Lavarone* et l'*Altopiano dei Sette Comuni* (*Hoaga Ebene vun Siiben Kameûn* en langue cimbrique) et *Monti Lessini*, s'étendent de vastes espaces boisés dont l'empereur a fait don à l'évêque du diocèse de Padoue afin de se ménager l'appui de l'Église catholique, mais qui végètent faute de main-d'œuvre. Comme ce dernier a besoin de bras pour défricher les forêts de l'*Altopiano*, un lieu élevé et inhabité depuis les incursions de pillards magyars ou hongrois aux IX^e et X^e siècles, il fait envoyer des émissaires en Bavière, chargés de rassembler et de sélectionner des volontaires teutons dans le dessein de créer une implantation de colons*, avec la promesse que des provisions et des outils leur seront fournis à l'arrivée, qu'ils seront autorisés à utiliser du bois (excepté le bois "noble" de hêtre et de chêne) comme combustible ou comme matériau pour construire leur propre maison, à cultiver une parcelle de terre et à faire pâturer des chèvres.

* Paysans libres et francs de tout droit seigneurial.

Ces avantages étaient tentants et durent naturellement amener en Vénétie de nombreux serfs fugitifs, ainsi que des juifs qui fuyaient les persécutions. Un accord fut conclu à cet effet entre les moines bénédictins de l'abbaye de Benediktbeuern et les clunisiens du petit ermitage de *Santa Croce di Campese*^{*}, que Pons de Melgueil, ancien abbé de cette grande église monastique qu'était Cluny (en Bourgogne), avait fondé à son retour de la Terre Sainte, en l'an 1124, avec un groupe de moines et la protection de Alberico I da Romano[†], fils de *Ezzelino* ou Encelin I.

La présence des premiers immigrants teutons ou tudesques dans ces contrées forestières semble remonter à l'année 1037, au moment où le gibelin Encelin I[‡], fils d'Arpone et chef de file des *Ezzelini*, suivit en Italie l'empereur du Saint-Empire romain germanique Corrado II avec un seul cheval et reçut de lui en fief les terres d'Onara-Romano dans la Marche trévisane, moyennant une modique redevance. Après quoi, ce seigneur accrut le bien donné en fief. Il acquit d'abord le fief de Bassano, d'Angarano et de Cartigliano, grâce

* Sis sur la rive droite du fleuve Brenta, non loin de Vicence.

† D'après Mezrahi, Romano est un nom de famille juif d'origine italienne attribué à une famille originaire de Rome.

‡ Nom particulièrement répandu dans les registres des familles nobles du duché de Bavière.

à la générosité de l'évêque de Vicence ; ensuite, Marostica et plusieurs gros villages, ainsi que des châteaux-forts situés au nord de Vérone, de Vicence et de Padoue.

Suivant l'hypothèse du bavaois Johann Andrea Schmeller, les premières tribus nomades teutonnes ou tudesques, provenant pour la plupart de Bavière, s'infiltrèrent clandestinement au temps de la première croisade (1096-1099) dans diverses localités de la zone montagneuse comprise entre l'Adige et la Brenta⁵⁰⁰, où les hommes se hasardaient rarement ; puis, aux environs de l'an 1110, elles descendirent des plateaux alpins jusqu'à Posina, et de là, après plus de vingt années de vie clandestine, s'établirent entre les années 1135 et 1140 à Folgaria dans le Trentin.

Entre-temps, plus précisément à la date du 18 mai 1125, Alberico I, qui était, nous l'avons vu, particulièrement sensible au projet de l'ancien abbé de Cluny, Pons de Melgueil, d'ériger un monastère à *Campese*, fit don à ce dernier d'un bon nombre de terres inhabitées en friche de la rive droite de la Brenta. Bien que le travail manuel fût encore très mal vu par l'Eglise catholique, parce que celle-ci le considérait comme la conséquence du péché originel, les moines bénédictins, en attendant un renfort, contribuèrent néanmoins largement, bon gré mal gré, au défrichage et à la culture d'une grande part des territoires, alors sous la juridiction paroissiale du monastère de Valle San Floriano.

Le second essaim d'immigrants tudesques arriva deux décennies plus tard du sud-ouest de la Bavière par le col du Brenner, suivant la route naturelle qu'avaient pris leurs prédécesseurs cent ans plus tôt. Selon la version officielle de la paroisse de San Giustina à Solagna, ces pauvres hères, des montagnards pour la plupart, fuyaient la grande famine qui régnait dans leur pays. D'aucuns à pied, par grappes, avec pour tout bien un balluchon qu'ils portaient sur l'épaule au bout d'un bâton, ou bien tirant de lourdes charrettes à bras, chargées de hardes empaquetées à la hâte ; d'autres à cheval, à dos d'âne ou de mulet. Les enfants en bas âge et les aïeuls étaient parfois entassés dans des chariots que tiraient, attelés, des bœufs ou des chevaux de trait, tandis que les aînés et les femmes suivaient en marchant. On a affirmé que ces nouveaux arrivants étaient des Cimbres (*cimbri* en latin), un des peuples les plus antiques des Germains, originaire de l'actuel Danemark, dont le nom signifie littéralement « la marque de Dan »*. Mais c'est bien là le *hic* : les Cimbres, alliés des Teutons de l'époque romaine, avaient été totalement anéantis à Campo-Rondone, dans le voisinage de Vérone, en l'an 101 avant notre ère par le général romain Caius Marius ! C'est inscrit dans tous les ouvrages qui traitent de l'histoire des Romains. Aussi les Cimbres n'avaient-il plus d'existence en tant que peuple depuis des lustres. En

* Dan, fils de Jacob et Bilha, donna son nom à une des dix tribus d'Israël qui furent emmenées en captivité chez les Assyriens et déclarées comme disparues.

réalité, le mot *Zimber* n'avait rien à voir avec la population des Cimbres... il dérivait de l'altération du terme *Zimberer*, qui désignait en haut allemand une personne travaillant la coupe ou la taille du bois et faisant des travaux de charpente, c'est-à-dire un des corps de métiers, avec celui de charbonnier, les plus craints et les plus honnis dans la culture paysanne du Moyen Âge, parce que pratiqué au fond des bois, à l'écart des villages.

Il convient cependant de préciser que ce ne fut qu'à partir de l'année 1402 que ces *Zimberer*, bûcherons-charpentiers-menuisiers, se virent décerner définitivement la qualification de *Cimbri*, Cimbres. À savoir, lorsque les meilleurs d'entre eux eurent descendu des hameaux les plus reculés d'Asiago, devenu l'*Altopiano dei Sette Comuni*, plateau des Sept Communes (tudesques) dispersées sur les monts vicentins (Asiago, Rotzo, Roana, Lusiana, Gallio, Foza, Enego), afin de remédier au désastre que la *brentana*, crue soudaine, furieuse et meurtrière de la Brenta, avait provoqué dans la vallée, emportant un des piliers de la *Calla del Sasso*, descente du Sasso* et inondant le pays de flots d'eau boueuse. À partir de là, il semblerait que, dans l'esprit des gens de la vallée, se soit créée la confusion entre le nom de métier *Zimber* (en langue tudesque) et le mot *cimbri* (en italien), qui désignait le groupe eth-

* Escalier monumental de 4444 marches qui reliait la commune de *Valstagna*, sise en aval du hameau de Sasso, à l'amont du haut plateau d'Asiago, chef-lieu des Sept communes.

nique des « Cimbres ». À la réflexion, il est presque tentant d'affirmer que cet ancrage dans une généalogie imaginaire conféra tout soudain aux bûcherons-charpentiers teutons l'occasion de refondre une "identité" et de s'insérer dans le *Valbrenta*.

*

S'il est bel et bien confirmé par les historiens qu'une grande famine régna sur toute la Bavière en l'an 1145 et que, pour survivre et subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille, des paysans et des artisans étaient prêts à travailler au défrichage des forêts à des centaines de lieues de leurs résidences⁵⁰¹, il n'en reste pas moins que la légende qui circule à Solagna sur les habitants des Sept Communes de l'historique fédération de la montagne de l'*Altopiano d'Asiago* est peu crédible. Comment des manants, montagnards de surcroît, se seraient-ils jetés eux-mêmes sur les routes avec leur famille pour aller vivre aussi loin de leur terre natale, sachant que de l'autre côté des Alpes, ils seraient pareillement contraints à travailler sans relâche, du lever du soleil à la tombée de la nuit ? Certes, ils seraient déclarés libres et francs, sous condition d'un paiement en nature de droits et redevances que réclamerait l'évêque pour le territoire qu'il leur attribuait, mais généralement, les paysans et les artisans ne se laissaient pas si facilement déraciner de leur sol, en dépit de la famine et des malheurs du temps ; ils n'abandonnaient pas de leur plein gré leur chaumière et leur lopin de terre, aussi misérables fussent-ils. Ils bougeaient de façon incessante, mais dans

un espace limité, et ils mouraient le plus souvent dans le village où ils avaient vu le jour. Comme colonisation et évangélisation allaient rigoureusement de pair depuis le VI^e siècle, la version la plus probable est que ces immigrants étaient soit des serfs fugitifs d'Allemagne et d'Autriche poussés par le désir d'affranchissement, soit des juifs de France et d'Allemagne en proie à toutes les horreurs des persécutions ; ou même les deux. N'en déplaise à la version adoptée par les historiens locaux qui rattachent les déplacements du début du second millénaire à des causes purement démographiques et économiques, on devrait se garder de prendre pour seule vérité possible les assertions des uns et des autres. Car, *dixit* Nietzsche, « il existe toutes sortes d'yeux », et par voie de conséquence d'innombrables interprétations possibles. En effet, l'Histoire est toujours affaire de point de vue et elle devient aveugle lorsqu'elle n'en adopte qu'un qu'elle prend pour vérité. Par ailleurs, si l'on tient compte de la concordance des dates, force est de constater qu'un grand nombre de juifs, des familles entières, quittèrent la Germanie vers la fin de l'année 1146, pour échapper aux massacres perpétrés par les chrétiens⁵⁰².

À cette date, Pierre de Montboissier dit le “Vénérable” était le dernier des grands abbés de Cluny⁵⁰³ dont le réseau s'étendait aux quatre coins de la chrétienté – de l'Espagne jusqu'en Palestine, et de l'Italie méridionale jusqu'en Angleterre⁵⁰⁴. Ce qui revient à dire que l'abbé espérait parvenir à la parfaite désintégration de tous les impies et infidèles au sein de

ce réseau, les juifs se retrouvant inclus dans cet ensemble, dût-il les soumettre par le fer et le feu. C'en était fini du temps où la coexistence pacifique entre juifs et chrétiens était possible. D'ores et déjà, le « Juif » était considéré comme un ennemi mortel de Dieu. Pis encore : comme un être maléfique, un « étranger » (entendu dans le sens d'épouvantable, d'incompréhensible, hors du commun), ce qui était bien sûr tout à fait absurde, puisque dans des pays comme la France ou la Germanie de nombreuses communautés juives bien intégrées, plus ou moins importantes, s'étaient développées dans de nombreuses villes de l'ancien empire des Francs*.

Pour l'heure, « le pouvoir civil prend rarement des mesures contre les juifs », écrit Jean Verdon. « Au contraire, il s'élève souvent contre les contraintes exercées par les autorités ecclésiastiques. Le petit peuple et le clergé adoptent la même attitude⁵⁰⁵. » Mais dans une Guerre sainte, si tant est qu'une guerre puisse être sainte, le fait de maltraiter un infidèle, d'incendier sa maison, de le ruiner, devient vite un acte justifiable. D'autant plus que l'identité de la chrétienté latine se construit alors dans la confrontation avec l'islam⁵⁰⁶. Pour les défenseurs de la chrétienté, peu importent les réalités spécifiques recouvertes par

* L'Empire des Francs, c'est l'Empire de Carolus Magnus, Charles le Grand, dit Charlemagne. Cet empire est devenu en allemand *Frankreich*, nom qui sert à désigner aujourd'hui la France. Les Francs viennent du pays du Rhin.

le mot « infidèle » : ce qui compte, c'est de déclarer radicalement « Autre » celui qui n'est pas chrétien, malgré le mélange entre les deux communautés. Aussi les persécutions et les violences se propagent-elles dès la première croisade, laquelle aboutit en 1099 à la prise de Jérusalem et à la fondation en Terre sainte de nouveaux États féodaux⁵⁰⁷. Quant à la décision fort insidieuse d'exclure les juifs du système féodal et donc des croisades⁵⁰⁸, elle ne risquait pas de rester sans écho.

Voilà d'ailleurs le sort que Pierre de Montboissier leur réservait tout juste un demi-siècle après qu'ils eurent été victimes à Worms, à Mayence, à Cologne, en 1096, du premier grand massacre par les chrétiens⁵⁰⁹ :

« Ils doivent être exécrés et haïs mais je recommande qu'ils ne soient pas mis à mort », écrivait-il dans une lettre adressée à Louis VII en 1146.

« Est-il châtement plus indiqué pour ce peuple mauvais que de lui prendre tout ce qu'ils ont acquis par la fraude et qu'ils ont volé avec iniquité [...] Il faut tout leur prendre⁵¹⁰ ! »

Cette lettre en appelle ouvertement, comme on voit, à la spoliation des communautés juives. Dans *La mémoire d'Abraham*, Marek Halter montre que durant la deuxième croisade les exactions des « soldats du Christ » furent telles « que Bernard, l'abbé de Clervaux, celui qui avait prêché l'expédition, dut partir en toute hâte vers Mayence, demander à Radulph, un

moine qui menait une armée de pèlerins allemands de renoncer à persécuter les Juifs⁵¹¹. »

La tradition du bouc émissaire est hélas quasi universelle et, de toute évidence, l'abbé de Cluny avait besoin de rendre les juifs responsables de la famine pour renflouer les coffres de l'Église et financer la deuxième croisade, guidée par Ludovic VII de France et Conrad III de Hohenstaufen. Qu'il eût des dettes auprès des prêteurs juifs⁵¹² n'est pas un détail insignifiant, car cela contribua à augmenter sa haine des juifs. Assurément, les causes religieuses ne sont pas prédominantes dans son discours. Et les griefs de toute évidence d'ordre économique. Les moines de Cluny étaient connus pour faire bombance. Au grand dam et à l'indignation de Bernard de Clairvaux dont l'idéal cistercien était si contraire à ce genre de comportement⁵¹³. Inutile de dire que son intervention ne servit à rien, tant s'en faut. L'antijudaïsme du "vénéral" abbé de Cluny était si virulent qu'il s'engagea à tout faire pour les anéantir socialement et économiquement. À cette fin, il induisit une polarisation "eux/nous" dans la société, encourageant les couches les plus misérables de la population chrétienne à voir en "eux", les juifs, d'abominables « suceurs de sang », sans que les malheureux pussent présenter leur défense. Aucun moyen ne semblait exagéré contre les « ennemis de Dieu ». Aussi la fable répugnante que les juifs tuaient des enfants chrétiens pour leur Pâque commença-t-elle à circuler. Dès lors, ce qui devait arriver se produisit. La peur de celui qui était devenu l'« Autre » grandit parmi les chrétiens. Puis la haine,

une haine furieuse, incontrôlée, irrationnelle, commença à gagner les esprits. Selon l'écrivain Ildefonso Falcones, la première accusation connue de crucifixion d'un enfant chrétien fut mentionnée en Allemagne à Würzburg, en 1147⁵¹⁴. » Chose qui ne fut, bien entendu, jamais prouvée. Mais à partir de là, la situation des juifs de Germanie s'aggrava rapidement sur le plan juridique. Tout était bon pour les chasser, les traquer, prendre leurs biens et leur vie.

Quand bien même l'on ne saurait comparer les massacres de 1146-1147 avec ceux du fatidique été 1096⁵¹⁵, le sang coula de nouveau à flots dans les ruelles des centres urbains et dans les campagnes, semant une peur intense parmi les juifs, poussant ceux-ci à s'enfuir de leur lieu d'habitation ou à devenir chrétiens. Jusqu'au temps de la première croisade, juifs et chrétiens vivaient ensemble sans qu'il y eût de graves conflits. Les liens de voisinage étaient anciens. Beaucoup de juifs étaient attachés au travail des champs, parlaient le même dialecte et s'habillaient pareillement que les autres habitants de la campagne. Parmi eux, on comptait aussi de nombreux artisans. Mais en ces temps de grande famine, les chrétiens les plus pauvres, excités par la faim et les prédications du haut clergé qui ne cessait d'imputer aux juifs sa propre cupidité, sa soif insatiable d'argent, sa luxure, en vinrent lentement à regarder leurs voisins juifs d'un œil torve, à les considérer comme des étrangers susceptibles d'engendrer de graves nuisances⁵¹⁶. La cassure dans la société fut bientôt telle que les

chrétiens, notamment les masses paysannes, en vinrent à penser que s'ils se débarrassaient des juifs les choses iraient beaucoup mieux pour eux. À part quelques cas isolés, ils se laissèrent rapidement gagner par la haine ; une haine incontrôlable à laquelle ils donnaient libre cours, commettant pillages et incendies, faisant violence aux femmes, chassant les hommes effrayés devant eux à coups de bâtons, de faux, de fourches à fumier, assommant et battant à mort les vieillards qui trébuchaient, au lieu de s'en prendre aux vrais affameurs. Partout, une colère aveugle et dévastatrice l'emportait sur l'entendement, éveillant chez les victimes une épouvante d'autant plus affreuse que devant le danger de mort il ne leur était plus possible d'implorer le secours de l'évêque protecteur, garant de leur sécurité, car celui-ci ne manquait pas de s'enfuir, les abandonnant à la main des manants. Quant à l'empereur, qui leur avait jusqu'alors offert sa protection (au motif que les taxes spéciales auxquelles étaient assujettis commerçants, artisans ou paysans, fournissait une source non négligeable de revenus pour le royaume⁵¹⁷), il n'hésita pas un instant à user du prétexte fallacieux que ceux-ci descendaient des captifs israélites, dont le général romain Titus avait fait don en l'an 70 au trésor de l'Empire, pour les transformer en serfs de la Chambre impériale (*servi sunt camerae nostrae speciales*)⁵¹⁸. Une fois passés au statut infamant de serfs⁵¹⁹, les juifs n'avaient plus d'existence légale. Privés de liberté, ils n'avaient plus aucun droit sur les terres qu'ils cultivaient ; les héritages étaient contrôlés et taxés⁵²⁰. Pis

encore : le seigneur auquel ils appartenait détenait tous les droits sur eux, dont celui de leur faire subir des punitions corporelles⁵²¹ et de les vendre avec les terres auxquelles ils étaient attachés. Pour ce qui concerne les lettrés, ils furent chargés de collecter les taxes pour la couronne impériale, ce qui leur valut rapidement le mépris et la haine de leur entourage. Il ne restait donc rien à espérer. Fort heureusement, il arrivait que certains d'entre eux pussent s'échapper et se réfugier dans les collines boisées les plus proches ou dans les sous-bois d'une forêt où l'on ne circulait qu'avec beaucoup de difficulté ; parfois même dans quelque forteresse inexpugnable où leur était accordé asile et protection, au mépris de « l'appel des moines à la destruction des communautés⁵²². » D'autres enfin, se retrouvaient jetés sur les routes sans trop savoir où aller et « dans la nécessité d'acheter à prix d'argent la protection des évêques⁵²³ » ou autres dignitaires mi-trés pour “se sauver” (dans les deux sens du terme), préférant la condamnation à l'exil au sacrifice de leur vie ou de leur liberté.

Simon Schwarzfuchs nous dit ainsi que parmi les rescapés de la première croisade (1096-1099) se trouvait le groupe du *parnas** Kalonymos† de Mayence, ville sur le Rhin très réputée depuis la seconde moitié du Xe siècle pour son centre d'études religieuses⁵²⁴.

* Dirigeant d'une communauté juive.

† Traduction en grec du nom hébreu *Chemtov* ou *Shem Tov* qui signifie « le bon nom ».

Il est difficile de donner une date précise de l'installation de Moïse, fils de Kalonymos à Mayence. Selon Simon Schwarzfuchs, une ancienne tradition attribuée à Charles III de France, dit « le Simple » (879-929), le mérite de son arrivée en l'an 917 du calendrier chrétien⁵²⁵, alors que Jacques Attali soutient que ce fut non pas Charles III mais l'empereur Charles Ier dit « le Grand » ou Charlemagne (742-814) qui contracta une alliance avec « les Juifs survivants, les dispersés de Juda » – entendons, de la tribu de Juda ou descendants exilés de la lignée de David –, faisant en sorte que Kalonymos les accompagnât dans les régions germanophones de l'Empire carolingien, qui s'étendaient de Mayence et Worms à Cologne et Strasbourg, et les y rassemblât⁵²⁶. Mais la date importe peu. L'essentiel est de savoir que les juifs venus de Gaule et d'Italie au Xe siècle furent bien reçus et que même s'ils ne jouirent pas des mêmes droits que les chrétiens sous les successeurs de Charlemagne, notamment sous Louis le Pieux⁵²⁷ dont la politique était complètement dévouée à l'Eglise catholique, il n'y eut pas de heurts entre eux et la population locale, tout du moins aucune trace ne le donne à croire. Ils n'étaient pas enfermés dans des juiveries, soumis à des vexations ; ils n'étaient pas ségrégués dans des métiers déterminés. Il y avait parmi eux des savants et des négociants, mais aussi et surtout un grand nombre d'artisans, de viticulteurs et d'agriculteurs. Leurs vies, leurs racines, s'entremêlaient tant bien que mal à celles des chrétiens dans la paix et le respect. Non pas que les deux communautés fussent in-

dissolublement fondues ; les ramifications étaient multiples et chacun vivait avec sa spécificité propre, sans pour autant différer totalement l'une d'avec l'autre. Rien encore ne distinguait les Germaniques juifs des autres Germaniques. Au dehors de la communauté, ils ne menaient pas une vie spéciale. Ils étaient profondément enracinés dans le sol et la culture du pays ; ils n'utilisaient pas de langage particulier, leurs aïeux ayant eu tôt fait de remplacer les dialectes qu'ils avaient apportés de Gaule et d'Italie par les parlars régionaux de leurs nouveaux voisins⁵²⁸, notamment le bavarois ou l'alémanique qui était parlé au VIIIe siècle dans la région du Haut-Rhin, l'Alsace, la Suisse alémanique et le Bade-Wurtemberg. Au fond, la seule chose qui rendait les sujets juifs singuliers et formait comme des remparts contre l'assimilation, c'étaient les six cent treize prescriptions, connues également sous le nom de *mitsves*, sur lesquelles reposaient tous les aspects de la vie juive⁵²⁹ ; prescriptions au caractère, certes, contraignant, mais qui devinrent par la suite une des causes de l'affinement des esprits, à l'ombre du ghetto et même après⁵³⁰.

L'historien Irvin A. Agus précise qu'au cours de cette période quiète « la confiance des Juifs allemands et français dans les lois du Talmud, dans tous les gestes de la vie quotidienne, était probablement plus grande que pour n'importe quelle autre communauté juive de l'histoire. (...) En Allemagne et en France à cette époque (...), les Juifs étaient exclusivement soumis à la loi rabbinique qui contrôlait chaque instant de la vie. L'organisation de la vie communautaire ;

l'établissement des relations politiques avec les organisations non juives ; la levée de fonds à travers les impôts, pour couvrir les dépenses communautaires et les engagements financiers ; l'obligation du secours mutuel ; la réglementation des pratiques commerciales... Tout cela était exclusivement fondé, probablement pour la première fois dans l'histoire, sur la loi juive⁵³¹. »

Il est clair que l'Église catholique interpréta les deux groupes religieux comme des populations différentes pour déclencher le schisme entre juifs et chrétiens dans tous les territoires germanophones ; ce qui n'empêcha pas les disciples des rabbins de produire une importante littérature religieuse, à l'exemple de Moïse, ce dernier ayant contribué en peu de temps, de manière éclatante, au développement de la créativité intellectuelle dans les villes du Rhin⁵³². Plus étonnant encore : malgré les violences meurtrières commises à leur encontre à compter de la première croisade, la création culmina aux XIIe et XIIIe siècles dans une sorte d'âge d'or de la pensée judéo-allemande⁵³³. Parallèlement, de prestigieuses *yéchivot*, écoles juives ashkénazes, se développèrent en Vénétie dont la réputation leur attira de nombreux étudiants hellénisés de Salonique. Petit à petit, des communautés romaniotes, venues des Balkans mais de culture grecque, se formèrent, notamment à Venise et à Padoue, apportant leur influence à la liturgie de cette région. Si l'on en croit Roger Peyrefitte, le judaïsme n'était pas une doctrine de gens qui se contentaient de croire, mais qui pensaient. Depuis la destruction du Temple de Jé-

rusalem, les synagogues étaient des lieux où l'on étudiait, plus que des lieux où l'on priait. On y faisait appel au raisonnement plus qu'à la foi⁵³⁴, tout en respectant la Loi de Moïse. Suivant Jésus en personne, qui était juif* et n'avait jamais cessé de se considérer comme tel, comme le montre Matthieu (5,17) :

« N'allez pas croire que je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu pour l'abolir, mais pour l'accomplir. »

Si l'on admet que les rescapés du groupe de Kalonymus appartenaient à cette grande lignée de rabbins[†], qui avait pris naissance à *Lucca*, Lucques, en Italie, dans la seconde moitié du VIII^e siècle, il n'est pas tout à fait insensé de supposer que ceux-ci refirent en sens inverse le chemin par lequel leur « maître » était venu, choisissant d'aller là où les relations judéo-chrétiennes demeuraient encore à peu près harmonieuses. C'était la première fois que l'on assistait à des massacres de juifs d'une telle envergure dans les villes et les campagnes de Rhénanie. Et ces attaques extrêmement brutales constituèrent un véritable traumatisme pour le judaïsme du « pays d'Ashkénaz ». Il n'y a rien d'étonnant à ce que les survivants fussent prêts à prendre le chemin de l'exil – encore qu'ils sussent

* Jésus était un descendant de la tribu des Levi.

† Dans les langues sémitiques, en araméen et en syriaque particulièrement, *rabb* veut dire « maître » et l'hébreu en a fait *Rabbi*.

pertinemment qu'il était quasiment impossible de sortir vivant de cet enfer sans protection ni sauf-conduit. Dans l'absence totale de sécurité à leur regard, il n'y avait en fait qu'une seule solution pour eux : trouver une cachette sûre ou bien abjurer la religion de leurs pères. Non seulement le choix de la vie était une forme de résistance, mais, comme l'a écrit Joseph Roth dans *Tarabas* : « sauver sa vie (était) un commandement aussi vénérable que celui qui ordonnait de célébrer le sabbat⁵³⁵. »

Dès lors, on ne peut manquer de poser la question de savoir si certains d'entre eux détenaient des renseignements sur le fait que l'évêque de Padoue, lui-même de langue et de culture germaniques, faisait engager des bras en Bavière pour le défrichage de son territoire. Car les nouvelles se répandaient dans les communautés juives comme une traînée de poudre. Il n'est que de songer au roman intitulé *Voyage vers l'An Mil* dans lequel Avraham B. Yehoshua raconte comment les juifs « même lorsqu'ils n'avaient jamais quitté leur ville natale, savaient toujours quelque chose sur les juifs qui habitaient d'autres endroits⁵³⁶. »

Quoique je ne puisse en être certaine, car aucun historien n'en a touché un mot, je risque une hypothèse : s'il est certifié que des familles entières de Teutons ou Tudesques partirent de Bavière pour le nord de l'Italie en l'an 1146, n'est-il pas tentant d'envisager que ce recrutement de colons teutons fut pour les juifs germanophones, ruinés par les confiscations et stupéfiés par les tueries dont ils avaient réchappé comme par

miracle, une des rares possibilités de choix qui parût encore s'offrir à eux, au prix d'une conversion formelle au christianisme ? Ils étaient sûrement conscients que ce ne serait pas une mince tâche de s'acclimater dans une région forestière à l'abandon, où ils devraient travailler dur, mais au moins ils ne seraient pas réduits en servage et resteraient germaniques ; ils ne renonceraient pas à leur langue, à leur culture, comme l'avaient fait jadis leurs aïeux de Gaule et d'Italie. Il est notoire que les juifs établis au pays des Francs depuis plusieurs générations ne parlaient ni l'hébreu ni l'araméen mais s'exprimaient en *theudisca lingua* (en latin carolingien, *theudisca* signifie « du peuple, donc des... francicophones⁵³⁷). Et nombreux étaient ceux, surtout les femmes, qui avaient reçu des prénoms ou des surnoms chrétiens⁵³⁸. Mais depuis la sanctification de la guerre face à la poussée de l'islam en Méditerranée occidentale, les conflits s'étaient exacerbés. L'appel à la première croisade, puis à la deuxième, avait été lancé, entraînant de graves conséquences pour les juifs. Les familles de cultivateurs qui possédaient des alleux, à savoir des terres ne relevant d'aucun seigneur (ils étaient donc propriétaires au sens actuel du terme), étaient soudain contraints à les vendre et à abandonner leur maison. Dans un tel contexte, on s'imagine facilement que parmi les exilés se trouvaient aussi bien des *hasidei** vêtus comme de modestes paysans, dont l'ultime

* Pluriel de *hassid*, qui signifie « le dévot » ; pieux érudits rhénans versés dans le Talmud.

espoir était de pouvoir rejoindre une communauté juive d'Italie pour vivre selon la foi de leurs ancêtres. Ainsi, à mesure que l'on approchait de la Bavière – au moins peut-on se représenter la scène – on croisait de plus en plus fréquemment des petites colonnes d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards aux visages apeurés, qui s'en allaient d'un pas lourd sans regarder en arrière avec un seul espoir : l'Italie.

En l'an 1147, *Ezzelino* ou Ecelin III dit *il Balbo*, « le Bègue », en raison de la difficulté qu'il ressentait en parlant, participa à la deuxième croisade et fut l'un des chefs de l'armée des croisés. Il mourut dans un âge avancé, vers l'an 1184. C'est environ à cette date que les *Ezzelini*, connus également sous le nom de *da Romano*, s'établirent dans la zone qui se trouve à la sortie de la *Valsugana* et du *Val d'Astico*, du côté de Vicence, au pied des montagnes. À Bassano*, où le *Balbo* avait été châtelain, il y avait d'ores et déjà neuf *todeschi* fraîchement immigrés (et convertis ?) qui, comme le prouvent les archives, participaient régulièrement à la vie de la commune⁵³⁹, se conformant aux usages du lieu, pour leurs habits et la vie courante. Quelques années plus tard, en l'an 1189, un certain *Uguccione di Enrico Tedesco*, venu de Marostica, occupera la charge de procureur de la commune de Vicence⁵⁴⁰. Et au siècle suivant, il sera très fréquent de trouver dans les collines volcaniques de Marostica, que l'on comparait

* Petite ville bâtie sur une hauteur qui domine l'étroite vallée de la Brenta.

à un véritable “œil” embrassant et contrôlant tout l’*Altopiano* d’Asiago, des personnes nommées *Olderichus Todeschus*, *Albertus Iohannis Tedeschi*, *Michael Todeschus*, *Blancus Encontri Tedeschi* ; tout comme il existera une contrée dite *dei Latini (hora Ab latinis)*, au sens de *Ladini*, *Ladins* *.

D’où venaient donc ces montagnards « aux mœurs et à la physionomie si tranchées ? », se demandera beaucoup plus tard, au milieu du XIXe siècle, le savant milanais, M. Lamberti⁵⁴¹, avant que de dévoiler qu’il existe un secret : « On l’ignore, et ils l’ignorent eux-mêmes. Descendent-ils de ces Rhètes indomptables que les Romains ont combattus si longtemps et que leurs poètes ont célébrés ? Sont-ils les arrière-neveux de ces Cimbres que Marius vainquit à Campo-Rodone, dans le voisinage de Vérone, ou de ces Thuringiens dont l’épée de Clovis, roi des Francs, avait moissonné la meilleure partie dans les plaines de Cologne, et dont les débris, recueillis par Théodoric, se sont réfugiés dans les montagnes de la Rhétie ? Chacune de ces opinions a des partisans, s’appuyant tous sur des textes qui semblent devoir faire autorité⁵⁴². » Marzagaglia, Maffei, Marco Pezzo, Bettinelli, et beaucoup d’autres ont disserté longuement sur les origines de cette population. Mais celles-ci demeurent mystérieuses comme leur existence. L’historien Hormayr

* Montagnards originaires du *Trentino-Alto-Adige*, *Trentin-Haut-Adige*, ou *Trentino-Südtirol*, *Trentin-Tyrol du Sud*, et du *Veneto*, Vénétie, qui parlaient une langue rhéto-romane, le ladin.

pensait à l'époque que ces réfugiés sortaient d'une des vallées du Tyrol allemand qu'habitaient exclusivement des colonies de charpentiers et travailleurs du bois, attendu que ces ouvriers s'appelaient encore dans le Tyrol *zimberlent* (*Zimber* en ancien allemand). De là l'origine (présumée) cimbrique, qui ne reposait que sur une consonnance⁵⁴³.

Dans l'année 1240, un descendant d'Ecclin III, dit *il Tiranno*, le Tyran, eut la fantaisie de faire la conquête de l'*Altopiano* d'Asiago au nom de l'empereur Federico II. Fort heureusement, sa domination fut passagère, et sa mort, arrivée quelques années après, affranchit les habitants, qui retrouvèrent cette ombre d'indépendance dont ils se montraient si jaloux. Dès lors, ils cherchèrent des protecteurs pour n'avoir point un maître. Ces protecteurs, d'après Frédéric Mercey, « ce furent les dominateurs du moment : tantôt les évêques de Padoue, tantôt les seigneurs de Vérone, les brillants Scalinger, Mastino, Can grande ou Can Signore ; une autre fois les Visconti de Milan, qui consentirent à devenir princes suzerains des Sept Communes, les déclarant libres, sous condition toutefois qu'elles remplaceraient le bétail qu'elles envoyaient aux seigneurs de Vérone par une contribution annuelle de 500 livres environ⁵⁴⁴. »

À cela, il est important d'ajouter que le gros œuvre de la cathédrale d'Asiago, dédiée à l'apôtre saint Matthieu, patron de la ville, remonte à l'année 1393, alors que les fondations datent du XI^e siècle. Il est probable

que l'Église ait ménagé ou négligé les montagnards tudesques, car, d'après l'historien G. Pellegrini, ce n'est que vers la moitié du XVe siècle que des prêtres de langue germanique, arborant une lourde croix autour du cou, furent envoyés en mission dans ces montagnes, afin qu'ils prissent en charge les âmes des habitants récalcitrants et les catéchisassent dans leur langue. Preuve qu'on n'oubliait pas complètement qui ils étaient. Les effets de ces prédications se firent-ils sentir ? À la longue, sûrement. Reste cependant que le mont Katz, au nord d'Asiago, dont le nom d'origine germanique signifie « chat », est l'acronyme de l'hébreu *Kohen Tzadiq*, qui veut dire « prêtre de justice⁵⁴⁵ ».

On a trouvé au demeurant dans les archives une déposition du XVe siècle, faite et signée par un dénommé Giovanni Maria Toldo*, dit *El Moro da San Pietro Val d'Astico*, Le Noir de Saint Pierre Val d'Astico†. Or, *El Moro* ne signifie pas seulement « le brun au teint sombre » en dialecte *veneto*, mais à l'époque où la déposition a été faite et signée, le terme *Moro* désignait dans le langage codé des expulsés d'Espagne « les fils d'Israël⁵⁴⁶ ». Preuve qu'il y a bel et bien eu des réfugiés juifs ou judéo-convers, dans les montagnes de Vénétie.

* Dérivé de l'aphérèse de noms médiévaux d'origine lombarde comme Tetholdus ou Bertholdus.

† B.B.V. Archivio Torre b 245, Montagne, 1.5.6.

Par ailleurs, si l'on se rapporte au récit du voyageur Frédéric Mercey, on découvre que l'identité cimbrique cache en réalité des origines différentes.

« Les habitants des Sette Comuni sont généralement robustes », écrit-il. « Leur stature élevée, l'ovale oblong de leur visage, leurs yeux bleus, leurs traits prononcés, et qui cependant ne manquent pas d'une certaine douceur, indiquent clairement une origine septentrionale : origine thuringienne ou cimbrique, peut-être même tout simplement allemande ou tyrolienne, mais peu facile à déterminer. Leur langue est singulière ; c'est un mélange de l'allemand, du slave, de l'italien et du latin, ce qui indiquerait une origine composée⁵⁴⁷. »

*

N'oublions pas encore une fois qu'au Moyen Âge, les juifs teutons appartenaient généralement aux couches paysannes de la population, et que le peuple germanique était un pot-pourri de groupes ethniques, de peuples, de gens divers : goths, latins, byzantins, lombards, francs, avars... qui parlaient des langues bâtardes⁵⁴⁸, notamment dans le sud de la Bavière où les tribus s'étaient mélangées plus encore qu'ailleurs ; ce du moins jusqu'au premier et second concile de Latran, en 1123 et 1139, qui décidèrent de condamner les mariages entre chrétiens et juives, ou inversement⁵⁴⁹.

Ce pays qui les avait diabolisés, persécutés, dépouillés de leurs droits, les accusant d'être responsables de la mort du Christ, était aussi le leur. C'était celui de leurs

parents, de leurs grands-parents et de leurs arrière-grands-parents. Ils y avaient travaillé dur du lever au coucher du soleil pour assurer la subsistance de leur famille, pareillement à leurs voisins chrétiens. Je pense à la phrase de Jacques Attali dans son ouvrage sur *Les juifs, le monde et l'argent* :

« À la fin du premier millénaire de notre ère, contrairement à ce que disent tous les mythes, les Juifs ne sont ni riches ni banquiers, ni conseillers des princes, ils sont presque tous pauvres, paysans et artisans. Quelques-uns sont prêteurs contraints, pour de faibles montants, à des commerçants, des artisans, des paysans, des couvents, des petits seigneurs⁵⁵⁰. »

Mais, dans l'ensemble, il est encore rare de trouver des prêteurs parmi les juifs. Car, comme l'explique Gilles Bernheim, le texte biblique, qui s'adresse prioritairement à une société de cultivateurs dans laquelle l'argent ne constituait pas le socle de la richesse, interdit l'usure à trois reprises...⁵⁵¹ Autrement dit, sans la défense faite aux chrétiens de prêter l'argent avec intérêt, et aux juifs de se livrer à des activités comme l'agriculture, l'artisanat et le commerce avec le monde chrétien, les juifs n'auraient sans doute pas développé des dispositions pour l'administration des finances. D'autant moins que le judaïsme rabbinique se moquait totalement du luxe⁵⁵², comme le prouve la vie des juifs en Champagne, qui furent pour la plupart viticulteurs, à l'instar du grand Rabbi Chelomo (Salomon) ben Itskhak (fils d'Isaac), plus connu sous l'acronyme postérieur de Rachi et devenu célèbre pour avoir importé de Rhénanie l'institution du rab-

binat à Troyes, sa ville natale. La simplicité des savants était en effet une règle dans le judaïsme et elle était générale⁵⁵³. Perpétuellement menacés et rançonnés, l'or et l'argent deviendront néanmoins, indubitablement, au fil du temps, leur unique sauvegarde, l'assurance, la promesse, l'espoir de la liberté⁵⁵⁴.

Pour remettre les choses au point, il convient donc de souligner que jusqu'au décret du pape Grégoire IX, en l'an 1230, les chrétiens comme les juifs avaient le droit de prêter de l'argent avec intérêt⁵⁵⁵. Dans certaines villes, les usuriers (banquiers) chrétiens tenaient même le haut du pavé, et le pouvoir civil tirait profit de cette situation. Malheureusement, l'Eglise en avait décidé autrement. Elle avait interdit aux chrétiens de prêter de l'argent sur intérêt et privé les juifs d'accès aux métiers et au commerce. Ces portes-ci s'étaient définitivement refermées. Et comme l'impôt était important à l'époque, il avait fallu s'adapter à la nouvelle situation. Question de survie. Ainsi naquit la figure "antisémite" de l'usurier rapace, en quête de profit, qui existe hélas aujourd'hui encore.

*

Quand on s'intéresse à l'histoire des juifs, on remarque vite qu'ils n'ont pas toujours été considérés comme un élément marginal des nations. Ils faisaient partie du paysage au point de se confondre avec lui. Mais « là est le *hic* », comme dirait Daniel Sibony : « on croit s'assimiler à un groupe, et l'on se retrouve assimilé à l'un de ses nœuds dont il est le sac. On s'assimile à l'inconnu de l'autre, à ce qu'il ignore de

lui-même, à ce qu'il refoule ; et la posture bouc émissaire n'est pas très loin⁵⁵⁶. »

Si j'évoque ici Daniel Sibony, c'est qu'il soutient comme Jankévitch que l'assimilation, le fait de « se rendre semblable⁵⁵⁷ », fait d'ordinaire surgir la flambee de haine antisémite, pour user du terme moderne. Dans un texte appelé *Le presque semblable*, Jankévitch écrit : « C'est l'altérité minimale qui engendre les haines les plus inexpiables, alimente les rancunes les plus tenaces. La haine inexpiable, nous la réservons à celui qui a l'air d'être comme nous, et qui nous ressemble et reste néanmoins éternellement, irréductiblement, inexorablement autre. Le semblable différent appartient à l'ordre controversable de l'ambiguïté⁵⁵⁸. »

Le père de la psychanalyse, Sigmund Freud, avait déjà suggéré à propos de ce qu'il appelait le « narcissisme des petites différences » que la similitude et la proximité étaient à la base du conflit ou de la haine entre groupes, et s'appliquait aussi dans le cas spécifique de l'étranger de l'intérieur⁵⁵⁹. Faut-il pour autant en conclure, en s'appuyant sur Roger Bastide, que ce fut l'abolition du ghetto qui marqua la naissance de l'antisémitisme tel que nous le connaissons⁵⁶⁰ ? Retenons ce que nous dit Astrid Rosenfeld dans *Le legs d'Adam* sur le besoin des juifs de s'amalgamer :

« Alors, bon... En Pologne, mon père s'efforça d'être comme les Polonais. Il parla leur langue, fit baptiser toute sa famille, mais ce ne fut pas suffisant. Ils lui

arrachèrent un œil avec une planche à clous. Il survécut, et nous partîmes pour l'Autriche. À Vienne, nous nous efforçâmes d'être comme les Autrichiens. Nous avons appris la langue, adopté leurs usages, et nous allions chaque dimanche après la messe nous promener au Prater. Père travaillait comme un malade, gagnait beaucoup d'argent, était généreux et gentil avec tout le monde. Et pourtant ils ne cessèrent jamais de se méfier de ce Juif borgne polonais baptisé catholique. Puis ce fut l'Anschluss. Et il faut voir comme les Autrichiens s'y prêtèrent⁵⁶¹ ! »

*

Mais retournons en arrière. Dans la société médiévale du XIII^e siècle, les juifs ne cherchaient pas à se dissoudre dans l'ensemble qui les tolérait, ils jouaient plutôt sur deux tableaux : ils se considéraient comme germaniques sur le plan linguistique et culturel tout en préservant précieusement leur identité religieuse. Autrement dit, ils étaient intégrés de longue date sans s'être assimilés pour autant. Au cours des siècles, l'Église les avait dépossédés à coups de décrets, et le sentiment de défiance, sinon de rejet, qu'ils ressentait dans les rues depuis le début des croisades les avait amenés progressivement à rester aussi indépendants que possible de la société chrétienne. Selon les dires de Michaël Wex, ce mode de vie communautaire s'appuyant sur l'autonomie rayonna dans le monde juif à compter du XII^e siècle et atteignit « un point culminant précisément là où le yiddish s'est développé⁵⁶². » Bien entendu, il y a lieu de se demander si ce

repli sur soi fut bon pour eux. À lire Wex, il nous est permis d'en douter, attendu qu'en se tenant à l'écart de la population chrétienne, fût-ce avec juste raison, il n'y avait aucune chance de réconciliation. « Au départ », note-t-il pour éclairer le lecteur, « le yiddish était l'allemand des blasphémateurs, un allemand dans lequel on pouvait renier le Christ sans se retrouver mort plus souvent que nécessaire (...) un allemand pour blesser les Allemands, un allemand que les Allemands ne pouvaient pas comprendre – l'argot des damnés⁵⁶³. » Et d'ajouter plus loin dans le même texte :

« La première étape a consisté à détourner l'allemand, l'étape suivante a été la *Drang nach Osten*⁵⁶⁴ », la poussée vers l'est, ainsi qu'on le verra plus tard.

11. Exil des juifs tudesques au Moyen Âge

Là où on brûle les livres, on finit par brûler les hommes.

(Heinrich Heine)

Faut-il absolument maintenir le souvenir du passé ? Ne vaut-il pas mieux quelquefois oublier les guerres, les événements tragiques d'hier afin d'éviter de nouveaux bains de sang ? Peut-être l'oubli est-il préférable... Quelle serait la vie d'un couple si chacun gardait en mémoire les différents passés, accumulant rancunes et frustrations ? Ne vaut-il pas mieux finalement (...) apprendre à oublier, au nom de l'amour qu'on porte à l'autre ? Et ainsi redevenu page blanche, pour que se poursuive le roman...

(Kuzuo Ishiguro)

Il ne serait pas exagéré d'avancer que le long périple hasardeux et harassant qui allait les mener – à pied, en chariot, à dos de mule ou d'âne, parfois à cheval – jusqu'à la vieille route en zigzag de montagne, étroite et pentue, en direction de l'Italie, eut tôt fait d'épuiser

mentalement et physiquement les émigrants teutons. Parmi tous ces malheureux, beaucoup de juifs fraîchement convertis. Combien d'hommes étaient morts sur ce chemin ? C'est une question à laquelle je ne sais pas répondre. Une marche de cette nature vers une terre étrangère était très éprouvante, notamment pour ces derniers, qui n'avaient pas eu la révélation du Christ comme Saül, Juif savant et pieux de Tarse, grec de naissance, romain par sa citoyenneté, lequel, après un séjour à Chypre, avait épousé, par conviction, la foi des disciples de Jésus et pris de son plein gré le nom de *Paulus* (« petit, faible »). Il est plus probable que ces pauvres diables eussent reçu le sacrement du baptême non de leur propre chef mais contraints et forcés. Seul le nom propre (prénom actuel) qu'ils portaient les identifiait toujours comme juifs, définissait leur "identité" et leur généalogie. Par une heureuse chance, lors de la conversion, on n'avait pas vu la nécessité de leur donner un nouveau nom, car les noms de baptême (catholique) étaient à l'époque où se produisirent les événements encore d'origines diverses – grecque, latine, germanique, mais aussi hébraïque⁵⁶⁵, du type Paschalis* ; Jacobus† ; Simeon‡ ;

* Dérivé de l'hébreu *passah*, « passage », qui désignait la fête juive célébrant la libération de la captivité du peuple d'Israël en Égypte.

† Représentant le nom d'origine hébraïque Jacob.

‡ Dérivé de l'hébreu *Shimeone*, « il a entendu ma souffrance ».

Iohannes^{*} ; Michaël[†] ou Bartolomeus[‡] ... pour les hommes. Maria[§], Élisabeth^{**}, Angela^{††} ou Johana^{‡‡}... pour les femmes. Ce n'est que quatre siècles plus tard, en l'an 1563 du calendrier chrétien, avec le concile de Trente, que les noms de baptême deviendront obligatoirement ceux des saints chrétiens⁵⁶⁶.

Nous sommes en 1146. Essayons d'imaginer, autant que faire se peut, l'arrivée de ces colons (au sens médiéval de « paysans libres, indépendants ») teutons sur les hautes terres couvertes de forêts de l'évêché au nord-ouest de Vicence, ou plus bas dans le *Canale di Brenta di Valstagna*, Canal de la Brenta de Valstagna, connu également sous le nom de *Valbrenta* ou *Valsugana vicentina*, et de ressentir les conséquences de ce déplacement forcé. Une fois achevé leur effrayant périple, ils s'étendirent à même le sol au pied des arbres, blottis les uns contre les autres pour se protéger de la

* Dérivé de l'hébreu *Jòhanan*, « don du seigneur ».

† Nom d'origine biblique qui signifie « qui est comme Dieu ».

‡ Nom d'origine hébraïque, issu de l'araméen *Bar-Thalmai*, « fils de Talmaï ».

§ Pour une traduction de *Miriam*, sœur de Moïse, « celle qui élève ».

** De l'hébreu *Elisheva*, « Dieu est ma demeure ».

†† De l'hébreu *mal'ah*, « ministre de Yahvé ».

‡‡ Formé, tout comme Iahannes, sur l'abréviation hébraïque *Iahweh*.

fraîcheur du sol, et sombrèrent dans un sommeil sans rêves. Mais lorsqu'ils furent réveillés par les premières lueurs de l'aube qui scintillaient entre les fûts, une nouvelle épreuve les attendait. Les plus robustes furent aussitôt sommés par les clunisiens du prieuré de se mettre à la tâche, tambour battant. Grâce aux nouveaux outils que ces derniers leur abandonnèrent, les hommes purent d'abord créer une clairière de défrichage pour dresser leur campement. Puis, une fois remis un tant soit peu de la fatigue de leur voyage, ils entreprirent de l'élargir et de la transformer en lieu habitable et cultivé. Les plus résistants furent chargés des gros travaux, tandis que les femmes et les enfants se partageaient la charge de trouver de l'eau douce à boire qu'ils transportaient ensuite à dos de mulet jusqu'au lieu initial où les hommes accomplissaient leur pénible tâche. Pour l'heure, il fallait vivre de ce que la forêt leur fournissait selon la saison – des racines, des baies sauvages, des champignons, des feuilles, des plantes ou des herbes pour composer des tisanes médicinales, et surtout des fruits, parmi lesquels la châtaigne, base de l'alimentation médiévale. La nuit venue, ils dormaient dans des huttes faites de branchages dont la forme rappelait les tentes sous lesquelles avaient vécu leurs ancêtres lors de leur errance dans le Sinaï, après la sortie d'Égypte, au XIII^e siècle avant Jésus-Christ.

Les mois, puis les années s'écoulèrent. Ils étaient délivrés de la hantise des persécutions, mais ils n'étaient pas pour autant au bout de leurs peines. À la maladie et au harcèlement s'ajoutait le problème de

l'isolement qui les vouait irrémédiablement à l'endogamie. Aussi la conversion, par choix ou par contrainte, ne fut-elle que la première étape du malheur. Un malheur qu'il était impossible de ne pas transmettre à quelque descendant.

Retenons les observations de la psychogénéalogiste Christine Ulivucci à ce sujet : « les enfermements subis restent longtemps présents, et se répercutent souvent sur plusieurs générations. Certains lieux sont liés à la honte et l'injustice, d'autres à la souffrance et à la mort, ils sont rarement parlés par les familles. La mémoire de l'enfermement agit telle une rivière souterraine, menaçante et diffuse, enclavée et active, assignée à un lieu que l'on ne pourrait pas vraiment nommer⁵⁶⁷. »

Il apparaît difficile de dire l'inconcevable et d'établir de manière juste et exacte ce qu'ont enduré ces premiers colons teutons, d'imaginer ce qu'ils ont vécu. Mais qui le pourrait vraiment ? Des centaines de personnes étaient contraintes à survivre dans la "clandestinité", cachées dans les entrailles de la forêt, enfermées dans une solitude affreuse. On ne connaît pas bien l'histoire de ces premiers Teutons sur le plateau. C'est une des raisons pour laquelle je me suis attelée à la tâche de revenir sur leurs tribulations pétries de douleur et de silence, de les raconter en empruntant des faits que j'ai piochés dans la fiction et la non fiction, et de les élever au rang de "souvenirs", fussent-ils imaginaires, afin de transmuier en souffle de vie cette catastrophe (du latin *catastrophā*, grec *katāstrophē*, « bouleversement ») que fut pour eux l'exil.

*

Bien qu'elle me fût connue, familière, j'ai toujours honni la forêt. Peut-être parce qu'elle mettait au jour un traumatisme. Je me rappelle qu'étant enfant je faisais, en famille, de longues promenades dominicales dans les bois qui se trouvaient à proximité de la petite ville sans grâce de Saint-Dizier, où mes parents s'étaient installés quand j'avais sept ans. Là où la forêt était moins dense, ils aimaient à cueillir des jonquilles en avril, du muguet en mai, et des champignons en septembre s'ils avaient la chance d'en trouver : des cèpes, des coprins, des coulemelles, des girolles et des trompettes de la mort, mes préférés. En revanche, à la nuit close, la forêt qui apparaissait dans mes rêves incarnait tous les dangers. J'étais la proie d'une récurrence de cauchemars où je courais à toutes jambes dans la même forêt épaisse, traquée par des hommes inconnus, anonymes, qui étaient à ma poursuite, armés de longs couteaux. Ma course folle parmi les broussailles me menait à un village à l'abri des regards, constitué de nombreuses cabanes en bois identiques où des êtres besogneux aux visages inexpressifs s'affairaient à la tâche comme des abeilles, sans que je puisse dire de quoi il s'agissait. « Reste avec nous ! » marmonnaient-ils sans s'arrêter, en levant vers moi leurs prunelles éteintes. « Ici, tu seras à l'abri des tueurs ! Nous en avons fini avec la folie du bas-monde ! » Qui étaient-ils donc ? D'où venaient-ils ? Je m'arrêtais de courir, le cœur battant. Que faisais-je dans ce bois parmi des exilés à la vie qui n'avaient

rien d'humain ? Je me sentais oppressée par cette fausse quiétude. Je suffoquais. Les sensations que j'éprouvais dans ces songes étranges sont encore présentes à mon esprit. Je ne voulais rien à voir avec ces hommes des bois que j'associais à des spectres, des revenants. Cette communauté sûre, soudée, ce monde qui fonctionnait en vase clos, m'apparaissait comme une insoutenable menace. Je me disais en rêve que si je ne partais pas, ma vie resterait à jamais la même, cependant que j'entendais au loin les voix confuses et avinées de mes poursuivants. Malgré la terreur et l'effroi qui me prenaient à la gorge, je ne savais rien faire de mieux que chercher à sortir de ce village secret, fût-ce au péril de ma vie. Je me remettais à courir comme une dératée... jusqu'à ce que mon propre cri me réveillât en pleine nuit.

Aux dires de ma mère, les cauchemars avaient commencé bien avant qu'elle me fit le récit de l'assassinat de son père. Étaient-ce mes ancêtres qui continuaient à peupler les tréfonds de mon être sous la forme de spectres, prolongeant leur vie à travers mes cauchemars ? Il m'avait fallu des décennies pour savoir le peu que je pouvais savoir d'eux – de leur vie montagnarde, de leurs peines et de leurs faiblesses. Ma peur de la forêt renvoyait-elle à la crypte où étaient enfouies les vérités innommables, les humiliations, les hontes, les douleurs insupportables de ces *Teutonicis* ou *Todeschi* à qui l'on n'avait laissé d'autre choix que l'exil ou la mort par le couteau ? Dans mon adolescence, je ne m'étais jamais sentie tout à fait française. L'image de mon grand-père assailli dans les bois, poi-

gnardé et saigné comme un cochon, me hantait. Et lorsque je marchais sur un trottoir ou un quai, j'évaluais souvent les risques qu'un fou pût me pousser sous une voiture ou un train. Je ne pouvais m'imaginer alors que derrière cette crainte il y avait des portes verrouillées et des placards secrets. Certains psychogénéalogistes soutiennent qu'il faut parfois remonter jusqu'à la quatorzième génération ou même plus pour faire lien avec le point d'origine occulte⁵⁶⁸ ; d'autres que les souvenirs insoutenables du passé finissent toujours par émerger çà et là du marais de l'inconscient, se transmettant sous la forme d'un "fantôme" qui vient planer au-dessus des générations suivantes. Pas un fantôme matérialisé tel qu'il existe dans le folklore celtique, mais, comme se plaît à souligner Bruno Clavier, « la mémoire émotionnelle et psychique de ce qui s'est mal passé dans la vie de leurs ancêtres⁵⁶⁹. »

Quoiqu'il ne soit pas possible d'expliquer par où passent concrètement cette mémorisation et cette transmission, Christine Ulivucci a néanmoins constaté au long de sa vie professionnelle que les âmes des morts sans sépulture – à cause d'une guerre, d'un naufrage, d'un massacre – hantent de nombreuses histoires familiales⁵⁷⁰. Tout se passe comme si les descendants ne pouvaient rayer du rêve les spectres que les Romains appelaient, dans une tradition ancienne, *insepulti*⁵⁷¹, dépouilles sans tombeau, et par conséquent, sans nom.

Il est certain qu'après avoir connu la frayeur des croisades – les massacres de 1096 furent selon Jacques

Attali « la plus grande mise à mort depuis celle de Judée, mille ans auparavant⁵⁷² » –, les juifs de Cologne, de Worms, de Mayence, vécurent une expérience de désarroi absolu. Cette barbarie tolérée par l'empereur germanique Henri IV, qui protégeait l'ordre de Cluny, produisit sur les rescapés une telle impression d'effarement, de stupeur, qu'ils éprouvèrent comme un sentiment de fissure. Comme si le temps se fût brisé. Atterrés par le désastre, ils se retrouvaient chaque jour un peu plus disséminés en petites grappes resserrées sur elles-mêmes, dans une sorte d'exclusion. Encore qu'il y eût aussi des juifs prospères, culturellement créatifs, qui ne cessaient pas de s'exposer à l'ombre des chrétiens. Et dans l'ensemble, comme l'écrit Simon Schwarzfuchs, « loin de s'écrouler, tout se poursuivait comme auparavant, sans césure apparente⁵⁷³. » Dans cet état de choses, une culture devait malgré tout, et ce à travers l'épreuve, cordonner les fils à tisser si elle voulait ruiner le règne de la désespérance* et vivre quelque chose de neuf. La confédération des *Kehilot Schoum*[†] connut sans conteste une renaissance malgré les attaques brutales des croisés dans ces villes, en même temps que fleurissait le mouvement des *hassidim*, juifs pieux ashkénazes (à ne pas confondre avec le hassidisme postérieur, fondé en Europe de l'Est par le Baal Chem Tov au XVIIIe siècle),

* En hébreu, le mot *tiqva*, « cordon, fil » signifie aussi « espérance ».

† Sigle formé à partir des initiales hébraïques du nom des communautés de Spire, Worms et Mayence.

qui firent se développer le conte démonologique, genre nettement influencé par les contes populaires allemands, avec ses sorcières, ses magiciens et ses loups-garous⁵⁷⁴, lequel devait influencer certains cercles dans tout le monde juif pendant des centaines d'années⁵⁷⁵.

Au-delà des tourments infinis que provoquaient les railleries et les tracasseries des chrétiens dans la vie quotidienne, les juifs puisaient la force et le courage d'affronter leur sort dans une intense foi religieuse qui servait de repère et résistait au temps, comme la pierre. Las, un demi-siècle plus tard, vers 1146, la plupart des petites communautés de la Rhénanie française et germanique ne triomphèrent qu'*in extremis* d'une mort sanglante. Après quoi, comment s'étonner de ce que des tribus teutonnes ou tudesques eussent émigré et vécu pendant des siècles en clans familiaux fermés ou exclusifs ? Certes, vivre cachés, dans la "clandestinité", – les uns, éparpillés sur *l'Altopiano d'Asiago*, les autres cantonnés au creux du *Valbrenta* vers lequel convergeaient les eaux folles des montagnes – les obligeait à entretenir des liens de cousinage. Mais après tout, épouser des cousins issus de germains était depuis longtemps recommandé dans les vieilles dynasties rabbiniques et d'usage assez courant dans la plupart des grandes familles chrétiennes. Alors, pourquoi ne pas s'abandonner à la consanguinité dont on ne connaissait pas encore les méfaits ?

Prudents, les hommes ne sortaient guère des immenses forêts qui les protégeaient et étaient leur unique possibilité d'échapper au joug de l'Eglise. Mal-

gré les angoisses de l'exil, la dure épreuve de la conversion au catholicisme, la relégation dans un espace vaste mais encore en friche, où les brigands hésitaient à s'engager trop avant par peur des loups, des sorciers et des mauvais esprits, les nouveaux venus (prosélytes), habitués à la dure vie de la montagne, ne pensaient qu'à exploiter la forêt qui allait devenir une industrie de première importance dans la République de Venise. On l'a dit, c'étaient des hommes durs à la tâche. Je dirais même qu'ils se tuaient au travail. « Car le travail fai(sai)t oublier le péché », ainsi qu'il est dit dans le *Traité des Pères*⁵⁷⁶.

À leur arrivée, les colons teutons ne possédaient quasiment rien. Comme le numéraire était assez rare à l'époque, ils n'avaient pas un sou en poche. Les clunésiens de *Campese* les avaient aussitôt avertis qu'ils ne devaient pas quitter le territoire où ils se trouvaient, à savoir la contrée montagneuse renfermée d'une part entre la Brenta et les collines de Marostica et de Saint-Michel ; de l'autre, entre les montagnes de Trente et de Roveredo, et le val d'Astico, du côté de Vicence. Ou pour ceux qui se trouvaient plus bas, l'étroite vallée située le long du canal de la Brenta de Valstagna, entre Bassano et Cison del Grappa. Hors de ces limites, avaient-ils prévenu, l'évêque ne pourrait pas assurer leur protection contre les manants des alentours potentiellement hostiles. Ils avaient une source d'eau, du bois à volonté... en échange, on leur offrait la sécurité. Soulevés par l'espoir que personne ne penserait à eux s'ils restaient confinés à l'intérieur

des bois, hommes, femmes et enfants se mirent à l'ouvrage après s'être divisés en groupes de travail. Une fois la clairière agrandie, un groupe d'hommes eut charge d'abattre, de couper, d'ébrancher et de débiter des arbres en planches, pour construire des abris convenables au toit incliné avant la venue de l'hiver, qui était rude et de longue durée, et de fabriquer des volets, ainsi que des tenons croisés, en cheville, issus de pièces de bois brutes, taillées, pour relier les fondations des constructions. De leur côté, les femmes et les enfants fendaient du petit bois pour faire du feu, abreuyaient les bêtes, puisaient dans le ruisseau de l'eau fraîche qu'ils répartissaient équitablement entre les divers groupes familiaux, récupéraient dans des tonneaux l'eau de pluie qui leur servait à la vaisselle et à la toilette, dressaient des pièges à oiseaux, et dépouillaient de leurs fruits les noisetiers ou divers arbres sauvages pour avoir suffisamment de provisions.

En moins d'un mois, les hommes avaient bâti de leurs mains des maisons en bois de plain-pied. L'intérieur était simple, composé de deux pièces. Une qui possédait un foyer, lequel, outre sa fonction de chauffage durant la mauvaise saison, permettait aux femmes de préparer les aliments. Bancs, coffres en bois et outils rangés contre le mur complétaient cet ensemble. Dans l'autre était posée sur le sol en terre battue une grande paillasse de feuilles sèches en guise de couche où s'endormaient à la nuit tombée, agglutinées, les différentes générations d'une même famille, rompues par les fatigues des travaux et l'avilissement – car au

bout du compte, ces pauvres colons n'étaient plus rien ou pas grand-chose. Ils avaient tout perdu, leurs maigres biens, leur pays natal, et parfois jusqu'à leur Dieu.

Leur aspiration à un abri sûr où ils ne fussent pas persécutés les avait amenés à s'exiler. Elle les poussait maintenant à employer toute leur force, leur courage, leur ardeur à l'ouvrage, pour reconstruire les fondations d'une nouvelle existence, fût-elle plus fruste encore qu'autrefois. Encore quelques mois, et ils pourraient songer à ensemer et planter, et puis à faire des travaux de culture en terrasses, soutenues par des murets, là où les terrains étaient pentus. Mais pour l'heure, la faim les taraudait. Leur nourriture était d'une simplicité extrême et leurs vêtements étaient en lambeaux, car ils n'avaient que ce qu'ils portaient sur le dos à leur arrivée. Malgré tout, l'essentiel pour eux c'est qu'ils étaient saufs, car comme disait Qohélet si justement dans la Bible : « *En toute vie l'espoir/mieux vaut un chien vivant/ qu'un lion mort ! (IX, 4).* » Ils avaient en outre un travail à l'air libre et l'évêché leur laissait le soin de se régir comme ils l'entendaient. Nul doute qu'ils devraient mener une lutte âpre, incertaine et impitoyable pour leur survie. Il était impossible de prévoir l'avenir. Seule la tribu leur servait de matrice, leur offrait la possibilité d'attendre patiemment la "rédemption" promise* qui semblait ne jamais devoir venir.

* Typiquement évangélique, la rédemption n'est pas un concept juif.

Le vaste plateau boisé d'Asiago, autrefois délaissé par ses habitants lors de la grande incursion hongroise au Xe siècle, appartenait, ainsi qu'il a été mentionné plus haut, à l'évêque de Padoue. En tant que colons, les nouveaux venus n'étaient pas attachés à la terre comme les serfs d'une abbaye. Personne ne disposait de leur corps et de leur vie. Dans les montagnes, loin de l'évêché, des moines et des seigneurs, ils édictaient leurs propres lois. Bien entendu, en compensation, ils devaient payer dans un proche avenir un lourd tribut, dont l'impôt sur le bois utilisé comme combustible ou matériau et les produits du sol cultivé dans les clairières de défrichement. Mais pour l'instant, comme ils ne pouvaient payer la charge en espèces, ils s'acquittaient par une sorte de redevance en nature⁵⁷⁷. Généralement, les grosses dîmes (taxes du clergé), étaient perçues aux deux tiers par les abbayes et le reste par les curés. Les petites gens, élevés et entretenus dans la crainte de Dieu, étaient affamés par l'Eglise qui avait besoin d'argent pour mener ses croisades. Mais en ces temps de foi religieuse, il était inutile de maugréer contre l'injustice du sort ou de se battre contre ce qui n'était pas en leur pouvoir de modifier. Aussi les colons tudesques avaient-ils beau être des hommes de statut libre, la liberté de décider de leur vie, d'être maîtres de leur vie, n'existait pas, tout simplement.

De jour en jour, de mois en mois, d'année en année, le poids du destin allait courber leur dos, plier leur nuque raide et leur esprit de justice. Ce n'était pas à proprement parler une résignation, même si parfois,

il leur arrivait de ne plus espérer, et c'était pire que tout. Il est difficile de dépeindre en peu de mots le désert noir de solitude, sans horizon, où ils étaient entrés, et de se mettre à leur place. En ces temps-là, il n'y avait pas que les mères en couches et les nouveaux-nés qui succombaient. La plupart des hommes mouraient de maladie, de mort accidentelle, usaient leur jeune âge dans la fumée blanchâtre des meules, construites à partir d'une technique ancestrale. Alors, me direz-vous, pourquoi s'accrocher à cet enfer sans joie dont ils n'attendaient rien ? À quoi servait cette vie qui n'était pas une vie mais une survie, sinon à engraisser moines, prêtres et évêques, qui leur apprenaient avec cynisme que l'on ne peut s'amender que par la voie de la souffrance, du sacrifice, aggravant en eux la culpabilité qu'engendrait le péché de l'abjuration, l'exil, l'abandon si cruel de la terre ancestrale et des ancêtres morts qu'ils ne pouvaient plus honorer. Le judaïsme avait beau ne pas préconiser la mort mais la vie, les rescapés frémissaient de honte à la seule pensée d'avoir commis le crime de l'abjuration pour survivre. Un sentiment de honte, ou encore de peur, que transmettait les mères à leur insu et qui se lovait sous l'indicible, de génération en génération, se rattachant, comme l'a observé Freud « à une faute, dont les descendants n'avaient plus conscience et le moindre souvenir⁵⁷⁸. »

Tenus longtemps à l'écart des villes vénitiennes dans un petit nombre d'îlots de maisons à pans de bois au toit incliné, bâties sur le même modèle, où les tombes

du cimetière ne portaient souvent que cinq ou six noms, et la plupart d'entre elles un seul, les liens familiaux sur le plateau étaient comme réduits à une sorte de pelote resserrée sur laquelle le temps n'avait pas de prise. L'isolement faisait désormais partie de leur caractère et de leur nature. Il n'y avait là qu'une « unité clanique ou familiale à base généalogique », pour reprendre une formule de Bourdieu. Les anciens n'étaient plus depuis longtemps, mais la tradition restait toujours ce qu'elle était, inaltérable. Les descendants, soumis à l'autorité du chef de famille ou de clan, reprenaient des gestes ancestraux à leur insu, enchaînés à ce qui avait été enduré en silence sur plusieurs générations. Tout se passait comme s'il y avait un « emmurement du non-dit », pour user des mots de Christine Ulivucci⁵⁷⁹, provoqué par la culpabilité au sortir de la Germanie. L'éloignement, qui avait empêché l'accomplissement des rites funéraires et privé les familles d'une mémoire à honorer, plongeait celles-ci dans un deuil impossible, interminable, un temps en suspens. Bref, une mélancolie habitait souvent les générations suivantes⁵⁸⁰.

Bridés par les mêmes superstitions, les mêmes traditions que les Germaniques au milieu desquels les pères de leurs pères avaient vécu, les descendants des rescapés demeuraient comme hantés par les ombres des *insepulti*, des ancêtres sans sépulture, qui aux dires des anciens continuaient à vaguer ici-bas, au milieu des vivants. La terreur et l'effroi depuis longtemps effacés de la mémoire consciente faisaient remonter de la noirceur de la nuit des vagues de lamentations,

aiguissant l'inquiétude torturante, l'épouvante insondable, l'impitoyable malédiction, qui pesait sur eux depuis l'exil et étreignait leur cœur. Un peu comme si les âmes torturées des trépassés, quand elles étaient lasses d'errer sans but précis, allaient se cacher dans une crypte, généralement portée par quelqu'un de la famille – dans son cœur et dans son corps – dont elles sortaient pour se faire reconnaître, pour qu'on ne les oublie pas, qu'on n'oublie pas l'événement⁵⁸¹.

Il se peut que les descendants de ces colons teutons ou tudesques n'aient pas su ou voulu savoir que leurs aïeux avaient reçu le baptême (catholique) par contrainte ou par crainte. C'était un non-dit douloureux, intime, un tabou devenu "secret", que l'on devait garder pour soi. Une crainte de dire ce que les pères de leurs pères étaient avant l'exil et qui, avec le temps, s'était transformée en "secret honteux" sous le regard sévère de l'évêque qui à compter du XVe siècle apparaissait à des moments précis de l'année, en chaise à porteurs, n'ayant pas une once de confiance dans leur prétendue conversion.

Les colons tudesques ne se découragèrent pas pour autant. Ils rebâtirent au fond des bois, où on les avait transplantés malgré eux, la vie d'un peuple ancien qui vivait jadis, disait la Bible, dans le royaume d'Ashkénaz*. Bien que n'ayant rien trouvé de mieux

* Ashkénaz est le fils de Gomer, fils de Japhet, lui-même fils de Noé, que la Bible désigne comme le patron des charpentiers, avec Joseph, et le premier vigneron.

pour oublier, pour s'oublier, que de se vouer corps et âmes à leur pénible tâche, l'inconscient familial s'exprimait à leur corps défendant dans chacun de leurs gestes, dans chacune des règles auxquelles ils se pliaient et dans ce qu'ils voyaient en songe. L'esprit des ancêtres circulait, à la fois lourd et impalpable, dans toutes les ramifications de la lignée⁵⁸².

Sur le plateau isolé d'Asiago, qui était en hiver enfoui sous la neige, vivre ensemble, regroupés, soudés par le sang et le souvenir de l'Ancêtre commun, était non seulement une nécessité vitale, mais la meilleure défense, l'unique moyen de se protéger et de sauvegarder l'héritage des générations passées. Conscients que dans cette exclusion l'occasion leur était offerte de rester fidèles à l'antique tradition de leurs pères, d'autant mieux qu'il était difficile en ces temps-là de distinguer la tradition dont ils étaient porteurs de l'observance religieuse, ils ne changèrent pas leur nom en quelque chose de moins hébraïque. Il existe d'ailleurs de nos jours en ces contrées un petit village dénommé *San Bartolomeo delle Montagne*, Saint Barthélemy* des Montagnes, lequel s'appelait encore il n'y a pas si longtemps *San Bartolomeo dei Tedeschi*[†], Saint-

* Nom d'origine hébraïque, issu de l'araméen *bar thal-mai*, « fils de Talmaï », qui signifie « mes sillons », et nous est parvenu à travers le latin d'église *Bartholomaeus*.

† *Todeschi* en ancien italien.

Barthélemy des Allemands^{*583}. Preuve que l'on ne peut dépouiller complètement les êtres de leur héritage culturel.

Il est à supposer que la transformation de ces juifs germaniques en chrétiens ne comporta pas de rupture brutale avec l'ancienne croyance. Perdus au cœur d'une forêt impénétrable où la mort leur était devenue familière, la mortalité à la naissance et au cours des premières années d'existence étant, suite à la malnutrition, aux maladies infantiles, et à la consanguinité, fort élevée, ils résumaient à eux seuls le "chacun pour soi" ethnique (ou clanique). Mais cela ne rend compte que partiellement de la réalité. Car, comme le note Gérard Pommier, « celui qui appartenait à un clan et portait son nom devait respecter ses règles contraignantes⁵⁸⁴. »

L'autorité (*auctoritas*) était détenue, semble-t-il, par le plus avancé en âge qui jouait le rôle du chef de famille ou de tribu autour de laquelle chacun était censé ordonner son existence. L'épouse, malgré sa dure condition, était considérée et vénérée, parce qu'elle donnait la vie et qu'elle avait pour devoir de transmettre à ses enfants, dès leur plus jeune âge, les traditions de leur peuple. Mais la filiation s'établissait toujours par la lignée paternelle, jamais maternelle, la nomination étant dans la religion juive une tentative essentielle pour s'extraire du matriciel, ce par quoi l'enfant advient au langage et accède au statut de sujet, à la di-

* Le terme « allemand » a remplacé en France celui de « tudesque ».

mension subjective, fruit de la séparation (en latin, *sexus*). À cet effet, chacun avait et portait un nom composé du nom propre (actuel prénom) relié à celui du père, Untel fils ou fille d'Untel ; usage qui indiquait une filiation juive⁵⁸⁵.

Il semblerait que le peuplement de l'*Altopiano* d'Asiago se soit fait progressivement, par vagues successives. Au siècle suivant, dans l'année 1216, de nouvelles tribus nomades tudesques, patronnées cette fois par l'évêque de Trento, Federico Wanga, qui avait conclu un accord avec les seigneurs germaniques Olderico et Enrico da Beseno, se mirent en route, menant leurs troupeaux de pâturage en pâturage, de mont en mont, jusqu'aux forêts d'Asiago où ils s'infiltrèrent graduellement⁵⁸⁶. Mais on ne sait pour quelle raison, leurs descendants quittèrent le plateau vers la fin du XIIIe siècle, pour gagner et occuper les zones d'alpages de la belle vallée de l'Agno.

*

Entre-temps, dans l'année 1245, le canon 68 du quatrième concile de Latran, *Ut iudei discernantur a christianis in habitu*, avait donné une base juridique à l'exclusion des juifs, les contraignant à s'établir dans des quartiers séparés ou le long de cours d'eau⁵⁸⁷ – détail très important – et à porter, à l'instar des lépreux pour la crécelle, un signe distinctif, destiné à les signaler : une rouelle en forme de O jaune, cousue sur le vêtement extérieur ; le port d'un couvre-chef, chapeau pointu à forme relevé, ou en forme d'entonnoir renversé, selon le pays, obligatoire pour

tous les hommes, tandis que les femmes devaient agraffer un voile jaune sur leur coiffe, comme les prostituées⁵⁸⁸, ainsi qu'un large manteau sur leurs robes. Après quoi, les hommes furent astreints à renoncer aux métiers artisanaux et à leurs misérables terres, et donc condamnés à se retirer dans les villes. Là, dès lors qu'ils n'avaient pas le choix, ils s'occupèrent exclusivement, à leur grande honte, de la revente de vêtements usagés⁵⁸⁹. Sur les routes, on voyait désormais des marchands colporteurs juifs qui allaient de village en village en dépit des vexations qu'ils subissaient, tandis que les plus riches quittaient, en petites colonnes, le Saint-Empire romain germanique, pour gagner la Pologne qui avait besoin de gens qui fussent capables de construire son économie, d'organiser son commerce et de ramener le pays à la vie⁵⁹⁰. Quelques groupes ou clans familiaux choisirent de gagner clandestinement le sud de l'Italie et la Sicile où les juifs jouissaient encore de la protection des descendants, par leur mère, de ces rois de légende qui, venus de Normandie, avaient arraché la Sicile aux Arabes⁵⁹¹ : les fameux Hohenstaufen (1220-1250). Mais là encore, le bonheur des réfugiés juifs fut bref. En 1262, le cardinal Latino Malabranca Orsini fut nommé grand inquisiteur dans le pontificat d'Urbain IV. Et, pour le coup, les juifs d'Italie furent astreints à la messe et sommés d'assister à des sermons enflammés faisant l'apologie de la Sainte Église catholique. Pis encore : le dominicain Thomas d'Aquin fit savoir que « les princes pouvaient user des biens des juifs comme des leurs propres...⁵⁹² ».

Sous l'effet de la menace des spoliations, la moitié d'entre eux prirent le chemin de l'église pour se faire baptiser, décidés à se conformer aux façons de vivre des chrétiens. Ils obéirent aux rites de l'Eglise et firent maigre le vendredi. Pour leur part, les plus fervents et entêtés, qui redoutaient qu'on leur prît les misérables champs dont ils nourrissaient à peine leur femme et leurs enfants, commencèrent à délaisser l'agriculture pour gagner leur vie comme bûcherons, bergers ou tondeurs de moutons itinérants, car s'ils avaient presque tous appris à lire, ils ne savaient pas compter. Jusque-là, il y avait peu de prêteurs d'argent parmi les juifs d'Italie, mais cela allait changer au début du XIV^e siècle pour deux raisons essentielles : d'une part parce que les villes en plein essor étaient à court d'argent et qu'elles ne savaient où en trouver pour subvenir aux dépenses ; de l'autre, parce que dans l'année 1230 le pape Grégoire IX avait interdit le prêt usuraire aux chrétiens et que, depuis ce décret, seuls les juifs et certaines communautés comme les Lombards avaient le droit de prêter de l'argent avec intérêt aux marchands chrétiens⁵⁹³. Aussi l'Italie encouragea-t-elle les juifs expulsés des régions rhénanes et du sud de l'Italie, spécialisés dans le prêt à intérêt, à venir s'installer avec leur famille dans les villes d'Italie du Nord, notamment à Ferrare, Mantoue, Padoue*, et à Rome.

* Voir les noms de famille tels que Luzzato (Lausitz) ; Ottolenghi (Oettlingen), Morpurgo (Marburg), Trêves (Trier), Provenzzali, Tedesco, etc.

Lorsque Venise s'empara des territoires des Della Scala durant les années 1320, il fut convenu que des groupes de *Teutonici* ou *Todeschi* assureraient la garde des zones avoisinant la frontière véronaise en cas d'invasion. En contrepartie de quoi, ils obtiendraient l'autodétermination tant rêvée ! C'est ainsi que l'*Altopiano dei Sette Comuni* réussit à former une sorte de petite république autonome. Telle était l'unique chance possible de changer le destin, d'oublier les malheurs du passé, d'ouvrir un nouveau temps... Sans doute l'oubli était-il nécessaire pour pouvoir avancer. Comment les blâmer pour cela ? Dans le pays de leurs ancêtres, les diffamations et les exactions contre les juifs se poursuivaient de plus belle. Les historiens ont décrit de façon minutieuse la totale unification des comportements dans tous les domaines de la vie en Europe, consécutive à la divulgation de la théologie de Latran IV, et le processus d'exclusion de tous ceux qui ne voulaient pas ou ne pouvaient pas se conformer à la norme générale⁵⁹⁴. D'ores et déjà, le refus de l'offre de conversion équivalait aux yeux de la population chrétienne à une déclaration d'hostilité, justifiant tous les excès. Et les actes de violence, tant privés que collectifs, liés à l'usure, n'étaient pas exceptionnels⁵⁹⁵, celle-ci étant précisément, comme le souligne David Bakan, « l'expression sociale des caractéristiques essentielles du pacte satanique, bénéfiques immédiats et paiements différés et excessifs⁵⁹⁶. » N'oublions pas en l'occurrence que la grande majorité des gens du Moyen Âge était superstitieuse. Qu'elle croyait au

Diabie. Pauvre juifs d'Occident ! Depuis que le pape Innocent III leur avait ordonné de porter le couvre-chef d'infamie, l'image que l'on se faisait d'eux s'était rapidement transmuée. Écoutons André Schwarz-Bart dans *Le dernier des Justes* :

« Sous le chapeau pointu, le *pileum cornutum*, les bonnes gens imaginaient désormais deux petites cornes ; dans le bas du dos, à la naissance de la rouelle, se devinait leur queue de légende ; et nul n'ignorait plus la terminaison fourchue des pieds juifs⁵⁹⁷.

La fable que les juifs tuaient des enfants chrétiens pour leur Pâque commençait à circuler. Cette rumeur relative au meurtre rituel fut d'ailleurs l'une des causes les plus répandues de la haine de la multitude, bien que celle-ci ne pût être vraie dans la mesure où les lois hébraïques interdisaient la consommation de sang⁵⁹⁸. Une autre rumeur les accusait de profaner les hosties, et par conséquent le corps du Christ, suite à la nouvelle qu'avait répandu Giordano de Rivalto en 1304, à Florence, en racontant le miracle eucharistique des Billettes :

« Je traversais le pays où il arrive qu'un juif avait envoyé sa servante dans une église chrétienne et avait fait en sorte en la soudoyant ou par un autre moyen perfide, qu'elle lui apportât le corps du Christ⁵⁹⁹. »

Bientôt, la haine des juifs devint unanime dans tout le Saint-Empire romain germanique. En 1333, dans le

Haut-Rhin, se leva une compagnie de routiers* fortement armée, marchant sous l'instigation de deux hommes qui répondaient au surnom de *Armleder*, parce qu'ils portaient un « bracelet en cuir » attaché au bras. Cette bande de mercenaires laissés sans solde et sans pitance en période de trêves, qui ne savaient que faire de leur temps, se proposaient comme but principal le pillage et le massacre des juifs⁶⁰⁰, car ces crimes s'exerçaient avec impunité. Plus tard, dans l'année 1348, lorsque survint la Grande Peste, dite communément « peste noire » ou « mort noire », au motif que la langue du malade noircissait, on vit se répéter de semblables exactions dans toute l'Allemagne septentrionale. De nouvelles bandes de pillards, portant cette fois le nom de *Judenschläger*, « casseurs de juifs », misèrent aussitôt sur l'épidémie qui s'abattait sur les villes pour accuser ces derniers de meurtre rituel, d'empoisonnement des puits et des fontaines, de profanation d'hostie ; ou plus grave encore : « de chercher à convertir les chrétiens pour s'approprier leurs âmes⁶⁰¹. » Il est clair que ces accusations mensongères, répugnantes, servaient aussi les intérêts du roi. À telle enseigne que la bulle d'or de Charles IV, qui venait d'être couronné empereur du Saint-Empire romain germanique, donna, dans l'année 1356, l'autorisation à la noblesse de disposer du corps et de la vie des juifs, accordant en outre « son pardon à tout criminel qui (en) assassinerait un (...) ou détruirait sa maison⁶⁰². »

* De l'ancien français, route, « bonde de soldats ».

Le pape Clément VI eut beau par la suite, dans une nouvelle bulle, disculper les juifs de l'épidémie de peste, fustigeant certains chrétiens « poussés par le diable à découvrir la cause du fléau par lequel Dieu avait affligé le peuple chrétien pour ses péchés, dans les actes d'empoisonnement de la part des juifs⁶⁰³ », et s'élever à juste titre contre « l'avarice (qui) motivait des chrétiens à profiter de ces Juifs, auxquels certains d'entre eux devaient de fortes sommes d'argent⁶⁰⁴ », rien n'y fit. Il ne fut pas écouté. Très vite, de nouvelles compagnies de routiers se formèrent sous le commandement de deux capitaines surnommés eux aussi *Armleder*. Tout se répétait : les attaques, suivies de massacres, de fuites, de poursuites, effrénées... Un effroi extrême et un désespoir indicible de part et d'autre. Car la pestilence se propageait. Les cadavres en putréfaction offraient dans les rues un spectacle abominable. Et les gens du petit peuple, foudroyés par la frayeur, voulaient à toute force trouver un sens, une origine, au malheur qui les frappait. Il leur fallait coûte que coûte rendre quelqu'un responsable du fléau, un châtement, qui exorcisât le mal noir.

Dans *La mémoire d'Abraham*, Marek Halter raconte comment un grand congrès se réunit alors à Benfeld, « groupant les autorités de Suisse et d'Alsace, pour décider si oui ou non les Juifs avaient empoisonné les puits. Il en résulta que le congrès recommanda l'« extermination de tous les Israélites des villes et des seigneuries de la haute vallée du Rhin⁶⁰⁵. »

À compter de ce jour, il y eut partout où la peste noire sévissait un crescendo dans les violences physiques

contre les juifs. Ici ou là des hommes succombaient sous les outrages et les atrocités. Ils étaient laissés pour morts dans des mares de sang. Filles et mères étaient violées, les enfants étripés, les têtes enfilées sur des piques. Dans les villages, le soir, on entendait les vociférations des troupes de pillards qui appelaient au meurtre des juifs et des sorciers, volant tout ce qu'ils pouvaient, dépouillant les cadavres, tandis que des paysans armés de fourches, de haches et de faux, contraignaient les familles à bâtir des maisons de bois de leurs propres mains dans lesquelles, une fois construites, ils les enfermaient de force, avant que d'y mettre le feu⁶⁰⁶. Dans *La cathédrale de la mer*, l'écrivain espagnol Ildefonso Falcones rapporte qu'à Mainz, on brûla six mille juifs et, à Strasbourg, on en immola deux mille sur un immense bûcher, dans le cimetière juif, femmes et enfants compris. Deux mille d'un coup⁶⁰⁷. »

Si pour l'historien Jean Verdon il ne fait guère de doute que les conséquences démographiques de l'épidémie de peste furent considérables⁶⁰⁸, précisons toutefois qu'à la fin du XIV^e siècle les vieilles communautés juives avaient quasiment disparu de Germanie. Ainsi, Léon Feuchtwanger écrit dans *Le Juif Süß* :

« Dans plus de trois cent cinquante communes, on les avait assommés, noyés, brûlés, roués, étranglés, enterrés vivants. (...) Pour six cents Allemands, il y avait un Juif. Soumis aux tracasseries raffinées de la population et des autorités, ils menaient une vie étriquée, pauvre, sombre, à la merci de l'arbitraire. L'artisanat et les professions libérales leur étaient interdits ; les

règlements officiels les réduisaient aux formes les plus tortueuses et obscures de la brocante et de l'usure ; ils restreignaient leur droit d'acheter des produits alimentaires, ne leur permettaient pas de se couper la barbe, leur imposaient un costume ridicule et humiliant, les parquaient dans des espaces resserrés, bloquaient les portes de leurs ghettos, les y enfermaient soir après soir et surveillaient leurs entrées et sorties. Ils vivaient entassés ; leur population s'accroissait, mais on ne leur concédait plus d'espace. Comme il ne leur était pas permis d'étendre leurs constructions, ils élevaient leurs maisons en hauteur, étage sur étage, leurs ruelles devenaient sans cesse plus resserrées, plus sombres, un dédale. Pas de place pour un arbre, une herbe, une fleur. Ils restaient là, sans soleil, sans air, dans l'ombre des uns des autres, dans une crasse épaisse propre aux épidémies. Ils étaient privés de la terre fertile, du ciel, de la verdure. Le souffle du vent se perdait dans leurs ruelles grises, puantes, les hautes maisons enchevêtrées leur barraient la vie des nuages qui passaient, de la voûte bleue. Les hommes allaient le dos courbé ; les femmes, belles, se fanaient vite, sur dix enfants qu'elles mettaient au monde, il en mourait sept. Ils n'étaient qu'une eau morte, saumâtre, coupée de la vie qui coulait à flots au-dehors ; une digue les séparait de la langue de l'art, de la pensée des autres. Ils étaient entassés dans une affreuse promiscuité (...) inextricablement mêlés et unis les uns les autres comme des fibres de feutre. Car la moindre faute ou maladresse d'un seul pouvait devenir le malheur de tous⁶⁰⁹. »

Plutôt que de finir enfermés dans un ghetto, à la merci d'une populace toujours prête au pillage, au viol, au meurtre, certains préférèrent se réfugier dans la forêt ou dans les collines boisées d'alentour où ils se ménagèrent des cachettes souterraines de grande étendue. L'hypothèse émise par Jean-Paul Clébert que des juifs ont creusé en Allemagne, au XIVE siècle, des galeries larges et profondes qu'ils recouvraient de rondins et de branches d'arbres pour se rendre invisibles, n'est pas si saugrenue. C'étaient des abris chauds et sûrs. Pourtant, à l'en croire, les Allemands ne se sont jamais inquiétés de fouiller le terrain pour vérifier cette hypothèse⁶¹⁰. Au milieu des années 1970, ils ne voulaient toujours rien savoir. Sans doute la mémoire se refusait-elle aux souvenirs enfouis profondément dans la terre depuis des lustres. À quoi bon remuer la boue du Moyen Âge ? Maintenir la mémoire de cette folie religieuse ne pouvait que porter préjudice à l'Allemagne après ce qui avait eu lieu pendant la Seconde Guerre mondiale. Jean-Paul Clébert ne sachant vraiment quoi penser de ce déni... a donc essayé d'imaginer ce qu'il s'était passé au sortir de leurs cachettes :

« Cinquante ans après les massacres, ces proscrits ou leurs descendants, ayant lieu de croire que ceux qui les avaient tant haïs étaient morts, se hasardèrent à sortir de leurs tanières. Les Chrétiens étaient alors occupés aux guerres de religion suscitées par l'hérésie de Jean Huss. C'était une diversion favorable. Sur le rapport de leurs espions, les Juifs cachés quittèrent

donc leurs cavernes, sans aucune ressource, il est vrai, pour se garantir de la misère⁶¹¹. »

Lorsque les rescapés à longues barbes broussailleuses et hirsutes, à l'habit loqueteux et aux corps incroyablement secs et chétifs, réapparurent dans les villages et dans les villes qui offraient du travail, les esprits de la population chrétienne semblaient un peu apaisés à leur égard et leur sécurité semblait moins menacée qu'au temps de la peste noire⁶¹². Aussi reprirent-ils à vivre à découvert. Sauf que la secousse suscitée par l'humiliante défaite des croisades contre les hussites en Bohême réactiva rapidement l'antijudaïsme, avec son sinistre cortège de bassesses, d'infâmes persécutions et de conversions forcées, voire d'immolations "volontaires" par le couteau, associées à l'idée de sacrifice accompli pour l'honneur de Dieu suivant la maxime « heureux celui qui a la force de subir le martyre pour sa foi » (*Kiddush ha-Shem*). Ou pour le dire plus clairement : plutôt la mort que la conversion !

L'intransigeance bien connue du peuple juif lorsqu'il s'agissait des questions fondamentales explique le nombre élevé de martyrs au Moyen Âge. Charles Lewinsky raconte dans *Melnitz* comment les femmes juives de Worms sautaient du haut des toits au cours du fatidique été 1096⁶¹³. Et il en fut de même à Mayence, Cologne et Prague, où, selon André Schwarz-Bart, « de grandes communautés se jetèrent dans les flammes pour échapper aux séductions de la *Vulgate*⁶¹⁴. Dès lors, ce fut le perpétuel recommencement du même scénario.

En 1298, on retrouve le sacrifice du disciple de Dan Ashkenazi, Rabbi Mordekhai ben Hillel Ashkenazi, qui égorgea de sa main sa femme et ses enfants avant que de se donner la mort, plutôt que d'abjurer la religion juive. Beaucoup se suicidaient à l'époque. Cela dit, la violence grandissante était telle que la majorité arrivait à l'amère conclusion qu'aucun endroit n'était tout à fait sûr pour un juif. Comment se cacher ? Personne ne leur tendait la main. Néanmoins, il n'est pas impossible que les Sages, qui se servaient des marchands colporteurs passant d'un pays à l'autre pour se renseigner sur les communautés juives dispersées en diverses parties de l'Europe, eussent eu vent du prodigieux fait que de l'autre côté des Alpes de nombreux États accueillaient des juifs, et que l'espérance eût poussé certains d'entre eux à se diriger en direction des villes où les anciennes communautés juives s'étaient maintenues : Livourne, Ancône, Venise. Sauf que, sitôt parvenus à destination après une longue marche, lente et jalonnée de périls, car les routes étaient loin d'être sans risques et beaucoup de fuyards succombaient en chemin, victimes des coupeurs de bourses et de gorges, la situation se compliqua à la suite de l'instigation antijuive de prêtres fanatiques comme Bernard de Sienne, Giovanni de Capistrano et Bernardin de Feltre. La calomnie qui, en Allemagne, attribuait aux juifs l'usage d'assassiner des chrétiens, notamment des enfants, au moment des Pâques chrétienne et juive, pour faire du pain azyme avec leur sang, trouvait d'ores et déjà créance en Italie, et toutes les fois qu'il y avait un meurtre inexplic-

qué, ceux-ci étaient systématiquement accusés. Myriam Anissimov écrit :

« C'est dans ce climat que se propagea l'affaire de l'enfant Simon, qui avait soi-disant été enlevé et tué par des Juifs du Trentin et de la ville de Riva, au cours d'un meurtre rituel. Le procès se termina par des sentences de mort en 1475, et par l'expulsion des Juifs⁶¹⁵. »

Plusieurs cas semblables surgirent également en Autriche au cours de la même période, tous suivis d'autodafés et d'expulsions⁶¹⁶.

Au siècle suivant, le pape Grégoire XIII canonisa le petit Simon, faisant de lui le plus célèbre des enfants martyrs⁶¹⁷. Bien que le Saint-Siège n'eût jamais consenti à en imputer le meurtre aux juifs⁶¹⁸, le petit Simon fut canonisé par le pape Grégoire XIII et inscrit au martyrologue à la date du 24 mars 1575 comme « enfant innocent, très cruellement égorgé par les juifs en haine du Christ et qui a fait resplendir de nombreux miracles⁶¹⁹ ».

Comme dirait l'écrivain André Schwarz-Bart, « le pauvre Jésusah (Jésus), s'il revenait sur terre, et s'il voyait que les (chrétiens) ont fait de lui une épée contre ses frères et sœurs, il serait triste, mais triste à n'en plus finir⁶²⁰ ».

L'on peut effectivement soulever la question : Comment les chrétiens avaient-ils pu oublier que le Christ était juif ?

12. Les Ashkénazes

Une des théories propagée en Israël, le 3 janvier 2006, dans le quotidien de droite *Maariv*, est que Rachel, Léa, Sarah et Rébecca, « ces quatre Grandes Mères ancestrales étaient nées en Eretz Israël il y a environ 1500 ans, et que leurs familles étaient parties pour l'Italie avant de s'installer dans la région du Rhin et de la Champagne ». Et l'on a pu lire le 14 janvier de la même année, cette fois dans le quotidien de centre gauche *Haaretz*, qu'« environ 40 pour cent de l'ensemble des Ashkénazes vivant dans le monde sont les descendants des très célèbres Quatre Mères⁶²¹ » de la Genèse, “matriarches” fondatrices dans le judaïsme. L'enjeu est de taille et ne laisse guère de place au doute : les quotidiens israéliens mettent à jour les racines sémitiques, ou plus précisément, pour reprendre les mots de Maurizio Bettini, « l'illusion d'une tradition et d'une identité qui dériveraient de (ces) racines⁶²² ».

Ajoutons toutefois que l'historien Shlomo Sand ne partage pas l'opinion orientée de ces adeptes du

« gène juif ». Pour lui, cette croyance à une même parenté est d'autant plus illusoire que la plupart des prêcheurs juifs qui arrivèrent dans les régions d'Europe conquises par les Romains, notamment à Cologne, étaient pour la plupart des païens convertis (prosélytes) ou fils de convertis, prêts à diffuser la religion juive parmi les populations locales auxquelles ils se mêlaient. En vérité, c'est l'individu d'origine non juive qui, volontairement, décidait lui-même d' « être juif ». Comme le prouve un texte du théologien chrétien Origène, rédigé au début du III^e siècle :

« Le nom *Ioudaios* n'est pas le nom d'une ethnie mais d'un choix (de mode de vie). Car s'il y avait quelqu'un qui n'était pas de la nation des Juifs, un gentil, mais qui acceptait les mœurs des Juifs et ainsi devenait un prosélyte, cette personne serait de façon appropriée appelée *Ioudaio*⁶²³. »

Il semblerait que les invasions des Saxons entre le Ve siècle et le Xe siècle ne changèrent rien à cette définition. Et, à lire Shlomo Sand, cela s'expliquerait par le fait que « la paysannerie européenne n'était pas encore complètement christianisée et que la religion du Messie était fragile en ce qui concernait son imprégnation dans les couches "inférieures" de la hiérarchie sociale du Moyen Âge⁶²⁴. » À l'époque carolingienne, environ vingt mille juifs vivaient sous la protection de l'Empire : « des rabbins érudits de la Torah et des élèves spécialistes du Talmud sortis des écoles rabbiniques, ainsi que des médecins, de riches commerçants, mais aussi et surtout des petites gens : des paysans, des artisans, de modestes marchands⁶²⁵. » On

souignera au passage et à la suite de l'historien Philippe Sénac que « les souverains francs employaient (...) des juifs. Leur collaboration est attestée, pour l'Orient, avec le juif Isaac, envoyé par Charlemagne en 797 en compagnie de Lanfrid et Sigismond vers le calife abbasside⁶²⁶. » De même qu'on les retrouvait, on l'a vu, en temps de guerre, dans les armées carolingiennes parmi les Teutons et les poètes de grands chemins⁶²⁷.

C'étaient au demeurant d'infatigables voyageurs. Et comme le trajet entre les royaumes d'Italie et de Germanie n'avait pas de secrets pour ceux qui commerçaient, les communautés juives fraîchement installées dans les régions du Rhin conservaient des relations avec celles de leur lieu de provenance et le courant migratoire vers le royaume de Germanie persista jusqu'à la première croisade⁶²⁸. Mais voilà : progressivement, avec le développement économique, l'argent allait être de plus en plus au centre des préoccupations de l'Église catholique⁶²⁹. Ainsi fut assigné aux juifs pour la première fois en Germanie, à la date du 13 septembre 1084, un quartier séparé du reste de la population, à la condition, nous dit Simon Schwarzfuchs, « qu'ils payent annuellement au chapitre la somme de trois livres et demie en monnaie de Spire⁶³⁰. » Plus grave encore : ce fut à cette condition seulement qu'un terrain leur fut concédé pour y ensevelir leurs morts, (...), que le prévôt parmi les bourgeois, leur *archisynagogus*, le chef de la communauté, dont le titre avait curieusement survécu à l'Antiquité,

(fut) autorisé à juger les querelles qui pourraient éclater parmi les juifs ou contre eux⁶³¹. »

C'était la fin d'une époque. Dorénavant, seul « l'évêque serait le garant de leur sécurité et ils disposeraient d'une liberté totale pour leurs affaires. En effet, le mur qui entourait leur quartier protégerait aussi bien leurs marchandises que leur personne⁶³². »

De ce changement brutal – nous sommes à la fin du XIe siècle – il s'ensuivit que le nombre des vieilles communautés juives qui vivaient dans les pays s'étendant de Mayence et Worms à Cologne et Strasbourg (quelques centaines à un ou deux milliers au maximum, selon Shlomo Sand⁶³³) s'amenuisa rapidement. Beaucoup de paysans juifs vendirent l'alleu qu'ils tenaient de leurs pères et quittèrent leur communauté. Assurément, le clergé, et en particulier le haut clergé, fut le grand responsable de la détérioration du statut politique et social des juifs. Mais le paiement de l'impôt spécial pour les juifs ne fut pas la seule raison qui contribua à la diminution du nombre d'adeptes au judaïsme au sein du royaume germanique. En réalité, le nombre des juifs avait déjà fortement diminué au cours des siècles précédents en raison de leur assimilation à la population chrétienne par des mariages contractés avec des chrétiennes. Atteint qu'un juif qui contractait un mariage avec une chrétienne était perdu pour le judaïsme traditionnel.

Ainsi donc, en descendant le Rhin en l'an 1096, pouvait-on dénombrer les communautés juives restantes : Spire, Worms, Mayence, Bonn, Cologne et Xanten,

auxquelles on peut ajouter celles de Aix-la-Chapelle, de Bamberg sur le Main, de Heilbronn sur le Neckar, de Mersebourg sur la Saale, de Magdebourg sur l'Elbe, de Ratisbonne sur le Danube et, à l'est, de Prague⁶³⁴. Jusqu'au XIIIe siècle, le français sera la langue usuelle de ces communautés juives, tout comme il l'était en France⁶³⁵.

On est alors à la veille de la première croisade qui allait durer trois ans. En l'an 1095, l'appel fut lancé par le pape Urbain II, un ancien grand prieur de l'abbaye de Cluny⁶³⁶. Il fallait mener la guerre contre les ennemis de la chrétienté et déloger d'urgence l'infidèle musulman qui, en Orient, s'était emparé des lieux saints ! Le but des troupes de croisés menées par Pierre l'Ermite et Gautier Sans Avoir⁶³⁷, c'était Jérusalem. Mais sur leur chemin, ces derniers firent d'une pierre deux coups. Voici un extrait de ce que Marek Halter écrit sur les tueries de mai et juin 1096 dans la vallée du Rhin (à Metz, Spire, Worms, Mayence) :

« En deux jours, près de huit cents Juifs furent mis à mort et enterrés nus. Il n'y en eut que très peu à accepter le baptême (...) Le même jour de Sivan (dimanche 25 mai), les bandes du comte Emich (...) arrivèrent dans la bonne ville de Mayence. Quelques chrétiens voulaient protéger les Juifs, mais ils furent tués par les bandits. Le Comte Emich (...) était l'ennemi de tous les Juifs, n'épargnait ni nourrisson ni malade et éventrait les femmes enceintes.

Mayence, troisième jour de Sivan (mardi 27 mai), jour de ténèbres. Les Juifs étaient réunis au palais de l'évêque quand (...) vers midi, l'infâme Emich (...) se présenta avec son armée devant la porte de la ville, qui lui fut ouverte aussitôt (...).

Le rabbin Kalonymos bar Meshulam était à la tête de ceux qui combattaient. Les gens de l'évêque s'enfuirent les premiers et les abandonnèrent à la main de l'ennemi. L'évêque lui-même s'enfuit. Mais le rabbin Kalonymos et cinquante-trois des siens purent s'échapper⁶³⁸. »

Les historiens ne détiennent pas de données précises, mais ils supposent qu'il y eut une expansion des communautés juives vers l'est de l'Europe à compter de ces années-là, même si à l'époque le gros de la migration juive allait plutôt vers l'ouest : du Caucase vers l'Ukraine, puis vers la Pologne, et de là vers l'Europe centrale⁶³⁹. C'est une des raisons pour laquelle Shlomo Sand pose la question suivante : « les Juifs ashkénazes venaient-ils vraiment des pays rhénans ? » Par cette question, il remet en cause la théorie de ceux que l'essayiste et historien des idées, Daniel Lindenberg, qualifie avec ironie d' « historiens agréés⁶⁴⁰ » (par l'État d'Israël, cela s'entend). Car qui peut dire avec certitude que les juifs ashkénazes venaient des pays rhénans ? Certaines de ces questions ont trouvé des réponses à l'Université de Tel-Aviv, mais c'est en ces termes que Shlomo Sand explique la

méprise historique à l'égard des origines franco-rhénanes des juifs de l'Europe de l'Est :

« Le yiddish ne ressemble pas à la langue juive qui se développa dans les ghettos de l'ouest de l'Allemagne. La population juive de ce pays résidait dans la région du Rhin, et l'allemand qu'elle parlait avait intégré des mots et des expressions d'origine française et issus de l'allemand local dont on ne retrouve aucune trace dans le yiddish oriental⁶⁴¹. »

En d'autres termes : ce n'est pas parce que les juifs de l'Europe de l'Est avaient adopté la langue allemande et qu'ils s'étaient définis comme ashkénazes qu'ils étaient pour autant originaires des pays rhénans. D'autant moins que les éléments qui prédominent dans le yiddish sont, au dire du linguiste M. Mieses, les dialectes du « moyen allemand oriental » parlés jusqu'au XVe siècle dans les Alpes d'Autriche et de Bavière, à savoir dans des régions orientales de l'Allemagne, proches des domaines slaves de l'Europe de l'Est⁶⁴².

L'hypothèse que la grande majorité de la population du peuple yiddish proviendrait non pas de l'ouest de l'Allemagne actuelle mais d'un mouvement migratoire à partir des Balkans ou de l'Asie centrale – hypothèse liée notamment à l'étude d'aucuns chercheurs sur le nombre considérable de Slaves de Russie et de Khazars qui embrassèrent le judaïsme au IXe siècle – est d'autant plus intéressante que le prosélytisme juif était non seulement fort répandu dans l'Europe carolingienne du VIIIe siècle, mais aussi dans tout le Cau-

case et en Russie, contrées lointaines encore dominées par le chamanisme et le paganisme. Le cas des tribus nomades khazares qui s'étaient installées à la suite des Scythes, auxquels ils se mêlèrent sur les hauteurs et les steppes s'étendant de la mer Noire à la mer Caspienne, elle-même longtemps appelée la « mer des Khazars⁶⁴³ », offre un bel exemple de conversion au judaïsme.

Au début du VI^e siècle, de nombreux témoignages historiques perses, puis arabes, ainsi que des sources arméniennes et byzantines datant du VII^e siècle, confirment la possible exactitude de l'histoire « stupéfiante » de ces descendants de « Sabirs » (l'une des grandes tribus des Huns^{*644}), qualifiés de « Turks »^{†645} à cause du fait qu'ils avaient probablement appartenu, à partir de l'an 552, à l'empire turc occidental^{‡646}. Pour

* Au Xe siècle, le scribe Masudi, issu d'une famille d'Anatolie (partie asiatique de la Turquie) note que les Turcs appelaient les Khazars « Sabirs », ceux-ci ayant appartenu au Ve siècle au royaume des Huns, sous le nom d'Ak-Atzir.

† Terme qui serait d'origine chinoise (*K'osa*) et viendrait d'un mot turc (*quz*), signifiant « le versant d'une montagne ». Par la suite, il servit à désigner tous les peuples qui parlaient des langues et dialectes appartenant à un certain groupe linguistique appelé ouralo-altaïque.

sa part, Shlomo Sand résume en ces termes l'histoire de ce peuple de nomades qui adopta de son plein gré le judaïsme :

« Celle-ci débute au IV^e siècle de l'ère chrétienne au sein de quelques tribus nomades qui accompagnèrent les Huns dans leur puissante ruée vers l'ouest. Elle se poursuit avec la fondation d'un vaste empire sur les steppes voisines de la Volga et du Nord Caucase, et touche à sa fin au XIII^e siècle avec les invasions mongoles, dont les flots engloutirent jusqu'au dernier vestige de cet extraordinaire empire⁶⁴⁷. »

Actuellement, la thèse de l'existence d'un prosélytisme – au sens originel – de grande envergure en Khazarie est stipulée par des historiens comme Shlomo Sand. Cependant, tous les auteurs ne sont pas d'accord à ce sujet. Pour sa part, Jacques Lanzmann soutient que Saül, le premier du nom, en route pour la Chine avec deux de ses frères, fit fuir les Parthes et établir un nouveau royaume juif chez les Sudgis ; royaume qui « devint par la suite le royaume des Khazars⁶⁴⁸. » D'autres auteurs comme Milorad Pavic ou Marek Halter suggèrent plus prudemment mais dans le même ordre d'idées qu'il ne s'agissait pas de conversion au sens strict, mais d'un retour à la Loi ancienne dans une région où les juifs vivaient depuis les temps les plus reculés. Mythe véhiculé par l'idéologie sioniste, comme le stipule Shlomo Sand, ou vérité historique ? Comment savoir ? Depuis la chute de Jérusalem, les dix tribus qui, selon l'Ancien Testament, peu-

plaient le royaume d'Israël, s'étaient disséminées dans toutes les directions, emportant le secret de l'arbre-ancêtre. À moins que, comme l'affirment les sources hébraïques que cite Juda ben Samuel Halévi au XII^e siècle dans le *Kitab al-Khazari* *, les juifs de la tribu de Juda se fussent établis en terre de Khazarie bien avant la polémique khazare⁶⁴⁹. Écoutons-le :

« Alors le kaghan se tourna vers le délégué juif, lui demandant de dire ce qu'il savait sur sa religion. Le rabbin Isaac Sangari répondit que les Khazars n'étaient pas obligés d'en adopter une nouvelle. Qu'ils pouvaient garder l'ancienne. Ces propos surprirent tout le monde, et le rabbin expliqua :

« Vous n'êtes pas des Khazars. Vous êtes des Juifs et vous devez retourner à votre place : vers le Dieu vivant de vos ancêtres⁶⁵⁰. »

Si j'évoque ici *Le livre des arguments et des preuves de la religion juive*, c'est que Yitzhak Schipper, éminent historien socioéconomiste et sioniste de Pologne durant la période de l'entre-deux-guerres, soutenait, comme le firent par la suite les écrivains Koestler, Lanzmann et Halter, que les espaces de la Khazarie judaïsante abritaient depuis longtemps un grand nombre de juifs "authentiques". À cet égard, Arthur Koestler men-

* Œuvre en prose sur les Khazars dans laquelle le souverain des Khazars, après avoir interrogé un chrétien, un musulman et un Juif, choisit de se convertir au judaïsme.

tionne tout particulièrement la Crimée, appelée jadis « petite Khazarie », où les sites archéologiques de Cherson, riches en vestiges, recelaient des *ménorah*, chandeliers liturgiques juifs à sept branches⁶⁵¹ :

« La Crimée (...) fut par intermittence sous domination khazare », précise-t-il, « mais elle hébergeait depuis longtemps une communauté juive bien établie, et les inscriptions (que l'on a trouvées en caractères hébreux) peuvent être antérieures à la conversion⁶⁵². »

Le détail n'est pas sans importance, car il laisse supposer que des Hébreux se seraient fixés dans ces contrées montagneuses bien avant la domination khazare. Il existe au demeurant l'extrait d'une lettre, écrite par un Khazar vers l'an 950, qui fait écho à cette version des faits. Cette lettre, provenant du manuscrit de la synagogue du Caire, mais retrouvée en 1912 à Cambridge, en Angleterre, est adressée à *Nassi** *Hasdai ibn Isaac ibn Shaprut*, ministre éclairé et médecin à la cour de Abd al-Rahmân III, calife de Cordoue, en complément à la lettre écrite en hébreu par l'un des descendants du *kaghan* Bulan, le roi Joseph[†] ⁶⁵³, fils d'Aaron, dans laquelle ce dernier expliquait en quelques mots à quelle tribu (de frères) – parmi les douze – il appartenait :

« Vous m'avez demandé dans votre lettre de quelle nation et de quelle tribu nous sommes originaires.

* Titre honorifique.

† Nom d'origine biblique, en hébreu *Yossef*, qui signifie « il ajoutera, Dieu ajoutera (un fils) ».

Vous devez savoir que nous sommes les descendants des fils de Japhet et des fils de Togarma son fils⁶⁵⁴. »

Et plus loin dans la même lettre, d'ajouter :

« Nous avons trouvé dans les livres de nos pères que Togarma eut dix fils, et les noms de leur postérité furent les suivants : Ouïgours, Doursou, Avars, Huns, Basili, Tarniakh, Khazar, Zagora, Bulgares, Sabir. Nous sommes les fils de Khazar, le septième...⁶⁵⁵ »

Ainsi qu'on le voit, ce n'est pas à Sem^{*656} que le roi des Khazars faisait remonter sa lignée, mais à l'Ancêtre mythique de toutes les tribus de langue « turque », Togarma⁶⁵⁷, frère de Ashkenaz et de Riphate, tous trois fils de Gomer (d'où sans doute l'assimilation avec la Germanie, facilitée par la consonance entre Gomer et Germanie), lui-même fils premier de Japhet, (troisième) fils de Noé après Sem et Cham. De là pourrait dériver la durable confusion entre Khazars et Ashkénazes, puisque, comme l'explique si justement Jacques Attali, « il arrive qu'une fraction d'un peuple s'éloigne de ses bases pour oublier ses origines et être désignée d'un autre nom par lui-même ou par d'autres⁶⁵⁸. »

Quoi qu'il en soit, le roi Joseph, en signant au bas de la lettre « le roi togrami », ne prétendait pas descendre

* Le judaïsme se reconnaît dans la filiation avec Sem, nom du premier-né de Noé, dont seraient issus les Hébreux, les Arabes, les Araméens, les Phéniciens, les Elamites.

de Sem, mais de Togarma, ancêtre des « Turks »*, ces nomades des steppes qui, contrairement aux Israélites, pratiquaient le culte du cheval et provenaient de peuples divers comme les Huns, les Seldjouks, les Coumons, les Ougours, les Khazars, les Ouzbeks, les Tatars⁶⁵⁹. Encore que le terme « Turk », tel que l'employaient les chroniqueurs du Moyen Âge se rapportât à la langue « turque » et non à l'ethnie⁶⁶⁰. Il existe au demeurant un témoignage d'Ibn Fadlân, secrétaire d'un ambassadeur du calife de Bagdad, rapporté dans le livre de Yaqut Al-Hamawi *Kitab mu'jam al buldan*, « Livre des pays », qui montre que les sujets de l'État khazar étaient partagés en deux sectes, déjouant toute recherche d'une « pureté de la souche » :

« Les Khazars ne ressemblent pas aux Turcs », écrit-il. « Ils ont les cheveux noirs et sont de deux sectes : la première secte s'appelle Khazars noirs (*Kara-khazars*) et ils ont le teint basané ou très sombre comme certains Indiens, et il y a une deuxième secte, des Blancs (*Ak-khazars*), et ils sont d'une beauté frappante⁶⁶¹. »

Toujours d'après les sources islamiques sur la question khazare, le *kaghan* khazar représentait la vieille famille régnante, probablement d'origine turque, tandis que le vice-roi ou *bez* à ses côtés venait du peuple et était donc Khazar⁶⁶². Cette observation est également mentionnée dans un document du IXe siècle, qui

* Turk signifiait dans leur langue « fort » ; d'où l'expression en français « fort comme un Turc ».

révèle qu'au VI^e siècle le *kaghan* avait un *bey*, vice-roi, à ses côtés⁶⁶³, et que les sujets de l'État khazar étaient en effet partagés en deux groupes : « ceux qui (étaient) nés sous le vent (les Khazars proprement dits) et les autres, qui (étaient) nés au vent, c'est-à-dire ceux qui (avaient émigré) en Khazarie à partir d'autres pays, tels les Grecs, les Juifs, les Sarrasins ou les Russes. Les Khazars (étaient) les plus nombreux, les autres form(ai)ent des minorités. Cependant le découpage administratif du royaume (était) fait de manière que cela ne se sent(ît) pas⁶⁶⁴. »

Le fait à retenir de ces observations est que le judaïsme, en Khazarie, fut affaire de pratique religieuse, plus que de filiation biologique.

L'on pourra toujours objecter qu'une chronique géorgienne, s'inspirant d'une ancienne tradition, assimilait pour sa part les anciennes tribus khazares non pas à Togarma mais aux hordes de Magog⁶⁶⁵, un des sept fils de Japhet, fils de Noé, fort calomnié pour sa cruauté et sa sauvagerie dans le livre de la Genèse (X, 2-3).

Ainsi qu'on le voit, il existe pour cette question khazare de multiples réponses possibles, et tous les textes existants ne sont en réalité qu'une possibilité de réponse parmi d'autres. Il est par conséquent nécessaire de retourner au questionnement.

Que l'on se souvienne de l'historiographe judéen Joseph ben Mattathias le Prêtre, plus connu sous le nom de Flavius Josèphe, qui décida un beau jour, au I^{er}

siècle de notre ère, que les sept fils de Japhet* correspondaient aux peuples eurasiatiques dont les descendants s'étaient répandus dans les différentes parties de l'Asie, créant les peuples cimbres, scythes et ioniens, ceux de la Thrace, de la Cappadoce et du Pont. Flavius Josèphe fut ainsi parmi les premiers à essayer d'identifier les divers peuples aux ethnies connues de son époque et de les classer sans trop s'inquiéter des conséquences que cette classification pourrait avoir dans le futur pour les Chaldéens et les Hébreux, considérés globalement comme étant de matrice sémitique, sans tenir compte de l'inévitable métissage qui pouvait revêtir plusieurs formes selon les divers contextes historiques : mariages mixtes, prosélytisme, viols qu'autorisaient malheureusement les cruels usages de la guerre. Cette classification fut d'autant plus dramatique que le mythe de l'Ancêtre commun des peuples (supposés) indo-européens, qui s'installèrent en Europe et en Asie mineure, gomme, et gomme jusqu'à aujourd'hui, tout ce que les peuples européens doivent aux juifs.

S'il est certain que les Israélites, descendants des douze fils de Jacob, ont jadis été un peuple parfaitement hybride – de même évidemment que la plupart des peuples, et pour reprendre les mots de Arthur Koestler, « il serait inutile d'y insister, n'était le

* Les sept fils de Japhet sont : Gomer, Magog, Madeï, Yavân, Toubl, Méshek et Tiras.

mythe perpétuel de la tribu biblique^{*666} qui traverse les siècles toujours immaculée⁶⁶⁷ », – il n'en reste pas moins que les descendants des Lévités^{†668} tentèrent de préserver d'étroits liens de sang par des mariages entre des communautés éloignées, de sorte que l'unicité d'Israël ne s'en trouvât pas altérée. Mais pour ce qui concerne les « petits juifs », la pauvreté ayant été le problème le plus grave qu'ils eussent rencontré jusqu'à l'époque des nazis⁶⁶⁹, seuls subsistaient les livres de loi qu'ils connaissaient par cœur. Ce qui les unissait à travers les générations n'était pas une affaire de génétique, ni une conviction, ni une pratique, c'était, comme l'affirme Delphine Horvilleur, « un rapport au Texte qui leur servait de matrice⁶⁷⁰. » De là vient sans doute que certains auteurs européens ont longtemps été très partagés sur l'origine des communautés médiévales de l'Europe de l'Est. Pour Arthur Koestler, la plupart d'entre elles étaient, nous l'avons vu, originaires du Caucase et par conséquent de l'Empire perse. Une théorie qui devait « plus tard affoler les nazis à l'idée que les juifs étaient peut-être

* Mythe qui, selon Shlomo Sand, a été validé par l'autorité universitaire israélienne au point d'être tenu pour une vérité scientifique, inspirant toutes les recherches de l'enseignement supérieur) qui traverse les siècles toujours immaculée. »

† Descendants de la tribu des Levi, auxiliaires des prêtres du Temple ou de Levi, du nom du fils de Jacob et de Léa qui signifie « attaché », prénom choisi par Léa « pour que son mari lui soit désormais attaché. »

des alliés aryens et non des ennemis sémites⁶⁷¹. » L'antisémitisme fut d'ailleurs, sous le IIIe Reich, l'un des principaux motifs qui poussa Koestler à écrire *La treizième tribu*. Face au réel délirant, il jugeait urgent de démontrer que « les ancêtres de ces juifs ne venaient pas des bords du Jourdain, mais des plaines de la Volga, non pas de Canaan (les actuelles collines de Judée), mais du Caucase où l'on a vu le berceau de la race aryenne »* et que « génétiquement, ils seraient apparentés aux Huns, aux Ouïgours, aux Magyars, plutôt qu'à la semence d'Abraham, d'Isaac et de Jacob⁶⁷². » En toute logique, « s'il en était bien ainsi, le mot "antisémitisme" n'aurait aucun sens : il témoignerait d'un malentendu également partagé par les bourreaux et par les victimes⁶⁷³. »

Au début du XXe siècle, alors qu'elle étudiait la vie des juifs du sud marocain, Isabelle Eberhardt[†], jeune écrivaine d'origine juive allemande par sa mère, convertie à l'islam et obsédée par sa « destinée » ou sa « mission », écrivait d'une manière énigmatique : « Je les

* L'expression « race aryenne » a été usitée à la fin du XIXe siècle jusqu'au milieu du XXe siècle. Elle désignait à l'origine les Aryens, un ancien peuple qui envahit le nord de l'Inde. Puis ce nom désigna l'ensemble des peuples qui parlaient les langues aryennes, dites aujourd'hui indo-européennes.

† Nom dérivé de Heber ou Eber, qui était descendant de Sem et, donc, d'Abraham.

envie d'être ainsi. Ils sont la critique de mon romantisme et de cet incurable malaise que j'ai apporté du Nord et de l'Orient mystique avec le sang de ceux qui ont vagabondé avant moi dans la steppe. Quand donc en aurai-je fini avec cette singulière manie qui me porte à interpréter les gestes les plus simples dans un sens religieux ? C'est bien là notre faiblesse aryenne⁶⁷⁴. »

Dans la pensée romantique qui lui était naturelle, elle entendait sans doute par là que sa faiblesse "aryenne" avait quelque chose à voir avec une hérédité ou un héritage juif dissimulé, caché derrière l'origine fantasmée turco-mongole de son (préssumé) père – qui pourrait faire allusion aux Khazars⁶⁷⁵. L'évidence, pourtant, a échappé à ses biographes. Mais en même temps, quelle importance, me direz-vous ? Puisqu'« être juif » échappe à une définition définitive, et surtout, comme le rappelle judicieusement Horvilleur, « à un déterminisme purement génétique », c'est-à-dire à une logique sèche de transmission par réplication⁶⁷⁶. Tant il est vrai que nonobstant tous les efforts scientifiques et coûteux qui ont été faits, dixit Shlomo Sand, « on ne peut caractériser l'individu juif au moyen d'un critère biologique, quel qu'il soit⁶⁷⁷. » Le titre utilisé par l'écrivain Romain Gary dans ses textes extraits du Cahier ne laisse pas davantage de place au doute : *Le Judaïsme n'est pas une question de sang*⁶⁷⁸. Alors, me direz-vous, comment se fait-il que la plupart des historiens israéliens s'accordent pour conserver le mode de pensée antique, chimérique et orgueilleux, de la pureté de la souche sémite, qualifiée

aujourd'hui de « gène juif » ? Cette prise de position est d'autant plus curieuse que l'hypothèse de Koestler, selon laquelle le gros de la population ashkénaze ne serait pas d'origine palestinienne mais d'origine caucasienne, fut largement acceptée jusqu'aux années 1960, la conversion ayant été, ainsi que nous l'avons relevé, l'une des principales raisons de la remarquable croissance du judaïsme à travers le monde de l'Antiquité⁶⁷⁹. De très grands sages du Talmud ont du reste été décrits comme descendants de non-juifs, tels Rabbi Meïr, qui descendait de l'empereur Néron, ou encore Rabbi Akiva, du général Sidera...⁶⁸⁰ De toute évidence l'histoire des Khazars reste l'objet de bien des enjeux en ce domaine. À preuve, le roman de Marek Halter, qui n'est pas de pure fiction, insiste beaucoup sur le fait que les espaces de la Khazarie judaïsante abritaient depuis longtemps des prêtres juifs israélites. Je pense tout particulièrement à la phrase suivante : « En ce cas, les Juifs des montagnes du Caucase qu'on disait être à l'origine du Judaïsme khazar, en seraient devenus les ultimes descendants⁶⁸¹. »

Sans doute ne connaissons-nous point la vérité, si tant est qu'il existe une Vérité absolue, aussi longtemps que l'État d'Israël refusera le doute et son pendant, le questionnement, la remise en question, si inhérente au judaïsme. Et pourtant, l'histoire qui relate dans la Bible la victoire de Mardochee^{*682} sur Haman*, le con-

* En hébreu Mordekhaï, prince de l'exil à la cour du roi Assuérus et de sa nièce la reine Esther, dont le nom signifie en hébreu « je cacherai », car celle-ci avait

seiller du roi de Perse Assuérus et ennemi terrible du peuple juif, se termine par le fameux verset : « Et beaucoup de gens d'entre les peuples du pays se firent juifs (*mityadim*), car la crainte des Juifs les avait saisis (Livre d'Esther 8,17) », témoignant explicitement de la conversion au judaïsme de nombreux Amalécites. Certes, la propagation du judaïsme parmi les peuples de Perse ne fut acceptée qu'avec réserve par les prêtres. À telle enseigne que le terme hébreu *guer* fut traduit, aussi bien dans la Bible que dans le Talmud ou le Midrash, soit par « prosélyte »[†], soit par « étranger »⁶⁸³. Tout comme le terme *gher* donna *gheran* en arabe, « le voisin – cet étranger d'un autre monde et si voisin pourtant... »⁶⁸⁴ »

Il faut donc se rendre à l'évidence. Le judaïsme proprement dit commença en Perse avec le célèbre Livre biblique d'Esther⁶⁸⁵. Ce fut d'ailleurs à la cour du roi de Perse, au IV^e siècle avant l'ère chrétienne, que les Judéens commencèrent à être appelés « Juifs »[‡]. Avant cette période d'exil, ils s'appelaient tout bonnement « Fils d'Israël », Israélites ou Hébreux⁶⁸⁶. Laissons éga-

caché au roi sa naissance et son appartenance au peuple juif.

* Haman était un descendant d'Agag, roi des Amalécites, au royaume lointain de Perse.

† Du grec *prosêlutos* qui signifie « nouveau venu dans un pays ».

‡ Le terme « Juif » ne désignera le groupe comme « ethnie » ou comme « religion » que bien plus tard.

lement parler Arthur Koestler qui n'eut de cesse de démonter le mythe de la tribu biblique :

« Il y eut un nombre considérable de gens de toutes races qui se convertirent au Judaïsme dans l'Antiquité, il suffit de citer les Falacha noirs d'Abyssinie, les juifs de Kai-Feng qui ressemblent à tous les Chinois, les juifs berbères du Sahara qui ressemblent aux Touaregs – sans oublier notre meilleur exemple, les Khazars⁶⁸⁷. »

La diffusion du judaïsme dans l'Antiquité avait pris de l'ampleur dès le IIe siècle avant notre ère, en Judée, avec la dynastie des Hasmonéens. Selon Shlomo Sand, les souverains hasmonéens furent véritablement les premiers à “produire” des Juifs en masse et du “peuple” en quantité⁶⁸⁸. Quant à l'expansion de la religion juive en Afrique du Nord, elle dut assurément son succès et sa vitalité à l'implantation dans toute la région d'une population d'origine phénicienne, convertie au judaïsme⁶⁸⁹, bien plus qu'à la seule présence des tribus du royaume de Juda exilées⁶⁹⁰. En somme, sans le prosélytisme des prêtres juifs entre la chute du royaume d'Israël et l'avènement du christianisme, la religion juive n'eût pas infiltré les régions d'Europe conquises par les Romains au temps de l'Empire, comme les territoires slaves ou allemands, le sud de la Gaule et l'Espagne⁶⁹¹, et puis plus tard, beaucoup plus tard, entre le VIIIe et le Xe siècle, une grande variété de régions de l'Europe orientale comme le Caucase, les steppes de la Volga ou de la mer Noire. L'historien russe Artamanov rappelle à cet égard un fait indiscutable : « les hordes russes qui envahirent et conqui-

rent le royaume khazar n'étaient que des barbares manipulés par Byzance. C'est en s'installant dans les villes khazares et en adoptant leurs mœurs, leurs lois et leurs savoirs qu'ils acquirent leur première structure politique, leur premier vernis de société civilisée⁶⁹². Voire ! Comme l'avance Arthur Koestler : « La lettre de Joseph, écrite environ cent ans après l'installation des Rhus, ne cite plus Kiev parmi les possessions khazares. Mais d'influentes communautés juives khazares demeuraient dans la ville et dans la province ; elles devaient être renforcées plus tard par de nombreux immigrants après la destruction du royaume⁶⁹³. »

Rappelons à ce sujet le témoignage de Carpin, cité par Marek Halter dans *Le vent des Khazars* :

« En 1245, le voyageur Jean du Plan Carpin, disciple de saint François d'Assise, raconte dans son *Historia Mongolorum*, qu'il a rencontré au nord du Caucase des Alains, des Circassiens et “des Khazars observant la religion juive⁶⁹⁴”. »

Soljenitsyne, au XXe siècle, ne manquera pas d'observer à ce propos :

« L'orientaliste Avrakham Garkavi affirme que la communauté juive de la future Russie a été formée par des juifs venus des rives de la mer Noire et du Caucase où avaient vécu leurs ancêtres, après les captivités assyriennes et babyloniennes. (...) Après la mort de Salomon, sous le règne de Roboam*, dix des

* Fils de Salomon.

douze tribus d'Israël se séparèrent de la maison de David, formèrent le royaume d'Israël* et furent ensuite punies et dispersées^{†695}. »

Ajoutons à cela que si une partie de la très nombreuse famille royale, la dernière qui régna en Khazarie, réussit à rejoindre l'Espagne, le gros de la population khazare judaïsée se dirigea vers les royaumes naissants de l'Europe centrale, tels la Pologne ou la Hongrie. De là vient que les Ashkénazes sont considérés par d'aucuns chercheurs comme les descendants uniques des Khazars.

Sur ce point, il y a naturellement un point noir. Des auteurs comme Shlomo Sand, mais aussi comme Koesler, dont l'historien israélien s'est largement inspiré, suggèrent plutôt qu'ils n'affirment qu'une troupe de khazars juifs rencontra une autre troupe de juifs, moins nombreuse, mais tout aussi désemparée (*désemparer*, c'est quitter le lieu où l'on est, dit le *Littré*), sur les routes de l'exil – des juifs de France et de Germanie, poussés vers l'est par les croisades – et que de cette rencontre miraculeuse naquit le judaïsme ash-

* Centré sur dix tribus et sa capitale, Samarie.

† D'après la Bible (Deuxième livre des Rois), la population du royaume de Samarie, devenu une des provinces de l'Assyrie en l'an -722, aurait été déportée vers d'autres régions de l'Empire assyrien en punitions des ses péchés. Elle aurait ensuite disparu. Ce seraient les dix tribus perdues d'Israël) ».

kkénaze. Quand bien même ce serait surtout à l'est que cherchèrent refuge les juifs allemands, il ne faut pas cependant en conclure que les Ashkénazes sont principalement d'origine rhénane. Tant s'en faut. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les noms de famille Kagan*, Kaganovitch, ou encore des villages en Pologne comme Kaganka, attestent dans ces régions la présence de juifs khazars⁶⁹⁶. Paul Wexler, du département de linguistique de l'université de Tel-Aviv, estime quant à lui, en s'appuyant sur l'étude grammaticale du yiddish et de l'hébreu contemporains, que l'immense majorité des juifs ashkénazes était d'origine slave et convertie et que ces conversions au judaïsme eurent lieu avant l'ère chrétienne, essentiellement dans la région des Balkans actuels. Il est allé jusqu'à associer dans une même famille les juifs ashkénazes d'Europe orientale avec les Avars (d'origine turque), les Scythes (d'origine iranienne, ils étaient composés de présumés descendants de Magog et d'Ahkenaz), les Magyars, les Obodrites, les Polabiens, les Daces et les Phrygiens. Ce qui peut faire réfléchir tous ceux qui ont tendance à oublier que nous sommes pour la plupart le résultat de plusieurs siècles et millénaires de rencontres de peuples de différentes confessions religieuses et ethniques qui s'entremêlèrent. Wexler note, au demeurant, à cet égard que l'historien suisse de langue allemande, Jacob Burckhard (1818-1897), soutenait à l'encontre des idées reçues de son époque qu'« une des particuli-

* Titre attribué au souverain suprême de Khazarie.

tés des Grandes Cultures est leur capacité à renaître. Le même peuple ou un autre venu plus tard assume, comme étant la sienne, une ancienne culture, soit par une sorte de droit d'héritage, soit par admiration⁶⁹⁷. »

Il est donc fort probable, comme l'a montré Léon Poliakov dans les années 1950, que c'est leur culture avancée qui « permet aux juifs allemands d'imposer rapidement leur langue et leurs mœurs, ainsi que leur conscience historique extraordinairement sensible⁶⁹⁸. »

Je ne suis pas certaine d'avoir saisi pleinement l'histoire vagabonde et nomade des Khazars. Le souffle de leur vent était si fort qu'il semble avoir poussé mes citations référencées et leurs auteurs comme il le fit jadis avec chevaux et cavaliers dans une galopade d'enfer. Mais ce qui est certain c'est que toutes ces populations juives déplacées, en mouvement, ces colonnes longues et désordonnées d'exilés, de "migrants", comme on dit aujourd'hui, à l'air effrayé et complètement perdu, qui fuyaient d'une part les pays rhénans, et de l'autre l'Est et le Sud, non seulement de Khazarie, mais aussi des régions slaves qui étaient sous la dépendance des Khazars, légueront une langue de fusion composée d'éléments puisés dans plusieurs autres : la langue yiddish Est européenne.

Notons que c'est cela l'important. Des tribus disséminées au loin comme des graines par les tempêtes de l'Histoire finissent par s'implanter quelque part un

jour ou l'autre, faisant pousser d'autres arbres-pères ou mères, issus de branches de l'arbre-ancêtre, dans un sol étranger qui deviendra le leur et qu'ils ne cesseront de chérir. Paul Sebag soutient du reste à ce propos, en se fondant sur les notes de l'écrivain Armand Abecassis, qu'une famille Ashkenazi d'origine germanique se dispersa alors aux quatre vents sur les chemins de l'exil vers l'Asie mineure. On ne dispose hélas d'aucun témoignage. Rien ne nous empêche toutefois d'envisager qu'un rameau de la pieuse lignée ait atteint les pays roumains.

Si le nom Ashkenazi n'a pas été effacé des *Memorbücher*, « Livres de mémoire », car il n'y avait pratiquement pas de communauté de la vallée rhénane qui ne possédât pas le sien⁶⁹⁹, il semblerait en revanche que la plupart des traces de l'éprouvant périple des dénommés Ashkenazi, partis d'Espagne au XIV^e siècle, l'aient été. Mais de toute manière, qui peut être à même de vérifier que les porteurs du nom Ashkenazi dont parle Paul Sebag descendaient directement de la lignée du pieux érudit ashkénaze versé dans le Talmud, Rabbi Dan^{*700} Ashkenazi ? Sachant que, par tradition, la fonction comme le nom se transmettait de père en fils⁷⁰¹, le fils premier serait forcément devenu rabbin à son tour. À moins que celui-ci ne se fût

* Nom d'origine biblique, qui signifie « il juge » (dans le sens de « il fait justice » (Dieu)); du nom d'un des fils de Jacob que ce dernier eut avec Bilha, la servante de sa femme Rachel. Dan donna son nom à l'une des douze tribus d'Israël.

converti au catholicisme dans l'espoir d'échapper aux persécutions.

Le fait que Dan Ashkenazi se réfugiât en Espagne vers la fin du XIII^e siècle pour ne pas finir assassiné par la troupe des *Judenschlachter*, tueurs de juifs, menée par un certain Rindfleisch (« viande de bœuf »)^{*702}, est aujourd'hui avéré. Mais je ne peux démontrer preuve en main qu'une famille germanique, issue du groupe Ashkenazi, se soit échappée d'Espagne à la fin du XIV^e siècle pour gagner les pays roumains. Et ce d'autant moins que la famille juive traditionnelle n'était pas nucléaire ; elle englobait les oncles, les tantes et les cousins lointains. Ainsi que le confirme Charles Lewinsky dans son roman. Écoutons-le :

« Un oncle, suivant la bonne vieille coutume juive, n'est pas simplement le frère du père ou de la mère. Même un parent beaucoup plus éloigné peut être un oncle⁷⁰³. »

En d'autres termes : par l'existence reconnue ou affirmée d'un Ancêtre commun dont ils portaient le nom, les familles juives dispersées se savaient ou se disaient parents. Cette conception lignagère ne reposait plus sur aucune base territoriale. Elle correspondait à une conscience diasporique. Aussi des groupes

* Dans la plupart des villes de Franconie et de Bavière, les campagnes de Rindfleisch durèrent plusieurs mois (avril-septembre 1298) ; un chroniqueur chrétien contemporain assure que près de cent mille juifs furent massacrés à cette époque.

prétendant descendre d'un même Ancêtre pouvaient-ils se situer à des milliers de kilomètres de distance, avoir des genres de vie fort différents, et aussi une branche chrétienne.

13. Au bas de l'arbre

*Je ne suis ni chrétien ni juif, ni mazdéen ni musulman, ni
d'Orient ni d'Occident, ni de la mer ni de la terre.*

(Djalâl-od-Dîn Rûmi)

*Les vieilles jalousies de races n'existent pas pour moi, je suis
de toutes les races.*

(Victor Hugo)

La Bible dit que Dieu punit les fils pour les fautes de leurs pères, engendrant la croyance injuste que les malheurs des enfants sont causés par les fautes cachées des parents. Pour ce qui est des aïeux de ma lignée, je penche plutôt vers l'hypothèse que celle-ci porte en elle un mal très ancien que tout le monde a tenté d'ensevelir dans l'oubli.

S'il ne fait aucun doute que la République de Venise a tiré d'énormes profits du travail des bûcherons-charbonniers et charpentiers tudesques qui vinrent s'établir par vagues successives sur l'*Altopiano d'Asiago*

et dans le *Valbrenta* à compter du XIIe siècle, que reste-t-il en revanche du souvenir des baptêmes forcés ? Il faut se rendre à l'évidence : l'évangélisation, c'est-à-dire les conversions au catholicisme ne se sont pas faites par la paix et l'amour du prochain, mais tout ce qui séparait les prosélytes des chrétiens de vieille souche a été aboli par la terreur. Seuls les noms de famille qui indiquent la provenance géographique ou qui dérivent de noms de lieux géographiques portent peut-être encore la marque d'un passé gommé, effacé des mémoires, renié.

De ces conversions forcées date sans doute le souci de la plupart des montagnards des Sept Communes de se rattacher à une souche ethnique *cimbrique* qui ne repose pourtant que sur une consonnance. Aussi l'énigme est-elle non seulement restée intacte, mais elle s'est épaissie avec le temps. Quelle importance !, me direz-vous, puisque ces immigrants que l'on a si indistinctement surnommés à leur arrivée à Solagna *Teutonici* ou *Todeschi*, parce qu'ils parlaient un langage tudesque, se sont implantés en profondeur à travers des épreuves pénibles, sinon traumatisantes, et sont devenus les enfants du pays de Vénétie. Et c'est une bonne chose. Mais les habitants de ce pays se souviennent-ils encore de ce qu'ils doivent à leurs ancêtres ? – la piété du travail, le sens de la solidarité concentrique, de la famille regroupée en lignage ou clan, propre aux anciens judéo-convers, conditions *sine qua non* de la bataille pour la survie sur ces territoires montagneux où les habitants de très vieille souche mettaient rarement les pieds.

Il se peut que je me sois inventé une mémoire à partir de l'étymologie d'un patronyme, pour donner du sens à un mode de vie migratoire entre les nations, laquelle anéantit l'idée toute faite que l'identité est Une, obsession propre aux nationalistes qui se font les défenseurs de « l'identité », excluant le plus souvent de celle-ci ceux qui sont présentés comme des « étrangers ». J'ai très tôt pris conscience que j'étais le fruit hybride de deux entités différentes. Sans doute parce que mon père était français et que ma mère, toute assimilée et naturalisée qu'elle fût, venait d'une famille d'immigrés italiens. Mais pas seulement. Ma sensibilité d'enfant de minuit, née entre le 30 septembre et le 1^{er} octobre, me prédestinait incontestablement à un "entre-deux" sans ancrage dans aucune terre ferme, peuplé du divers des langues, des cultures et des origines.

Une amie sarde m'a un jour reproché d'avoir renoncé à établir l'arbre généalogique de ma lignée paternelle alors que l'on hérite du nom du père, non de la mère. Or, si j'ai fait ce choix, c'est en raison du doute qui plane sur l'origine de mon bisaïeul Luc Achille, lequel fut adopté par un Bourcillier* quand il était un nourrisson. De sa mère biologique l'on savait par oui-dire

* Patronyme peu populaire dont l'origine demeure obscure mais qui pourrait être une variante du terme « boursier », désignant autrefois un fabricant ou un marchand de bourses.

que c'était une fille Margot*. Mais pouvait-on se fier au qu'en-dira-t-on ? Et puis, savait-on qui était le père, où il habitait et d'où il venait ? Cela demeure pour ses descendants un énorme point d'interrogation.

Il est évident que les véritables parents, ceux de cœur, d'esprit, étaient l'homme et la femme qui avaient recueilli, reconnu et élevé Luc-Achille comme leur propre fils. À plus forte raison si l'on admet qu'il existe un inconscient familial susceptible de relier des personnes qui ne sont pas génétiquement liées et qui, pourtant, font partie de la généalogie⁷⁰⁴. Quoi qu'il en soit, mon bisaïeul reçut le nom de Bourcillier. Il devint Patron boulanger dans la commune de Merlaut, non loin de Vitry-le-François, capitale du Perthois, et prit pour femme Marie Elisabeth Emilie[†] Olivier[‡], institutrice de son état. J'aimais beaucoup mon arrière-grand-mère à travers ce que mon père racontait

* Déjà présent au Moyen Âge, ce prénom patronymisé, également peu populaire, dérive du prénom latin *Margarita*, mais il a aussi une origine grecque, *margazon*, et perse, *margaritis*.

† Le prénom Marie est dérivé du prénom hébraïque Miriam ; Elisabeth du prénom hébraïque Elishba, signifiant « qui a foi en Dieu » ; Emilie du terme latin *aemulus*, qui signifie « rival » ou « émule ».

‡ Symbole de paix dans la Genèse (VIII, 11) et le premier « roi » choisi par les arbres, dans la parabole de Yotam (Juges IX, 8-9).

d'elle, car je ne l'ai connue qu'alitée. Par ailleurs, son nom d'arbre méridional avait frappé mon imagination ; arbre qui, dans la Bible, était considéré comme « le roi des arbres », parce qu'il symbolisait la paix et la sagesse⁷⁰⁵. Comme tout catéchisé, je connaissais le mont des oliviers à Jérusalem, Mais ce qui me ravissait, c'était que cet *arbre béni* et noueux, qui lui ressemblait tant, fût identifié avec la générosité, l'hospitalité et l'amour d'Abraham, que le texte biblique décrivait « attendant à la porte de sa tente pour accueillir les éventuels voyageurs du désert⁷⁰⁶. »

Influencée par les théories socialistes libertaires de son époque, ma généreuse bisaïeule fut une républicaine convaincue et attentive à l'égalité absolue de ses élèves et exerça son métier d'institutrice avec ardeur et conviction. Ses chamailleries avec le curé de Merlaut firent d'elle un Peppone* en jupon, porteur d'une conception laïque de l'État, en opposition avec une église populaire et rurale. Elle eut trois fils de Luc-Achille Bourcillier : Marcel, qui était le fils premier ; André, le second, et Robert, le benjamin, que je n'ai pas connu, parce qu'il est mort d'un cancer avant ma naissance.

Les trois garçons grandirent dans l'insouciance quant à l'avenir. Ils appartenaient à une génération protégée qui aimait mieux s'amuser en ville dans les cabarets et les cafés-bordels que travailler. Ils connurent

* Incarné au cinéma par Gino Cervi dans *Don Camillo* de Julien Duvivier, tandis que Fernandel joue le rôle du curé.

ce que l'on l'appellera plus tard la « Belle époque ». Indolent de nature, le jeune André, quoique doué, rechignait à l'effort opiniâtre que lui demandait l'étude du violon et les études en général. Jusqu'à ce que la guerre fit brutalement irruption au sein de sa vie de garçon bambocheur. Par la chance d'un hasard heureux, il se trouva que tous trois survécurent à la Grande Guerre sans séquelles physiques graves. André, caporal dans les armes à pied, avait commandé à Verdun une escouade de fantassins. Parmi eux, racontait-il, il y avait des tirailleurs "annamites"* qui ne revirent jamais leur terre. Puis il tomba aux mains de l'ennemi en 1916, alors qu'il conduisait une voiture d'ambulance, car peu nombreux étaient ceux à l'époque à avoir un permis de conduire. Déporté dans une ferme en Allemagne, il apprit quelques mots de la langue du pays et fit tout son possible pendant les années d'après guerre pour ne pas perdre le contact avec la famille qui l'avait si humainement traité. De son frère aîné, Marcel, je sais en revanche peu de choses, si ce n'est qu'il était marié à une certaine Luisa, et qu'il engendra un fils premier à qui il donna le nom de Jacky. Quoique reconnus comme siens, les enfants aux yeux largement fendus, aux cheveux lisses et noirs bleutés, qui suivirent, et étaient si mon souvenir est bon au nombre de cinq, n'étaient pas de lui. Aussi furent-ils appelés par la famille « les Boulonnais », du nom ou du pays d'origine de leur père biologique.

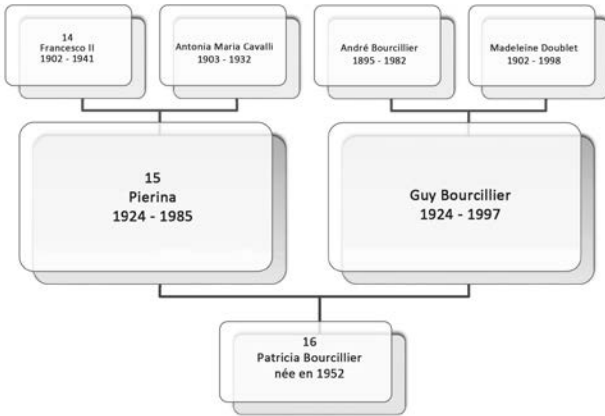
* Habitant de l'Annam : Vietnamien.

Quoique le second fils ne se fût pas vraiment battu dans cette guerre, il se fit médailler à son retour de captivité et trouva du travail comme comptable dans un cabinet de notaire à Vitry-le-François, ville projetée au XVI^e siècle par un architecte de Bologne, Girolamo Marini. Au début des années 1920, il s'unit à Madeleine Doublet, une fille de vigneron aux yeux de pervenche, native de Vertus, petit village non loin d'Épernay, en Champagne, connu pour son bon « Vin de Rivière ». André, qui devait devenir mon grand-père, un petit homme chauve à lunettes rigolard, au nez busqué et au dos déformé par une bosse, engendra deux fils : René, le fils premier et préféré, naquit le 13 avril 1922 ; le second à la date du 12 juin 1924. Comme sa mère s'attendait à avoir une fille, elle n'avait pas de nom pour lui et le baptisa Guy, comme le saint célébré au jour de sa naissance. Attendu que le mot « doublet » désignait en ancien français une sorte de courtpointe douillette qui se mettait sous les draps, ou encore un pourpoint doublé ou légèrement fourré, on suppose aujourd'hui que le nom de jeune fille de ma grand-mère désignait au Moyen Âge le métier de fabricant ou de marchand ; à moins qu'il ne fût issu d'un sobriquet qui s'appliquait au porteur de ce vêtement ; ou encore à une personne qui avait deux aspects dont un était caché dans l'obscurité de l'Histoire.

Sans doute s'agit-il d'une simple coïncidence, mais je ne peux m'empêcher d'établir une relation entre cette dernière interprétation et l'expression proverbiale modifiée qu'utilisait si souvent mon père avec un hu-

mour tout champenois : « Pour vivre heureux, vivons couchés » (au lieu de « vivons cachés »). Il est clair que le patronyme de son grand-père maternel, qui était viticulteur en ce pays de la vigne où les juifs du XI^e et XII^e siècle bénéficièrent en tant que vigneron de bonnes conditions de vie, n'avait plus rien à voir depuis longtemps avec la profession, l'apparence ou le trait de caractère de l'Ancêtre. Au fil du temps, le surnom et le patronyme s'étaient superposés et, désormais, le nom de Doublet disait uniquement la filiation. Pendant la première guerre mondiale, René, cheminot de son état, fut soumis en 1943 au STO (Service du Travail Obligatoire) en Allemagne ; tandis que mon père, averti par son frère des rudes conditions de travail, choisit de s'enfuir du camp de jeunesse pétainiste où il se trouvait pour rejoindre un oncle maternel caché dans le maquis.

Le 16 décembre 1950, Guy Raymond Robert Bourcillier (12 juin 1924 – 25 décembre 1997), fils de André Bourcillier et de Madeleine Doublet, s'unit à Pierina Corona (9 décembre 1924 – 5 août 1985), première née de feu Francesco Todesco et de feu Antonia Maria Cavalli.



Mes parents s'étaient rencontrés lors d'un baptême à Vitry-le-François. Comme ma mère était une très jolie femme aux cheveux noirs d'un bleuté brillant, mon père en tomba immédiatement amoureux. Son nom, c'était Pierrette en français. Ses parents eurent beau s'opposer de toutes leurs forces à cette alliance avec une étrangère dont ils ne savaient rien, le mariage eut lieu six mois plus tard, le 16 décembre 1950, dans la petite église de Pernand-Vergelesses, en Bourgogne. De la cérémonie il ne reste qu'un petit portrait photographique, posé sur le dessus en marbre de la cheminée de mon bureau, à Cagliari. Ma mère a endossé un tailleur gris clair sur un chemisier blanc, avec une voilette blanche au travers de laquelle transparait un sourire pâle. Mon père, blond, grand et mince, à l'œil gris bleuté comme un nuage, porte pour l'occasion un costume sombre agrémenté d'une pochette blanche brodée, et une cravatte blanche. Des noces virginales,

à ce que je sache, bien qu'ils fussent tous les deux dans leur vingt-sixième année. Ils forment ce que l'on appelle "un beau couple". En tout, ils se seront vus pendant trois semaines. Le reste du temps, ils ont échangé de longues lettres.

Ma mère, qui était l'aînée de sept enfants, sacrifiée dès l'âge tendre sur l'autel du remariage de son père, et prenait soin des six enfants de sa famille d'accueil depuis l'âge de quatorze ans, n'était pas très chaude pour se marier et fonder une famille. Décidée à refuser l'accomplissement de l'amour qu'elle inspirait et qu'elle partageait parfois, à cause de sa défiance à l'égard des hommes, elle en était arrivée à envisager de se faire petite sœur des pauvres. Mais le curé de Pernand-Vergelesses, son seul ami et confident, était persuadé qu'une femme comme elle, pleine de grâces, dévouée et courageuse, était destinée à être mère, donc au mariage. À la longue, elle s'était laissé convaincre par le modèle biblique du curé, pour lequel la fécondité, qui était naturellement octroyée à la femme, constituait la bénédiction suprême. De son côté, mon père, qui avait perdu son frère aîné deux ans auparavant (le 4 janvier 1948), par suite d'un épouvantable accident, – le talon d'une des chaussures de René s'était coincé dans un rail alors qu'il traversait les voies de chemin de fer, et le train, qui était survenu avant qu'il ait pu se dégager, l'avait happé, sectionnant une jambe et causant de graves blessures à la tête et sur tout le corps – persistait à parler d'enfants.

René, qui était marié depuis quatorze mois quand il mourut vidé de son sang, avait engendré une fille, une petite Elisabeth, qu'il n'avait pas eu le temps de voir naître. Mes grands-parents avaient alors pressé leur cadet de prendre pour femme l'épouse du défunt, ainsi qu'il est recommandé dans le livre de Ruth. Mais mon père avait soudain rencontré ma mère et rien n'avait pu l'en faire déborder : il n'avait pas épousé Denise (née Briothet), sa belle-sœur, mais « l'Italienne ».

Guy était le seul fils qui pût assurer la pérennité du nom de famille. Paradoxalement, il émit le vœu que le premier-né fût une fille. Excellent danseur, il espérait faire de celle-ci sa partenaire, car la divine épouse ne supportait pas de s'exhiber en public. Après avoir eu une fausse-couche quelques mois après le mariage, maman tomba de nouveau enceinte et m'enfanta dans la douleur entre le 30 septembre et le 1^{er} octobre 1952, sur le coup de minuit. Le travail fut long et atroce. Et quand elle m'éjecta finalement hors de son corps, dans un cri qui déchira la nuit, me laissant libre, elle était si exténuée qu'elle resta inerte, les yeux rivés au plafond, comme frappée de stupeur, indifférente à l'avènement. La délivrance avait sans doute été trop violente. Mais quand elle vit la sœur accoucheuse saisir mes pieds d'une main et me fesser de l'autre et comprit que l'air n'entraît pas dans mes poumons, l'angoisse s'empara d'elle et une idée noire la traversa : j'allais mourir asphyxiée ! Le temps parut s'arrêter. Quelque chose me freinait, m'empêchait de dire oui au monde. Qu'attendais-je pour faire jaillir le

premier cri ? Que sa voix douce m'étreignît, que se regard se tournât vers moi ?

« Avec ton petit crâne allongé, garni de cheveux frisés et noirs, ton nez légèrement épaté, ta peau plus jaune que blanche à cause de la jaunisse, et ta chétivité, tu avais l'air d'un chat écorché », me racontera-t-elle beaucoup plus tard en riant. « Je ne pouvais croire que tu fusses ma fille ! Tu étais si laide à la naissance ! Fort heureusement, cela n'a pas duré. Je t'ai nourrie de mon lait qui t'a fait croître et tu t'es rapidement transformée en une charmante petite fille aux boucles d'or, au globe de l'œil bleuté, qui donnait à tes yeux noisette une profondeur singulière. Tu avais le teint si mat que les journalistes de Vitry-le-François te prenaient régulièrement en photo, pendant que les passants, poussés par la curiosité, s'arrêtaient pour s'enquérir si le père était marocain ou noir américain ». À l'irritation grandissante de ma grand-mère paternelle pour laquelle je n'étais autre qu'une petite diablesse tout droit sortie de l'enfer. Je ne pouvais pas comprendre comment elle pouvait avoir la cruauté de me frotter la peau du corps avec une brosse de chien-dent et de camoufler mes jolies frisettes sous un bonnet de coton blanc à visière avant de me mettre dans la poussette pour une promenade, en maugréant, les lèvres serrées : « Mais d'où tient-elle ces cheveux et cette couleur de peau ? Sûrement pas de chez nous ! »

C'est à partir de là que je me suis imaginé que j'étais une enfant trouvée. Il y avait sûrement quelque chose

qui n'était pas dit. Mais quoi ? Pour comble de mystère, mon père en avait rajouté en prétendant, amusé par ma question, qu'il n'y avait plus eu de bébés blancs disponibles à la maternité. Je n'ai jamais mis sérieusement en doute que j'étais la fille de mes parents. Mais dans le même temps, il est possible et même très probable que sans cette sottise plaisanterie, non dépourvue de bienveillance, car mon père avait une prédilection certaine pour les Noirs et la musique afro-américaine, je n'aurais pas assumé ce sentiment d'étrangeté qui toujours m'a poussée par ce que l'écrivain antillais Patrick Chamoiseau nomme si joliment dans *Frères migrants* « l'appel de ce qui existe autrement⁷⁰⁷ ».

On dit en Italie que minuit, c'est *l'ora delle streghe*, l'heure des sorcières. Mot entaché d'opprobre. Pour ma part, je préfère l'interprétation indienne de Rushdie, qui explique comment les enfants de minuit sont dotés de ce grand don qu'est « la possibilité de voir dans le cœur et dans l'esprit des hommes⁷⁰⁸. » En vérité, ma mère souhaitait me prénommer Marina comme la vierge martyre d'Antioche de Pisidie*, inconsciente qu'elle était de l'homonymie des mots « mer » et « mère » cachée dans ce prénom, qui trahissait le chagrin, le deuil enfoui au plus profond d'elle-même. Si ce n'est que dans l'année 1952 il n'était pas encore possible de donner au nouveau-né baptisé le prénom de son choix. Il fallait le choisir parmi ceux des saints

* Région de l'Asie mineure située aujourd'hui en Turquie.

du calendrier français. Je ne sais de qui a surgi l'idée, de ma mère ou de mon père, de m'appeler Patricia, nom encore peu commun en France, qui, pour les Romains, signifiait « fille d'un père libre, et donc de famille noble ». À l'époque où je naquis, ce prénom évoquait davantage la présence américaine sur le sol français avec ses salles des fêtes, son swing, blues lent et ses boogie-woogies, musique née de la révolte des noirs américains sur laquelle mon père aimait tant à danser quand il était garçon. Comme Patricia ne figurait pas non plus dans la liste des saintes, mise à la disposition des parents, dans le doute, le fonctionnaire du service de l'état civil de Vitry-le-François avait quelque peu répugné à m'inscrire sur le registre sous ce prénom inusité. Par chance, il existait un saint Patrice. Je pus donc recevoir un prénom qu'aucun parent défunt n'avait porté – encore que le deuxième prénom fût Antoinette, pour une traduction d'Antonia (du grec *anthonomos*, « qui se nourrit de fleurs ») dont j'étais, enfant, à en croire ma mère, la souriante “réincarnation”, et le troisième, Madeleine, prénom de ma grand-mère paternelle, comme le voulait la tradition française. J'eus donc affaire à trois prénoms divergents, le premier ayant l'avantage de rappeler le tendre et vif souvenir du petit Patrice, l'un des plus jeunes enfants de la famille française qui avait recueilli maman en sa quinzième année, et qu'elle avait eu l'audace de quitter pour se marier avec un ouvrier, les mains nues.

D'aucuns psychogénéalogistes prétendent que les vies des saints dont nous portons le nom peuvent non seu-

lement conditionner l'image que nous avons de nous-mêmes et la façon dont nous sommes perçus par les autres, mais encore que celles-ci peuvent avoir une influence sur notre destinée, voire la déterminer⁷⁰⁹. Encore faut-il en connaître l'histoire. Dans mon enfance française, personne ne savait rien de l'existence d'une sainte Patricia dont on disait à Naples, que je ne connaissais pas encore, qu'elle avait ce grand élan vers les êtres, sans distinction de frontières, de races ou de classes sociales. Comme je ne pouvais m'identifier avec cette noble sainte, faute de savoir suffisant en matière sanctificatrice, je préfère me rallier au point de vue de Marc-Alain Ouaknin et Dory Rotnemer qui considèrent que ce n'est pas le nom qui fait la personnalité, mais la personnalité qui donne un sens, du poids et de la richesse à un nom⁷¹⁰. S'il est certain que j'ai toujours abhorré ce qui dresse des barrières entre les peuples et les classes sociales, je ne crois pas que l'on soit une fois pour toutes défini par son prénom ni que la force d'un homme ou d'une femme soit dans son prénom. En revanche, il est fort probable que la projection des désirs des parents vis-à-vis de l'enfant se concrétise dans le choix de son prénom.

J'ai appris l'existence de la sainte byzantine alors que je visitais le couvent de San Gregorio Armeno, Saint Grégoire l'Arménien, qui se trouve dans le centre historique de Naples. Patricia naquit en l'an 664 à Constantinople, alors capitale de l'Empire romain d'Orient. La brochure disait qu'elle était une lointaine descendante de l'empereur Flavius Julius Constantius, Cons-

tance II. Arrivée à Rome avec sa nourrice Aglaia après s'être enfuie de la maison paternelle pour échapper à l'obligation du mariage, elle reçut des mains du pape Libère le voile de religieuse. Selon la légende, Patricia fit preuve de charité, et d'une vraie ouverture du cœur sur le monde et autrui. Très vite, elle usa de tout son talent pour fonder une petite communauté de prière et de bienfaisance avec laquelle elle s'embarqua au décès de son père pour Constantinople, avec pour but de distribuer ses biens aux plus déshérités. Après quoi, curieuse de connaître les différents lieux qui jalonnaient l'histoire de Jésus de Nazareth, elle reprit la mer, cette fois en direction de la Terre sainte. Sauf que le vent ne lui fut pas favorable et une violente tempête repoussa l'embarcation vers la baie de Naples, la faisant échouer sur l'îlot de Megaris où des moines bénédictins vinrent lui prêter secours. Ce reflux était aux yeux des Napolitains, pour lesquels la mer était fondamentalement un espace dangereux et hostile, le signe d'un tel miracle que la jeune religieuse fut insérée à la date du 28 octobre 1625 parmi les saints patrons de la ville parthénopéenne.

Les Italiens, les gentilshommes entre deux âges surtout, me disaient souvent que je portais bien mon prénom, que celui-ci m'allait comme un gant. Mais cela s'était fait progressivement, comme par apprentissage. Que cela fût conscient ou non, ce prénom qui sonnait à la fois italien, espagnol et anglo-américain, me porta d'une certaine manière à m'aventurer vers l'ailleurs. Bien entendu, il m'est parfois arrivé de me demander comment m'eût appelée maman si sa mère

n'était pas morte prématurément. Il est certain que je ne me serais jamais appelée Patricia, car tout se serait passé différemment.

Le 26 septembre 1953, autrement dit un an après ma naissance, à quatre jours près, naquit un garçon. On lui donna le nom de Pascal (peut-être en souvenir de Pascal Copeau, fils de Jacques Copeau, que maman avait refusé d'épouser à cause de la différence d'âge et des bruits qui couraient sur son homosexualité). Ce petit frère, qui me ressemblait malgré son teint et ses cheveux clairs, prit ma place au sein gorgé de lait d'où découlait la douceur de vivre. Le sevrage fut brutal. J'étais à jamais hors du corps maternel. Naquit alors chez moi la frustration, la souffrance de l'arrachement. Je me refusais de boire le biberon et me faisais vomir en enfilant les doigts dans la bouche. Mon incapacité à dire ma colère me menait de surcroît à des violences à l'égard du nouveau-né qui m'avait détrônée. Impossible de dire si ce qu'on m'a raconté est vrai : je lui aurais coincé volontairement les doigts dans la porte de la chambre, alors qu'il commençait à marcher à quatre pattes. Ce fut une des raisons pour laquelle ma mère, aussi désolée qu'elle fût, me déposa à la crèche catholique qui se trouvait non loin de chez nous. Je venais d'atteindre mon dix-huitième mois. « Bien des enfants pleurent au moment de l'éloignement de la mère », ironisera-t-elle plus tard. « Mais pas toi ! Tu pleurais toujours au moment de rentrer à la maison. Comme si tu avais compris que jamais tu ne retournerais au sein. »

Le 17 avril 1955, naquit une seconde fille. Nonobstant le souvenir douloureux que ce nom évoquait, on l'appela Françoise (féminin de François, Francesco en italien), suivant le vœu de sa marraine. De toute façon, maman était de l'avis que l'hérédité liée au prénom ne peut être une fatalité. Que le prénom ne détermine en aucun cas le destin d'un individu. C'est sans doute vrai. Mais rien ne nous empêche de questionner comme aime à le faire Delphine Horvilleur : « Que faire du nom de cet ancêtre quand il est porteur de drames ou de tragédies ? L'enfant hérite-t-il des histoires qui l'ont précédé ? Reprend-il le fil d'une existence interrompue – parfois tragiquement – dans le passé ? Est-il vraiment opportun de placer un fantôme dans le couffin d'un nouveau-né⁷¹¹ ? »

Pourtant, il me semble que les problèmes de ma sœur sont ailleurs.

À sa naissance, mon père était loin de la maison, alité depuis des mois dans le centre de rééducation de Berck-Plage, après avoir subi une opération chirurgicale à la colonne vertébrale. Maman était seule et vulnérable, sans revenu et sans soutien. Sa vie de femme était radicalement bouleversée. Après avoir passé six mois à Berck, en location, pour suivre les premiers pas de son mari et l'encourager à passer un CAP, elle avait ressorti la machine à coudre Singer qui lui venait de sa mère et s'était mise à la couture, se faisant un point d'honneur de nous garantir une existence digne de ce nom, d'affronter la misère avec énergie et

courage. À défaut de présence paternelle, Françoise fut surinvestie par elle, et dès lors assujettie à elle. Chargée d'une épaisse solitude qui n'était pas la sienne et nourrissait puissamment sa colère. Mais nous avons tous à endurer les effets de ce changement soudain. Un soir, dans la cuisine, Pascal, notre frère, avait par mégarde renversé la marmite de soupe brûlante sur son cou et le haut du bras, ce qui lui avait valu une horrible et douloureuse plaie suppurante qui requérait les soins et une attention constante de notre mère. Au grand dam de Françoise qui souffrait comme maman de graves crises d'eczéma aux mains. Décidément, depuis le mariage avec mon père tout allait de travers. Les conditions matérielles du ménage étaient sommaires. Notre mère se rongait d'inquiétude et de culpabilité. Qu'allions-nous devenir ? Pour se donner du courage, elle chantait et se ralliait au point de vue des Todesco, des travailleurs acharnés, habitués à s'adapter à toutes les situations : il ne fallait surtout pas baisser les bras ! Pendant la période difficile, ce ne furent pas mes grands-parents mais l'oncle Ricardo, époux de Nilda, sa tante maternelle, qui l'aida parfois. Et le pari de maman que mon père remarquerait grâce à la miraculeuse intervention d'un grand chirurgien à Paris, relation de sa famille d'accueil, fut remporté. Mon père revint guéri au bout de deux ans d'absence, avec un CAP de tourneur-ajusteur en poche. Françoise, qu'il n'avait jamais vue, se défît de l'étreinte paternelle en se débattant et criant, comme effrayée, décidée à ne pas accepter l'intru. Je n'avais pas quatre ans à l'époque, mais je

compris très vite que mon père était d'une sensibilité malade qui mettait ses nerfs à vif. Les bons conseils de ma mère étaient pour la plupart interprétés comme une offense. Et cet état d'esprit ne s'améliora pas avec le temps. Plus nous avançons en âge, plus son moi tyrannique se focalisait dans l'agressivité envers nous pour la possession de maman. Sans cesse il nous rabrouait, nous jalousait, et se fâchait contre elle, prétextant que les bobos de « ses » enfants n'étaient rien à côté de l'intensité de sa souffrance, de ce qu'il avait enduré pendant deux ans, loin d'elle. Il avait voulu à tout prix être père de famille, mais depuis son retour, maman se rendait compte avec effroi que les enfants, ce n'était pas pour lui. « Les enfants », tonnera-t-il plus tard, « c'était la fin du couple ! Quelle fatigue que de devoir les supporter au lieu de profiter l'un de l'autre ! » En somme, nous lui gâchions la vie.

Mais c'est en 1957 que la déveine déferla vraiment sur nous. Comme un tsunami. Quelque chose n'allait pas chez Pascal. Une tache au poumon ! Le mal, répandu en ce temps-là, pouvait évoluer rapidement et, au dire des médecins, contaminer tout le monde, surtout nous, les enfants. Le médecin de famille avait décrété qu'il fallait le mettre dans un préventorium sans attendre. Un arrachement qui bouleversa ma petite enfance. Quant à mes parents, ils se retrouvèrent forcés de continuer d'exister sans leur fils. Je voyais bien les larmes que maman nous cachait, gardait en elle, pour tenir debout sans nous faire porter la charge de son chagrin. Mais il me faudra du temps pour comprendre que ma sœur et moi nous étions retrouvées dès l'âge

tendre englobées dans la bulle vaillante de solitude de maman.

Le 17 avril 1958, trois ans jour pour jour après la naissance de la petite supposée dernière, naquit un quatrième enfant de sexe masculin avec le cordon ombilical enroulé autour du cou, ce qui conditionna probablement son tempérament nerveux. Engendré “par accident”, comme on disait alors quand un enfant n’était pas attendu, on lui donna néanmoins le nom de Didier (du latin *desiderius*, Désiré), suivant le vœu de mon frère Pascal qui, à cette date, se trouvait en préventorium depuis un an, comme tant d’autres enfants français de son temps...

14. Feu d'Artifice

« Quand nous avons dépassé un certain âge, l'âme de l'enfant que nous fûmes et l'âme des morts dont nous sommes sortis viennent nous jeter à poignées leurs richesses et leurs mauvais sorts. » (Daniel Mendelsohn)

On dirait que les êtres humains sont animés par des souvenirs qui ne leur appartiennent pas.

(Monique Bydlovski)

Au retour de mon premier séjour à Wuppertal dans une famille allemande, ma mère me remit pour mes quinze ans une petite médaille d'or qu'elle tenait de sa défunte mère, représentant un 13, chiffre qui introduit à un nouveau départ. C'était à l'automne de l'année 1967. En France, ce chiffre était considéré comme de mauvais augure, mais là d'où ma mère venait c'était le chiffre de l'amour et il était très prisé comme porte-bonheur ! Je l'ai donc longtemps porté suspendu à mon cou par une chaîne, en amulette.

« Peut-être réussiras-tu à convertir notre malchance d'être nés sous une mauvaise étoile en chance de bonheur », avait-elle dit en souriant avec une ombre d'inquiétude dans le regard. « Il ne faut jamais désespérer. »

Mais malgré ce don favorable, les cauchemars n'arrêtaient pas de me tourmenter. Je courais à perdre haleine dans la forêt, poussée par la peur que des ombres invisibles fussent tapies dans les fourrés. Je sentais que la folie me poursuivait et menaçait de me rattraper. La seule chose qui me calmait était les poèmes et les courts romans que j'écrivais sur de simples cahiers d'écoliers. Deux années longues passèrent, peuplées d'angoisses, de terreurs nocturnes et d'illusions perdues, avant que ne surgît au début de l'été 1971 l'heureux avènement qui allait transfigurer ma vie, lui donner brusquement un sens, une direction, amorcer un renouvellement. Trop jeune pour se projeter avec moi dans le futur – Bernd n'avait pas seize ans quand nous nous rencontrâmes pour la première fois en Allemagne, à l'automne 1969 –, il me fallut attendre un autre coup de dés pour que la bonne fortune le conduisît de nouveau vers Saint-Dizier deux ans plus tard, un 13 juillet, devant la mairie. Or dans un des romans d'amour, que j'avais intitulé *Oiseau des îles* et écrit à l'âge de quatorze ans, cette date prémonitoire marquait une évolution fatale de l'amour des deux amants vers la mort. Par bonheur, dans la vie réelle, ce fut très différent. Il était arrivé comme une espèce de miracle, car nous aurions pu très bien ne pas nous croiser, c'était si improbable...

Pourtant, un extraordinaire hasard avait mis Bernd sur mon chemin et notre jeune existence s'en était trouvée profondément bouleversée.

Nos retrouvailles fortuites étaient l'occasion rêvée de transformer notre destinée. Et nous l'avons tout de suite saisie. Debout sous le grand embrasement des feux d'artifice d'un 14 juillet, nos regards étaient comme baignés de lumière, d'espérance. C'était comme si nous nous revoyions après une très longue séparation, une farouche solitude. Quoique tout parût décidé d'avance, j'avais exclu l'éventualité d'une lointaine "hérédité". Le mot me faisait horreur. Pourtant, quelque chose qui avait été tu, emmuré dans le silence, pendant des siècles, s'éclairait dans notre amour. Mais cela, je l'ai découvert beaucoup plus tard, à un âge plus avancé. Au commencement, il y avait eu seulement la fulgurance d'un visage singulier aux yeux bleu foncé que je reconnaissais comme familier. Pendant deux ans, nous nous écrivâmes tous les jours. Bernd avait très vite compris qu'il fallait me prendre par l'esprit pour me retenir et ne menaçait pas mon indépendance, ma liberté. Nous ne nous voyions que durant les vacances, pas plus de trois mois en tout par an.

Nous étions encore très jeunes, inexpérimentés, mais en 1973 il fut décidé d'un commun accord, non sans quelque réticence de la part de ma mère, car il me fallait renoncer à ma bourse d'études, que je ne poursuivrais pas mes études de Lettres modernes à la Faculté de Nancy, mais à Cologne, en Allemagne, ignorante du fait que la ville où nous allions vivre en-

semble pendant huit ans avoir été un centre juif important dès l'époque romaine. Ma mère n'arrivait pas à comprendre ce qui me poussait à prendre le risque d'étudier dans un pays dont je ne maîtrisais pas la langue, sans être matériellement indépendante, et elle eut longtemps de fréquentes insomnies en pensant à ce qui pouvait m'arriver. Oui, c'est ainsi que tout avait commencé. Et tout ce qui s'ensuit est vrai.

15. Dans les pas des ancêtres

« *Celui qui change de place change d'étoile* », d'enseigner un proverbe juif. Et le temps me tardait de quitter la France avec laquelle, par excès de la jeunesse, aucun compromis n'était possible. Je ne me sentais pas de racines en ce pays. Accablée par le racisme que les habitants de Saint-Dizier, notamment les "rapatriés" français d'Algérie nourrissaient envers les immigrés algériens, arrivés en grand nombre quelque temps après eux, dans les années 1960, afin de travailler dans les fonderies ou les chaînes de fabrication de tracteurs McCormick, je voulais oublier les haines entre les peuples et renaître sous d'autres cieux à une vie nouvelle. Naturellement, je ne soupçonnais pas que loin d'aller de l'avant, j'accomplirais mon destin à reculons, que je retournerais à la langue et à la culture d'un Ancêtre inconnu et anonyme. Comme si j'avais été dotée d'une mémoire inconsciente.

Le 22 août 1974, Bend et moi unîmes nos destins par les liens du mariage à la mairie de Cologne. J'allais sur mes vingt-deux ans. Comme Bernd n'avait pas encore

atteint l'âge requis de la majorité, qui était à l'époque vingt et un ans, il avait dû obtenir le consentement de son père pour se marier. Celui-ci, naturellement, avait longtemps refusé d'entamer la procédure d'émancipation par décision judiciaire, sous prétexte que nous étions beaucoup trop jeunes et étudiants, mais Bernd avait tenu bon, et il avait fini par s'incliner six mois avant sa majorité. Devant le maire, nous étions six en tout : nous deux ; Stefan, frère cadet de Bernd ; Taghi, notre ami iranien qui servait de témoin ; Michael, un ami de lycée de Bernd ; et le sixième, qui n'était pas prévu, un étudiant inconnu, découvert par hasard dans les couloirs de la cité universitaire, quasiment déserte en été, qui avait accepté de nous servir de deuxième témoin à la place de Michael, ce dernier étant encore, comment avions-nous pu l'oublier ?, un mineur. Pour l'occasion, Bernd et moi portions des vestes de treillis kaki vertes achetées aux puces de Clignancourt, qui avaient appartenu à des soldats américains rescapés du Vietnam, et de vieux blue jeans Levi's délavés à pattes d'éléphant, selon la mode du temps. Pas de bouquet pour la mariée. Une fleur blanche seulement, portée à l'oreille, que l'étudiant en short de tennis avait cueillie au passage dans le jardin de la mairie, tandis que Michael garait la petite Fiat 127 sur le parking de la mairie où des places étaient uniquement réservées pour les jeunes mariés, sans s'occuper du gardien qui, incrédule, cherchait à l'en chasser...

Une fois la cérémonie achevée, l'appareil photo d'une journaliste du *Kölner Stadtanzeiger* avait joyeusement

crépité, faisant de nous le plus beau couple de la semaine, sans porter grande attention à l'air indigné des époux en robes et costumes de mariage !

Le 5 septembre de la même année, qui était un jeudi, cinquième jour de la semaine qui, aux dires de Taghi, était pour l'islam sous le signe d'une protection efficace contre le mauvais œil, nous avons poussé l'originalité jusqu'à faire bénir notre union par le curé septantagénaire de l'église de la Noue, à Saint-Dizier, un vieil homme original, atypique, dont le seul regret était de n'avoir fait l'amour qu'avec Dieu, et proche du maire communiste, porteur d'un idéal athée. Pour lui, le choix des formules adaptées à notre amour s'imposait avec évidence : il puiserait son inspiration dans le Cantique des cantiques, dit aussi Chant de Salomon, un des livres de la Bible les plus poétiques, sans en appeler à Dieu.

Ce jour-là, je revêtais une robe afghane de coton écru à larges volants et longues manches pagode, avec un décolleté en V plutôt discret, orné de broderies, que j'avais dénichée à Cologne dans une boutique indienne. Pas de voile sur mes cheveux châtain qui tombaient négligemment ondulés sur les épaules, mais une calotte blanche toute simple que maman m'avait faite au crochet. Quant à Bernd, il portait, grâce aux talents de couturière de maman, un pantalon et une veste en velours côtelé noir sur une chemise blanche à jabot. Ses cheveux très blonds, qu'il portait longs et séparés sur le côté d'un front haut, encadraient sa mince figure de Christ.

La veille, nous avions tout d'abord craint que l'histoire de mes parents se répêât et que le père de Bernd, qui s'était si farouchement opposé dès le commencement à notre relation, ne vînt pas au mariage. Nous devions à l'influence de sa mère, qui ne voyait pas d'un bon œil le concubinage, que celui-ci eût finalement donné son consentement. Et ce fut aussi grâce à son intervention qu'il consentît finalement à se rendre au mariage. Si bien que nous fûmes treize à table, comme il se devait. Parmi les conviés, quelques amis proches, nos frères, ma sœur et Fabrice, son compagnon, mes parents, le père et la belle-mère de Bernd et louée soit-elle, la grand-mère Anne (née Franzen, fermière de son état) !

Nous avons profité des beaux jours pour effectuer notre voyage de noces en auto-stop. D'abord vers Luxeuil-les-Bains où se trouvait une amie. Puis à Paris, dans le petit studio du 13^e arrondissement que celle-ci occupait durant l'année universitaire et nous avait laissé pour l'occasion. La lune de miel fut hélas de courte durée. Le troisième jour, j'eus une poussée de fièvre à cause d'une dent de sagesse qui s'était infectée. J'avais un énorme abcès. Je pleurais de douleur. Il nous fallut donc retourner dare-dare à Cologne pour consulter un dentiste.

En Allemagne, les obstacles furent nombreux et ardu, à tous les niveaux, car n'ayant pas le sou, il nous fallait travailler à l'usine durant l'été pour payer le loyer de notre chambre double en cité universitaire. Mais ces années estudiantines ont marqué la victoire de l'amour et de l'amitié sur les préjugés. Je suis passée

du monde étudiantin français où se cotoyaient joyeusement Anglais, Espagnols, Grecs, Iraniens, Africains, Marocains, et bien d'autres encore à un monde à qui la mixité de peuples était encore étrangère, avec son cortège d'épreuves : le silence pesant que le père de Bernd et sa femme gardaient sur leur jeunesse dans les années 1930-1940, la présence d'anciens nazis aux postes universitaires, les quolibets racistes des passants, le *Ausländer-Stop* (stop aux étrangers) dans les cités universitaires, la chasse aux membres de la RAF (Fraction armée rouge), les contrôles de police avec pistolets mitrailleurs et arrestations de ceux qui comme moi étaient jugés trop bruns pour être honnêtes.

Les premiers mois de mariage, qui ont coïncidé avec la mort atroce de Holger Meins, membre de la RAF, le 9 novembre 1974, suite à une grève de la faim, ont été une sorte d'initiation exigeant une séparation des rêveries enivrantes, une mort, un passage, dans ce que l'on appela par la suite « les années de plomb ». C'est en cette période difficile d'adaptation où j'étais comme l'enfant qui apprend à parler, que les tristes fantômes de mon enfance, quoiqu'animés de bonnes intentions, revinrent me hanter. Il ne s'agissait pas de visions hallucinatoires, car je ne les voyais pas. Je les imaginais tout simplement là, dans notre chambre d'étudiants, serrés autour de moi aussitôt que je me retrouvais seule. Se pouvait-il que je fusse la prisonnière de "revenants"?

Par bonheur, il existait à Cologne quelques petits espaces de liberté où l'on se rencontrait, s'interrogeait,

s'exprimait, écoutait, dialoguait, interprétait, et où l'on tentait des expériences à l'intérieur d'un groupe. À l'époque, on mettait beaucoup l'accent sur la folie, celle qui est plus ou moins présente en chacun de nous. Des psychiatres et psychanalystes de la psychose s'intéressaient aux expériences extrasensorielles des malades schizoïdes. Et j'avais entendu dire qu'il existait non loin du campus universitaire un groupe d'anti-psychiatrie qui s'inspirait de Ronald D. Laing et de David Cooper. Comme je cherchais des réponses, je m'y suis inscrite, bercée de l'espoir que ce travail collectif m'aiderait à mieux comprendre ce que cachait mon inadaptation à la vie "ordinaire". On y parlait avec une certaine jovialité des sensations étranges de « déjà-vu » ou de précognition, de prédisposition à la télépathie de plus en plus fréquente chez moi, mais aussi de ces questions inexplicables "d'esprits" qui m'accompagnaient. Quand lors d'un séminaire j'ai raconté mes cauchemars et parlé de cette impression si vive de retrouver des personnes que je n'avais pourtant jamais connues auparavant, ou de "reconnaître" les fragments d'un passé qui n'avait pas eu lieu, provoquant le sentiment d'inquiétante étrangeté, das *Unheimliche*, dont parlait Freud, un jeune étudiant hollandais de ma classe de philosophie, m'assura que si j'avais affaire à des "esprits", c'est que j'avais peut-être un don de clairvoyance, comme jadis les Anciens. Dans les sociétés traditionnelles, avait-il expliqué, les "esprits" sont les mânes des ancêtres. Ils deviennent « fantômes » quand on a hérité d'une blessure qui ne se ferme pas. Peut-être étais-je, à

l'entendre, tout simplement hantée par la mémoire d'un traumatisme, transmis de génération en génération à travers des cauchemars, laquelle m'empêchait d'avancer et de rencontrer des personnes autres que celles que j'avais "déjà vues" dans mes songes. À la faculté de Germanistik, où je suivais les cours de linguistique et de lettres allemandes, je me sentais, à vrai dire, un peu perdue, refusée par les étudiants allemands, parce que je ne maîtrisais pas encore assez bien la langue pour participer activement aux groupes de travail – et voilà que quelqu'un essayait de comprendre ce que je disais en allemand si maladroitement, sans me juger. Quoiqu'indéniablement irrationnelle, tout du moins à mes yeux, cette interprétation positive m'avait réconfortée et donné envie de poursuivre l'expérience avec le groupe. Tant d'efforts, l'effort de m'exprimer correctement en allemand, de sortir de moi-même, de recourir à l'immense trésor de la philosophie et des diverses sciences humaines pour savoir vivre mieux au sein du campus universitaire, ont fini par être récompensés. D'emblée, je m'étais fait de nombreux amis parmi les étudiants étrangers : Espagnols, Brésiliens, Turcs, Iraniens, Africains, auxquels je m'identifiais. Mais, petit à petit, car cela ne fut pas immédiat, tant s'en faut, je m'en fis aussi quelques-uns parmi les étudiants allemands affranchis de préjugés envers les étrangers.

Durant l'été, Bernd et moi partions à l'aventure, sac au dos, vers le Sud, soit seuls, soit avec des amis, quels que fussent les risques et l'inconfort des déplacements, pour découvrir de nouvelles cultures, d'autres

coutumes et manières de vivre. Mon cœur s'ouvrit à d'autres horizons, et, pour le coup, les "revenants" s'évanouirent comme ils étaient venus...

Alors, me direz-vous, pourquoi revenir sur le passé, le mien et celui de mes ascendants, au bout de tant d'années ? D'une part, parce que le pays où je me suis mariée est lié à une histoire familiale ancienne que j'ignorais ; de l'autre, parce qu'en faisant un détour par la Sardaigne après avoir parcouru pendant six semaines la Tunisie en long et en large avec un couple de voyageurs sardes, rencontrés à Trapani à l'été 1979 sur le bateau en partance pour Tunis, la vue de Cagliari avait éveillé en moi quelque chose d'étrangement connu, familier, comme une part très lointaine de moi-même* dont je démêlais mal la nature. Dans l'instant même, transportée d'émotion, je fis le vœu fou de finir mes jours avec Bernd dans la vieille cité qui se dressait au-dessus de la baie des anges. Sans me rendre compte, bien sûr, que la fin de ce voyage serait comme un retour ; l'éternel retour au « royaume des mères » (Goethe), seules tributaires et gardiennes du secret de la vie d'avant la naissance. Ce n'est que bien plus tard, quasiment trois décennies plus tard, après moult tribulations et pertes inacceptables d'êtres chers, que je découvris parmi les patronymes de mes aïeules celui de Bosa, nom d'une petite ville édifiée par les Phéniciens vers l'an 900 avant notre ère dans

* Cf. Patricia Bourcillier, *SardegnaMadre. L'île et l'Autre*. 1981-1986, Flying Publisher, 2014.
www.sardegnaMadre.com

l'île de Sardaigne. Bizarrerie du sort ? Souvenir prémonitoire ? Je laisserai la réponse à l'appréciation de chacun. Pour ma part, je n'ai jamais manifesté un goût très vif pour les sciences occultes et l'ésotérisme. Je ne suis pas davantage partisane du déterminisme, quel qu'il soit. Je demeure convaincue que chacun est en mesure de déterminer sa vie, de se choisir un pays d'adoption, et qu'il est possible de se distancier du poids de l'héritage familial, social, national, sans se couper du passé pour autant. Je rêvais depuis toujours d'accéder à un « là-bas » ensoleillé et lointain qui m'appartînt, à un « ailleurs » non chargé par l'histoire de mon pays de naissance, si pleine de récits violents sur la guerre d'Algérie qui avait tant assombri mon enfance et se poursuivait subrepticement mais implacable sur le territoire français entre "pieds noirs" et travailleurs immigrés algériens, à l'égard desquels j'avais ressenti tout de suite une solidarité spontanée, parce qu'ils avaient été dominés, humiliés, opprimés par la France.

Quoique le titre de mon journal intime – « Ma vie » – ait plus d'une fois suscité l'hilarité de mon père, je m'en suis toujours moqué. Quels que fussent les motivations qui m'animaient, j'avais eu besoin très tôt de m'adresser à un compagnon imaginaire, de mettre en partage les souffrances éprouvées, les rebellions avortées contre l'injustice sociale qui régnait à l'école, le racisme envers les travailleurs maghrébins, et le fol espoir d'un monde meilleur qui rendrait possible un jour l'exercice d'une véritable équité. En somme, je

voulais respirer plus large, réaliser les rêves de ma jeunesse et être finalement sujet de « ma vie ».

Se peut-il alors qu'en désirant m'affranchir de toute filiation pour sortir du cercle de la famille, mais aussi de tout ce qui pouvait faire office de *Heimat* (dérivé de *Heim*, chez soi), de terre natale, de « matrice », je sois retournée à l'aveugle, comme un cheval fougueux entraîné par la puissance de sa course, à la terre sarde, dure et aride, de Domenica Bosa, fille d'Antonio (1660-1740) ? Qu'il y ait eu un lien entre ce qui m'arrivait dans le réel et la mémoire ancestrale ? Cette question peut paraître insensée. Pourtant, c'est un fait : j'ai marché à mon insu dans les pas de mes ancêtres. Comme si un inconscient collectif et familial eût été à l'œuvre dans la transmission généalogique pour me rappeler que je venais de là... de l'histoire oubliée des juifs convertis.

Partout dans l'Europe chrétienne, le temps a effacé toute trace juive des mémoires familiales. Et ce en dépit du Sémé-Gotha, liste des grandes familles de juifs nés chrétiens, mais d'ascendance juive, qui montre combien les racines européennes sont multiples et entrelacées⁷¹². Pourquoi les livres d'Histoire de France oublient-ils d'évoquer les grands juifs anoblis par les Carolingiens dont parle Bernard-Henri Lévy dans *L'esprit du judaïsme*, « tel Natronaï ben Zabinaï, descendant de la maison du roi David, envoyé par le calife à Charlemagne pour contribuer à la prise de Narbonne et auquel Pépin accorda, outre la main de sa sœur, le titre de comte de Septimanie – ou son fils, Guillaume, descendant, assumé comme tel, de la tribu

de Juda, devenu duc de Toulouse, marquis de Gothie et l'un des princes les plus éminents de la cour de Charlemagne⁷¹³ » ? Tout comme ils ignorent que « Galaad, le bon breton Galaad, le découvreur du Graal, descendait de Joseph d'Armathie, lequel descendait de Salomon⁷¹⁴. »

À quoi il est bon d'ajouter, suivant Roger Peyrefitte, que l'anti-pape « Anaclet II Pierleoni ou Pierleone, juif, eut une nièce qui épousa un roi de Sicile, et dont descend Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV. Et Henri IV épousa une Médicis, qui descendait d'une Alvarez de Toledo, juive. Et Louis XIII épousa Anne d'Autriche, et Louis XIV épousa Marie-Thérèse d'Espagne, toutes deux descendantes de Ferdinand le Catholique, qui avait pour mère une Henriquez, juive⁷¹⁵ (...) Pour l'Italie, le Sémi-Gotha relève deux autres noms princiers : les Belmonte, dont le patronyme juif est Nunez, et les Giovanelli. » Sans oublier « les Pandolfina, qui sont des Rodriguez⁷¹⁶ », et « les Cao, famille noble de Sardaigne, qui à Kai-Feng-Fu, en Chine, se nommait Chao⁷¹⁷. Ou plus récemment encore, que le général de Gaulle l'était par ses ancêtres, les juifs Kolb ; le chancelier Adenauer par les juifs hollandais, Rossocampo⁷¹⁸ ; et que le Comte de Paris l'était même trois fois : « par les Habsbourg, par les Medicis et par les Bourbons, car les Bourbons sont juifs par les Pierleoni⁷¹⁹. »

La liste de Peyrefitte est longue et prouve envers et contre tous non seulement les fantasmes chimériques de la pureté de la souche, quelle qu'elle soit, mais encore l'ineptie de l'antisémitisme et du racisme. Assu-

rément, dans un contexte comme celui d'aujourd'hui, où une bonne partie des Européens s'accrochent à leur "identité" (du mot latin *idem*, « le même ») culturelle et à leurs "racines chrétiennes", les uns par crainte ancestrale de l'ennemi intérieur (dans les deux sens du terme) au « sang impur »*, et les autres par bêtise ou ignorance, l'ouvrage de Peyrefitte est à relire d'urgence.

* « *Qu'un sang impur abreuve nos sillons* » évoque dans *La marseillaise*, selon le philosophe Joël Lamartine, le thème biblique d'une culpabilité qui se serait comme inscrite dans le sang, cette substance réputée porteuse de l'identité et de l'hérédité. Un rapprochement confirme cette interprétation : à l'époque, les Noirs étaient censés porter dans leur sang la malédiction de leur présumé ancêtre Cham, fils de Noé, ce qui légitimait théologiquement leur mise en esclavage.

Épilogue

« On ne comprend rien aux traumatismes de l'enfant sans faire appel aux générations antérieures. »

(Freud)

« Celui ou celle qui a eu le courage d'affronter les « monstres » de sa propre famille conquiert en même temps la possibilité d'en découvrir les trésors. »

(Elisabeth Horowitz)

« L'arbre sera toujours défini par son fruit. Si le fruit est amer, même s'il provient d'un immense arbre majestueux, l'arbre est mauvais. Si le fruit est bon, même s'il provient d'un tout petit arbre tordu, celui-ci est merveilleux. L'arbre en nous, c'est notre famille, passée et future, et nous, nous sommes les fruits. »

(Nathalie Chassériau-Banas)

J'ai découvert le neuvième arrondissement de Paris alors que je visitais mon regretté et bel ami Cyril, atteint du sida, à une époque où la trithérapie n'existait

pas. Le cœur orientaliste de l'arrondissement où se regroupaient naguère les apatrides battait toujours, quoique faiblement, et demeurait foncièrement cosmopolite. En 1999, Bernd et moi avons donc décidé de nous y installer pendant l'hiver afin que je revienne à ma langue maternelle. Un retour à l'état d'ébauche qui allait mettre mon statut de femme française à rude épreuve. Car en France, je suis désormais autant étrangère que je l'étais autrefois à Cologne, Francfort ou Cagliari. Et l'on ne manque pas de me le faire remarquer. Peut-être en raison de mes airs de nulle part, de ma voix hésitante, légèrement teintée d'un "accent" indéfinissable où se mêlent des inflexions allemandes et sardes, de mon type incertain, mais aussi de mon déracinement, de mon incapacité à concevoir ce que les uns et les autres nomment aujourd'hui « identité nationale », comme s'il s'agissait d'un énorme bloc de granit immuable. Or, Paris, que je sache, a toujours été une ville cosmopolite. Un lieu de métissage, peuplé du divers des origines et du multiple. Un appel d'air, pendant longtemps, pour de nombreux exilés. Etant sise entre l'aire atlantique et l'aire méditerranéenne, la France était prédestinée à sortir d'elle-même pour aller vers l'autre et son monde, à se lier avec lui ou à faire alliance et partage avec lui, dans le meilleur des cas. Mais à ma grande surprise, personne ne semble avoir conscience aujourd'hui de cet entre-deux qui s'impose pourtant comme lieu d'accueil et de rencontre avec l'étranger. À croire que les gens ne voyagent plus dans le but d'accéder à cet autre inconnu que l'on est à soi-même,

de chercher à comprendre dans l'autre qui ils sont. Que le tourisme de masse, qui concourt à créer les délices et jouissances de l'état édénique où la question de la différence ne se pose pas, est venu prendre la place du voyage tel que nous l'avons connu dans notre jeunesse, initiation essentielle pour mourir à soi, devenir un autre et accéder à une vie nouvelle.

Pour ma part, c'est en voyageant, en voyant d'autres pays, d'autres manières d'être, en explorant d'autres amitiés, et en oscillant dans un mouvement de pendule entre la langue française et mes deux langues d'adoption que sont l'allemand et l'italien – qui, sans être ma langue maternelle, car je ne l'ai pas parlée dans mon enfance, n'en est pas moins celle de ma mère –, que j'ai découvert les parts inconnues de moi-même. C'est d'abord dans le mouvement communautaire allemand des années 1970 que j'ai mis mes espoirs et que se sont situées mes luttes soixante-huitardes pour l'émancipation des femmes (au sens d'affranchissement d'une autorité patriarcale, de servitudes et de préjugés) ; puis, dans les années 1980, sur l'île de Sardaigne, alors inconnue du tourisme de masse, que j'ai tenté d'atteindre à un certain idéal de vie hors du monde de la consommation et de la vie sociale ordinaire. Ces expériences m'ont transformée, métamorphosée. Faisant de moi au fil des années un arbre renversé dont la couronne joue désormais le rôle des racines, et les racines celui des branches, de sorte que je puisse mieux embrasser les citoyens du monde, les cosmopolites de tout poil, qui bâtirent leur existence sur un principe de mouvement, de partage

et d'ouverture à une autre dimension d'eux-mêmes. Toujours au-delà de "l'identité nationale". À jamais réfractaire à la parole grégaire, aux passions agglutinantes qui trouvent toujours un ennemi à broyer.

Enfant, j'avais un plaisir fou à aller avec mon père aux matchs de boxe des poids légers dont je ne voyais de ma petite hauteur que les pas de danse. Mais ce que j'aimais par-dessus tout, c'était d'être perchée sur ses larges épaules pour avoir la tête plus près du ciel. Plus tard, à Saint-Dizier, je les abandonnerai pour le haut d'un arbre qui se trouvait dans un pré à l'abandon, livré aux herbes folles, entre mon école et le quartier militaire où résidaient un copain malgache, avec qui je faisais des parties de billes, et une nouvelle arrivée qui portait le même nom que moi et deviendrait ma meilleure amie en cinquième. Dans cette ville nouvelle, la situation avait changé. Alors que les filles de mon école se moquaient de moi et me qualifiaient de « Chinoise verte » ou de « négresse à plateau » à cause de mon teint mat, les garçons du quartier m'avaient rapidement accordé une place dans leurs jeux. C'était une chance que d'avoir eu le don de trouver grâce à leurs yeux. Car avec eux je pouvais courir, monter sur les échasses, manier l'arc que mon père avait construit de ses mains, et jouer aux Indiens. Et gare au cow-boy qui se retrouvait prisonnier ! Il passait un mauvais quart d'heure. S'il se débattait, il était ligoté. Des boutons de chemise étaient arrachés, des shorts déchirés. J'avais beau être le chef, je me faisais tirer les oreilles par maman, quand je n'étais pas contrainte à présenter des excuses à la mère de la vic-

time... Dans ces moments-là, ma fierté en prenait un coup et je préférais disparaître pour un temps qui m'éloignait des autres. Il y eut ainsi des jeudis paisibles de réclusion à la maison, où je retrouvais mes livres des Bibliothèques rose et verte, avec *Fantômette* de Georges Chaulet, les célèbres romans de la Comtesse de Ségur, tels *Les malheurs de Sophie*, *Un bon petit diable*, *Les mémoires d'un âne*, *L'auberge de l'ange gardien...*, ainsi que les Alexandre Dumas jusqu'alors délaissés. Mais très vite, l'appel du dehors reprenait le dessus. Quel délice de faire alors des sorties à bicyclette, de l'enfourcher comme si c'était un pur sang indien, nerveux et rapide ! Ou encore, de me laisser bercer par l'air de la brise dans les branchages de mon arbre solitaire, de passer comme le singe de branche en branche, avant que de sauter à pieds joints sur la terre, libre à nouveau d'être ce que j'étais, une petite fille intrépide et indéfinie, et non pas comme on le disait de moi si injustement « un garçon manqué » ! Car, jamais, en aucun cas, je n'ai désiré être pareille à un garçon. Je les fréquentais assidûment, mais je ne voulais en aucun cas leur ressembler. Je les trouvais trop au ras du sol et des pâquerettes. Sans mystère. Sans compter qu'avec l'arrivée des garçons pieds noirs, toujours plus nombreux dans le quartier, je m'étais retrouvée éjectée du pré dont ils avaient fait leur territoire. C'est à ce moment-là, alors que trois de la bande me roulaient dans les orties, que je découvris l'inégalité des sexes contre laquelle je résisterai en vain furieusement une bonne partie de ma vie. Au bout du compte, on peut dire que l'enfant de minuit,

qui était en moi, veillait à ce que je ne me contente pas du monde qui m'entourait. C'était un peu comme si cette naissance dans l'entre-deux m'eût donné d'emblée une envie folle d'épouser un autre monde, un monde rêvé, d'échapper aux fixités et aux frontières, quelles qu'elles fussent.

De fait, je m'en suis allée, un peu comme ces pacotilleuses antillaises qui se prenaient pour les reines du vent. J'ai connu d'autres villes, d'autres pays, d'autres langues et cultures ; j'ai exercé diverses professions pour un temps plus ou moins long, cherchant à bâtir le présent sur les expériences réussies et les attaches du passé, nonobstant les angoisses et les fantômes qui peuplaient mes sommeils agités. Maman était très importante pour moi. Comme elle, j'étais née sans racines, mais ses récits d'antan, son goût pour la littérature, m'avaient pourvue des larges ailes de l'imaginaire, lesquelles me permettaient de survoler le vertige du vide sans basculer dans le grand bleu de la mélancolie. Pourtant, je me suis gardée de me poser et de faire mon nid pour procréer des enfants à mon tour, préférant réserver mes facultés d'amour à d'autres êtres humains en souffrance, ainsi qu'au travail laborieux et substantiel de l'écriture – une écriture indéfinie, hors normes, hors genres, hors linéarité, marquée par les emprunts et un flot de courants multiples, à l'écart de la lumière dont bénéficient les auteurs reconnus.

Le choix de ne pas vouloir donner la vie n'est pas toujours compris. Surtout quand une femme entretient avec son mari ou compagnon de vie une relation du-

nable, intense et féconde, comme celle que j'ai bâtie avec Bernd, malgré les différends qui nous opposent. Était-ce par peur de l'avenir, comme nous le prétendions durant les « années de plomb » ? Par "faute" des circonstances ? Telles que l'absence de crèches, d'écoles maternelles, en Allemagne ; l'incompréhension du père de Bernd envers nous ; la vie instable ? Je ne saurais dire. Une seule chose est certaine : il arrive que les arbres centenaires les plus solides perdent leurs feuilles, s'affaiblissent, dépérissent, sans se régénérer. Sans doute nos deux lignées étaient-elles lasses, très lasses. De fait, ni Bernd ni son frère ne sont devenus pères. Et de mon côté, seul mon frère Pascal a engendré à l'âge de vingt-trois ans, "par accident", un enfant, qui vit le jour à Saint-Dizier à la date du 17 mars 1976. Une superbe petite fille dont je ne dirai pas le prénom*, mais que je nommerai Yiskah, laquelle a jugé bon, en grandissant, d'éradiquer la branche paternelle, dans l'espoir qu'un rameau d'or

* Son prénom est l'homologue féminin de Jessé, le père du roi David d'Israël dans l'Ancien Testament. Longtemps considéré comme un prénom exclusivement juif, il signifie « un présent » en hébreu, mais on peut trouver d'autres traductions comme « Yahvé regarde », « Dieu est » ou « Dieu est ma force ». Il apparaît dans la Genèse comme Yiskah, nom de la fille de Hâran, frère d'Abraham et de Nahor, qui mourut en présence de son père, Terah, à Ur, en Chaldée, son pays de naissance.

sortira de la tige qu'elle a plantée dans le bassin d'Arcachon, et que de ses fragiles racines montera un jour une fleur odoriférante comme l'héritage des ancêtres qu'elle porte dans son prénom biblique. Comment lui en vouloir ? Qui n'a pas été un jour tenté de rompre radicalement avec ses pères ? D'emblée, j'ai senti son angoisse devant la perte d'amour et je l'ai reconnue. Elle était le moteur de sa colère et de son impétueux ressentiment. Elle ne savait pardonner le tort qui lui avait été fait. À l'entendre, si ma sœur et moi nous fussions davantage soucieuses d'elle lorsque ses parents se sont séparés, tout eût été différent pour elle, car elle eût eu quelqu'un pour l'écouter et la protéger. En somme, elle nous imputait la "faute" de son sentiment d'abandon. Or, depuis que j'avais quitté la maison familiale, en 1972, mon frère était devenu quasiment un inconnu pour moi. Je savais qu'en 1984 il s'était retrouvé à l'hôpital à cause d'une hémorragie du nez et des oreilles, provoquée par une hypertension artérielle, après que sa compagne l'eut fait venir à Paris pour récupérer les meubles et sa fille de huit ans qu'il avait élevée seul jusqu'à ce moment-là avec l'aide de maman... le temps que sa bien-aimée fit ses études à Champs-sur-Marne et trouvât un travail comme chimiste. Naturellement, je ne pouvais me justifier sur le dos de la mère avec laquelle je n'ai jamais entretenu de relation. À cette époque-là, je vivais et travaillais comme lectrice de littérature française à la Faculté des Lettres à Cagliari, en Sardaigne. C'était très loin de la France, et maman avait une rechute de son cancer du sein. Selon le cancérologue, il lui res-

tait, tout au plus, deux ans à vivre. J'avais appris l'effrayante nouvelle le 5 du mois d'août 1983 et lui consacrais depuis lors une grande partie de mes vacances d'hiver et d'été. C'est en ces tristes circonstances que j'avais eu l'occasion de revoir ma nièce, qui se trouvait chez mes parents. Elle était alors dans sa neuvième année. Maman mourut deux ans jour pour jour après le pronostic. Et le malheur voulut, qu'une fois rompue la poutre maîtresse du foyer, la famille partît à la dérive.

Quand j'ai finalement retrouvé la trace de Yiskah par le truchement d'Internet, elle allait sur ses trente ans et souhaitait avoir un enfant. J'ai tenté de comprendre ce qu'il s'était passé entre son père et elle pour que les rencontres s'interrompissent, irrévocablement, à l'âge pubertaire. Elle était surprise de me voir surgir à un moment de sa vie où elle se demandait ce qu'elle aspirait à transmettre à la génération suivante. Il me semblait alors qu'elle voulait donner naissance à autre chose qu'à de la rancœur. C'est en quoi je me trompais. Avant qu'elle consentît à m'accueillir chez elle – elle habitait alors Colmar, en Alsace, dans un joli appartement qui appartenait à la grand-mère de son compagnon, – deux années d'échange de mails s'étaient écoulées, révélant souvent une tension entre son besoin de faire entendre sa colère, de demander des comptes, et l'envie de rester à l'abri, de ne pas être directement confrontée à ma personne. Elle n'avait aucun souvenir de moi si ce n'est d'un grand portrait photographique en noir et blanc, accroché au mur de l'entrée de l'appartement de mes parents, qui

avait servi d'affiche de cinéma à la MJC (Maison des Jeunes et de la Culture) pour illustrer une série de vieux films italiens alors que j'avais seize ans. Yiskah avait depuis peu mis au monde un garçon. Ce sera que l'enjeu dépassait pour elle le seul domaine des heurtes retrouvailles... mais lorsqu'elle ouvrit la porte de l'immeuble années 1920 devant lequel Bernd et moi attendions tout interdits, après un temps d'atermoiements qui nous parut une éternité, je me heurtai à une armure de glace. Le bébé, qui servait de bouclier, hurlait comme si on l'écorchait vif, révélant la colère contenue et l'effarement de la mère. J'avais comme jamais auparavant vu à nu le visage de l'amertume. Les commissures de la belle bouche, abaissées, en portaient indéniablement la marque. Lorsque Yiskah finit par se décider, après bien des hésitations, à nous faire gravir les degrés qui menaient à l'appartement situé au dernier étage, nous comprîmes vite qu'il n'était pas dans ses intentions de nous recevoir à dîner. La table n'était pas dressée, le repas n'était pas prêt, à la grande gêne du père de l'enfant, arrivé dans cette entrefaite. Et sans la faculté de celui-ci de servir d'intermédiaire, Yiskah m'eût sans doute fait payer dur d'être la sœur de mon frère.

Lors même que j'aurais réellement "fauté" en disparaissant malgré moi de sa vie, faute de foyer parental où la retrouver, n'était-ce pas surtout à ses parents d'être là ? Je ne voulais pas me disculper des accusations portées contre moi et j'étais prête à partager avec elle la charge encombrante et lourde qu'elle por-

tait sur ses épaules pour l'en alléger. Mais je me refusais, malgré la compassion infinie qui m'étreignait chaque fois que remontait le souvenir de son visage tourmenté, à endosser toute la responsabilité d'une souffrance causée par d'autres, à faire fonction de bouc émissaire, de victime expiatoire. À Paris, je m'en étais ouverte auprès d'un ami psychanalyste, qui m'avait assuré que ce n'était pas à moi de redresser les torts qu'elle avait subis par le passé ou de les réparer. En allant jusqu'au bout de mon effort pour la rencontrer et lui tendre la main pour l'aider à surmonter son traumatisme, j'avais fait un pas important. Mais que pouvais-je faire de plus pour renforcer cette première approche ? Jamais Yiskah ne prenait l'initiative de me téléphoner. Et quand je trouvais finalement la force de composer son numéro pour rompre le mutisme dans lequel elle s'enfermait, elle répondait d'un ton poli et froid qui tenait à distance. Comme s'il n'y avait pas de partage, d'échange, de dialogue possible. À bout de souffle et de ressources, j'ai cessé de l'appeler. Mon effort me paraissait vain, sans espoir. Il lui était par trop difficile de sortir de sa position et du ressentiment pour entrer dans la réconciliation. Une halte, une pause de réflexion, me semblaient nécessaires avant de poursuivre ma marche sur la voie d'un rapprochement, espérant que la route suivie jusqu'ici ne serait pas complètement bouchée.

Pour rester en contact, je me suis mise à envoyer des cartes. De Noël, d'Anniversaire. Mais celles-ci demeurèrent sans réponse. Une sorte de pressentiment me disait qu'à défaut de père valorisé, banni qu'il était

pour une conduite passée, jugée malséante, Yiskah finirait par ne pas m'accorder son pardon, si tant est que j'eusse quelque chose d'injustifiable à me faire pardonner. Quoi qu'il en soit, mon intuition ne m'a pas trompée. Au lieu de poser les fondations d'une ère nouvelle, Yiskah a préféré opter pour la solution la plus simple et la moins déchirante pour elle : couper à la base la branche sèche et dénudée, jugée superflue, en guise de châtiment. Au risque de déséquilibrer, de faire pencher l'arbre de tout son poids sur un seul côté, le côté maternel, et de le priver d'un œil raisonnable.

Je sais peu de choses sur la mère de Yiskah, si ce n'est qu'elle est tombée enceinte alors qu'elle était encore très jeune et que sa mère refusa qu'elle épousât mon frère, qui était gentil, beau garçon et l'aimait éperdument, mais sans situation. Mai 68 était passé par là et avait balayé maints préjugés. Dans les années 1970, le fait d'avoir un enfant sans être mariée n'était plus considéré comme une faute grave. L'État subvenait depuis peu aux besoins des filles-mères. Aussi la petite amie de mon frère avait-elle tous les atouts pour ne pas reproduire l'erreur de sa mère en se mariant avec un homme de condition modeste. Attendu que, comme le souligne judicieusement l'écrivain et psychologue François Vigouroux dans *L'empire des mères* : « c'est la fonction sociale qui définit la paternité. Dépouillé l'habit, que reste-t-il du père, sinon le Nom ? Absent, manquant, manqué, le père⁷²⁰ ! »

Ne serait-il donc pas alors utile pour Yiskah de s'interroger sur les carences et les abus auxquels sa mère elle-même a été soumise durant son enfance, sur les racines de son propre traumatisme psychique que personne ne l'a aidée à sonder ? Et de lui restituer le poids qui fut le sien et que Yiskah a pris sur elle, pour elle, indûment ?

Je ne pense pas que l'émondage de la branche paternelle accélèrera la guérison de l'arbre dont elle provient. Pour cela, il eût fallu que ses parents continuassent à se parler après la séparation, autrement dit à s'engager dans un conflit ouvert et fécond, lequel lui eût permis de se construire une opinion personnelle. Au lieu de quoi, la porte a été verrouillée et le père rejeté comme un rebut pour un autre homme au seuil de l'appartement parisien, renvoyé d'où il venait, les mains vides, sans travail ni dignité, après tout ce qu'il avait fait, toutes ces années de sacrifices pour que la mère poursuive ses études... et Yiskah a grandi à la fois dans le sentiment d'une absence, d'une perte, d'une sorte de vide laissé par la disparition de la famille paternelle, et le rejet de ce père dont elle porte paradoxalement le nom mais qui n'a pu la protéger, alors que la pudeur prenait corps, de ce qu'elle considère à juste titre comme une atteinte à l'innocence de l'enfance.

Mais en éradiquant le père de sa vie, en le chassant comme un malpropre d'entre les hommes, répétant à son insu ce que sa mère avait fait, et plus avant encore

la mère de sa mère... Yiskah ne s'exposait-elle pas à être envahie par son ombre* par le biais de ses rêves ? Ne valait-il pas mieux briser la clôture de la rancune malgré la faute ? Non pas pour mettre hors de cause le père, mais pour sortir du mal, de la haine, et éviter aux descendants un destin difficile : celui de devoir se construire sur une souvenance confuse susceptible de prendre la forme d'un « fantôme », en remplacement du vide sidéral laissé par la branche coupée. En définitive, Yiskah n'avait-elle pas tout à gagner en trouvant le courage d'affronter ouvertement, une fois pour toutes, l'histoire de ses parents autrement que par la diabolisation du père et la haine justicière et guerrière qui fait honte... si tant est, naturellement, que son père eût été le véritable coupable – ce que j'ai longtemps cru – car ce dont elle l'accuse, directement cette fois, le remplit d'indignation et de chagrin. Il assure qu'elle se trompe, qu'elle confond, qu'un déplorable « déplacement » s'est opéré dans les souvenirs qui se rapportent aux années de son enfance à Bry-sur-Marne, favorisant la substitution de sa personne à une autre ou à d'autres hommes postérieurement familiers. Que penser de son indignation ? Il est difficile d'en juger. Pourtant, depuis que Yiskah a brisé le silence, j'ose croire qu'une confrontation de la fille avec le père devant un spécialiste pourrait provoquer une révision bénéfique de la sentence con-

* Cette ombre, comme le « fantôme », se manifeste par des phobies, des paroles et des actes incontrôlés, qui trahissent soudain un aspect du psychisme.

damnatoire, marquer un progrès, et ouvrir le cercle des enfers qui lui a glacé le cœur et la fait tourner en rond.

S'il est indubitable que notre arbre s'est étiolé dans la mélancolie, et patronyme oblige... qu'il mourra avec Yiskah, il n'en est pas moins vrai que je suis sortie indemne de la mauvaise étoile qui pesait sur la famille depuis des générations grâce aux mots et à leur caresse, à la puissance de l'imaginaire, qui ont pansé les blessures de l'enfance... En épousant Bernd « pour le meilleur et pour le pire », j'ai fait demeurer la vie*, tout du moins celle que je me promettais de réaliser dans mon journal – une vie ouverte à la lecture, aux voyages sans fin, aux expériences ; une vie libre parce que choisie, tournée vers l'étude et les autres – en dépit des pertes, des blessures et des désillusions. Preuve, si l'on en croit la psychogénéalogie, que la famille dont je proviens avait aussi du bon, et que j'y ai appris à être en lien avec l'autre et avec le monde. Car ces choses-là se transmettent d'une génération à l'autre.

Durant cette quête tournée vers un passé lointain, j'ai compris qu'il y a eu comme une répétition de rup-

* Les deux lettres qui en hébreu sont à la racine du verbe aimer (HB) “symbolisent” entre autres, l'une la vie, l'autre la demeure (Daniel Sibony, *Le Féminin et la Séduction*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1986, p. 206).

tures brutales et de morts violentes, qui ont contraint mes aïeuls, à s'exiler, à habiter* hors de chez eux.

Quarante-trois ans après l'assassinat de mon grand-père à Corcelles, son fils Orfeo alias Roger sera percuté par une voiture à l'âge de soixante ans, alors qu'il dépannait des clients sur la route. Un accident fatal sous lequel existait une douleur secrète, indicible, qui semblait avoir été oubliée. Mon oncle avait toujours rejeté loin de lui les dangereux rayons de la déveine, de la « mauvaise étoile » familiale, les peines de l'enfance dans les familles d'accueil, et construit vaillamment sa destinée sur la revanche. Sauf qu'il n'avait été capable que d'endormir le mal, mais non de le détruire, et qu'il était mort sans avoir fait entendre le silence qui l'enveloppait comme une gangue glacée. Il n'en reste pas moins que le nouveau jet qui avait poussé sur la branche solidement repiquée par son père dans le sol français en 1931, devint grâce à sa semence et son endurance un arbre de vie florissant de large envergure. Celui-ci se recouvrit de mille vertes feuilles comme l'espérance, d'abondants fruits nourrissants, et ne se dessécha point comme le nôtre.

Mes cousins germains, nombreuse progéniture d'Orfeo et de Jeanne, fille cadette de son ultime famille d'accueil, sont au nombre de douze (six filles et

* En hébreu, « habiter » et « étranger » sont des mots ayant la même racine, ce qui, suivant Shmuel Trigano, permet de dire que « l'exilé a découvert qu'habiter, c'est être étranger. »

six garçons) comme les douze tribus d'Israël. Et il me semble qu'il émane de cette nouvelle grappe de Todesco comme une musique mystérieuse, venue d'ailleurs, qui ouvre un passage au lieu de le fermer. Curieusement, c'est de leur feu grand-père paternel, celui que l'on appelait à Corcelles « le père Todesco », que mes cousins se réclament, à lui et à son nom, à son patronyme, qu'ils veulent rester fidèles. Un nom qu'ils exaltèrent tout d'abord par le truchement du garage hérité de leur père que trois d'entre eux agrandirent et modernisèrent remarquablement, et qui était bien plus qu'un signe d'identification au père admiré, porteur de la loi et des références sociales. Le nom Todesco, écrit en gros sur le nouveau garage, sis à proximité de l'autoroute, proclame que la France n'a pas qu'un seul visage, mais des visages multiples, toujours changeants, au gré des vagues d'immigrations ; non pas une origine, mais des origines diverses. Et que seule l'humanité est Une.

Le hasard a voulu qu'au moment même où je voulais réparer l'oubli du nom de notre grand-père au-dessous de celui de notre grand-mère maternelle, sur la stèle funéraire, ma tante me téléphonât pour m'annoncer qu'elle y avait remédié. Depuis lors, j'ose espérer que ses errances à la surface de la terre ne viendront plus tourmenter les vivants. J'ose espérer que grâce à la stèle sur laquelle est gravé son nom, la sève fécondante et vivifiante qui circule dans l'arbre vigoureux à douze branches permettra à ses rejetons de croître, de se renforcer et de faire surgir de nouveaux bourgeons face au tragique de l'irréparable.

Christine, née Todesco en 1955, et Gilles, né en 1953, ont eu quatre enfants, un garçon et trois filles : Mickaël, en 1974 ; Aurore, en 1976 ; et les jumelles Lise et Caroline, en 1979.

Mickaël a engendré trois enfants, deux garçons et une fille : Antoine, Bastien et Lucile.

Aurore, née en 1976, n'a pas eu d'enfant.

Lise, née en 1979, et Fabien ont eu deux enfants, un garçon et une fille : Janis et Manon ;

Caroline, sa sœur jumelle, née en 1979, et Fabian, une fille et un garçon : Enora et Matao.

Odile, née Todesco en 1956, n'a pas eu d'enfant, mais Pierre, son mari, né en 1941, est père d'une fille.

Philippe, né Todesco en 1958, et Béatrice n'ont pas eu d'enfant.

Sabine, née Todesco en 1959, a mis au monde une fille prénommée Raphaëlle, en 1976 ; puis elle et Bernard, né en 1946, ont eu ensemble une autre fille et un garçon : Blandine, en 1983 ; et Thomas, en 1986.

Raphaëlle a eu également trois enfants, deux garçons et une fille : Matthieu, Léonie et Louis.

Blandine, une fille : Inès, en 2012.

Thomas était encore très jeune et n'avait donc pas d'enfant lorsque tante Jeanne m'a remis les colonnes de noms et de dates.

Colette, née Todesco en 1960, a mis au monde un fils en 1989, qui porte le nom de Todesco. Dans cette branche, Alexandre est le premier du nom.

Anne, née Todesco en 1961, a mis au monde deux garçons : François, en 1987, dont le père est décédé, et Vincent, fils d'Alexandre, en 2004.

Jérôme, né Todesco en 1963, et Danielle, née en 1963, ont eu trois enfants, un garçon et deux filles : Tristan, en 1990 ; Océane, en 1995 ; et Line-Diane, en 2001.

Antoine, né Todesco en 1964, et Natahalie, née en 1969, ont eu deux enfants, un garçon et une fille : Marin, en 1997, et Lilou, en 2001.

Sophie, née Todesco en 1965, et Eric, né en 1959, ont eu deux enfants, un garçon et une fille : Gaétan*, en 1985, et Amandine, en 1990.

Olivier, né Todesco en 1969, et Isabelle, née en 1971, ont eu deux filles : Lorene est née en 1996, Romane, en 2000.

Raphaël, né Todesco en 1971, et Sophie, née en 1973, ont eu trois enfants, une fille et deux garçons : Honorine est née en 1999 ; Maxime, en 2000, et Anatole, en 2002.

Yannic, né Todesco en 1973, et Julie, née en 1979, ont eu un fils : Aron est né le 12 janvier 2014.

En fin de compte, ce n'est peut-être pas un simple hasard si le benjamin de mon oncle a nommé son fils unique Aron, prénom d'origine biblique qui prend ses racines dans le mot hébreu *aharôn*, signifiant « celui qui vient après » ou « je chanterai » (les louanges de l'Éternel). Le petit Aron sera-t-il celui qui essaiera de faire entendre un jour aux siens la plainte des ancêtres tudesques, amenés en Vénétie au Moyen Âge par les persécutions, pour réhabiliter la mémoire de cette ancienne tribu que les conversions forcées au catholicisme ont réduite à l'oubli ? Comme si elle n'eût jamais existé. Non pas parce qu'il s'agit de re-

* Issu de l'italien *Gaetano* signifiant « originaire de Gaète », ville italienne située entre Rome et Naples.

tourner aux “origines”, mais parce que la mémoire nous permet de tirer une leçon du passé, fût-il lointain, pour mieux avancer et vivre quelque chose de neuf en tout point opposé au repli sur soi ethnique, religieux ou communautariste, aux mythes nationaux qui gagnent du terrain dans le monde occidental et ne vont pas sans un refus de l’Autre, de sa diversité culturelle. Alors même que chacun sait depuis la Shoah à quoi aboutit une nation conçue comme un lignage qui se revendique du mythe d’une “pureté” de la race ou de l’État-nation : *Blut und Boden*, le sang et le sol...

Sur les vingt-deux petits enfants de Jeanne et d’Orfeo, on compte déjà onze arrière-petits-enfants, dont six Todesco. Blandine, fille de Sophie et de Bernard, a épousé un garçon d’origine algérienne, Ben* du nom. Preuve qu’il existe toujours en France un désir inextinguible de l’autre. Un désir de connaître (naître avec) l’autre qui est présent en chacun de nous, mais que l’individu en mal de reconnaissance persiste à éjecter hors de soi, parce qu’il ne s’accepte pas comme autre. Pourtant, à ce que je sache, la France n’a jamais été un pays ethnique, mais une construction politique et culturelle. Elle est issue de ce pays que l’on appelait jadis la Gaule ; un pays ouvert à mille possibles, riche en villes bien avant la conquête de Jules César, en relation constante avec les grandes civilisations du bassin oriental de la Méditerranée. La France, rappelons-le à ceux qui l’ont oublié, est une terre d’immigration,

* Nom d’origine juive qui signifie « fils ».

un lieu de brassage extraordinaire, de circulations, où se sont mêlés des peuples divers – Ligures, Ibères, Phéniciens, Juifs, sur les côtes méditerranéennes ; Celtes ou Gaulois, Romains, Vandales, Alains, Suèves, Germains (Francs, puis Burgondes et Goths), Normands scandinaves, Vascons, Africains, Berbères, Arabes – auxquels succéderont à compter du XIXe siècle, avec la révolution industrielle, des millions de nouveaux acteurs : Belges, Italiens, Espagnols, Allemands, Suisses, dans un premier temps ; puis, des décennies plus tard, en vagues successives, Maghrébins, Portugais, Polonais, Vietnamiens, Africains subsahariens et j'en passe... qui vont peu à peu faire souche.

Alors, comment se fait-il qu'aucun représentant du pouvoir n'ose prendre ces antécédents en compte et dire bien haut que la nation française est le produit d'une dynamique, d'un mouvement, d'une identité en mouvement ? Que sa position géographique entre deux vastes mers lui a facilité d'innombrables navigations, circulations, découvertes et relations avec le divers du monde. Et qu'elle est en vérité foncièrement métisse*. Dans tous les cas, il est urgent de contrer ce déni afin de rendre la nation enfin à la Sagesse, au « bon sens » ou à la Raison ouverte dont elle se réclame, mais qu'elle a si fâcheusement laissé échapper, au risque de créer dans l'avenir un mur entre elle et les autres, avec sa double incidence psychologique : sécurité, étouffement ; défense des frontières, mais

* *Métis*, en grec, signifie « la sagesse ».

enfermement dans le cercle infernal des fanatismes, des populismes alarmants, des passions tristes anti-démocratiques. Cela est d'autant plus urgent que la crise de l'État-providence, l'échec des valeurs républicaines, de l'intégration sociale, de la politique économique, sans parler de la croissance des inégalités, fait resurgir brutalement « les identités meurtrières » (Amin Maalouf), avec ses vieux fantasmes de la banque juive, du complot international, que l'on croyait éradiqués. Le lecteur se souvient-il de ce que proclamait Daniel Cohn-Bendit en Mai 68 ? Il s'agissait d'un slogan qui disait : « Nous sommes tous des juifs et des Allemands ! » Il tenait à ce que le peuple allemand s'en souvienne. Mais ce slogan ne concerne pas seulement l'Allemagne. Il concerne aussi la France dont la culture, plus que toute autre encore, est faite de mélanges, d'échanges et de contacts entre les populations humaines. Inutile donc de charger les juifs de tous les maux du « capitalisme financiarisé » (Danny Trom), de les associer aux médias et à la volonté de dominer la nation républicaine, autrement dit d'en faire des boucs émissaires, offrant ainsi un exutoire à l'envie, à la fureur ravageuse que ces derniers suscitent parmi les extrémistes de tout bord. Il y a depuis toujours des juifs en France et leur rôle est profondément ancré dans l'Histoire de France. Leurs branches et leurs racines sont inextricablement emmêlées à celles des Français de culture chrétienne et témoignent d'un lien de parenté ou d'adoption. Et pourtant, depuis le Moyen Âge chrétien, la violence envers les juifs n'a cessé de renaître dans une sorte de résur-

gence cyclique. Hier comme aujourd'hui, dès qu'il y a une crise financière structurelle (celle de 1929, celle de 2008), on transfère sur eux la convoitise insatiable du bien ou de l'argent (supposé) que l'on voudrait avoir soi-même. Comme l'a si bien montré l'historien Götz Aly⁷²¹ à propos du peuple allemand qui a soutenu le régime nazi jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale afin de continuer à bénéficier des avantages sociaux acquis dans les années 1930, fût-ce au moyen du pillage des pays conquis et notamment de la spoliation des juifs et autres minorités.

La peste nazie a frappé et brisé les branches de l'arbre-ancêtre de Jessé, solidement et profondément plantées dans les pays d'Europe, mais la sève n'a jamais cessé de circuler dans les vaisseaux du bois de France. Ainsi, malgré l'ampleur et l'horreur de la catastrophe que fut la Shoah (en hébreu, *shoah* signifie « catastrophe »), mille petits rameaux rejaillirent de la tige qui paraissait anéantie et de ses racines s'éleva bientôt, comme par miracle, une majestueuse fleur de lys, emblème des tribus d'Israël, également très présente dans les royaumes francs. Quelque chose de pleinement nouveau semblait avoir commencé. Nous étions des centaines de milliers à crier : « Plus jamais ça ! » Ce fut aussi l'objectif des politiques de mémoire. Or, des citoyens français sont à l'heure actuelle insultés, agressés, menacés de mort et sauvagement assassinés, tout simplement parce qu'ils sont juifs. On objectera que les tueries ont surtout un rapport avec le fanatisme d'aucuns Français musulmans sous l'emprise du radicalisme islamiste... C'est un fait in-

contestable. Néanmoins, il serait délétère pour la France de dénier qu'il y a aussi, et nous avons pu l'observer lors des mobilisations des « Gilets jaunes », une résurgence menaçante de l'antisémitisme dans de larges couches de la population française, notamment au sein de la France populaire dite « périphérique ». Si tel est bien le cas, les autorités en place doivent y faire face sans avoir peur d'appeler la bête fétide par son nom, de l'identifier, de la combattre au même titre que le racisme, et recréer du lien au-delà des clivages religieux et culturels, pour que s'arrête l'indifférence insoutenable face à l'exode progressif et massif de la population juive hors de France, lequel signe, faute de riposte vigoureuse de la part de l'opinion, la fin de la pensée des Lumières et de la France républicaine.

Bibliographie

- Abécassis Eliette, *Sépharade*. Paris, Albin Michel 2009.
- Aleph, beth. *Histoires et Mémoires*, Art / Philosophie / Littérature, semestriel de l'association juifs et africains. Cahors, 1999 (numéro 3).
- Alfieri Luigi, *Le feu et la bête. Commentaire philosophico-politique de Sa Majesté-des-Mouches de William Golding dans Politiques de Caïn*, Paris, Desclée de Brouwer 2004.
- Aly Götz, *Comment Hitler a acheté les Allemands*. Paris, Flammarion 2005.
- Al-Juhayni Ahmad / Mustafa Muhammad, *L'islam et l'autre. Les non-musulmans au regard de l'islam*. Beyrouth, Gebo Albouraq 2008.
- Ancelin Schützenberger Anne, *Aïe, mes aïeux!* Paris, La Méridienne 1993.
- Ancelin Schützenberger Anne, *Psychogénéalogie. Guérir des blessures familiales et se retrouver soi*. Paris, Petite Bibliothèque Payot 2015.

Anissimov Miriam, *Primo Levi ou la tragédie d'un optimiste*. Paris, Lattès 1996.

Aron Thomas, *Langue française*, numéro 7. Paris, Larousse 1970.

Assouline Pierre, *Retour à Sefarad*. Paris, Gallimard 2018.

Attali Jacques, *1492*. Paris, Fayard 1991.

Attali Jacques, *Les juifs, le monde et l'argent*. Paris, Fayard 2002.

Attali Jacques, *L'homme nomade*. Paris, Fayard 2003.

Attias Jean-Christophe, *L'islam et les musulmans dans le regard du Judaïsme dans Juifs et musulmans. Une histoire partagée, un dialogue à construire* (sous la direction de Benbassa Esther / Attias Jean-Christophe). Paris, La Découverte 2006.

Bakan David, *Freud et la tradition mystique juive*. Paris, Petite Bibliothèque Payot 2001.

Banères Patricia, *Histoire d'une répression : les judéo-convers dans le royaume de Valence aux premiers temps de l'Inquisition (1461-1530)*. Histoire. Université Paul Valéry – Montpellier III 2012 – <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00806779/document> [consulté le 30 mars 2019].

Banniard Michel, 842-843. *Quand les langues ne faisaient pas les royaumes dans Histoire mondiale de la France*, sous la direction de Patrick Boucheron. Paris, Seuil 2017.

Benbassa Esther / Attias Jean-Christophe (sous la direction de), *Juifs et musulmans. Une histoire partagée, un dialogue à construire*. Paris, La Découverte 2006.

Bernheim Gilles, *Le souci des autres au fondement de la loi juive*. Paris, Calmann-Lévy 2002.

Bertolo Amedeo, *Juifs et anarchistes*. Paris-Tel Aviv, De l'éclat 2008.

Bettini Maurizio, *Contre les racines*. Paris, Flammarion, coll. Champs 2017.

Biagini Furio, *Utopie sociale et spiritualité juive dans Juifs et anarchistes* (ouvrage coordonné par Amedeo Bertolo). Paris-Tel Aviv, De l'éclat 2008.

Biasi Pierre-Marc de, *Lexique de l'actuel. Quelques idées reçues de notre temps*, volume I. Paris, Calmann-Lévy 2005.

Bordignon Vasco avec la collaboration de Mario Carraro, *Storia di Solagna* – <https://it.wikipedia.org/wiki/Solagna> [consulté le 14 juillet 2018].

Bortolami Sante, *L'Altopiano dei Sette Comuni I, Territorio e istituzioni*, a cura di A. Stella. Vicenza, Neri Pozza 1994.

Bortolami, Sante / Barbierato, Paola. *Storia e geografia della colonizzazione germanica medievale dans L'Altopiano dei sette comuni* (2009), p. 144-181 – <http://opac.regesta-imperii.de/id/1470362> [consulté le 10 avril 2019].

Bortolami, Sante / Barbierato, Paola. *Un mondo in costruzione: l'Altopiano nei secoli XI-XII*, dans *L'Altopiano di Asiago nel medioevo. Un microcosmo composito di "latini" e "teutonici"*, p. 25-70. Ravenna 2012 – <http://opac.regesta-imperii.de/id/1793417> [consulté le 10 avril 2019].

Boucheron Patrick (sous la direction de), *Histoire mondiale de la France*. Paris, Seuil 2017.

Boucheron Patrick, *Constantinople. Une chute fondatrice et diffractée* dans *Le Magazine Littéraire*, Juin 2016.

Bourcillier Patricia, *Sardegnamadre. L'île et l'Autre*. Wuppertal, Flying Publisher 2003.

Bourcillier Patricia, *Isabelle Eberhardt. Une femme en route vers l'islam*. Wuppertal, Flying Publisher 2012.

Camps Gabriel, *Les berbères. Mémoire et identité*. Paris, coll. Babel 2007 ; coédité par Actes Sud (France), Barzakh (Algérie), Le Fennec (Maroc) et Elyzad (Tunisie).

Chamoiseau Patrick, *De la mémoire obscure à la mémoire consciente*. Paris, Gallimard 2010.

Chamoiseau Patrick, *Frères migrants*. Paris, Seuil 2017.

Chassériau-Banas Nathalie, *Envie de comprendre votre passé familial ?* Paris, Hachette pratique 2015.

Chevalier Jean/ Gheerbrant Alain, *Dictionnaire des symboles*. Paris, Robert Laffont/Jupiter 1982.

Chouraqui André, *L'amour fort comme la mort*. Paris, Robert Laffont 1990.

Clavier Bruno, *Les fantômes familiaux. Psychanalyse transgénérationnelle*. Paris, Petite Bibliothèque Payot 2013.

Clébert Jean-Paul, *Les Tsiganes*. Paris, Tchou 1976.

Clément Catherine, *La senora*. Paris, Calmann-Lévy 1992.

Cohen Ammon, *Les Juifs dans l'islam dans Le Monde du Judaïsme. Histoire et civilisation du peuple juif*. Paris, Thames & Hudson 2003.

Cohen Matt, *Le médecin de Tolède*. Paris, Phébus 2002.

Cortanze Gérard de, *L'an prochain à Grenade*. Paris, Albin Michel 2014.

Dalla Zuanna Aldo, *Les enfants de la Jeanne. Histoire d'une famille de la vallée de la Brenta* - <http://dallazuanna.free.fr> [consulté le 1 octobre 2018].

Dorès Maurice, *Traces juives en Afrique*, aleph, beth, semestriel de l'association juifs et africains. Cahors, n° 3, mars 1999.

Eberhardt Isabelle / Barrucand Victor, *Dans l'ombre chaude de l'islam*. Paris, Actes Sud 1996.

Eersel Patrice van / Maillard Catherine, *J'ai mal à mes ancêtres. La Psychogénéalogie aujourd'hui*. Paris, Editions Assouline 2000.

Escobar Roberto, *Rivalité et Mimésis. L'étranger de l'intérieur dans Politiques de Caïn*. En dialogue avec René Girard. Paris, Desclée de Brouwer 2004.

Falconès Ildefonso, *La cathédrale de la mer*. Paris, Robert Laffont 2008.

Falconès Ildefonso, *La révolte de Cordoue*. Paris, Robert Laffont 2011.

Falconès Ildefonso, *La reine aux pieds nus*. Paris, Robert Laffont 2014.

Feuchtwanger Léon, *Le juif Süss*. Paris, Belfond, Le Livre de Poche 2010.

Freud Sigmund, *Beiträge zur Psychologie des Liebeslebens III. Das Tabou der Virginität*, Band XII. Frankfurt am Main, Fischer 1917.

Freud Sigmund, *Totem et tabou*. Paris, Petite Bibliothèque Payot 1965.

Gary Romain, *Le judaïsme n'est pas une question de sang*. Paris, L'Herne 2007.

Ginnaio Monica, *La pellagre en Italie à la fin du XIXe siècle : les effets d'une maladie de carence*, dans *Population*, Institut national d'études démographiques, Vol. 66, Numéro 3-4, p. 671.

Girard René (en dialogue avec), *Politiques du Caïn*. Paris, Desclée de Brouwer 2004.

Gordon Noah, *Le dernier juif*. Paris, J'ai lu 2010.

Grenier Jean-Yves, *Quand la lagune faisait forte impression* dans *Libération*, 15 août 2018.

Grossman A., *Les Juifs de l'Europe médiévale dans Le Monde du judaïsme. Histoire et civilisation du peuple juif*. Paris, Thames & Hudson 2003.

Guetta Alessandro, *Les juifs d'Italie à la renaissance*. Paris, Albin Michel 2017.

Halter Marek, *La mémoire d'Abraham*. Paris, Robert Laffont 1983.

Halter Marek, *Les fils d'Abraham*. Paris, Robert Laffont, 1989.

Halter Marek, *La mémoire inquiète*. Paris, Robert Laffont 1993.

Halter Marek, *Le vent des Khazars*. Paris, Robert Laffont 2001.

Horvilleur Delphine, *Comment les rabbins font des enfants*. Paris, Grasset & Fasquelle 2015.

Iogna-Prat Dominique, 1143. "L'exécrable Mahomet" dans *Histoire modiale de la France*, sous la direction de Patrick Boucheron. Paris, Seuil, janvier 2017.

Jérusalem Raphaël, *La rose de Saragosse*, Paris, Actes Sud 2018.

Jodorowsky Alejandro, *L'arbre du dieu perdu*. Paris, Métailié 1996.

Jong Rudolf de, *Réflexions sur l'antisémitisme dans le débat anarchiste* dans *Juifs et anarchistes* (ouvrage coordonné par Amedeo Bertolo). Paris-Tel Aviv, De l'éclat 2008.

Koestler Arthur, *La treizième tribu*. Paris, Tallandier 2008.

Kristeva Julia, *Etrangers à nous-mêmes*. Paris, Fayard 1988.

Lanzmann Jacques, *La Tribu perdue, tome 2 : Imagine la terre promise*. Paris, Plon 2000.

Le Porrier Herbert, *Le médecin de Cordoue*. Paris, Seuil 1974.

Lévy Bernard-Henri, *L'esprit du judaïsme*. Paris, Grasset & Fasquelle 2016.

Lewinsky Charles, *Melnitz*. Paris, Grasset & Fasquelle 2008.

Lindenberg Daniel, *Destins marranes. L'identité juive en question*. Paris, Hachette Littératures 1997.

Londres Albert, *Le juif errant est arrivé*. Paris, Albin Michel 1997.

Matino Umberto, *La valle dell'Orco*. Forli, ed. Foschi 2011.

Mazel Florian, 1095. *L'Orient des Francs dans Histoire mondiale de la France*, sous la direction de Patrick Boucheron. Paris, Seuil 2017.

Méchoulan Henry, *Les juifs du silence au siècle d'or espagnol*. Paris, Albin Michel 2003.

Meghnagi David, *Dalla Santa Inquisizione al nazismo*, Lettera internazionale 1997.

Meïr Long Didier (2013), *Le Maure, le Corse et le Juif* – <https://didierlong.com/2013/09/09/le-maure-la-corse-et-les-juifs/> [consulté le 9 septembre 2013].

Meïr Long Didier (2015), *Des marranes en Sardaigne connaissent le secret de la fabrication du « byssus » et la couleur du « tekhelet » perdus* – <https://didierlong.com/2015/08/11/des-marranes-en-sardaigne-connaissent-le-secret-de-la-de-la-fabrication-du-byssus-et-la-couleur-du-tekhelet-perdus/> [consulté le 11 août 2015].

Mercey Frédéric, *Les Sept Communes* dans *Revue des Deux Mondes*, Période Initiale, 4ème série, tome 25, 1841.

Mezrahi Claude, *Les secrets et les trésors cachés des noms de famille juifs*. Paris, A. J. Presse 2001.

Miller Jacques-Alain, *Lettres à l'opinion éclairée*. Paris, Seuil 2002.

Milner Jean-Claude, *Le Juif du savoir*. Paris, Grasset 2006.

Mitscherlich Alexander, *Vers la société sans pères*. Paris, TEL Gallimard 1969.

Morgenstern Soma, *Idylle en exil*. Paris, Liana Levi 2000.

Morgenstern Soma, *Le testament du fils prodigue*. Paris, Liana Levi piccolo 1998.

Morin Edgar, *Vidal et les siens*. Paris, Seuil 1989.

Morin Edgar, *Culture et barbarie européennes*. Paris, Bayard 2005.

Muhano Adma, *La dissidence en héritage* dans Le Magazine Littéraire. Spécial Spinoza, Nov. Déc. 2017. Numéro 585-586.

Nathan Tobie, *Leurrer les dieux... mais comment faire ?* dans *La Bible et l'Autre*. Paris, In Press Éditions 2002.

Nathan Tobie, *De la frayeur* dans Le Magazine Littéraire, Juillet-Août 2003.

Nathan Tobie, *Ethno-roman*. Paris, Grasset 2012.

Nokovitch Milena, *Et la nuit ottomane tomba sur Kosovo*. Paris, La Table Ronde 1985.

Ormesson Jean d', *Le juif errant*. Paris, Gallimard 1990.

Ouaknin Marc-Alain, *Bibliothérapie. Lire, c'est guérir*. Paris, Seuil 1994.

Ouaknin Marc-Alain/Rotnemer Dory, *Le livre des pré-noms bibliques et hébraïques*. Paris, Albin Michel 1997.

Ouaknin Marc-Alain, *Concerto pour quatre consonnes sans voyelles*. Paris, Payot & Rivages 1998.

Ouaknin Marc-Alain, *C'est pour cela qu'on aime les libellules*. Paris, Calmann-Lévy 1998.

Ouaknin Marc-Alain, *Mystères de la Kabbale*. Paris, Editions Assouline 2000.

Pavic Milorad, *Le dictionnaire Khazar. Roman-lexique en 100 000 mots, exemplaire féminin*. Paris, Pierre Belfond 1988.

Perani Mauro, *L'expulsion des Juifs de Provence et de l'Europe méditerranéenne*. Université de Bologne –

<https://books.google.fr/books?id=9inGk3D-hcYC>
[consulté le 30 mars 2019].

Perez Camille (sous la direction de), *Venise au XIXe siècle. Une ville entre deux histoires*. Milan, Silvana Editoriale 2013.

Peyrefitte Roger, *Les juifs*. Paris, Flammarion 1965.

Piatigorsky Jacques / Sapir Jacques (dirigé par), *L'empire khazar VIIe-IXe siècles. L'énigme d'un peuple cavalier*. Paris, Autrement 2005.

Poliakov Léon, *Histoire de l'antisémitisme de Mahomet aux Marranes*. Paris, Calmann-Lévy 1961.

Poliakov Léon, *Histoire de l'antisémitisme du Christ aux Juifs de cour*. Paris, Calmann-Lévy 1955.

Pommier Gérard, *Le nom propre. Fonctions logiques et inconscientes*. Paris, Presses Universitaires de France 2013.

Potok Chaïm, *L'élou*. Paris, Calmann-Lévy, coll. 10-18, 1969.

Proust Marcel, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, t. 2, Kindle.

Quignard Pascal, *La barque silencieuse*. Paris, Seuil 2009.

Reiss Tom, *L'Orientaliste : L'énigme résolue d'une vie étrange et dangereuse*. Paris, Phébus 2010.

Riera Carme, *Vers l'azur infini*. Paris, Autrement 2012.

Rosenfeld Astrid, *Le legs d'Adam*. Paris, Gallimard 2014.

Roth Joseph, *La marche de Radetsky*. Paris, Seuil 1982.

Roth Joseph, *Tarabas*. Paris, Seuil 1985.

Roudinesco Elisabeth, *La part obscure de nous-mêmes*. Paris, Albin Michel 2007.

Roudinesco Elisabeth, *Retour sur la question juive*. Paris, Albin Michel, Bibliothèque Idées 2009.

Rushdie Salam, *Les enfants de minuit*. Paris, Plon 2008.

Saïd Edward, *Freud et le monde extra-européen*. Paris, Le Serpent à plumes 2004.

Sand Shlomo, *Comment le peuple juif fut inventé*. Paris, Fayard 2008.

Sansal Boualem, *Petite éloge de la mémoire*. Paris, Gallimard, coll. Folio 2007.

Saavedra Eduardo, *Estudio sobre la invasión de los árabes en Espana*. Madrid, Progreso Editorial, 1892, p. 89.

Schaerf Samuel, *I cognomi degli Ebrei in Italia, 1925* – <http://bit.ly/2IpckbE>, [consulté le 14 janvier 2019].

Schmeller J. A., *Ausbreitung des Deutschtums in Südtirol im Lichte der Urkunden*, vol. I. München 1927.

Schwarz-Bart André, *Le dernier des justes*. Paris, Seuil 1959.

Schwarzfuchs Simon, *Les juifs au temps des croisades*. Paris, Albin Michel 2005.

Sebag Paul, *Le nom des juifs de Tunisie*, <http://latunisiededina.blogspot.com/2014/01/paul->

sebag-les-noms-des-juifs-de-tunisie.html [consulté le 30 mars 2019].

Sémelin Jacques / Rithy Panh / Jean Hatzfeld, *Comment devient-on un bourreau ?* Le Monde, 3 avril 2014, https://www.lemonde.fr/idees/article/2014/04/03/c-omment-devient-on-un-bourreau_4395245_3232.html [consulté le 15 avril 2019].

Sénac Philippe, *Charlemagne et Mahomet. En Espagne (VIIIe-IXe siècles)*. Paris, Gallimard 2015.

Sheid Elie, *Histoire des juifs de Haguenau*, extraite de la Revue des études juives. Paris 1885.

Sibony Daniel, *Le racisme ou la haine identitaire*. Paris, Christian Bourgeois 1997.

Signori Franco, *Storia di Solagna e del suo territorio : le origini*. Italia 1995.

Spicehandler Ezra, *La littérature juive. La prose dans Le Monde du Judaïsme. Histoire et civilisation du peuple juif*. Paris, Thames & Hudson 2003.

Tasca Cecilia, *Gli ebrei in Sardegna nel secolo XIV. Società, cultura, istituzioni*. Roma 1992.

Tokarska-Bakir Johanna, *Légendes du sang. Pour une anthropologie de l'antisémitisme chrétien*. Paris, Albin Michel, Bibliothèque Histoire 2008.

Trigano Shmuel (sous la direction de), *La Bible et l'Autre*. Paris, In Press Éditions 2002.

Ulivucci Christine, *Psychogénéalogie des lieux de vie. Ces lieux qui nous habitent*. Paris, Petite Bibliothèque Payot 2010.

Verdon Jean, *Le Moyen Âge. Ombres et lumières*. Paris, Perrin 2013.

Vigouroux François, *L'empire des mères*. Paris, Presses universitaires de France 1998.

Villa Deliso, *L'émigration italienne. Le plus grand exode d'un peuple dans l'histoire moderne*. Danunzio Benacchio 2007.

Waal Edmund de, *La mémoire retrouvée*. Paris, Albin Michel 2010.

Werup Jacques, *Les voyages de Shimonoff*. Paris, Denoël 1999.

Wex Michaël, *Kvetch! ou l'art yiddish de se plaindre*. Paris, Denoël 2011.

Wikipedia

- Bosa. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Bosa> [consulté le 10 avril 2019]
- *Histoire des Juifs en Italie*. https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_Juifs_en_Italie [consulté le 30 juin 2011]
- Saxons. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Saxons> [consulté le 31 janvier 2019]
- *Histoire de l'Allemagne*. https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_l%27Allemagne [consulté le 31 janvier 2019]
- Kočevje. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kočevje> [consulté le 30 mars 2019]

– *Dix tribus perdues.*

https://fr.wikipedia.org/wiki/Dix_tribus_perdues [consulté le 31 janvier 2019]

Yehoshua Avraham B., *Voyage vers l'An Mil*. Paris, Calmann-Lévy 1997.

Zimler Richard, *Le gardien de l'aube*. Paris, Le Cherche Midi 2003.

Zimler Richard, *Le dernier kabbaliste de Lisbonne*. Paris, Le cherche midi, coll. Pocket 2005.

Zimler Richard, *Les sortilèges de minuit*, Le Cherche Midi 2006.

Zweig Stefan, *Érasme*. Paris, Grasset 2010.

Notes

- ¹ Catherine Kikuchi, *La Venise des livres, 1469-1530*, citée par Jean-Yves Grenier.
- ² Jean-Paul Clébert, *Les tziganes*, Paris, Tchou, p. 41.
- ³ Tacite, cité par Jacques Sémelin.
- ⁴ Bruno Clavier, p. 164.
- ⁵ Ibid., p. 53.
- ⁶ Nathalie Chassériau-Banas, p. 187.
- ⁷ Claude Mezrahi, p. 30.
- ⁸ Samuel Schaerf, *I cognomi degli Ebrei in Italia*.
- ⁹ Stefan Zweig, *Érasme*, p. 64-65.
- ¹⁰ Thomas Aron, p. 56-62.
- ¹¹ Umberto Matino, p. 268.
- ¹² Camille Perez, p. 72.
- ¹³ Tobie Nathan, *Ethno-roman*, p. 163.
- ¹⁴ Roger Peyrefitte, p. 173.
- ¹⁵ Claude Mazrahi, p. 53.

- ¹⁶ ASBas, not Giorgio Angelini, 9 décembre 1454, cité par Franco Signori, p. 116.
- ¹⁷ ASBas, not. Zuanna Stecchini, 4 novembre 1498, cité par Franco Signori.
- ¹⁸ ASBas, not. Baldassare Sguario, 31 janvier 1535, cité par Franco Signori.
- ¹⁹ Jacques Attali, 1492, p. 346.
- ²⁰ Daniel Lindenberg, p. 231.
- ²¹ Franco Signori, p. 161.
- ²² Michaël Wex, p. 210.
- ²³ Charles Lewinsky, p. 546.
- ²⁴ Anne Ancelin Schützenberger, *Aïe, mes aïeux!*, p. 99.
- ²⁵ Michaël Wex, p. 210.
- ²⁶ Isaïe, 26,19, cité dans le *Dictionnaire des symboles* de Jean Chevalier / Alain Gheerbrant, Rosée/825.
- ²⁷ Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.
- ²⁸ Charles Lewinsky, p. 28.
- ²⁹ Aldo Dalla Zuanna, *Les enfants de la Jeanne. Histoire d'une famille de la vallée de la Brenta*.
- ³⁰ Franco Signori, p. 142.
- ³¹ Ibid., p. 138.
- ³² Arthur Koestler, p. 232.
- ³³ Franco Signori, p. 179-180.
- ³⁴ Marek Halter, *La mémoire inquiète*, p. 44.
- ³⁵ Alejandro Jodorowsky, p. 75.

- ³⁶ Marek Halter, *La mémoire d'Abraham*, p. 565.
- ³⁷ Myriam Anissimov, p. 749.
- ³⁸ Arthur Koestler, p. 210.
- ³⁹ Pierre-Marc de Biasi, p. 35.
- ⁴⁰ Miriam Anissimov, p. 749.
- ⁴¹ Idem.
- ⁴² Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme de Mahomet aux Marranes*, p. 313.
- ⁴³ Esther Benbassa / Jean-Christophe Attias, p. 23.
- ⁴⁴ Ahmad Al-Juhayni / Muhammad Mustafa, p. 24.
- ⁴⁵ Arthur Koestler, p. 244.
- ⁴⁶ ASBas (not. Baldassare Sguario, 31 mars 1522), cité dans Franco Signori, p. 161.
- ⁴⁷ Idem.
- ⁴⁸ ASBas (not. Nicolò Apollonio, 3 janvier 1588), idem.
- ⁴⁹ ASBas (not. Bartolomeo Maggi, 10 août 1567 ; not. Ludovico Basso, 30 juillet 1590 ; 31 maggio 1592), cités par Franco Signori.
- ⁵⁰ Gérard Pommier, *Le nom propre*.
- ⁵¹ Claude Mezrahi, p. 130.
- ⁵² A. Grossman, p. 169.
- ⁵³ Anne Ancelin Schützenberger, *Psychogénéalogie*, p. 147.
- ⁵⁴ Ibid., p. 29.
- ⁵⁵ Michaël Wex, p. 86.

- ⁵⁶ Marc-Alain Ouaknin / Dony Rotnemer, p. 18.
- ⁵⁷ Cité par Marc-Alain Ouaknin dans *Bibliothérapie*, p. 377.
- ⁵⁸ Daniel Lindenberg, p. 273.
- ⁵⁹ Gérard Pommier, p. 13.
- ⁶⁰ Marc-Alain Ouaknin, *C'est pour cela qu'on aime les libellules*, p. 139.
- ⁶¹ Marc-Alain Ouaknin, *Bibliothérapie*, p. 378.
- ⁶² Anne Ancelin Schützenberger, *Aïe, mes aïeux !*, p. 145.
- ⁶³ Gérard Pommier, p. 16.
- ⁶⁴ *Ibid.*, p. 18.
- ⁶⁵ *Idem.*
- ⁶⁶ Gérard Pommier, p. 17.
- ⁶⁷ *Ibid.*, p. 21.
- ⁶⁸ Nathalie Chassériau Banas, p. 74.
- ⁶⁹ Gérard Pommier, p. 22.
- ⁷⁰ *Ibid.*, p. 21.
- ⁷¹ Claude Mezrahi, p. 9.
- ⁷² Gérard Pommier, p. 30.
- ⁷³ *Ibid.*, p. 18.
- ⁷⁴ *Ibid.*, p. 59-66.
- ⁷⁵ *Ibid.*, p. 18.
- ⁷⁶ Anne Ancelin Schützenberger, *Aïe, mes aïeux!*, p. 114.

- ⁷⁷ Gérard Pommier, p. 23.
- ⁷⁸ Ibid., p. 139-140.
- ⁷⁹ Jean Chevalier/Alain Gheerbrant, *Mère*/625.
- ⁸⁰ Gérard Pommier, p. 30.
- ⁸¹ Ibid., p. 35.
- ⁸² Jean Chevalier/Alain Gheerbrant, *Mère*/625.
- ⁸³ Bernard-Henri Lévy, p. 163.
- ⁸⁴ Franco Signori, p. 184.
- ⁸⁵ Anne Ancelin Schützenberger, *Aïe, mes aïeux!*, p. 98.
- ⁸⁶ Jean Verdon, p. 204.
- ⁸⁷ Gérard Pommier, p. 67.
- ⁸⁸ Idem.
- ⁸⁹ Claude Mezrahi, p. 56.
- ⁹⁰ Ibid., p. 190.
- ⁹¹ Ibid., p. 227.
- ⁹² Patricia Baneres, *Histoire d'une répression : les judéo convers dans le royaume de Valence aux premiers temps de l'Inquisition. 1451-1530*.
- ⁹³ Matt Cohen, p. 236.
- ⁹⁴ Claude Mezrahi, p. 53.
- ⁹⁵ ASVi, Ufficio Registro, not. Giovanni Vezati, 11 febbraio 1429, VI, c 19 : Bartolomeo, figlio di Aldighiero Sogaro alias ser Adigerij Sogarij, cité par Franco Signori.
- ⁹⁶ Wikipedia, *Bosa*.

⁹⁷ Tacite, cité par Shlomo Sand, p. 236.

⁹⁸ Gérard de Cortanze, p. 16.

⁹⁹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme de Mahomet aux marranes*, p. 131.

¹⁰⁰ Idem.

¹⁰¹ Cecilia Tasca, *Gli ebrei in Sardegna...*

¹⁰² Wikipedia, *Histoire des Juifs en Italie*.

¹⁰³ Mauro Perani, *L'expulsion des Juifs de Provence...*

¹⁰⁴ Didier Meïr Long, *Des marranes en Sardaigne connaissent le secret de la fabrication du « byssus » et la couleur du « tekhelet » perdus*.

¹⁰⁵ Johanna Tokarska-Bakir, p. 80.

¹⁰⁶ Matt Cohen, p. 423.

¹⁰⁷ Claude Mezrahi, p. 45.

¹⁰⁸ Franco Signori, p. 113.

¹⁰⁹ Claude Mezrahi, p. 56.

¹¹⁰ Ibid., p. 116.

¹¹¹ Idem.

¹¹² ASBas, not. Zuanna Stecchin, 28 mars 1497, cité par Franco Signori, p. 142.

¹¹³ Claude Mezrahi, p. 222.

¹¹⁴ Ibid., p. 97.

¹¹⁵ Ildefonso Falconès, *La reine aux pieds nus*, p. 612.

¹¹⁶ Claude Mezrahi, p. 113.

¹¹⁷ Ibid., p. 108.

- ¹¹⁸ Camille Perez, p. 11.
- ¹¹⁹ Frédéric Mercey, p. 917.
- ¹²⁰ Catherine Clément, p. 121.
- ¹²¹ Idem.
- ¹²² Idem.
- ¹²³ Catherine Clément, p. 158.
- ¹²⁴ Wikipedia, *Histoire des Juifs en Italie*.
- ¹²⁵ Camille Perez, p. 104.
- ¹²⁶ Catherine Clément, p. 120.
- ¹²⁷ Idem.
- ¹²⁸ Catherine Clément, p. 121.
- ¹²⁹ Ibid., p. 261.
- ¹³⁰ Ibid., p. 262.
- ¹³¹ Idem.
- ¹³² Ibid., p. 263-264.
- ¹³³ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme de Mahomet aux Marranes*, p. 313.
- ¹³⁴ Catherine Clément, p. 146.
- ¹³⁵ Ibid., p. 151.
- ¹³⁶ Alessandro Guetta, p. 10.
- ¹³⁷ Camille Perez, p. 13.
- ¹³⁸ Ibid., p. 14.
- ¹³⁹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme de Mahomet aux Marranes*, p. 318.

¹⁴⁰ C. Perez, p. 37.

¹⁴¹ Frédéric Mercey, p. 917.

¹⁴² Gérard de Constanze, p. 318.

¹⁴³ Idem.

¹⁴⁴ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme de Mahomet aux Marranes*, p. 287.

¹⁴⁵ Cité par Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme de Mahomet aux Marranes*, p. 227-228.

¹⁴⁶ Ibid., p. 335.

¹⁴⁷ Ibid., p. 322.

¹⁴⁸ Idem.

¹⁴⁹ Ibid., p. 336.

¹⁵⁰ Ibid., p. 340.

¹⁵¹ Ibid., p. 280.

¹⁵² Ibid., p. 341.

¹⁵³ Ibid., p. 251.

¹⁵⁴ Ibid., p. 252.

¹⁵⁵ Monica Ginnaio, p. 671.

¹⁵⁶ Deliso Villa, *L'émigration italienne. Le plus grand exode d'un peuple dans l'histoire moderne*.

¹⁵⁷ Frédéric Mercey, p. 921.

¹⁵⁸ Ibid., p. 918.

¹⁵⁹ Ibid., p. 926.

¹⁶⁰ Ibid., p. 921.

- ¹⁶¹ Ibid., p. 926.
- ¹⁶² Idem.
- ¹⁶³ Ibid., p. 923.
- ¹⁶⁴ Ibid., p. 916-917.
- ¹⁶⁵ Maurizio Bettini, p. 101.
- ¹⁶⁶ Gabriel Camps, p. 144.
- ¹⁶⁷ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme de Mahomet aux marranes*, p. 127.
- ¹⁶⁸ Ildefonso Falconès, *La cathédrale de la mer*, p. 819.
- ¹⁶⁹ Henry Méchoulan, p. 21-22.
- ¹⁷⁰ Hauser, 1913, cité par Johanna Tokarska-Bakir, p. 12.
- ¹⁷¹ Johanna Tokarska-Bakir, p. 11.
- ¹⁷² Ibid., p. 28.
- ¹⁷³ Ibid., p. 69.
- ¹⁷⁴ Idem.
- ¹⁷⁵ Jean Verdon, p. 288.
- ¹⁷⁶ Raphaël Jérusalem, p. 89.
- ¹⁷⁷ Marek Halter, *La mémoire d'Abraham*, p. 451.
- ¹⁷⁸ Luigi Alfieri, p. 58.
- ¹⁷⁹ Ildefonso Falconès, *La cathédrale de la mer*, p. 417.
- ¹⁸⁰ Luigi Alfieri, p. 49.
- ¹⁸¹ Ibid., p. 54.
- ¹⁸² Richard Zimler, *Le dernier kabbaliste*, p. 60.

- ¹⁸³ Henry Méchoulan, p. 20.
- ¹⁸⁴ Jean Verdon, p. 289.
- ¹⁸⁵ Jacques Attali, *1492*, p. 50
- ¹⁸⁶ Jean Verdon, p. 289.
- ¹⁸⁷ Matt Cohen, p. 92.
- ¹⁸⁸ Gérard de Cortanze, p. 248.
- ¹⁸⁹ Jean-Paul Clébert, p. 219.
- ¹⁹⁰ Ildefonso Falconès, *La reine aux pieds nus*, Paris, Robert Laffont 2014, p. 149.
- ¹⁹¹ Gérard de Cortanze, *L'an prochain à Grenade*, Paris, Albin Michel 2014, p. 249.
- ¹⁹² Amin Maalouf, *Léon l'Africain*, Paris, Jean-Claude Lattès 1986, p. 67-68.
- ¹⁹³ Carme Riera, *Vers l'azur infini*, Paris, Autrement 2012, p. 37.
- ¹⁹⁴ Roger Peyrefitte, *Les juifs*, p. 397.
- ¹⁹⁵ Daniel Lindenberg, *Destins marranes*, p. 165.
- ¹⁹⁶ A. Mitscherlich, *Vers la société sans pères*, Paris, TEL Gallimard, 1969, p. 244.
- ¹⁹⁷ Catherine Clément, *La senora*, Paris, Calmann Lévy, p. 14.
- ¹⁹⁸ Jacques Attali, *1492*, p. 53.
- ¹⁹⁹ Henry Méchoulan, p. 10.
- ²⁰⁰ Ibid., p. 22-23.
- ²⁰¹ Ibid., p. 27.

- ²⁰² Ibid., p. 43.
- ²⁰³ Ibid., p. 108.
- ²⁰⁴ Jean Verdon, *Le Moyen Âge. Ombres et lumières*, Paris, Perrin 2013, p. 289.
- ²⁰⁵ Matt Cohen, *Le médecin de Tolède*, Paris, Phébus 2002, p. 113.
- ²⁰⁶ Daniel Lindenberg, p. 38-39.
- ²⁰⁷ Citée par Roger Peyrefitte, p. 451.
- ²⁰⁸ Henry Méchoulan, p. 26.
- ²⁰⁹ Jacques Attali, *1492*, p. 54.
- ²¹⁰ Noah Gordon, *Le dernier juif*, Paris, J'ai lu 2010, p. 41.
- ²¹¹ Henry Méchoulan, p. 27.
- ²¹² Noah Gordon, p. 243.
- ²¹³ Ibid., p. 244.
- ²¹⁴ Henry Méchoulan, p. 14.
- ²¹⁵ Richard Zimler, *Le dernier kabbaliste*, p. 411.
- ²¹⁶ Henry Méchoulan, p. 72-73.
- ²¹⁷ Jacques Lanzmann, p. 204.
- ²¹⁸ Pierre-Marc de Biasi, p. 34.
- ²¹⁹ Roger Peyrefitte, p. 314.
- ²²⁰ Jacques Attali, *1492*, p. 55.
- ²²¹ Soma Morgenstern, *Le testament d'un fils prodigue*, p. 168.
- ²²² Cité par Marc-Alain Ouaknin dans *C'est pour cela qu'on aime les libellules*, p. 124.

- ²²³ Cité par Milorad Pavic, p. 187.
- ²²⁴ David Bakan, p.181.
- ²²⁵ Jacques Lanzmann, p. 205.
- ²²⁶ Johanna Tokarska-Bakir, p. 492-493.
- ²²⁷ Jacques Attali, *1492*, p. 42.
- ²²⁸ Noah Gordon, p. 133.
- ²²⁹ Gérard de Cortanze, p. 228.
- ²³⁰ Noah Gordon, p. 132.
- ²³¹ Henry Méchoulan, p. 26.
- ²³² Ildefonso Falconès, *Les révoltés de Cordoue*, p. 42.
- ²³³ Gabriel Camps, p. 117.
- ²³⁴ Catherine Clément, p. 388.
- ²³⁵ Jean-Christophe Attias, p. 37.
- ²³⁶ Gérard de Cortanze, p. 225.
- ²³⁷ Herbert Le Porrier, p. 19.
- ²³⁸ Ibid., p. 267.
- ²³⁹ Ibid., p. 13.
- ²⁴⁰ Gérard de Cortanze, p. 228.
- ²⁴¹ Herbert Le Porrier, p. 19.
- ²⁴² Gérard de Cortanze, p. 20.
- ²⁴³ Ibid., p. 196.
- ²⁴⁴ Herbert Le Porrier, p. 19.
- ²⁴⁵ Gérard de Cortanze, p. 173 et 177.
- ²⁴⁶ Ibid., p. 171.

- ²⁴⁷ Milorad Pavic, p. 189.
- ²⁴⁸ Ibid., p. 187.
- ²⁴⁹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme de Mahomet aux marranes*, p. 99.
- ²⁵⁰ Ibid., p. 113.
- ²⁵¹ Ibid., p. 240.
- ²⁵² Ibid., p. 170.
- ²⁵³ Béatrice Leroy, citée par Jean Verdon, p. 111.
- ²⁵⁴ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme de Mahomet aux marranes*, p. 186.
- ²⁵⁵ Noah Gordon, p. 45.
- ²⁵⁶ Daniel Lindenberg, p. 56.
- ²⁵⁷ Paul Wexler, *The Non-Yewish Origins of the Sephardic Jews*, New York, SUNY, 1966, p.105-106, cité par Shlomo Sand, p. 293.
- ²⁵⁸ Gérard de Cortanze, p. 17.
- ²⁵⁹ Marek Halter, *La mémoire d'Abraham*, p. 254.
- ²⁶⁰ Boualem Sansal, p. 81.
- ²⁶¹ Marek Halter, *La mémoire d'Abraham*, p. 193.
- ²⁶² Gérard de Cortanze, p. 22.
- ²⁶³ Ibid., p. 19.
- ²⁶⁴ Boualem Sansal, p. 36
- ²⁶⁵ Didier Meïr Long, *Le Maure, le Corse et le Juif*, <https://didierlong.com/2013/09/09/le-maure-la-corse-et-les-juifs/> [consulté le 9 septembre 2013].

²⁶⁶ Maurice Dorès, *Traces juives en Afrique*, aleph, beth, Semestriel de l'association juifs et africains, Cahors, n° 3, mars 1999, p.13.

²⁶⁷ Boualem Sansal, p. 84.

²⁶⁸ Eduardo Saavedra, *Estudio sobre la invasión de los árabes en Espana*, Madrid, Progresso Editorial, 1892, p. 89.

²⁶⁹ Cité par Shlomo Sand, p. 295.

²⁷⁰ Shlomo Sand, id.

²⁷¹ Gabriel Camps, p. 137.

²⁷² Gérard de Cortanze, p. 13.

²⁷³ Roger Peyrefitte, p. 293.

²⁷⁴ Paolo Uccello, *Miracolo dell'ostia profanata*, Palazzo Ducale, Urbino, dans Joanna Tokarska-Bakir, p. 117.

²⁷⁵ Didier Meïr Long, *Le maure, la Corse et les juifs*.

²⁷⁶ Cecilia Tasca, *Gli ebrei in Sardegna nel secolo XIV. Società, cultura, istituzioni*, Roma, 1992.

²⁷⁷ Mauro Perani, *L'expulsion des Juifs de Provence et de l'Europe méditerranéenne*. Université de Bologne.
<https://books.google.fr/books?id=9inGk3D-hcYC>
[consulté le 30 mars 2019].

²⁷⁸ Didier Meïr Long, *Le maure, la Corse et les juifs*.

²⁷⁹ Roger Peyrefitte, p. 398.

²⁸⁰ Ibid., p. 205.

²⁸¹ Noah Gordon, p. 55-56.

- ²⁸² Roger Peyrefitte, p. 310.
- ²⁸³ Cité par Jacques Attali, 1492, p. 214.
- ²⁸⁴ Noah Gordon, p. 55.
- ²⁸⁵ Idem.
- ²⁸⁶ Cité par Henry Méchoulan, p. 33.
- ²⁸⁷ Jacques Attali, 1492, p. 339-340.
- ²⁸⁸ Daniel Lindenberg, p. 33.
- ²⁸⁹ Edgar Morin, p. 17.
- ²⁹⁰ Gérard de Cortanze, cit., p. 251.
- ²⁹¹ Pierre-Marc de Biasi, p. 38.
- ²⁹² Daniel Lindenberg, p. 37.
- ²⁹³ Jacques Attali, 1492, p. 345.
- ²⁹⁴ Roger Peyrefitte, p. 494.
- ²⁹⁵ Johanna Tokarska-Bakir, p. 182.
- ²⁹⁶ Idem.
- ²⁹⁷ Sigmund Freud, cité par Roberto Escobar, p. 204)
- ²⁹⁸ Johanna Tokarska-Bakir, p. 581
- ²⁹⁹ Cité par Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme de Mahomet aux marranes*, p. 41.
- ³⁰⁰ Bernard-Henri Lévy, p. 182.
- ³⁰¹ Léon Feuchtwanger, p. 285.
- ³⁰² Marek Halter, *Les fils d'Abraham*, p. 187.
- ³⁰³ Léon Feuchtwanger, p. 286-287.
- ³⁰⁴ Jacques Attali, 1492, p. 228.

- ³⁰⁵ Henry Méchoulan, p. 43.
- ³⁰⁶ Herbert Le Porrier, p. 174.
- ³⁰⁷ Ibid., p. 144.
- ³⁰⁸ André Chouraqui, p. 77.
- ³⁰⁹ Noah Gordon, p. 202.
- ³¹⁰ Ibid., p. 340.
- ³¹¹ Jacques Lanzmann, p. 199.
- ³¹² Léon Poliakov, p. 229.
- ³¹³ Sarah Leibovici, *Christophe Colomb Juif*, 1986, citée par Maurice Dorès, p. 18.
- ³¹⁴ Roger Peyrefitte, p. 398.
- ³¹⁵ Cité par Jacques Attali, p. 239.
- ³¹⁶ Pierre Assouline, p. 101.
- ³¹⁷ Jacques Lanzmann, p. 206.
- ³¹⁸ Idem.
- ³¹⁹ Noah Gordon, p. 25.
- ³²⁰ Idem.
- ³²¹ André Schwarz-Bart, p. 19.
- ³²² Henry Méchoulan, p. 28.
- ³²³ Richard Zimler, *Le dernier des kabbalistes de Lisbonne*, p. 19.
- ³²⁴ Eliette Abécassis, p. 311.
- ³²⁵ Daniel Lindenberg, p. 37.
- ³²⁶ Gérard de Cortanze, p. 282.

- ³²⁷ Léon Poliakov, p. 246.
- ³²⁸ Cité par Johanna Tokarska-Bakir, p. 582.
- ³²⁹ Roger Peyrefitte, p. 460.
- ³³⁰ Gérard de Cortanze, p. 287.
- ³³¹ Henry Méchoulan, p. 29.
- ³³² Richard Zimler, *Le gardien de l'aube*, p. 46.
- ³³³ Richard Zimler, *Les sortilèges de minuit*, p. 238.
- ³³⁴ Henry Méchoulan, p. 29.
- ³³⁵ Idem.
- ³³⁶ Richard Zimler, *Les sortilèges de minuit*, p. 211.
- ³³⁷ Richard Zimler, *Le dernier kabbaliste*, p. 206.
- ³³⁸ Gérard de Cortanze, p. 290.
- ³³⁹ Roger Peyrefitte, p. 398.
- ³⁴⁰ Henry Méchoulan, p. 30.
- ³⁴¹ Marek Halter, *La mémoire d'Abraham*, p. 556
- ³⁴² Alessandro Guetta, p. 106.
- ³⁴³ Eliette Abecassis, p. 311.
- ³⁴⁴ Arthur Koestler, p. 272.
- ³⁴⁵ Cité par Jean Verdon, p. 281.
- ³⁴⁶ Noah Gordon, p. 25.
- ³⁴⁷ Johanna Tokarska-Bakir, p. 340.
- ³⁴⁸ Jean Verdon, p. 274.
- ³⁴⁹ Idem.

³⁵⁰ Loi XI, citée par Didier Meïr Long, *Le Maure, le Corse et le Juif*.

³⁵¹ René Girard, cité par Johanna Tokarska-Bakir, p. 546.

³⁵² Gérard de Cortanze, p. 284.

³⁵³ Matt Cohen, *Le médecin de Tolède*, p. 248.

³⁵⁴ Daniel Lindenberg, p.165.

³⁵⁵ Pierre Assouline, p. 201.

³⁵⁶ Gordon Noah, p. 25.

³⁵⁷ Henry Méchoulan, p. 10.

³⁵⁸ Tobie Nathan, p. 224.

³⁵⁹ Richard Zimler, p. 302.

³⁶⁰ Henry Méchoulan, p. 14,

³⁶¹ Richard Zimler, p. 140.

³⁶² David Meghnagi, p. 35.

³⁶³ Jacques Attali, *1492*, p. 54-55.

³⁶⁴ Nathalie Chassériau-Banas, p. 89.

³⁶⁵ Christine Ulivucci, p. 74.

³⁶⁶ Ancelin Schützenberger, *Psychogénéalogie. Guérir les blessures familiales et se retrouver soi*, p. 30.

³⁶⁷ Franco Signori, p. 183.

³⁶⁸ Miriam Anissimov, p. 744.

³⁶⁹ Marc-Alain Ouaknin et Dory Rotnemer, p. 214.

- ³⁷⁰ Marc-Alain Ouaknin, *C'est pour cela qu'on aime les libellules*, p. 181.
- ³⁷¹ Marc-Alain Ouaknin et Dory Rotnemer, p. 247.
- ³⁷² Adma Muhano, *La dissidence en héritage*.
- ³⁷³ Daniel Lindenberg, p. 154.
- ³⁷⁴ Catherine Clément, p. 231.
- ³⁷⁵ Marek Halter, *La mémoire d'Abraham*, p. 667.
- ³⁷⁶ Jacques-Alain Miller, p. 193.
- ³⁷⁷ Roger Peyrefitte, p. 308.
- ³⁷⁸ *Ibid.*, p. 97.
- ³⁷⁹ Philippe Senac, p. 78.
- ³⁸⁰ Cité par Jean-Paul Clébert, p. 27.
- ³⁸¹ Jean-Paul Clébert, p. 28.
- ³⁸² Avraham B. Yahoshua, p. 100.
- ³⁸³ Arthur Koestler, p. 139.
- ³⁸⁴ *Ibid.*, p. 33.
- ³⁸⁵ Cité par Arthur Koestler, p. 186.
- ³⁸⁶ Joseph Roth, *La marche de Radetzky*, p. 161.
- ³⁸⁷ Shlomo Sand, p. 315.
- ³⁸⁸ Jacques Piatigersky / Jacques Sapir, p. 154.
- ³⁸⁹ Saxons. Wikipedia,
<https://fr.wikipedia.org/wiki/Saxons> [consulté le 31 janvier 2019].
- ³⁹⁰ Roger Peyrefitte, p. 449.

- ³⁹¹ Henry Méchoulan, p. 186.
- ³⁹² Arthur Koestler, p. 256.
- ³⁹³ Soma Morgenstern, *Idylle en exil*, p. 146.
- ³⁹⁴ *Ibid.*, p. 147.
- ³⁹⁵ Arthur Koestler, p. 74.
- ³⁹⁶ Cité par Marc-Alain Ouaknin, *C'est pour cela qu'on aime les libellules*, p. 124.
- ³⁹⁷ Johanna Tokarska-Bakir, p. 159.
- ³⁹⁸ Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, 862/Sept.
- ³⁹⁹ Noah Gordon, p. 316.
- ⁴⁰⁰ Delphine Horvilleur, p. 142.
- ⁴⁰¹ Herbert Le Porrier, p. 132.
- ⁴⁰² Richard Zimler, *Les sortilèges de minuit*, p. 212.
- ⁴⁰³ Paul Sebag, *Le nom des juifs de Tunisie*.
- ⁴⁰⁴ Michaël Wex, p. 139.
- ⁴⁰⁵ Cité par Paul Sebag.
- ⁴⁰⁶ Marek Halter, p. 580.
- ⁴⁰⁷ Claude Mezrahi, p. 32.
- ⁴⁰⁸ Daniel Lindenberg, p. 26.
- ⁴⁰⁹ Ammon Cohen, p. 188.
- ⁴¹⁰ Daniel Lindenberg, p. 49.
- ⁴¹¹ Bernard-Henri Lévy, p. 234.
- ⁴¹² Roger Peyrefitte, p. 399.
- ⁴¹³ Jacques Werup, p. 232.

- ⁴¹⁴ Cité par Edmund de Waal, p. 146-147.
- ⁴¹⁵ Cité par Edward W. Saïd, p. 61-62.
- ⁴¹⁶ Daniel Lindenberg, p. 132.
- ⁴¹⁷ Morin Edgar, *Vidal et les siens*, p. 30.
- ⁴¹⁸ Avraham B. Yehoshua, p. 370.
- ⁴¹⁹ Charles Lewinsky, p. 27.
- ⁴²⁰ Idem.
- ⁴²¹ A. Polak, cité par Shlomo Sand, p. 339.
- ⁴²² Shlomo Sand, p. 342.
- ⁴²³ Ibid., p. 341-342.
- ⁴²⁴ Mises, cité par Arthur Koestler, p. 237.
- ⁴²⁵ Michaël Wex, p. 59.
- ⁴²⁶ Shlomo Sand, p. 341-342.
- ⁴²⁷ Idem.
- ⁴²⁸ Histoire de l'Allemagne. Wikipedia, https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_l%27Allemagne [consulté le 31 janvier 2019])
- ⁴²⁹ Kočevje. Wikipedia, <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kočevje> [consulté le 30 mars 2019].
- ⁴³⁰ Edgar Morin, *Culture et barbarie européennes*, p. 16.
- ⁴³¹ Milena Nokovitch, p. 273.
- ⁴³² Patrick Chamoiseau, *De la mémoire obscure à la mémoire consciente*, p. 9.
- ⁴³³ Milena Nokovitch, p. 310.

⁴³⁴ Patrick Boucheron, *Constantinople, une chute fondatrice et diffractée*, p. 106.

⁴³⁵ Jean-Paul Clébert, p. 90.

⁴³⁶ Marek Halter, *La mémoire d'Abraham*, p. 497.

⁴³⁷ Franco Signori, [ASBas, not. B. Sguario, 14 février 1554], p. 182.

⁴³⁸ Milena Anissimov, p. 777.

⁴³⁹ Richard Zimler, *Le dernier kabbaliste de Lisbonne*, p. 214.

⁴⁴⁰ Roger Peyrefitte, p. 319.

⁴⁴¹ Franco Signori, p. 154.

⁴⁴² Marek Halter, *La mémoire d'Abraham*, p. 325.

⁴⁴³ Jean-Claude Milner, p. 89.

⁴⁴⁴ Ibid., p. 111.

⁴⁴⁵ Ibid., p. 99.

⁴⁴⁶ Charles Lewinsky, p. 171.

⁴⁴⁷ Jean-Claude Milner, p. 98.

⁴⁴⁸ Ibid., p. 190.

⁴⁴⁹ André Chouraqui, p. 640.

⁴⁵⁰ Edmund de Waal, p. 218.

⁴⁵¹ Milena Anissimov, p. 762.

⁴⁵² Rudolf de Jong, p. 144.

⁴⁵³ Idem.

⁴⁵⁴ Gérard Pommier, p. 28.

- ⁴⁵⁵ Ibid., p. 29.
- ⁴⁵⁶ Michaël Wex, p. 110.
- ⁴⁵⁷ Marek Halter, *La mémoire d'Abraham*, p. 310.
- ⁴⁵⁸ Claude Mezrahi, p. 10.
- ⁴⁵⁹ Idem.
- ⁴⁶⁰ Ibid., p. 12.
- ⁴⁶¹ Ibid., p. 135.
- ⁴⁶² Soma Morgenstern, *Idylle en exil*, p. 209.
- ⁴⁶³ Milena Anissimov, p. 756-757.
- ⁴⁶⁴ Albert Londres, p. 65.
- ⁴⁶⁵ Claude Mezrahi, p. 54.
- ⁴⁶⁶ Ibid., p. 10.
- ⁴⁶⁷ Ibid., p. 54.
- ⁴⁶⁸ Ibid., p. 154.
- ⁴⁶⁹ Ibid., p. 158.
- ⁴⁷⁰ Ibid., p. 19.
- ⁴⁷¹ Ibid., p. 158.
- ⁴⁷² Ibid., p. 10.
- ⁴⁷³ Marc-Alain Ouaknin et Dory Rotnemer, p. 143.
- ⁴⁷⁴ Dix tribus perdues. Wikipedia, https://fr.wikipedia.org/wiki/Dix_tribus_perdues [consulté le 31 janvier 2019].
- ⁴⁷⁵ Gérard Pommier, p. 29.
- ⁴⁷⁶ Marc-Alain Ouaknin et Dory Rotnemer, p. 27.

- ⁴⁷⁷ Claude Mezrahi, p. 10.
- ⁴⁷⁸ Myriam Anissimov, p. 737.
- ⁴⁷⁹ Anne Ancelin Schützenberger, *Aïe, mes aïeux!*, p. 114.
- ⁴⁸⁰ Nathalie Chassériau-Banas, p. 187.
- ⁴⁸¹ Idem.
- ⁴⁸² Nathalie Chassériau-Banas, p. 60.
- ⁴⁸³ Delphine Horvilleur, p. 116-117.
- ⁴⁸⁴ Patricia Bourcillier, *Sardegnamadre*.
- ⁴⁸⁵ Cité par Edward W. Saïd, p. 50.
- ⁴⁸⁶ Shlomo Sand, p. 364.
- ⁴⁸⁷ Charles Lewinsky, p. 411-412.
- ⁴⁸⁸ Furio Biagini, p. 19.
- ⁴⁸⁹ Marc-Alain Ouaknin, *Mystères de la Kabbale*, p. 80.
- ⁴⁹⁰ Edgar Morin, *Culture et barbarie européennes*, p. 40.
- ⁴⁹¹ Daniel Lindenberg, p. 228.
- ⁴⁹² Marc-Alain Ouaknin, *Mystères de la Kabbale*, p. 86.
- ⁴⁹³ Ibid., p. 10.
- ⁴⁹⁴ Ibid., p. 44.
- ⁴⁹⁵ Ibid., p. 82.
- ⁴⁹⁶ Ibid., p. 378.
- ⁴⁹⁷ Jean Verdon, p. 286.
- ⁴⁹⁸ Arthur Koestler, p. 257.
- ⁴⁹⁹ Arthur Koestler, p. 283.

- ⁵⁰⁰ J. A. Schmeller
- ⁵⁰¹ Jean Verdon, p. 135.
- ⁵⁰² Simon Schwarzfuchs, p. 129.
- ⁵⁰³ Ibid., p. 121.
- ⁵⁰⁴ Dominique Iogna-Prat, p. 147.
- ⁵⁰⁵ Jean Verdon, p. 274.
- ⁵⁰⁶ Dominique Iogna-Prat, p. 146.
- ⁵⁰⁷ Florian Mazel, p. 133.
- ⁵⁰⁸ Jean Verdon, p.281.
- ⁵⁰⁹ Jacques Attali, *1492*, p. 47.
- ⁵¹⁰ Cité par Jacques Attali, *Les Juifs, le Monde et l'Argent*, p. 249.
- ⁵¹¹ Marek Halter, *La mémoire d'Abraham*, p. 375.
- ⁵¹² Jacques Attali, *Les Juifs, le Monde et l'Argent*, p. 249.
- ⁵¹³ Jean Verdon, p. 33.
- ⁵¹⁴ Ildefonso Falcones, *La cathédrale de la mer*.
- ⁵¹⁵ Simon Schwarzfuchs, p. 132.
- ⁵¹⁶ Jean Verdon, p. 282.
- ⁵¹⁷ A. Grossman, p. 170.
- ⁵¹⁸ Idem.
- ⁵¹⁹ Jean Verdon, p. 130.
- ⁵²⁰ Idem.
- ⁵²¹ Ibid., p. 129.
- ⁵²² Jacques Attali, *Les juifs, le monde et l'argent*, p. 248.

- ⁵²³ Simon Schwarzfuchs, p. 132.
- ⁵²⁴ A. Grossman, p. 175.
- ⁵²⁵ Simon Schwarzfuchs, p. 14.
- ⁵²⁶ Jacques Attali, *1492*, p. 46.
- ⁵²⁷ Jean Verdon, p. 273.
- ⁵²⁸ Michaël Wex, p. 28.
- ⁵²⁹ *Ibid.*, p. 27.
- ⁵³⁰ Roger Peyrefitte, p. 436.
- ⁵³¹ Cité par Michaël Wex, p. 28.
- ⁵³² A. Grossman, p. 168.
- ⁵³³ Michaël Wex, p. 28.
- ⁵³⁴ Roger Peyrefitte, p. 436.
- ⁵³⁵ Joseph Roth, *Tarabas*, p. 140.
- ⁵³⁶ Avraham B. Yehoshua, p. 99
- ⁵³⁷ Michel Banniard, *842-843*, p. 107.
- ⁵³⁸ A. Grossman, p. 169.
- ⁵³⁹ Verci, 1779, cité par Sante Bortolami dans *L'Altopiano dei Sette Comuni I, Territorio e istituzioni*.
- ⁵⁴⁰ *Idem*, doc. LII, p. 96.
- ⁵⁴¹ Frédéric Mercey, p. 904.
- ⁵⁴² *Idem*.
- ⁵⁴³ *Ibid.*, p. 927.
- ⁵⁴⁴ *Ibid.*, p. 916-917.
- ⁵⁴⁵ Claude Mezrahi, p. 135.

- ⁵⁴⁶ Didier Meïr Long, *Le Maure, le Corse et le Juif*, <https://didierlong.com/2013/09/09/le-maure-la-corse-et-les-juifs/> [consulté le 9 septembre 2013]
- ⁵⁴⁷ Frédéric Mercey, p. 923.
- ⁵⁴⁸ Umberto Matino, p. 141.
- ⁵⁴⁹ Arthur Koestler, p. 257.
- ⁵⁵⁰ Jacques Attali, *Les juifs, le monde et l'argent*, p. 209.
- ⁵⁵¹ Gilles Bernheim, p. 169.
- ⁵⁵² Roger Peyrefitte, p. 272.
- ⁵⁵³ Marek Halter, p. 322.
- ⁵⁵⁴ Roger Peyrefitte, p. 220.
- ⁵⁵⁵ Ildefonso Falconès, *La cathédrale de la mer*, p. 445.
- ⁵⁵⁶ Daniel Sibony, p. 139.
- ⁵⁵⁷ Ibid., p. 138.
- ⁵⁵⁸ Cité par Marc-Alain Ouaknin, *Concerto pour quatre consonnes sans voyelles*, p. 134.
- ⁵⁵⁹ Sigmund Freud, *Beiträge zur Psychologie des Liebenslebens III. Das Tabu der Virginität*, 1917.
- ⁵⁶⁰ Roger Bastide, cité par René Girard, p. 218.
- ⁵⁶¹ Astrid Rosenfeld, p. 326.
- ⁵⁶² Michaël Wex, p. 27.
- ⁵⁶³ Ibid., p. 34.
- ⁵⁶⁴ Ibid., p. 37.
- ⁵⁶⁵ Gérard Pommier, p. 25.
- ⁵⁶⁶ Ibid., p. 23.

- ⁵⁶⁷ Christine Ulivucci, p. 101.
- ⁵⁶⁸ Anne Ancelin Schützenberger, *Psychogénéalogie. Guérir les blessures familiales et se retrouver soi*, p. 30.
- ⁵⁶⁹ Bruno Clavier, p. 163.
- ⁵⁷⁰ Christine Ulivucci, p. 59.
- ⁵⁷¹ Pascal Quignard, p. 163.
- ⁵⁷² Jacques Attali, *1492*, p. 247.
- ⁵⁷³ Simon Schwarzfuchs, p. 174.
- ⁵⁷⁴ Ezra Spicehandler, p. 255.
- ⁵⁷⁵ A. Grossman, p. 176.
- ⁵⁷⁶ Marek Halter, *La mémoire d'Abraham*, p. 850.
- ⁵⁷⁷ Jean Verdon, p. 131.
- ⁵⁷⁸ Sigmund Freud, *Totem et tabou*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, p. 180.
- ⁵⁷⁹ Christine Ulivucci, p. 74.
- ⁵⁸⁰ Ibid., p. 72.
- ⁵⁸¹ Anne Ancelin Schützenberger, *Psychogénéalogie. Guérir des blessures familiales et se retrouver soi*, p. 61.
- ⁵⁸² Christine Ulivucci, p. 240.
- ⁵⁸³ Umberto Matino, p. 158.
- ⁵⁸⁴ Gérard Pommier, p. 30.
- ⁵⁸⁵ Ibid., p. 14.
- ⁵⁸⁶ S. Bortolami, *Un mondo in costruzione...*
- ⁵⁸⁷ Johanna Tokarska-Bakir, p. 307.

- ⁵⁸⁸ Myriam Anissimov, p. 747.
- ⁵⁸⁹ Ibid., p. 142.
- ⁵⁹⁰ Chaïm Potok, p. 140.
- ⁵⁹¹ Jean d'Ormesson, p. 151.
- ⁵⁹² Roger Peyrefitte, p. 456.
- ⁵⁹³ Ildefonso Falconès, *La cathédrale de la mer*, p. 445.
- ⁵⁹⁴ Johanna Tokarska-Bakir, p. 340.
- ⁵⁹⁵ Jean Verdon, p. 284.
- ⁵⁹⁶ David Bakan, p. 210.
- ⁵⁹⁷ André Schwarz-Bart, p. 212.
- ⁵⁹⁸ Johanna Tokarska-Bakir, p. 360.
- ⁵⁹⁹ Ibid., p. 132.
- ⁶⁰⁰ Elie Sheid, *Histoire des Juifs de Haguenau*.
- ⁶⁰¹ Jacques Attali, *1492*, p. 49.
- ⁶⁰² Ildefonso Falcones, *La cathédrale de la mer*, p. 440.
- ⁶⁰³ A. Grossman, p. 171.
- ⁶⁰⁴ Idem.
- ⁶⁰⁵ Marek Halter, *La mémoire d'Abraham*, p. 460.
- ⁶⁰⁶ Matt Cohen, p. 95.
- ⁶⁰⁷ Ildefonso Falconès, *La cathédrale de la mer*, p. 441.
- ⁶⁰⁸ Jean Verdon, p. 44.
- ⁶⁰⁹ Léon Feuchtwanger, p. 283-284.
- ⁶¹⁰ Jean-Paul Clébert, p. 27.
- ⁶¹¹ Idem.

⁶¹² Ibid., p. 28.

⁶¹³ Charles Lewinsky, p. 156.

⁶¹⁴ André Schwarz-Bart, p. 12.

⁶¹⁵ Miriam Anissimov, p. 748.

⁶¹⁶ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme du Christ aux juifs de cour*, p. 79.

⁶¹⁷ Johanna Tokarska-Bakir, p. 163.

⁶¹⁸ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme du Christ aux juifs de cour*, p. 79.

⁶¹⁹ Roger Peyrefitte, p. 39.

⁶²⁰ André Schwarz-Bart, p. 326.

⁶²¹ Cités par Shlomo Sand, p. 384.

⁶²² Maurizio Bettini, p. 74.

⁶²³ Cité par Shlomo Sand, id., p. 234.

⁶²⁴ Ibid., p. 314.

⁶²⁵ Jacques Attali, *Les Juifs, le Monde et l'Argent*, p. 195.

⁶²⁶ Philippe Sénac, p. 271.

⁶²⁷ J. P. Clébert, p. 26.

⁶²⁸ Simon Schwarzfuchs, p. 13.

⁶²⁹ Jean Verdon, p. 96.

⁶³⁰ Simon Schwarzfuchs, p. 30.

⁶³¹ Idem.

⁶³² Ibid., p. 32.

⁶³³ Shlomo Sand, p. 341.

- ⁶³⁴ Simon Schwarzfuchs, p. 15.
- ⁶³⁵ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme du Christ aux Juifs de cour*, p. 51.
- ⁶³⁶ Florian Mazel, p. 133.
- ⁶³⁷ Ibid., p. 134.
- ⁶³⁸ Marek Halter, *La mémoire d'Abraham*, p. 339-340.
- ⁶³⁹ Arthur Koestler, p. 246.
- ⁶⁴⁰ Daniel Lindenberg, p. 245.
- ⁶⁴¹ Shlomo Sand, p. 341.
- ⁶⁴² Cité par Arthur Koestler, id., p. 237.
- ⁶⁴³ Shlomo Sand, p. 301.
- ⁶⁴⁴ Priscus, cité par Milorad Pavic, p. 60.
- ⁶⁴⁵ Arthur Koestler, p. 32.
- ⁶⁴⁶ Milorad Pavic, p. 111.
- ⁶⁴⁷ Idem.
- ⁶⁴⁸ Jacques Lanzmann, p. 128.
- ⁶⁴⁹ Milorad Pavic, p. 186.
- ⁶⁵⁰ Ibid., p. 204
- ⁶⁵¹ Arthur Koestler, p. 95
- ⁶⁵² Ibid., p. 88-89.
- ⁶⁵³ Claude Mezrahi, p. 133.
- ⁶⁵⁴ Shlomo Sand, p. 297.
- ⁶⁵⁵ Cité par Arthur Koestler, p. 102.
- ⁶⁵⁶ Elisabeth Roudinesco, p. 54

⁶⁵⁷ Arthur Koestler, p. 102.

⁶⁵⁸ Jacques Attali, *L'homme nomade*, p. 153.

⁶⁵⁹ Jacques Piatigorsky / Jacques Sapir, p. 23.

⁶⁶⁰ Arthur Koestler, p. 30.

⁶⁶¹ Cité par Shlomo Sand, p. 301.

⁶⁶² Milorad Pavic, p. 109.

⁶⁶³ Idem.

⁶⁶⁴ Ibid., p. 113.

⁶⁶⁵ Idem.

⁶⁶⁶ Arthur Koestler, p. 256.

⁶⁶⁷ Idem.

⁶⁶⁸ Claude Mezrahi, p. 155.

⁶⁶⁹ Michaël Wex, p.150.

⁶⁷⁰ Delphine Horvilleur, p. 182.

⁶⁷¹ Tom Reiss, p. 80.

⁶⁷² Arthur Koestler, p. 26.

⁶⁷³ Ibid., p. 26-27.

⁶⁷⁴ Isabelle Eberhardt / Victor Barrucand, p. 158.

⁶⁷⁵ Patricia Bourcillier, *Isabelle Eberhard. Une femme en route vers l'islam*.

⁶⁷⁶ Delphine Horvilleur, p. 119.

⁶⁷⁷ Shlomo Sand, p. 387.

⁶⁷⁸ Romain Gary, *Le Judaïsme n'est pas une question de sang*.

- ⁶⁷⁹ Shlomo Sand, p. 209.
- ⁶⁸⁰ Delphine Horvilleur, p. 143.
- ⁶⁸¹ Marek Halter, *Le vent des Khazars*, p. 185.
- ⁶⁸² Claude Mezrahi, p. 91.
- ⁶⁸³ Julia Kristeva, p. 100.
- ⁶⁸⁴ Tobie Nathan, *Leurrer les dieux... mais comment faire ?*, p. 152.
- ⁶⁸⁵ Eliette Abécassis, p. 301.
- ⁶⁸⁶ Marc-Alain Ouaknin / Dory Rotnemer, p. 193.
- ⁶⁸⁷ Arthur Koestler, p. 256.
- ⁶⁸⁸ Shlomo Sand, p. 215.
- ⁶⁸⁹ Ibid., p.281.
- ⁶⁹⁰ Ibid., p. 285.
- ⁶⁹¹ Ibid., p. 240.
- ⁶⁹² Cité par Marek Halter, *Le vent des Khazars*, p. 280.
- ⁶⁹³ Arthur Koestler, p. 134.
- ⁶⁹⁴ Cité par Marek Halter, *Le vent des Khazars*, p. 350.
- ⁶⁹⁵ Cité par Jacques Piatigorsky, p. 99.
- ⁶⁹⁶ Marek Halter, *Prologue dans L'empire khazar*, p. 12.
- ⁶⁹⁷ Cité par Jacques Piatigorsky et Jacques Sapir, p. 17.
- ⁶⁹⁸ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme du Christ aux Juifs de cour*, p. 266.
- ⁶⁹⁹ Simon Schwarzfuchs, p. 177.
- ⁷⁰⁰ Claude Mezrahi, p. 75.

⁷⁰¹ Jean d'Ormesson, p. 30.

⁷⁰² L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme du Christ aux juifs de cour*, p. 116.

⁷⁰³ Charles Lewinski, p. 28.

⁷⁰⁴ Patrice van Eersel / Catherine Maillard, p. 143.

⁷⁰⁵ Claude Mezrahi, p. 250.

⁷⁰⁶ Marc-Alain Ouaknin, *Mystère de la Kabbale*, p. 208.

⁷⁰⁷ Patrick Chamoiseau, *Frères migrants*, p. 67.

⁷⁰⁸ Salam Rushdie, p. 291.

⁷⁰⁹ Nathalie Chassériau-Banas, p. 74.

⁷¹⁰ Marc-Alain Ouaknin / Dory Rotnemer, p. 62.

⁷¹¹ Delphine Horvilleur, p. 17.

⁷¹² Roger Peyrefitte, p. 448.

⁷¹³ Bernard-Henri Lévy, p.164.

⁷¹⁴ Roger Peyrefitte, p. 292.

⁷¹⁵ Idem.

⁷¹⁶ Ibid., p. 323.

⁷¹⁷ Ibid., p. 65.

⁷¹⁸ Ibid., p. 133.

⁷¹⁹ Ibid., p. 310.

⁷²⁰ François Vigouroux, p. 186.

⁷²¹ Götz Aly, *Comment Hitler a acheté les Allemands*.



bourcillier.com

PATRICIA BOURCILLIER

LA Mémoire Oubliée des Todesco

L'HISTOIRE DES TODESCO débute en Germanie à l'époque carolingienne. Durant les croisades, des groupes de Teutons décident de se faire chrétiens et d'émigrer en Italie du Nord, tandis que d'autres comme le rabbin Dan Ashkenazi et son groupe choisissent de gagner l'Espagne. Mais au XIV^e siècle les persécutions vont pousser les descendants de la petite communauté ashkénaze à s'enfuir vers les pays roumains, avant que de les faire échouer un siècle plus tard en Italie. Pour seul souvenir, ils conservent leur nom ethnique.

NOUS SOMMES À LA FIN DU XV^e SIÈCLE. L'inquisition est partout. C'est dans ce sombre contexte que Antonius Teutonicus de Rocio, le premier d'une longue lignée de Teutons, bûcherons-charbonniers de leur état, s'implante à Solagna, en Vénétie, avec son clan familial. Sous la lumière du soleil, un arbre luxuriant va bientôt émerger et étendre ses branches du haut vers le bas à travers les siècles. Sur l'une d'entre elles apparaissent les aïeux de l'auteure, réfugiés en France au début des années 1930.

ISBN 978-3-924774-77-6



9 783924 774776 >